BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.



L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

TTRE I.

phique & Politique sur
ar M. l'Abbé Pluquet,
2. *A Paris, chez* Barrois
rrois *le jeune, Libraires,*
gustins.

QUELQUES personnes qui ont plus de zèle pour le bien public que de connoissance de l'état actuel des lettres, se plaignent que dans un Journal tel que l'*Année Littéraire*, on annonce un trop grand nombre de ces nouveautés éphémères, de ces brochures frivoles qu'un même jour voit naître & mourir; tandis qu'on

n'y trouve point assez de ces ouvrages importans & solides, faits pour attirer l'attention d'un lecteur sensé. Nous osons nous flatter qu'aucun des bons livres ne nous échappe; mais ce n'est pas notre faute s'ils deviennent si rares. Les grands ouvrages aujourd'hui sont des compilations, des opérations de librairie, des manœuvres de charlatans, des collections d'ouvrages déjà connus & imprimés, qu'on réunit & qu'on réimprime sous un titre général. Du reste beaucoup de traités élémentaires, dont les Auteurs promettent toujours de communiquer aux commençans, la science par infusion, sans aucune peine de leur part; de petites vues sur de grands objets; de petits vers bien maniérés & bien fades; des romans sans invention & sans intérêt; des discours académiques sans idées & sans éloquence; des traductions faites sur d'autres traductions; des facéties & des turlupinades, &c. voilà les richesses de la littérature actuelle, & voilà les rares productions que les Journalistes sont chargés de faire connoître au public; lorsque dans la

foule de ces bagatelles, ils peuvent mettre la main sur un bon livre, sur un ouvrage utile ou profond, c'est pour eux une heureuse découverte, qui les dédommage un peu de tant d'insipides lectures. Par exemple, le *Traité sur le Luxe* de M. l'Abbé *Pluquet* offre des vues aussi sages qu'étendues, sur un sujet également intéressant pour le public & pour les particuliers, & qu'on peut encore regarder comme neuf. S'il y a un livre qui mérite le titre de philosophique; c'est celui-là, & peut-être l'est-il trop, dans tout ce qui a rapport au style, à la marche & à la couleur de l'ouvrage; mais ce n'est pas le moment d'examiner la forme, occupons-nous du fond, qui est excellent.

Les anciens ne nous ont laissé que des déclamations contre le *luxe* : assez convaincus des maux qu'il produit, ils avoient plus besoin de les déplorer que de les prouver. Dans le petit nombre de Philosophes modernes qui ont parlé du *luxe*, on ne trouve presque que des apologistes. *Mandeville* & *Hume* chez les Anglois: chez

tous, *Melon*, *Montesquieu*, *Helvetius*, &c. sont persuadés que le *luxe* est la source de la prospérité & de l'opulence des Etats ; qu'il anime l'industrie ; qu'il fait fleurir les Arts & le Commerce.

Quelques Orateurs Chrétiens, quelques Moralistes sévères s'élèvent contre le *luxe*, qu'ils confondent toujours & avec raison, avec la corruption des mœurs ; mais les Philosophes & les Politiques du siécle comptent les mœurs pour rien. Pour opérer le bonheur de l'Etat & des citoyens, ils ne connoissent que l'argent : l'homme le plus heureux dans leurs principes, est celui qui a le plus de moyens de satisfaire ses passions, & de se jouer de la nature humaine. L'Etat le plus florissant est celui où l'inégalité des fortunes rend un peuple immense esclave d'un petit nombre d'individus, qui étalent au milieu de la misère publique, un faste insolent. Qu'est ce que cette industrie si vantée, sinon les travaux & les sueurs d'une foule de malheureux, qui sacrifient leurs talens, leur repos & leur vie à l'amusement d'une poignée d'êtres oisifs,

ſtupides & ennuyés ? Les anciens plaçoient le vrai bonheur de l'homme, dans l'accompliſſement de ſes devoirs, dans les affections ſociales, dans le développement de ſes facultés phyſiques & morales, & dans la jouiſſance des plaiſirs attachés à ſa nature. Pour eux, l'État le plus floriſſant étoit celui qui renfermoit un plus grand nombre d'hommes ſains, robuſtes & vertueux, où la ſubordination & l'inégalité néceſſaires à l'ordre ſocial, s'éloignoient le moins des droits primitifs de l'humanité & de la juſtice : les vertus & les mœurs étoient les deux baſes de leur ſyſtême politique : cette doctrine eſt réléguée aujourd'hui parmi les chimères de l'âge d'or ; le commerce, l'induſtrie, le luxe & les arts ; voilà le cri général de tous les Philoſophes, de tous les politiques du jour. Que les eſprits s'affoibliſſent & ſe dégradent ; que les ames s'abâtardiſſent ; que les principes de la ſaine morale & le goût des vrais plaiſirs s'éteignent dans tous les cœurs ; que le *luxe* & la cupidité inſatiables exercent au milieu de la ſociété le plus horrible

brigandage ; que la pudeur & la bonne foi ſoient bannies ; que la corruption & les mauvaiſes mœurs déſolent l'intérieur des familles ; que les dernières claſſes de l'état ſoient en proie à la plus affreuſe misère, qu'importe, pourvu que l'argent circule dans un certain nombre de mains ; pourvu qu'on ait des manufactures, des canaux ; pourvu qu'une vaine apparence de richeſſe frappe de tous côtés les regards, & qu'on multiplie à l'infini, tous les moyens de jouir qui irritent la cupidité : une ſociété peut ſe paſſer de mœurs & de vertus ; mais il eſt impoſſible qu'elle ſe paſſe du ſucre de l'Amérique, du café de l'Aſie, des épiceries des Moluques & des toiles de l'Inde ; enfin, tout le ſyſtême des politiques & des ſages de notre ſiècle ſe réduit à ce vers d'*Horace* :

O cives, cives, quærenda pecunia primùm eſt.

Citoyens, citoyens, il faut d'abord avoir de l'argent ; ils n'ajoutent pas

même ce qu'*Horace* fait dire ensuite à son Financier ; *virtus post nummos : après avoir fait fortune, vous songerez à la vertu* ; & en cela, ils sont plus conséquens ; car la vertu est la dernière chose dont s'avisent les hommes qui ont commencé par amasser de l'argent.

Horace personnellement étoit si peu persuadé des avantages de l'or, que dans une Ode, où il s'élève contre les mauvaises moeurs & le *luxe* de son temps, il invite ses citoyens à se dépouiller volontairement de leurs richesses :

Vel nos in Capitolium
Quo clamor vocat & turba faventium,
Vel nos in mare proximum
Gemmas & lapides & aurum inutile
Summi materiem mali
Mittamus.

C'est-à-dire, *portons au Capitole, où nous appellent les cris & les applaudissemens d'un peuple nombreux, ou bien, jettons dans la mer la plus prochaine, ces perles, ces pierreries & ces*

or funeste, instrument de tous nos malheurs. Ce n'étoit pas dans une République ; mais dans une Monarchie ; ce n'étoit pas dans un petit Etat, mais dans la Capitale d'un Empire, dont le Royaume de France n'étoit qu'une Province, qu'*Horace* donnoit un pareil conseil ; celui qui parloit ainsi, n'étoit pas un Philosophe sauvage & farouche, ignorant le monde & ses usages ; c'étoit le courtisan le plus délicat, le plus bel-esprit, & l'homme de la meilleure compagnie qu'il y eût à la Cour d'*Auguste* : il ne se doutoit pas qu'un jour, dans un coin de la Gaule, il seroit si cruellement démenti par des hommes qui se donneroient pour penseurs, & qui prétendroient au titre de Philosophes.

J'ai souvent été tenté de croire que la plûpart de nos sublimes Ecrivains, dans tout ce qu'ils disoient du *luxe*, parloient de ce qu'ils n'entendoient pas : chose très-ordinaire aujourd'hui, même à des hommes supérieurs qui, en cela, suivent de trop près la mode, & sont entraînés

par l'habitude où l'on est dans la société de décider avant d'avoir réfléchi. Il n'est pas vraisemblable que connoissant bien la nature du *luxe*, ils eussent osé s'ériger en apologistes & en fauteurs du fléau le plus destructeur qui jamais ait affligé l'humanité : il faut rendre justice à leur cœur ; mais aux dépens de leur esprit ; car il est honteux pour des Philosophes, pour des Politiques, de déraisonner aussi complettement qu'ils l'ont fait, sur un objet aussi important : voyez les définitions qu'ils donnent du *luxe* ; ce sont autant d'absurdités.

« Selon *Mandeville*, *tout ce qui n'est* » *pas absolument nécessaire pour la subsistance, est du luxe*. D'après cette » définition, celui qui construit une » cabane a du *luxe*, parce qu'absolument il pourroit exister en se réfugiant dans une caverne ou dans le » creux d'un arbre ; celui qui mange » du pain a du *luxe*, quelque grossier » que soit ce pain, parce qu'absolument il pourroit subsister avec du » gland, du bled broyé, des légumes » ou des fruits ; par la même raison,

» celui qui mange une livre de pain
» par jour, est un homme de *luxe*,
» lors même qu'il n'a point d'autre
» aliment, parce qu'absolument il
» pourroit subsister avec une demi-
» livre ».

M. *Melon*, Auteur de l'*Essai politique sur le Commerce*, définit le *luxe*: *une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses & la sécurité du Gouvernement*: cette définition n'est pas plus juste que la précédente. Il y a un *luxe* de volupté & de mollesse qui n'a point de *somptuosité*: dans les Etats despotiques il existe une *somptuosité extraordinaire*, qui assurément n'est point donnée par *la sécurité du Gouvernement*. Enfin, qu'est-ce qu'une *somptuosité extraordinaire*? C'est sans doute celle qui nous procure des choses qu'un plus pauvre ne peut se procurer, ou des choses inconnues & rares dans le siècle & dans le pays où l'on est: « ainsi, non seulement le
» paysan trouve du *luxe* dans le bour-
» geois de son village, mais encore
» l'artisan qui habite une maison de
» terre, qui est vêtu d'un drap grossier

» & qui porte de gros souliers, à une
» *somptuosité extraordinaire* par rapport
» au manouvrier, qui est vêtu de
» toile, & qui porte des sabots; comme
» celui-ci jouit d'une *somptuosité*
» *extraordinaire* par rapport à celui
» qui n'est couvert que de haillons,
» & qui marche nuds pieds. De sorte
» qu'il y a *somptuosité extraordinaire*,
» & par conséquent *luxe* par tout où
» il y a quelque chose au-delà de ce
» qui est nécessaire pour subsister. »
Ainsi la définition de M. *Melon*, qui
paroissoit d'abord si différente de celle
de M. *Mandeville*, se trouve au fond
être la même & tout aussi absurde.

Mais que dirons-nous de l'illustre
Auteur de l'*Esprit des Loix*, qui,
lorsqu'il parle du *luxe*, semble n'avoir
plus ni vues, ni profondeur, ni logique:
« tantôt il regarde le *luxe* comme
» l'effet de la seule vanité, & semble le
» réduire au faste; tantôt c'est une im-
» pétuosité du cœur vers toutes les es-
» pèces de volupté (1). Ici il dit qu'il
» en résulte des biens très-nombreux;

(1) Liv. 7, chap. 1. & 2.

» là il prétend qu'il produit une in» commodité générale ; qu'il tourne » l'esprit vers l'intérêt personnel ; qu'il » corrompt les mœurs ; qu'il porte les » hommes à toutes les barbaries ; en un » mot, qu'il détruit toutes les vertus » civiles ; & cependant il le croit né» cessaire aux Monarchies (1). Si on » pouvoit tirer une définition du *luxe*, » de ce que dit l'Auteur de *l'Esprit des* » *Loix*, ce seroit précisément la même » que celle de *Mandeville* ».

M. *Hume* fait consister le *luxe* dans *une grande recherche de ce qui peut flatter les sens. Ces delicatesses*, ajoute-t-il, *ne sont des vices que lorsqu'on s'y livre aux dépens de quelque vertu, comme la libéralité, la charité* : M. *Hume* paroît avoir entrevu la nature du *luxe* ; mais sa définition est bien vague, bien incomplette : quand & comment la recherche des objets qui flattent les sens, commence-t-elle à être assez *grande* pour mériter le nom de *luxe* ? Il est impossible de concilier *la* pratique de la *libéralité* & de *la*

(1) Liv. 7, chap. 4, 14.

charité avec la *recherche des objets qui flattent les sens* ; il n'y a donc point de *luxe* innocent, parce qu'il n'y en a point qu'on ne satisfasse *aux dépens* de quelque vertu ; & il est absurde & contradictoire dans les termes, de dire, comme M. *Hume*, que *les siécles de luxe sont les plus vertueux. Que dans une Nation où personne ne cherche les délicatesses du luxe, les hommes tombent dans l'indolence, & perdent tout goût pour la vie* : comme s'il ne pouvoit pas y avoir d'autre mobile, d'autre principe d'activité pour une Nation, que la recherche des délicatesses du *luxe*. Que M. *Hume* nous dise donc, si dans les beaux jours de la République Romaine, où personne ne cherchoit les délicatesses du *luxe*, où les Consuls & les Généraux labouroient la terre, les hommes tomboient dans l'indolence, & perdoient tout goût pour la vie : en vérité, ces grands raisonneurs, ces profonds métaphysiciens font pitié, quand on examine de près leurs opinions. Voilà cependant les hommes qui essayent de renverser la Religion de nos pères par

leurs misérables sophismes : quelle foi mérite M. *Hume*, lorsqu'il entasse des argumens contre le Christianisme, lui qui raisonne en écolier, en parlant d'un sujet qui devroit être aussi connu des Moralistes & des politiques que le *luxe*.

Je vous fais grace, Monsieur, des autres définitions que M. l'Abbé *Pluquet* expose, & résute avec autant d'exactitude & de sagacité. Elles se réduisent toutes à celles que vous venez de lire ; & après les *Montesquieu* & les *Hume*, il ne faut plus citer personne.

Vous êtes sans doute impatient de sçavoir enfin ce que c'est que le *luxe* ; vous jugez que ce doit être une découverte bien difficile & bien rare, puisque tant de génies y ont échoué, & que tous nos modernes Philosophes raisonnent sur la nature du *luxe*, à-peu-près comme les anciens sur la nature de Dieu, dont ils n'avoient qu'une idée très-imparfaite.

D'abord ce n'est point dans l'appareil extérieur ni dans les actions qui frappent nos yeux, qu'il faut chercher

la source & la nature du *luxe*, c'est dans le cœur de l'homme. La jouissance des commodités & des agrémens que la société procure aux riches ; l'éclat, la magnificence, la pompe, tout cela n'est point du *luxe*. Il est au fond assez indifférent qu'on habite un palais ou une chaumière : que l'on couche sur la terre ou sur le duvet ; qu'on aille en charrette ou dans un carrosse doré ; qu'on soit vêtu de bure ou de soie ; qu'on se nourrisse de mets exquis ou de pain noir. Qu'est-ce qui fait donc le *luxe* ? C'est de dépendre de pareilles bagatelles ; c'est d'y placer son bonheur ; c'est l'opinion qu'attachent à ces vains plaisirs des sens, & ceux qui en jouissent & ceux qui en sont témoins : voilà pourquoi le *luxe* rend également stupides & serviles, & le riche qui ne peut s'en passer, & le pauvre qui l'admire : voilà comment il énerve les ames, abrutit les esprits d'une Nation entière : quand les hommes en sont venus à cet excès de corruption qu'ils n'estiment plus ni eux-mêmes ni les autres, que d'après le train, l'équi-

page & la fortune, il ne reste plus alors aucun sentiment de l'honnête & du beau : tout mérite personnel est détruit : un homme connu pour n'être chez lui qu'un meuble de parade, n'en est pas moins l'objet de tous les hommages ; on n'en regarde pas moins avec des yeux d'envie, de servitude & d'abbaissement, ce qui en soi même seroit tout au plus fait pour amuser des enfans.

Tous les vices & toutes les vertus naissent du besoin que l'homme a d'être occupé & fixé par quelque objet : un cœur rempli d'une grande passion, est ordinairement fermé à toutes les autres, & capable des plus grands efforts pour la satisfaire. Dans les siécles du paganisme, le patriotisme & l'enthousiasme de la liberté ont fait éclorre ces prodiges de vertu qui font tant d'honneur à l'humanité : c'est l'amour de la gloire ; c'est l'orgueil de la dignité de l'homme, qui a produit tous ces Philosophes de l'antiquité, & particulièrement les Stoïciens, qui semblent s'être élevés au dessus de la nature, avec les seules

forces de la raison. C'est l'esprit d'une Religion divine, qui a fait tant de Héros des premiers Chrétiens ; c'est au fanatisme & à l'opinion de la fatalité dont les esprits des Musulmans sont frappés, que nous devons les merveilleux exemples de courage, de modération, de charité & de patience que présente leur Histoire. C'est aussi l'énergie de l'ame dirigée vers quelqu'objet vicieux, qui produit les grands crimes. Le *luxe* semble être la passion de ceux qui n'en ont point d'autres ; qui, sans aucun goût exclusif & particulier, passent leur vie à chercher curieusement tout ce qui peut, en tout genre, procurer des sensations agréables : cette passion est peut être la plus funeste de toutes, parce qu'elle détruit essentiellement la vertu en détruisant ce qui en est le principe, la force de l'ame & l'énergie du caractère que les autres passions souvent dirigent mal, mais qu'elles laissent toujours subsister.

Le désir d'être heureux est le premier & l'unique mobile de tout homme : ce mobile s'exerce d'abord sur tout ce

qui eſt néceſſaire aux beſoins phyſiques & à la conſervation de la vie. Dans l'enfance des ſociétés, on voit les hommes occupés à ſe garantir des intemperies de l'air, des attaques des bêtes féroces, des irruptions de leurs voiſins, des horreurs de la diſette; leurs facultés concentrées dans les travaux néceſſaires à leur exiſtence phyſique, ne peuvent ſe développer d'une autre manière, ni en bien ni en mal, ce n'eſt pas encore une ſociété heureuſe & vertueuſe; c'eſt une ſociété d'hommes ſimples & innocens. Une fois raſſurés contre la douleur, la maladie & la mort; parvenus, à force d'induſtrie, à un état de paix d'abondance & de ſécurité, les hommes ont le loiſir de ſe livrer à leurs inclinations ſociales; c'eſt alors qu'ils goûtent ce plaiſir ſi pur & ſi doux, attaché aux ſentimens de la nature: alors l'union des familles fait le bonheur des individus qui les compoſent: ils ſont heureux en rempliſſant les devoirs de père, de fils, d'ami, de citoyen; & comme ces plaiſirs ont leur ſource dans la nature, & rempliſſent l'ame

plutôt qu'ils ne flattent les sens, ils sont solides & suffisent à l'homme, tant que son cœur n'est point corrompu. C'est là l'époque des sociétés heureuses & florissantes; mais un temps vient où l'homme, au sein même de ces jouissances si pures & si nobles, éprouve de l'ennui & du dégoût: au milieu de tout ce qui devroit le rendre heureux, le désir du bonheur le tourmente: l'exercice & la pratique des vertus sociales lui devenant insipides, il n'a d'autre ressource pour se dérober à la langueur, que les impressions des corps étrangers sur ses sens, tels que le parfum des fleurs, l'éclat des couleurs & leurs divers mélanges, les sons & leurs différentes combinaisons, &c. Ainsi, le sauvage qui connoît peu les inclinations sociales, après avoir satisfait les besoins physiques, employe les momens de son loisir, à se peindre, à boire des liqueurs enyvrantes, à considérer le mouvement d'un fleuve ou d'un ruisseau, &c. Chez les peuples civilisés, on a inventé une foule d'arts & de métiers, destinés au plaisir des sens. D'après

ces idées, voici donc la définition du *luxe* que donne l'Abbé *Pluquet*.

« Le *luxe* est une disposition de » l'esprit & du cœur, qui fait regarder » & chercher comme nécessaires au » bonheur de l'homme, des objets » qui produisent des sensations agréa» bles que la nature n'a rendues ni » nécessaires ni utiles à sa vie, à sa » santé & à son bonheur.

» Ce ne sont donc ni les superfluités » ni leur nombre qui constituent le *luxe*, » c'est l'attachement que l'homme a » pour ces superfluités ; c'est l'in» fluence qu'elles ont sur son bonheur. » Le sauvage qui fait dépendre sa fé» licité des plumes qui environnent » sa tête, des coquilles qui pendent » à ses oreilles, du raucou dont il se » barbouille, est un homme de *luxe*, » comme l'homme élégant, somp» tueux & recherché dans ses habits » & dans sa parure. Au contraire, » l'homme qui fait usage des super» fluités de son siécle, sans y attacher » son bonheur, n'a point de *luxe*; il » renonceroit à ces superfluités, sans » cesser d'être heureux. Il ne sera

» jamais de mal pour se les procurer.
» Jamais il ne sacrifiera au désir de
» les posséder, l'honneur, la probité,
» la conscience, l'estime des hommes
» vertueux, parce que ces avantages
» sont les principes de son bonheur,
» & non les superfluités, dont l'usage
» lui est souvent importun, fastidieux,
» & qu'il n'admet que par condescen-
» dance. C'est *Ulysse* buvant dans la
» coupe enchantée de *Circé*, sans
» éprouver la moindre altération,
» tandis que ses compagnons sont
» transformés en brutes. C'est *Ulysse*
» qui ne reste dans le Palais de la
» *Fille du Soleil*, que pour ne pas
» s'éloigner de ses amis, & pour tâ-
» cher de les rappeller à leur état
» naturel ».

De cette notion de *luxe* dérivent nécessairement tous les maux qu'il cause aux individus & aux sociétés, & c'est l'avoir combattu victorieusement, que de l'avoir bien défini.

La plus grande partie du premier volume de cet Ouvrage est employée à exposer les tristes effets du *luxe*, considéré dans l'homme en particu-

lier. C'eſt le propre du *luxe* d'étouffer la ſenſibilité du cœur, de détruire jusqu'au germe des vertus & des inclinations ſociales : on a remarqué avec raiſon, que les hommes les plus durs & les plus impitoyables, ſont ceux qui font métier d'exciter la pitié d'autrui : tourmentés par des beſoins continuels & preſſans, les mendians ne ſont ſenſibles qu'à leurs ſouffrances ; ils ne connoiſſent ni la voix de la nature, ni celle de l'amitié ; ils ne connoiſſent que la faim & la ſoif qui les dévore, que la rigueur des élémens qui leur fait éprouver à chaque inſtant, des ſenſations douloureuſes. Il en eſt de même des hommes livrés au *luxe*. Le beſoin d'éprouver des ſenſations agréables, eſt devenu pour eux un beſoin phyſique, auſſi violent & bien plus difficile à ſatisfaire que celui de boire & de manger ; ils ſont dans un état continuel de ſouffrance ; parce que l'habitude émouſſant en eux le ſentiment, ils ont toujours beſoin pour le ranimer, de ſenſations nouvelles, parce que leur fortune & la nature même des choſes ne peut leur fournir

fournir autant d'objèts agréables que leur cœur insatiable forme de désirs : les plaisirs de l'ame sont toujours nouveaux, & ne rassasient jamais, tant qu'on sçait les goûter. Rien ne lasse si vîte que les plaisirs des sens. L'homme de *luxe* est donc en proie à des besoins impérieux & toujours renaissans ; & comment veut-on qu'absorbé dans la recherche des sensations devenues nécessaires à son existence, il songe à remplir quelques devoirs, à pratiquer quelques vertus? Comme c'est la loi de tout être, de chercher son bonheur, & que le sien ne consiste que dans des sensations agréables, il foulera tout aux pieds pour se les procurer ; il fera ce que la faim fait souvent faire au pauvre ; plus adroit il est vrai ; ou pour mieux dire, plus lâche, il n'ira point voler ni assassiner sur les grands chemins ; le *luxe* ne laisse pas même assez d'énergie & assez de courage pour se porter à de pareils excès ; mais il trahira ses amis, il dépouillera ses voisins, il ruinera sa femme & ses enfans, il volera ses créanciers, il égorgera l'or-

phelin, il vendra la justice, il exercera le monopole ; les voies les plus basses & les plus honteuses d'amasser de l'argent lui paroîtront très-honnêtes ; il sera un des plus terribles instrumens de la misére publique ; il commettra en un mot, tous les crimes qu'il pourra commettre impunément à l'abri des mauvaises mœurs & des abus de la société.

Mais comment se fait-il qu'au sein du *luxe* le plus effréné, on parle tant d'humanité & de bienfaisance ? Pourquoi toutes ces libéralités enregistrées dans les Journaux ? Pourquoi ces sociétés qui se forment pour le soulagement des malheureux ? C'est une objection très-spécieuse que tout le monde sera tenté de faire à l'Auteur, & qu'il a voulu prévenir ; mais sa réponse me paroît foible & vague. Il n'a pas vu que cet appareil d'humanité & de bienfaisance, est un nouveau raffinement du *luxe*, un effet naturel de l'extrême douceur des mœurs & de la foiblesse des caractères ; & si l'on peut le dire, une sensation nouvelle que les hommes de *luxe* ont

voulu ſe procurer. Ceci demande quelqu'explication.

Le plus bel attribut de la Religion Chrétienne, ce qui doit la rendre chère & précieuſe à tous les hommes, c'eſt la charité, qui eſt ſa première loi; c'eſt cette doctrine ſi terrible pour l'heureux du ſiècle, & ſi conſolante pour le pauvre & le malheureux. Les Philoſophes l'ont bien ſenti; ils ont voulu ôter cet avantage à la Religion, pour en relever leur philoſophie, & dans cette idée, ils ſe ſont mis à déclamer contre les outrages qu'ils prétendoient que la Religion avoit faits à l'humanité, tandis qu'ils exaltoient la philoſophie comme la véritable ſource de l'humanité, de la douceur & de la bienfaiſance. Tous les théâtres ont retenti de ces diatribes; tous les livres en ont été parſemés; & par l'influence que les lettres ont ſur les mœurs, l'humanité & la bienfaiſance ſont devenues à la mode. Heureuſe mode ſans doute, mode bien précieuſe: bien reſpectable! ſi le malheureux ſoulagé, peu importe par quel motif oui, pour le malheureux, cela impor

peu ; mais pour le mérite du riche qui le soulage, & pour la question présente du *luxe*, cela importe beaucoup.

Les hommes livrés au *luxe* ont dû trouver la bienfaisance philosophique beaucoup plus commode & plus agréable que la charité chrétienne. La philosophie les tient quittes pour quelques libéralités légères ; la Religion leur commande impitoyablement de distribuer tout leur superflu, corrigeant ainsi ce que l'extrême inégalité des fortunes a d'odieux & de révoltant. La philosophie leur représente le sacrifice de la plus petite portion de leurs immenses trésors, comme un trait admirable de générosité, comme l'action de la plus belle ame, de l'ame la plus noble & la plus sublime. La Religion leur dit que tout leur superflu est, de droit, le patrimoine du pauvre ; qu'en donnant tout ce qui ne leur est pas nécessaire, c'est un acte rigoureux de justice qu'ils font, & une dette sacrée qu'ils acquittent. Ainsi, à la faveur de l'humanité philosophique, ils se tranquillisent la conscience sur les préceptes & les menaces d'une Religion désolante

pour eux ; ils ont l'avantage de se mettre à la mode, avantage qu'ils ont coutume d'acheter toujours assez cher, & qui les flatte infiniment : ils se délivrent de la sensation désagréable que donnent nécessairement l'idée & la vue des malheureux, à des hommes qui n'ont pas l'ame assez forte ni les nerfs assez fermes pour supporter le tableau de la misère dont ils sont les auteurs, & qui les assiège de toutes parts ; quelques Louis envoyés pour les mères nourrices, pour les prisonniers, &c. guérissent radicalement tous les scrupules qu'ils pourroient avoir sur l'emploi du reste de leur fortune ; c'est en être quitte à bon marché ; ils peuvent après cela, s'abandonner tranquillement au *luxe* le plus effréné. Leur dette envers l'humanité est largement payée ; ils peuvent au sein du faste le plus scandaleux, s'applaudir intérieurement de leur générosité, de leur sensibilité pour les malheureux, ils ont trouvé le secret d'ajouter à toutes leurs jouissances l'agréable sensation que donne le plaisir de faire du bien,

plaisir incompatible avec le *luxe*, & qui n'étoit pas fait pour eux.

Ils donnent donc par vanité, par foiblesse, pour l'intérêt même de leur repos; sans être humains & généreux, ils en ont l'air, ils se le persuadent à eux-mêmes & aux autres; & ce qui prouve bien que le cœur n'a point de part à ces libéralités d'étiquette, c'est que souvent, le jour même qu'ils sacrifient un somme légère pour le soulagement de quelques malheureux, ils ôtent d'un trait de plume, le pain à cent familles: dans les siècles de *luxe*, l'humanité est donc perfide & illusoire; d'un côté on fait des millions de pauvres; de l'autre, on en soulage bien peu. Il est beau sans doute, d'ouvrir des asyles à l'indigence, mais il seroit bien plus beau & bien plus utile de diminuer le nombre des indigens, qui s'accroît sans cesse avec le *luxe*, en arrêtant les progrès de ce fléau destructeur: ainsi, lorsque la peste ravage une grande Ville, il est bon sans doute d'administrer des secours aux malades; mais ils seront insuffisans & presque inutiles, si par

la vigilance & les précautions les plus sévères, on n'empêche la contagion de se communiquer & de s'étendre.

Il est de fait qu'on donnoit beaucoup plus autrefois, par esprit de religion, qu'on ne donne aujourd'hui par esprit philosophique : à présent même, les pauvres sont encore redevables à la charité chrétienne de la plus grande partie des secours qu'ils reçoivent ; mais les actes de bienfaisance, dictés par des motifs religieux, sont ensevelis dans le silence : ceux que l'esprit philosophique inspire, sont prônés sur les toits.

Voilà ce que M. l'Abbé *Pluquet* auroit pu répondre à l'objection tirée de la bienfaisance philosophique, aujourd'hui si fort en vogue ; mais, s'il a repoussé un peu foiblement cette attaque, en récompense, il renverse & détruit avec beaucoup de vigueur, les malheureux sophismes qu'emploient quelques Philosophes, pour persuader aux riches que le pauvre n'est pas si à plaindre qu'il le paroît.

« Mais enfin, disent les Apologistes » du luxe, vous vous exagérez les

» malheurs des pauvres (1) : *ils ne se*
» *croyent pas destinés au bonheur des*
» *riches ; ils les regardent comme des*
» *êtres d'une espèce différente, & leur*
» *magnificence comme un attribut de leur*
» *grandeur : comme les rayons d'un*
» *beau jour la pompe éblouit les yeux*
» *du pauvre, & le distrait de l'envie.*
» Ne semble-t-il pas entendre dans la
» fable des animaux malades de la
» peste, le renard levant les scru-
» pules du lion. Le panégyriste du
» *luxe* craint que le riche ne s'atten-
» drisse sur le sort du pauvre, & ne
» retranche de son *luxe* & de son faste
» pour le soulager; il l'endurcit contre
» le spectacle de la misère, en lui fai-
» sant envisager l'indigence, la misère
» & l'humiliation du pauvre, comme
» son état naturel, comme un état
» auquel lui-même se croit destiné
» par la nature. Le riche, par sa magni-
» ficence, acquiert des droits sur
» l'attachement & sur la reconnoiss-

(1) Eloge de Colbert, couronné à l'Académie Françoise, pag. 44.

» fance du pauvre & de l'indigent ;
» parce que , *comme les rayons d'un*
» *beau jour , sa magnificence éblouit les*
» *yeux du pauvre & le distrait de l'en-*
» *vie*. Le pauvre n'est-il pas l'obligé
» de l'homme de *luxe* , & celui-ci
» n'est-il pas , à l'égard du pauvre &
» de l'indigent , un bienfaiteur géné-
» reux , puisqu'il veut bien supporter
» l'embarras de la magnificence , pour
» garantir le pauvre du sentiment
» pénible de l'envie ?

Manger moutons , canaille , sotte espèce ,
Est-ce péché ? Non , non : vous leur fîtes ,
Seigneur ,
En les croquant , beaucoup d'honneur.

» Si le *luxe* ne rendoit pas l'homr
» cruel & inhumain , n'auroit-il
» horreur d'un faste & d'une mag
» ficence qui avilit & qui dégrad
» pauvre au point de lui faire oub
» son état naturel , & qui le forc
» descendre , à ses propres yeux ,
» la classe des brutes.

L'abondance prodigieuse des i
que présente un sujet aussi fécor

aussi important, m'a entraîné bien loin, Monsieur; cependant je ne vous ai encore fait connoître qu'une partie du premier volume de M. l'Abbé *Pluquet*; il me reste à vous parler des effets du *luxe* sur l'esprit & le caractère de l'homme; des maux qui en résultent pour la société, & des moyens d'y remédier : ce sera l'objet d'une autre Lettre.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Rapport des Commissaires chargés par l'Académie Royale des Sciences, de l'examen du Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu, imprimé par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie Royale : in-4°. de 128 pages.

ENFIN, Monsieur, le cri des Citoyens a été entendu. Les gens de bien gémissoient depuis long-temps de voir une classe de la société, la plus laborieuse & la plus misérable, si mal secourue dans ses souffrances, dans l'hospice même de la charité nationale, élevé par nos ancêtres en un temps où il pouvoit suffire à une Ville qui n'avoit pas la douzième partie de l'étendue qu'elle occupe aujourd'hui (1). On se plaignoit de

(1) On croit que l'Hôtel-Dieu fut fondé par St. Landry, Evêque de Paris, vers l'an 660.

l'obstination meurtrière qui enfouissoit trois ou quatre mille malades dans un lieu à peine capable d'en contenir six cents, dans un lieu insalubre par sa position, plus insalubre encore par son peu d'espace, & infecté par la contagion qui y séjourne depuis des siécles. A quoi s'occupe, disoit-on, cette humanité, cette bienfaisance de notre âge, de cet âge de lumière si loué & si vanté ? à élever des salles de spectacle, & publiques & particulières, dans tous les quartiers de Paris; à construire de tous côtés des Waux-haal, des Colisées, des Redoutes, rendez-vous de débauche & de prostitution, qu'on bâtit à grands frais pour le plaisir d'un moment, & qui, demain, abandonnés pour d'autres folies, entraînent dans leur ruine la fortune des Entrepreneurs. L'argent est prodigué pour tous ces monuments du luxe & de la plus honteuse frivolité; & l'on ne songe point à retirer quatre mille pauvres citoyens d'un lieu d'infection, pour leur procurer des hospices plus salutaires. Voilà ce qu'on

disoit, & grace à la bonté du Roi, on ne le dira plus.

L'Auteur d'une satyre du luxe, qui parut il y a trois ans, mettant en opposition les deux extrêmes qui résultent de ce fléau, la très-grande opulence, & la très-grande misère, exhortoit les riches à consacrer leur superflu au bien de la Patrie, à quitter quelquefois le spectacle de leur faste, dont ils sont eux-même ennuyés; pour contempler le tableau déplorable de cette misère publique, qui crie contre leurs Palais, il leur disoit :

Venez & pénétrez dans ce public asyle,
De douleurs, de misère effrayant domicile:
C'est ici qu'une avare & dure charité
Fait haïr les secours de l'hospitalité.
Bravez, pour un moment, l'air empesté qu'exhale
De ce réduit impur la vapeur sépulchrale.
Quel amas de souffrans en troupeau rassemblés!
Voyez sur un seul lit, confusément mêlés,
Celui que la douleur tient sous sa dent cruelle,

Celui qu'à la santé l'espérance rappelle,
Celui dont le cadavre est en proie à la mort,
Celui qui se débat contr'elle avec effort.
Si votre sein encore enferme un cœur sensible,
Qu'il s'indigne & frémisse à ce spectacle horrible !
Elevez un asyle à tant de malheureux,
Honorable pour vous, salutaire pour eux;
Et que l'humanité souffrante & misérable,
Loin d'un gouffre infecté, trouve un port secourable, &c.

Ce tableau, loin d'être exagéré, étoit bien au-dessous de la réalité. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le rapport des Commissaires que l'Académie des Sciences a nommés pour la visite de l'Hôtel-Dieu, & cela par l'ordre du Roi, qui a voulu s'assurer jusqu'à quel point les plaintes à ce sujet étoient fondées, pour y apporter un remède plus sûr & plus convenable. Les Commissaires ont vu, dans cet hôpital, non seulement quatre malades, mais six couchés

en un seul lit; ils ont vu les morts mêlés avec les vivans; des salles surchargées de malades, dont les passages sont étroits, où l'air croupit, faute de pouvoir se renouveller; sous une partie de ces salles, des buanderies, des étuves où le feu est sans cesse employé, le magasin des huiles & la fabrique des chandelles; sous une autre partie, six mille voies de bois; & ce qui prouve combien l'incendie y est à craindre, ce sont les funestes exemples qu'on en a eus: la salle du Rosaire a brûlé en 1737; la salle du Légat a brûlé en 1772; voilà deux leçons en trente-cinq ans. Les Commissaires ont encore vu les convalescens mêlés dans les mêmes salles, avec les malades, les morts & les mourans; pour les convalescentes, une salle au troisième étage, à laquelle on ne peut parvenir qu'en traversant la salle où sont les petites véroles; la salle des fous, contigue à celle des malheureux qui ont souffert les plus cruelles opérations, & qui ne peuvent espérer de repos dans le voisinage de ces insensés dont les cris frénétiques

se font entendre jour & nuit : souvent dans les mêmes salles des maladies contagieuses avec celles qui ne le sont pas ; les femmes attaquées de la petite vérole, mêlées avec des febricitantes dans la salle Sainte-Monique, des latrines communes, & à ceux qui ont des dissenteries contagieuses, & à ceux qui n'en sont pas attaqués ; des linges que l'on chauffe en grand nombre, & qui retirés d'un malade, sont portés à un autre ; des pots à boire rincés à la hâte, & qui, dans la distribution, passent d'un malade galeux à un qui ne l'est pas ; un malade arrivant souvent placé dans le lit & dans les draps d'un galeux qui vient de mourir. La gale est presque générale & elle est perpétuelle à l'Hôtel-Dieu ; les Chirurgiens, les Religieuses, les infirmiers & les infirmières la contractent, ou en pansant les malades, ou en maniant leurs linges. Les malades guéris qui l'ont contractée, la portent dans leur famille, & l'Hôtel-Dieu est une source inépuisable, d'où cette maladie se répand dans Paris.

Ce n'est pas tout, dans la salle destinée pour les hommes attaqués de la petite verole, le même lit contient quelquefois six hommes, ou huit enfans. La salle des *opérations*, où l'on trépane, où l'on taille, où l'on ampute les membres, contient également, & ceux que l'on opére, & ceux qui doivent-être opérés, & ceux qui le sont déjà. Les opérations s'y font au milieu de la salle même; on y voit les préparatifs du supplice, on y entend les cris du supplicié: celui qui doit l'être le lendemain, a devant lui le tableau de ses souffrances futures; & celui qui a passé par cette terrible épreuve, jugez comme il doi être profondément remué par ces cri semblables aux siens; ces terreurs, ce émotions, il les reçoit au milieu d accidents de l'inflamation ou de supuration, au préjudice de son rét blissement & au hasard de sa vie. Ajo tez que cette salle des opérations placée sur la rue de la Bucherie; c par cette rue que débouche; & cesse, un nombre considérable voitures de pierres, de bois de

pente & de bois à brûler; on a fait compter ces voitures, & on en a vu passer jusqu'à 168 en une heure. Les ébranlements répétés qu'occasionnent ces voitures portent des secousses terribles à la tête des malheureux trépanés, excitent des tressaillemens, donnent souvent des convulsions à ceux à qui on a coupé la jambe ou la cuisse, irritent & précipitent au tombeau une foule de ces infortunés.

La salle Saint-Joseph est consacrée aux femmes enceintes. Légitimes ou de mauvaises mœurs, saines & malades, elles y sont toutes ensemble. Trois ou quatre femmes en cet état couchent en un même lit, exposées à l'insomnie, à la contagion des voisines mal saines, & au danger de blesser leurs enfans; les femmes accouchées sont aussi réunies quatre ou plus dans un lit, à diverses époques de leurs couches; le cœur se soulève à la seule idée de cette situation où elles s'infectent mutuellement. Que l'on entr'ouvre ces lits, il en sort des vapeurs chaudes & fétides, des vapeurs qui sont sensibles à l'œil, & que l'on

peut divifer & écarter avec la main. La plûpart de ces femmes ne relèvent point de leurs couches.

Indépendamment de toutes les autres caufes qui tendent à corrompre l'air de cet hôpital; lorfqu'il faut changer la paille des lits, il n'y a point de place particulière pour ce rechange, il fe fait au milieu des falles, & lors qu'on ouvre ces paillaffes, où tant d'infirmités différentes fe font repofées, on conçoit l'odeur qui s'en exhale. Il y a *plus* : chaque falle contient un certain nombre de lits à la paille pour les agonifans & pour ceux qui gâtent leurs lits. On les réunit fur cette paille quelquefois cinq ou fix; elle eft fimplement amoncelée fur la couchette, & bridée par un drap. C'eft quelquefois là, au milieu de ces agonifans, au milieu de ces malades falis, que l'on met pour un temps ceux qui arrivent de bonne heure, & qu'on ne fait encore où placer. Ces *lits* à *la paille* ont befoin d'être renouvellés fouvent. Il faudroit fe trouver à l'Hôtel Dieu, fur les quatre heures du matin, au moment où l'on retire

à braſſée cette paille infecte, où on la poſe ſur le plancher, que l'on imprègne des miaſmes, & que l'on charge des ordures qu'elle renferme : c'eſt à ce moment que l'on peut juger de l'infection qui ſe repand, & dans les ſalles, & dans les eſcaliers, & dans tous les étages. Les cauſes accidentelles & particulières ſe joignent aux cauſes générales & conſtantes de la corruption de l'air, & l'on eſt forcé de conclure que l'Hôtel-Dieu doit être le plus inſalubre de tous les Hôpitaux.

Nous avons infiniment abrégé les détails de ce Mémoire, qui préſente le tableau le plus affligeant, & qui tient le lecteur dans une longue & pénible angoiſſe. Il réſulte de toutes ces cauſes meurtrières, qu'à l'Hôtel-Dieu, ſur neuf malades, il en meurt deux ; ce qui fait plus de ſix cens ſoixante ſur trois mille. Les Commiſſaires de l'Académie concluent avec raiſon, que la conſtruction de cet Hôpital a beſoin d'être réformée, établie ſur de meilleurs principes, dans un emplacement beaucoup plus

vaſte ; que l'Hôtel-Dieu, tel qu'il eſt, eſt inſuffiſant, incommode, éminemment inſalubre, & que la néceſſité de ſa tranſlation dans un lieu plus convenable, eſt invinciblement démontrée.

Après cette démonſtration, les mêmes Commiſſaires examinent le Projet que propoſe M. *Poyet*, de placer le nouvel Hôtel-Dieu à *l'Iſle des Cygnes* ; Projet qu'avoit déjà conçu M. *Turgot*, Prévôt des Marchands, après l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1737, & qui fut renouvellé après l'incendie de 1772. Les Académiciens font ſentir les inconvéniens de ce Projet ; & les principaux ſont le peu de ſalubrité dans une iſle ſubmergée au temps des inondations ; le trop grand éloignement des autres quartiers de Paris ; & les frais immenſes qu'entraîneroit ſa poſition, ſoit pour élever le terrein, ſoit pour les conſtructions ſur pilotis, ſoit pour les chauſſées & les ponts qui deviendroient indiſpenſables ; parce que dans les débordemens, ce nouvel Hôtel-Dieu ſeroit comme une Iſle, dont l'abord ſeroit impoſſible autre-

à braſſée cette paille infecte, où on la poſe ſur le plancher, que l'on imprègne des miaſmes, & que l'on charge des ordures qu'elle renferme : c'eſt à ce moment que l'on peut juger de l'infection qui ſe repand, & dans les ſalles, & dans les eſcaliers, & dans tous les étages. Les cauſes accidentelles & particulières ſe joignent aux cauſes générales & conſtantes de la corruption de l'air ; & l'on eſt forcé de conclure que l'Hôtel-Dieu doit être le plus inſalubre de tous les Hôpitaux.

Nous avons infiniment abrégé les détails de ce Mémoire, qui préſente le tableau le plus affligeant, & qui tient le lecteur dans une longue & pénible angoiſſe. Il réſulte de toutes ces cauſes meurtrières, qu'à l'Hôtel-Dieu, ſur neuf malades, il en meurt deux ; ce qui fait plus de ſix cens ſoixante ſur trois mille. Les Commiſſaires de l'Académie concluent avec raiſon, que la conſtruction de cet Hôpital a beſoin d'être réformée, établie ſur de meilleurs principes, dans un emplacement beaucoup plus

vaste ; que l'Hôtel-Dieu, tel qu'il est, est insuffisant, incommode, éminemment insalubre, & que la nécessité de sa translation dans un lieu plus convenable, est invinciblement démontrée.

Après cette démonstration, les mêmes Commissaires examinent le Projet que propose M. *Poyet*, de placer le nouvel Hôtel-Dieu à *l'Isle des Cygnes* ; Projet qu'avoit déjà conçu M. *Turgot*, Prévôt des Marchands, après l'incendie de l'Hôtel-Dieu, en 1737, & qui fut renouvellé après l'incendie de 1772. Les Académiciens font sentir les inconvéniens de ce Projet ; & les principaux sont le peu de salubrité dans une isle submergée au temps des inondations ; le trop grand éloignement des autres quartiers de Paris ; & les frais immenses qu'entraîneroit sa position, soit pour élever le terrein, soit pour les constructions sur pilotis, soit pour les chaussées & les ponts qui deviendroient indispensables ; parce que dans les débordemens, ce nouvel Hôtel-Dieu seroit comme une Isle, dont l'abord seroit impossible autre-

vraie charité, qui fait le bien pour le bien même. On ne peut trop louer les uns, & les autres sont au-dessus de tout éloge. Quant à ceux de la classe des riches, qui refusent ou qui hésitent de participer à cette généreuse entreprise, si le Roi ne s'est servi, pour les y engager, avec une bonté noble & touchante, que de la voie des conseils & d'une exhortation paternelle, ignorent-ils que la Religion & la morale leur en font un précepte, une obligation, une dette sacrée? Oui; la saine morale leur dit que c'est outrager l'humanité, d'employer tant de superflu à de misérables fantaisies, à des goûts fantasques & bizarres, à un faste scandaleux, à des plaisirs souvent criminels, tandis qu'ils laissent souffrir des malheureux dans l'indigence: elle leur dit que cette extrême inégalité des fortunes est le plus grand fléau de la société; que cette inégalité, contraire à la nature, qui veut que tous ses enfans ayent part à ses bienfaits, est la cause fatale, & la seule cause qui rend nécessaire le secours des Hôpitaux; que par conséquent,

conséquent, il est de l'équité naturelle de restituer au pauvre, la portion de substance qu'il devroit trouver sur la terre, & qu'on a usurpée aux dépens de son existence. Vous qui avez tout, leur dit-elle, restituez à ceux qui n'ont rien, & l'on n'aura plus besoin d'Hôpitaux; mais puisque vous n'êtes pas capables de cet effort de courage, qui ne seroit pourtant qu'un acte de justice; puisqu'il vous faut des palais, des parcs, des terres immenses, des jardins à l'Angloise, qui vous coûtent des millions, il faut bien aussi qu'il y ait des Hôpitaux; & si vous avez encore quelque chose d'humain, détachez du moins quelques minces parcelles de votre opulence, pour secourir vos semblables, pour soulager les membres souffrans du corps social, dans ces malheureux Hôpitaux que votre luxe insatiable a rendus nécessaires.



LETTRE III.

*Vies des Grands Hommes du Christianisme, & de ceux qui se sont faits connoître relativement à cette Religion; avec une analyse critique de leurs écrits; Ouvrage orné de Portraits; par M. l'*Abbé Robin, *Chapelain du Roi; & par une société de* Gens de Lettres. *A Paris, chez* l'Auteur, *rue Boucher*, N°. 24; *& chez les principaux Libraires du Royaume: prix, 4 liv. 10 s. le vol. broché, & 4 liv. pour les Souscripteurs, qui auront les premières épreuves des gravures. On souscrit pour les trois premiers volumes.*

PEINDRE le caractère, l'esprit, les mœurs des *Grands Hommes du Christianisme*, faire connoître l'influence qu'ils ont eu sur leur siècle par leur

éloquence & leurs écrits, développer rapidement les opinions & les sistèmes des Philosophes qu'ils ont combattu, en offrir des résultats clairs & précis, tel est, Monsieur, l'intéressant tableau que M. l'Abbé *Robin* se propose de donner au public dans l'ouvrage dont je vous annonce le premier volume.

Le discours préliminaire écrit avec énergie, a pour objet de démontrer les bienfaits de la Religion, les services inestimables qu'elle a rendus à l'humanité, aux arts & aux sciences : c'est elle, en effet, qui nous a conservé l'Histoire & ses monumens, qui nous a recueilli des détails précieux sur les mœurs, les Religions & les Loix de l'antiquité. C'est dans ses tribunes sacrées que l'éloquence conserva son antique empire. Les deux plus belles langues du monde lui ont servi d'organe, & se sont sauvées par là de la barbarie ou de la destruction qui les menaçoit. Les temples de la prostitution & de la débauche, les autels souillés du sang des victimes humaines, ont disparu sous ses pas. *C'est par ses* bienfaits que l'idée d'un

Etre-Suprême, idée si consolante & qui donne aux Loix humaines tant de vigueur, s'est conservée au milieu des superstitions, & nous a été transmise. Il faut voir dans l'ouvrage même, comment l'Auteur développe toutes ces vérités.

« L'univers, dit-il, vit alors ce » que jusques là n'avoit pu faire, » la philosophie, la gloire, les loix: » des hommes en s'isolant d'un monde » superstitieux & corrompu, ramener » l'égalité primitive, resserrer leurs » besoins dans les bornes de la nature, » méditer la grandeur de l'Eternel, » chanter ses bienfaits, ses mystères » & se livrer à des travaux pénibles. » Sous leurs mains laborieuses les » déserts perdirent leur aridité; les » marais, les bois se changèrent en » fertiles campagnes, & d'âpres ro» chers s'inclinèrent en utiles côteaux. » Les peuples étonnés accouroient » en foule, admirer leurs vertus, » leurs travaux; & plus d'une fois » les maîtres de la terre descendirent » du trône pour entendre leurs le» çons, &c. &c.

M. l'Abbé *Robin* nous répresente ensuite le Chistianisme s'opposant aux irruptions sanglantes des barbares, les repoussant dans leurs divers climats, ou les soumettant à son joug pour les civiliser; protégeant l'humble cultivateur, les veuves & les orphelins, contre la rapine & le brigandage de tant de tyrans que la féodalité avoit enfantés; élevant des asyles pour mettre à couvert le foible, secourir le pauvre & le souffrant, conserver les débris des arts, recueillir les lettres & les sciences, former l'enfance des Rois & des grands dans l'art difficile de commander & de gouverner.

L'heureuse influence du Christianisme sur les mœurs ne sauroit être contestée; ses dogmes & sa morale ne tendent qu'à inspirer l'union des cœurs, & cette fraternité douce, cette bienveillance universelle, cet oubli des injures qui assûrent le repos & le bonheur de la société: combien son empire a dû contribuer à réunir les hommes: « on vit par lui, dit » M. l'Abbé *Robin*, les nœuds de » l'hyménée se resserrer & se fortifier,

» la frugalité renaître au sein de l'opu» lence, la charité ouvrir pour l'in» digence d'inépuisables canaux, les » chaînes de l'esclavages s'alléger & » se briser; enfin, ces fêtes licentieuses, » ces jeux sanguinaires, s'abolir; » les vainqueurs cesser d'être féroces » après les combats, & ne plus voir » dans leurs ennemis vaincus, que des » frères malheureux; les Rois même » apprendre qu'ils sont des hommes, » des chefs de familles, qu'ils doi» vent protéger & non détruire, » punir au nom des Loix & non au » gré de leurs caprices ».

Son influence sur les mœurs & le bonheur public auroit-elle cessé depuis le progrès des lumières? toutes les nations n'auroient-elles plus besoin de ce lieu commun qui les unit & les rend plus communicatives? la philosophie profane fourniroit-elle des motifs assez puissants contre l'orgueil, l'égoïsme & l'insensibilité naturelle des grands? la raison seule pourroit-elle contenir le pauvre dans sa misère, & lui faire trouver un bonheur réel dans l'état le plus pénible? « & celui

» qui précipité d'un rang plus élevé
» dans l'infortune, poursuivi par la
» calomnie, seroit aux prises avec
» l'indigence, dédaigné de ses amis,
» flétri dans l'opinion publique,
» quelles seroient aussi ses ressources
» sans elle? Ah! s'il lui reste encore
» de l'énergie, c'est pour s'armer d'un
» fer homicide! déjà sa main s'ap-
» prête à frapper le coup mortel; la
» Religion se présente; vois, lui
» crie-t-elle, les cieux ouverts sur
» ta tête, l'enfer à tes pieds!
» vois les abîmes de l'éternité! à
» ces mots terribles, le fer s'échappe
» de ses mains, il tombe, se pros-
» terne, se soumet, & conserve
» des jours utiles à sa famille, à sa
» patrie & à l'humanité entière ».

L'introduction à la vie de *Jesus-Christ*, est un tableau bien fait. L'Auteur y développe l'influence que l'idée d'un Etre-Suprême a eu de tout temps sur la prospérité des empires, en unissant les peuples par le Dogme bienfaisant de la paternité divine, en donnant lieu à ces institutions sacerdotales, le foyer

de toutes les connoissances humaines, elle eut une influence marquée sur les sciences & les arts, & rendit les Gouvernemens plus sages & plus modérés. Mais les hommes prenant les symbôles de la Divinité pour elle-même, ne lui eurent pas plutôt attribué leurs imperfections, qu'ils varièrent leur culte & leurs loix selon les idées qu'ils s'en étoient formées, & rompirent ce lien qui les attachoit si fortement entr'eux; c'est alors que s'établirent ces coutumes superstitieuses & barbares.

Des Philosophes n'ont pas rougi d'opposer à l'Histoire de *Jesus*, par nos Evagelistes, les rapsodies de quelques Rabbins; ils ont mieux aimé attribuer a des Livres où le bon sens est blessé à chaque page, une autenticité qu'ils refusent à des Auteurs contemporains. La meilleure réfutation qu'on pouvoit faire de ces Romans absurdes, étoit de les mettre naïvement sous les yeux du lecteur, & c'est ce que M. l'Abbé *Robin* a fait avec succès. On ne peut en effet, lire toutes les impertinences

qu'on a écrites sur *Jesus* & *Marie*, dans le *Talmud*, le *Toldos*, le *Nizzachon*, &c., sans regarder en pitié des calomniateurs si mal adroits. Ces histoires d'ailleurs, peuvent servir de nouvelles preuves, aux miracles de *Jesus-Christ*: leurs Auteurs n'osent point les désavouer; ils se contentent seulement de les attribuer à la vertu du nom inéfable de Dieu, que *Jesus* avoit dérobé dans le Saint des Saints, & lui rendent par là, sans le vouloir, un témoignage qui n'est point suspect.

Quelle noble fierté! quel courage! quelle éloquence mâle & véhémente n'admire-t-on pas dans *Saint-Paul*? quelle sagesse! quelle douceur! quelle charité tendre! quelle condescedance nous attire & nous ravit dans *Saint-Pierre*! un trait de leur vie nous rappelle deux grands hommes du dernier siècle, *Bossuet* & *Fenelon*, & ce trait qu'on devine sans peine, M. l'Abbé *Robin* le termine par cette sage réfléxion. « Le Prince des Apôtres, » dit-il, montra par sa docilité que, » s'il n'y a point de rang qui garan» tisse des fautes, il n'y en a point

» qui dispense de les reconnoître.

Les Analyses dans leur briéveté, rappellent au lecteur presque tous les passages des épitres des Apôtres; voici comment l'Auteur termine celle de la première à *Thimothée* : « Si » dans ce temps où les mœurs des » fidèles étoient si simples, leur cha- » rité si vive, où les fonctions des » Prêtres n'étoient que pénibles & » dangéreuses; *Saint-Paul* ordonne » aux premiers Pasteurs tant de pré- » cautions contre la surprise; quel avis » pour ceux qui gouvernent dans les » siécles où la haine, l'envie, l'am- » bition, la cupidité donnent souvent » tant d'activité à la calomnie! » Encore une pensée de l'Auteur sur ces paroles de l'Apôtre, *le temps de ma mort approche.* « Le Héros peut savoir » braver la mort, mais pour l'attendre » paisiblement, la contempler, s'avan- » çant avec l'appareil des tortures & » des supplices; & long-tems d'avance, » en sentir tranquillement toutes les » angoisses, *il faut être plus que héros,* » *il faut être juste* ».

Heroclès, & depuis lui presque tous

les Philosophes n'ont cessé d'oppo[illegible] aux miracles de *Jesus*, les prodiges fabuleux d'*Appollonius* de *Tiane*; c'est aussi par la vie de ce prétendu restaurateur du paganisme, que M. l'Abbé *Robin* termine ce volume. Doué d'une figure douce & gracieuse, d'une imagination féconde & brillante, d'une mémoire vaste & sûre; il fut confié dès sa plus tendre jeunesse, à d'habiles maîtres, & ne se montra au monde que lorsqu'il fut enrichi de tous les trésors de la littérature, & de la philosophie grecque & romaine. Il suivit par préférence, la doctrine de *Pytagore*, mena une vie austère, ne se nourrit que de végétaux, & renonça à toute liqueur enivrante. Il acqui[illegible] dans ses voyages une infinité d[illegible] connoissances & de secrets merveilleux qui le firent regarder comme u[illegible] homme divin. Malgré tous ces resso[illegible] naturels qu'il employoit, sans-dout[illegible] pour en imposer au vulgaire, on [illegible] de la peine à croire tout ce q[illegible] *Philostrate* rapporte de cet hom[illegible] fameux. D'ailleurs, le peu de foi q[illegible] mérite ce *Damis*, seul garant de [illegible]

de prodiges singuliers, & dont les mémoires sont si remplis d'erreurs en tout genre, font regarder avec raison, l'histoire de *Philostrate* comme un roman Je voudrois pouvoir mettre sous vos yeux le parallèle que M. l'Abbé *Robin* a fait de cet imposteur avec *Jesus-Christ*; vous y verriez combien il faut être aveugle ou de mauvaise foi, pour oser comparer l'un à l'autre. Les portraits tirés d'après des médailles autentiques ou les originaux de la bibliothèque du Roi, font honneur à l'artiste & au choix que M. l'Abbé *Robin* en a fait. On ne sauroit trop l'encourager dans son entreprise; elle peut-être utile à la Religion en la faisant connoître à ceux qui la blasphêment par ignorance.

Je suis, &c.



LETTRE III.

Collection des Décisions nouvelles & de notions relatives à la Jurisprudence donnée par M. Denisart, *Procureur au Châtelet, mise dans un nouvel ordre, corrigée & augmentée. Tome cinquième : prix relié, 12 liv. ; & broché en carton, 10 liv. 10 s. A Paris, chez la veuve* Desaint, *rue du Foin St. Jacques, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

L'OUVRAGE de Me *Denisart* n'avoit que quatre volumes en comptant le supplément : le *Denisart* moderne en a déjà cinq, & la lettre D. ne fait que de commencer. Il faut avouer, Monsieur, que ce *Denisart* là, n'est pas reconnoissable, & qu'on pourroit appliquer ici l'Epigramme de M. le Chevalier *de Cailly*, sur l'étymologie du mot ita-

lien *Alfana*, qu'on foutenoit venir du latin *Equus* :

Alfana vient d'Equus fans doute ?
Mais il faut avouer auffi,
Qu'en venant de là jufqu'ici,
Il a bien changé fur la route.

Mais cela foit dit en paffant. Il s'agit d'un ouvrage utile, & ce n'eft pas au goût à régler le nombre des volumes. Celui-ci eft dédié à M. l'Avocat Général *Séguier*. Cet hommage étoit bien dû à cet Orateur fublime, digne de préparer les décifions du premier Sénat de la France, & digne de fes illuftres ancêtres. Il avoit d'autant plus de droits à la dédicace de cet ouvrage, qu'il l'a enrichi de fes plaidoyers, & a par là rendu fervice à la fois, aux Editeurs & au public. M. *Beyard*, principal Editeur, paye auffi un tribut de reconnoiffance à la mémoire de M. *Lambore*, dont la Veuve & l'Exécuteur teftamentaire lui ont offert gratuitement, le manufcrit du *Journal des Audiences*, & les *Confultations*, legs

précieux pour un Jurisconsulte & pour un Editeur. Il nomme ses dignes collaborateurs, MM. *Levasseur*, *Godefroi*, *Soreau*, *Lhomme*, *Lepage*, *Maserey de la Haye*, *Meunier*, *Poulain de Vieville*. Vous distinguerez parmi leurs productions estimables, l'article *Continuation de Communauté*, par M. *Levasseur*; celui des *Décimes*, par M. *Godefroi*; & sur-tout celui *Consuls*, par M. *Soreau*.

La Jurisprudence a tant varié depuis quelque années, que ces nouvelles éditions sont très-utiles & même nécessaires.

Je suis, &c.



COMÉDE FRANÇOISE.

Le public accueille avec tant de sévérité les Comédies nouvelles au Théâtre François, que les Comédiens n'osent plus leur en présenter. Que font-ils donc ? Ils fouillent leur mine riche & inépuisable, & ils en tirent des ouvrages qui n'avoient pas vu le jour depuis long-temps; en vérité, le public ne perd pas au change. Ils ont remis naguéres avec succès, le *Préjugé à la mode*, de *la Chaussée*; & le 21 de ce mois, ils viennent de remettre l'*Ecole des Bourgeois*, Comédie en trois actes & en prose, de *Dallainval*, Auteur agréable de plusieurs pièces jouées au Théâtre Italien, il y a environ 50 ans, sur-tout de l'*Embarras des Richesses*.

Si une Comédie est bonne, toutes les fois que l'Auteur a tenu ce qu'il avoit promis ; qu'il a soutenu jusqu'au bout le caractère annoncé ; enfin, qu'il a justifié son titre, l'*Ecole des Bourgeois* est une bonne Comédie. L'objet de cette pièce étoit de ridiculiser ces alliances souvent malheureuses, des richesses avec la naissance ; la leçon est excellente. L'Auteur a peint avec une vérité frappante, l'impertinence d'un jeune Seigneur, qui vend son nom deux cens mille livres de rente, & croit encore faire beaucoup d'honneur à celle qui l'achète ; la bêtise d'une mère orgueilleuse, qui croit ne pouvoir trop payer le titre de Marquise, & sacrifie sa fille, aimée sincérement d'un jeune Conseiller ; & la vanité d'une jeune personne, qui laisse *Damis*, ce Magistrat qui l'aime, pour un Marquis qui la méprise. Voilà

le fond de l'ouvrage, fond tout-à-la-fois moral & comique. Les caractères sont fortement prononcés & bien soutenus : les scènes, quoiqu'un peu lâches, sont naturelles & d'une gaieté franche. Mais, malheureusement pour les Auteurs Comiques, cela ne suffit pas encore pour faire une bonne Comédie. Il faut une intrigue, de l'action, une marche rapide, un heureux dénouement; & peut-être, à cet égard, l'*Ecole des Bourgeois* laisse-t-elle quelque chose à désirer. Il y a peu d'intrigue; la marche de la pièce est lente, les scènes sont un peu longues : l'acte second sur-tout, languit vers la fin. Le dénouement n'est pas très-satisfaisant. Le quiproquo d'un Coureur qui remet à *Benjamine* une lettre écrite à un Duc, révolte toute la famille, qui est traitée indignement dans cette lettre. Dès-lors on rappelle *Damis*.

Mais *Damis* joue en tout ceci, un assez mauvais personnage : *Benjammine* un plus mauvais encore vis-à-vis de lui. Les jeunes Seigneurs amenés par le *Marquis*, ne sont pas aussi plaisans qu'on les avoit annoncés, ce qui arrive assez souvent. Leur persiflage dégénère en charge, & va jusqu'à l'impertinence. Enfin, le *Marquis* n'est ni assez puni ni assez humilié, & sa sortie est une nouvelle insulte. En général, cette fin a refroidi le public, ce public qui a si peu de mémoire. Mais les amateurs du naturel & de la gaieté comique, n'oublieront point les excellentes scènes dont cet ouvrage est rempli, sur-tout celle où *Mathieu*, oncle de *Benjamine*, après avoir jetté feu & flamme contre le *Marquis*, finit par être honoré, enchanté de ses politesses, scène dans la nature, scène de tous les temps

& de tous les lieux, scène que *Molière* n'auroit pas désavouée.

La pièce a été parfaitement bien jouée. M. *Fleury* sur-tout a rendu supérieurement le rôle du *Marquis*; & Mlle *Jolly* a joué avec sa grace & sa naïveté ordinaire : on ne peut qu'applaudir au soin & à l'ensemble que les Comédiens mettent dans ces Comédies remises ; douce jouissance pour les Auteurs de ces pièces, s'ils pouvoient revivre.

Je suis, &c.



VERS

Sur feu M. MARDUEL, Curé de St. Roch, mort le 18 Mars 1787, dans la 88e année de son âge; par une de ses Ouailles.

Il n'est donc plus pour nous ce Pasteur
généreux,
De son troupeau chéri le soutien, le
modèle!
Dieu, le culte, le temple animoient tout
son zèle;
Le pauvre à son aspect n'étoit plus mal-
heureux:
Qelles palmes aux cieux lui semblent
destinées!
Il y vole comblé de vertus & d'années;
D'autres meurent trop tard, même dans
leur printemps;
Il meurt trop tôt, hélas! dans l'hiver de
ses ans!
Mais contre le poison de ce siècle funeste,
En un digne Neveu son exemple nous reste.

DE SANCY.

*Lettre à M. D***, à qui j'avois écri plusieurs fois, sans qu'il eût daigné me répondre.*

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de m'adresser à vous, pour la solution d'une question de Mythologie assez délicate. Vous n'ignorez pas combien on est peu d'accord sur la Déité du *Silence*, dont les uns font un homme, sous le nom de *Mutus*; & les autres, une femme, sous celui de *Muta*:

Hier en un cercle nombreux,
On disputoit sur le Silence;
On le mettoit au rang des Dieux;
Et l'on avoit raison, je pense.
Son emblême étoit un poisson,
Son air étoit un peu farouche,
Il avoit un doigt sur sa bouche;
Et de Mutus portoit le nom.
Un autre en faisoit une femme:
Sur le beau sexe, lui dit-on,
Monsieur fait-il une epigramme?
Une épigramme! eh! mon Dieu, non!

Car c'eſt une femme muette.
On applaudit à ſa défaite.
Cependant ſur la queſtion
Chacun d'eux veut que je prononce ;
Eh ! Meſſieurs ! D eſt ſon nom ;
Car il ne fait point de réponſe.

Je ſuis, &c.

MALLET de Genève.



Impromptu en accrostiche, à la louange de M. DE PETERS, Peintre de S. M. le Roi de Dannemarck.

P eintre fameux, ô toi, dont le génie
E t les vertus & les talens
T e font triompher de l'envie;
E n paix coule tes jours. Vas, ne crains rien du temps,
R edoute peu les coups. Son impuissante rage
S ur toi ne pourra rien :... la gloire est ton partage.

Par M. CHAMPALLE, Etudiant en Droit.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Oraison funèbre de MARIE-ANTOINETTE-FERDINANDE, *Infante d'Espagne, Reine de Sardaigne; prononcée le jour anniversaire de sa mort, dans l'Eglise des Religieuses de la Visitation de Turin; par M.* l'Abbé de St. Marcel, *Précepteur de LL. AA. RR. Messeigneurs les Ducs d'Aoste, de Monferrat, de Genevois, & Comte de Maurienne. A Turin, de l'*Imprimerie Royale.

JE plains, Monsieur, les Orateurs que l'étiquette condamne à donner

aux Grands de la terre, aprés leur mort, des éloges démentis par toute la ſuite de leur vie. Quelle triſte & pénible fonction que celle de déguiſer des foibleſſes, de pallier des fautes, d'ériger des vices en vertus; tout l'artifice de la rhétorique ſuffiroit à peine pour faire un Héros d'un homme qui ſouvent n'eut rien de grand que la naiſſance, & qui dut au hazard tout ſon mérite; qu'il eſt humiliant pour le génie, d'être forcé de proſtituer l'éloquence au menſonge & à la vanité; d'être réduit à flatter les Princes, lorſque le trépas permet qu'on les juge, & de parler encore le langage des courtiſans, quand l'arrêt de la poſtérité commence déjà à ſe faire entendre.

Félicitons M. l'Abbé *de St. Marcel*, de n'avoir trouvé dans la *Reine de Sardaigne*, que des vertus à louer; la Juſtice & la vérité ont guidé ſa plume; il n'a pas eu beſoin des fineſſes de l'art; mais ſon ſujet lui a offert des difficultés d'un autre genre; & quoique l'éloge de cette auguſte Princeſſe n'ait rien coûté à la nobleſſe &

à la ſincérité de ſon ame, il a dû coûter beaucoup à ſon talent.

La *Reine de Sardaigne* n'a eu aucune influence ſur les affaires ; ſes rares qualités n'ont produit aucun de ces événemens qui intéreſſent, qui frappent la multitude ; ſa vie paſſée dans les exerçices de la piété & dans la pratique de tous les devoirs, n'a point eu cet éclat impoſant qui fixe l'attention publique & excite une admiration ſtérile ; mais elle n'en eſt que plus admirable encore & plus digne de nos éloges ; parce que, nous oſons le dire, une conduite toujours ſoutenue, toujours humble & modeſte, même au ſein des grandeurs, & juſque ſur le trône, eſt plus grande & plus héroïque, non ſeulement aux yeux de la Religion, mais encore à ceux du monde profane, que bien des actions illuſtres & ſaillantes, qui fourniſſent, il eſt vrai, de grands traits à l'éloquence, mais qui ne ſont le plus ſouvent produites que par l'orgueil, le faſte, l'amour-propre, & la vanité.

Auſſi cette obſcurité volontaire rendit-elle la *Reine de Sardaigne* un

objet de vénération pour sa Famille, pour sa Cour, & pour tous ceux qui avoient le bonheur de la voir de près.

L'Orateur divise très-bien son Discours, disserte élégamment sur chacune des vertus de son Héroïne.

Il nous montre dans la première Partie, *sa conduite envers les hommes, sage & ferme, soit dans la sujettion du devoir, soit dans la supériorité du rang*; & dans la seconde Partie, *sa conduite envers Dieu, sage & ferme, soit dans le sein de la grandeur, soit dans les bras de la mort.*

Il développe méthodiquement ces divisions, les suit dans toutes leurs branches, & les met dans tout leur jour. Il cite ce mot de la *Reine*, qui, à l'occasion des ouvrages séduisans où l'ennemi sème l'ivraye avec tant d'art, fit cette judicieuse remarque: *on dit que notre siècle est si éclairé; ce n'est pas à moi d'en juger, mais tout au moins il est bien dangereux, puisqu'il insinue le venin jusque dans les meilleurs mets.*

Il rapporte encore un trait fort

touchant du courage de la *Reine*, qui, sur le point de mourir, voulut remettre elle-même son anneau nuptial à celui dont elle l'avoit reçu. A cet effet, elle demanda le Roi, & lui dit d'une voix entrecoupée.... *J'espère d'être bientôt unie au meilleur de tous les Epoux : retirez de mon doigt le gage sacré de votre si constante amitié.* Le Roi accablé de la plus vive douleur, le baigne de ses larmes en le reprenant (1).

Le style de l'Orateur est noble, pompeux, périodique ; il répand à pleines mains dans tout son Discourss, les richesses de l'élocution.

Pour vous donner une idée de sa manière, je vous citerai l'endroit où il peint la mort de la *Reine*.

« Eclatez à présent, Religion sainte!

(1) Ce dut être là sans doute, une situation bien touchante pour les deux illustres Epoux, sur le point de se quitter, & en même temps un spectacle bien attendrissant pour tous ceux qui en furent les heureux témoins.

» votre Héroïne a délié tous les nœuds
» qui l'attachoient à la terre. Sa com-
» munication unique eſt avec un grand
» Evêque & un zélé Directeur, qui
» éclairent & enflamment ſes vertus.
» Son ame n'eſt plus qu'une piété vive
» & profonde, dont les penſées & les
» ſoupirs ſe portent vers Dieu ſeul;
» qu'une continuelle action de graces
» pour une maladie longue, où le corps
» s'affoiblit ſans obſcurcir la raiſon;
» qu'une volonté ſoumiſe, ſuſpendue
» dans ſes déſirs entre la vie & la
» mort: réſignée à la vie, pour ache-
» ver ſa pénitence; réſignée à la mort,
» pour conſommer ſon ſacrifice. En-
» fin, cette ame toute céleſte ſent
» couler de la croix du Sauveur ces
» onctions ineffables, qui adouciſſent
» les rigueurs des ſouffrances, & diſſi-
» pent les horreurs du trépas. Toute
» embraſée d'amour divin, l'ombre
» d'une penſée inutile lui devient un
» peſant fardeau: la délicateſſe de
» la vertu eſt pouſſée au plus haut
» dégré. Le ſigne de notre rédemp-
» tion ſous ſes yeux, dans ſes mains,
» ſur ſes lèvres, elle s'exhale en aſpi-

» rations les plus ferventes. Tout
» est mis en œuvre pour prolonger
» des instans si précieux, mais tout
» est inutile ; la mort, l'impitoyable
» mort vient lancer ses derniers traits.
» Juste Ciel. . . . Le coup se frappe. . . .
» La *Reine* expire . . . . Elle n'est
» plus . . . . . . Que de victimes
» immolées dans une seule ! . . .
» Sur nous s'accomplit cette parole
» de l'Ecriture : *le Roi pleurera, le
» Prince sera désolé, & les mains tom-
» beront au peuple, de douleur.*

» Il a donc disparu cet auguste
» modèle, où reluisoit un zèle de
» l'ordre, si propre à nous instruire ;
» & une ponctualité exacte à tous les
» devoirs, si propre à nous édifier. . . .
» Elle n'est donc plus cette vraie
» protectrice des mœurs & de la Reli-
» gion : cette femme forte, que le
» Tout-Puissant avoit formée pour
» être la gloire de son sexe & l'hon-
» neur du Trône . . . . Vous étiez
» sa joie & sa consolation, grand
» Prince. Ah ! qu'elle étoit digne de
» la tendre amitié que vous lui por-
» tiez, des veilles & des fatigues

» continuelles que vous avez si gé-
» néreusement consacrées à l'adou-
» cissement de ses maux, des larmes
» abondantes dont vous avez arrosé
» son lit de douleurs, & des regrets
» cuisans qu'une séparation si affli-
» geante a laissés dans votre ame !

Si nous voulons nous former une idée vraie du mérite de la *Reine* que nous regrettons, nous en avons sous les yeux une image vivante bien au-dessus de tous les Discours : cette illustre Princesse respire encore dans ses augustes Filles (MADAME & Madame Comtesse d'ARTOIS) auxquelles elle a transmis ses principes & imprimé son caractère, & qui par l'union la plus rare des qualités de l'esprit & du cœur, font l'ornement de la Cour de France & le bonheur de deux Princes justement chers à la Nation.

Je suis, &c.



Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

JE croyois, Monsieur, sur la foi de *La Bruyere*, que tout étoit dit, & que depuis un siècle nous venions trop tard : je m'apperçois tous les jours que *La Bruyere* avoit grand tort, & qu'il ne connoissoit pas toutes les ressources de l'esprit humain; je n'ai jamais tant lu ni entendu de choses neuves que depuis trente ans; il ne paroît point d'ouvrage nouveau qui ne me cause presqu'à chaque page un étonnement dont j'ai peine à revenir. Il faut avouer que nos écrivains ont trouvé une mine d'idées singulieres, qu'ils exploitent avec une ardeur infatigable : ce qu'ils pensent & ce qu'ils disent sur la morale, sur la politique, sur la religion est absolument inoui, & n'a aucun rapport avec ce qui a été dit & pensé dans les siècles même les plus polis. Ajoutons, pour justifier un peu *La Bruyere*, que ce Pein-

tre immortel des mœurs, lorſqu'il a prétendu que tout étoit dit, n'a compris dans cette aſſertion, que les idées qui ne choquent point la raiſon & le ſens commun : il ne ſe trompoit pas ſans doute, en ſoutenant qu'en morale & en politique, il n'y a plus rien à découvrir. Des ſciences vaines, curieuſes, plus propres à ſatisfaire l'orgueil de l'homme, qu'à procurer ſon bonheur, offrent encore & offriront toujours bien des obſcurités que le temps & l'expérience dévoileront peu-à-peu ; mais les ſciences néceſſaires à la ſociété, les ſciences qui tiennent à la conſcience & à la raiſon, & ſans leſquelles l'homme ne peut être heureux, lui ont été révélées de bonne heure ; il y a long-temps qu'il en connoît tout ce qu'il peut & doit en connoître ; il n'a beſoin pour cela ni d'étude ni d'expérience ; il lui ſuffit de rentrer en lui-même, d'écouter ſa conſcience & de conſulter ſa raiſon ; l'univers ſubſiſtât-il encore des millions de ſiècles, le genre humain ne ſera pas un pas de plus dans ces deux

ſciences; ſi on en obſerve ſi mal les préceptes, ce n'eſt pas qu'on les ignore, c'eſt qu'ils ſont combattus par les paſſions, & qu'ils en triomphent bien rarement : il y a des temps où l'on expoſe avec plus de force & d'éloquence les vrais principes de la morale & de la politique, & ce ne ſont pas ceux où l'on ſçait le mieux les pratiquer; il y a d'autres temps où les eſprits ſont moins brillans, mais les cœurs plus ſimples & plus purs; c'eſt alors qu'on parle peu de morale & de politique, mais qu'on agit conformément à leurs maximes.

Il n'y a donc point pour l'homme de vérité nouvelle, ſi ce n'eſt dans la phyſique, les mathématiques & tous les arts qui en dépendent; mais il y a une foule d'erreurs & de folies très-neuves : l'eſprit humain eſt dans ce genre, d'une fécondité inépuiſable. Nos Philoſophes qui croiroient s'abbaiſſer, s'ils diſoient ce qu'un autre a dit avant eux, & qui s'abbaiſſeroient en effet, parce qu'ils ne le diroient pas ſi bien, attendu que le ſtyle n'eſt pas leur partie brillante; nos Philo-

ſophes ſe ſont jettés aveuglément dans la carrière infinie de l'extravagance, ſource intariſſable d'idées neuves & frappantes : la philoſophie actuelle n'eſt donc que l'art de débiter d'un ton impoſant, & avec la confiance même de la vérité, des folies qui ſoient ou paroiſſent nouvelles ; & cela commence à devenir difficile, vu la multitude innombrable de rêveries & d'abſurdités qui ſont paſſées par la tête des hommes, depuis qu'ils ſe mêlent d'écrire.

Vous ne refuſerez pas, je crois, Monſieur, le mérite de la nouveauté aux obſervations d'un Anonyme ſur les monnoyes, inſérées dans le *Mercure de France*, du ſamedi 3 Février 1787, N°. 5, pag. 6. Comme il paroît que l'Auteur, quel qu'il ſoit, n'a pas cherché d'autre gloire, j'eſpère qu'il ne trouvera pas mauvais que je faſſe ſentir qu'il n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi judicieux que neuf : je juge d'après le ton & la tournure de ſes réflexions critiques, qu'il eſt plus jaloux d'étonner que d'inſtruire, & qu'il paſſera condam-

nation de bonne grace ſur la folie, pourvu qu'on lui accorde de l'eſprit & des vues. C'eſt aſſûrément être de bonne compoſition. Cependant je crains bien que nous ne ſoyons pas d'accord ſur l'article de l'eſprit & des vues : j'avoue qu'il y a des folies ingénieuſes, des rêves politiques très-ſpécieux, & qui annoncent de la profondeur ; malheureuſement pour l'Anonyme, celui-ci ne paroît pas être du nombre. Des Poëtes aimables & légers, ont fait ſouvent avec beaucoup d'eſprit & de grace, l'éloge de notre frivolité & de notre inconſtance : de profonds politiques ont quelquefois enviſagé avec quelqu'apparence de raiſon, une branche conſidérable de commerce, dans l'inépuiſable variété de nos modes. Perſonne ne s'étoit encore aviſé d'attribuer cette inconſtance à la *fineſſe* & à la *délicateſſe de notre goût*, au *ſentiment* exquis que nous avons du *beau* ; mais il faut d'abord bien connoître l'opinion de l'Anonyme, avant de la juger : voici donc comment il s'exprime.

« On nous regarde comme le peuple
» de l'Europe le plus inconſtant & le
» plus léger. Cette opinion eſt-elle bien
» fondée? J'ai peine à le croire. Nous
» varions nos modes, & nous faiſons
» très-bien : c'eſt une preuve de notre
» goût. Plus il a de fineſſe, de déli-
» cateſſe, moins il doit s'attacher à
» une forme conſtante. Les Nations
» qui n'auroient qu'une ſeule manière
» de ſe vêtir, qu'une couleur pour
» leurs habillemens, qu'une méthode
» de conſtruire ou diſtribuer leurs
» habitations, leurs édifices publics,
» leurs jardins ; qu'une ſeule forme
» pour chacun des différens meubles
» ou inſtrumens à leurs uſages, n'au-
» roient probablement aucun goût ;
» car la nature ne leur auroit pas plus
» révélé qu'aux autres le moyen d'ar-
» river tout d'un coup à la perfection, &
» les modèles qu'elles auroient adoptés
» ſeroient vraiſemblablement peu di-
» gnes d'en ſervir. Un tel peuple n'au-
» roit nul ſentiment du beau, & les
» arts, excepté ceux qui fourniſſent
» les premiers beſoins, lui ſeroient

» inconnus, ou resteroient chez lui
» dans une enfance éternelle.

» Il ne faut donc pas nous faire un
» reproche de notre inconstance, elle
» seroit à bien plus juste titre, un
» sujet d'éloges à nous donner ».

Cette idée est neuve, mais elle n'est point ingénieuse, parce qu'elle choque trop ouvertement la raison, & qu'elle est trop évidemment fausse. Nos changemens de mode ne sont point des essais, des tentatives que nous faisons pour trouver enfin la forme la plus agréable & la plus heureuse; depuis le temps que nous la cherchons, nous l'aurions déjà trouvée, & nous ne changerions plus; ou il faudroit supposer que la dernière mode est toujours en soi la plus jolie, & alors la délicatesse de notre goût auroit un progrès à l'infini, & le siècle présent seroit toujours celui où le goût seroit le plus fin & le plus délicat, supposition tout-à-fait absurde. Ne nous arrive-t-il pas souvent de rajeûnir de vieilles modes, de rappeller d'anciennes formes déjà proscrites? Des couleurs qu'on avoit quittées ne re-

prennent-elles pas faveur? Ne tournons-nous pas sans cesse autour d'un certain cercle que nous avons déjà parcouru plusieurs fois ? ce qui prouve bien le caprice, & non pas le goût. Si la finesse & la délicatesse du goût présidoient aux variations de la mode, pourquoi serions-nous si long-temps attachés à certaines manières de se vêtir qui nous paroissent après souverainement ridicules ? les énormes perruques dont on s'affubloit la tête pendant tout le règne de *Louis XIV*, paroissoient alors relever beaucoup les graces & la bonne mine des hommes : aujourd'hui elles seroient affreuses : pourquoi le goût fin & délicat qu'on avoit sous *Louis XIV*, ne faisoit-il pas sentir sur le champ à la Nation, le ridicule de ces vastes couvre-chefs ? Pourquoi pendant près de quatre-vingt ans sont-ils restés en possession de parer l'homme à-bonnes fortunes, & de plaire aux femmes ? Qu'est-ce qui invente les modes en France ? un certain nombre de femmes coquettes, peu favorisées de la nature, qui s'efforcent de mettre en crédit

certain ajustement, parce qu'il cache en elles quelques défauts, ou fait valoir quelqu'agrément particulier. C'est souvent une Actrice qui, dans une pièce nouvelle, se montre avec une coëffure ou quelqu'autre ornement nouveau : alors le succès de la parure de l'Actrice est presque toujours en raison du succès de la pièce. Et si la pièce tombe, la coëffure de l'Actrice fût elle un chef-d'œuvre de l'art, est oubliée avec elle. Parmi les hommes, ce sont quelques étourdis, quelques jeunes fous qui imaginent certaine manière de s'habiller souvent indécente, incommode & ridicule, qui cependant s'accrédite, & que les gens sensés même sont forcés d'adopter. Enfin, cette ridicule imitation du costume des Anglois, devenus aujourd'hui nos modèles, dans un genre où nous avons été si long-temps leurs maîtres; faut-il aussi l'attribuer à ce *tact précieux donné à quelques êtres privilégiés, à quelques peuples placés sous un ciel & sur un sol également fortunés*.

Ce n'est donc point par un effet de la finesse & de la délicatesse du goût,

par un ſentiment exquis du beau, qu'on a porté les cheveux longs ou courts, friſés ou plats, qu'on a eu le viſage raſé ou barbu, des chapeaux grands ou petits, rabattus ou retrouſſés, des boucles, des boëtes rondes, ovales, quarrées, &c. Si nous changeons ſi ſouvent, c'eſt par pure inconſtance; c'eſt pour le plaiſir de changer; c'eſt par frivolité, par caprice; & vouloir ériger cette frivolité, ce caprice, en goût fin & délicat, en ſentiment du beau, c'eſt une raillerie déplacée; ou, ſi l'Auteur parle ſérieuſement, une opinion peu philoſophique. Un peuple qui n'auroit qu'une ſeule manière de ſe vêtir, qu'une ſeule couleur pour les habillemens, qu'une ſeule forme pour chacun des différens meubles, &c. Si cette manière étoit à la fois la plus commode, la plus noble & la plus agréable; ſi cette couleur étoit la plus belle, cette forme la plus élégante, pourroit être avec cette uniformité, un peuple auſſi ſage que poli, avoir le goût le plus fin & le plus délicat, le ſentiment le plus exquis de la nature

& du vrai beau. Les Grecs & les Romains n'avoient qu'une manière de se vêtir, qu'une seule couleur affectée aux grands & aux riches, qu'ils appelloient pourpre. Ils n'en avoient pas pour cela le goût moins fin & moins délicat; mais ils avoient en général, plus de gravité que nous dans les mœurs, plus de solidité dans l'esprit, plus de noblesse & d'élévation dans l'ame, plus de simplicité & de naturel.

Après avoir fait un éloge aussi raisonnable de notre inconstance dans les modes, l'anonyme fait une satyre tout aussi juste de notre constance dans nos usages, nos loix, nos opinions. Il prétend que l'empire de l'habitude, des vieilles coutumes, de la routine, est mieux établi en France, qu'en aucun autre pays. Mais, comme il ajoute qu'il *faudroit un gros livre pour démontrer cette vérité*, en attendant ce gros livre qu'assurément il ne fera point, il nous permettra de douter de la vérité de cette assertion. Je voudrois qu'on fit aussi un gros livre, pour démontrer combien il est dangereux dans un état ancien & florissant de vouloir

réformer les uſages, les loix, les opinions. Combien on devroit être révolté de voir de petits écrivains ſans lumières, ſans principes, s'ériger en Légiſlateurs, en réformateurs de la nation, fronder indécemment ce qu'il y a de plus ſacré & de plus reſpectable, ſans autre motif que celui de faire du bruit & de ſe donner un vernis de philoſophie. Cependant leurs plans de réforme ſuffiroient ſeuls pour les perdre de réputation auprès des Lecteurs ſenſés; car ils annoncent des vues bien petites & bien étroites, un eſprit bien borné & bien peu philoſophique. Ces prétendus politiques ne conſidèrent ordinairement qu'une ſeule face de l'objet dont ils s'occupent; il ſuffit que dans un uſage ils apperçoivent un léger inconvénient pour le condamner auſſi tôt ſans appel; ils n'ont pas le coup d'œil aſſez étendu pour voir que cet uſage qui leur paroît vicieux, tient à des choſes infiniment utiles & reſpectables, qu'il a une foule d'avantages, qui l'emportent de beaucoup ſur les inconvénients. Une loi, une coutume, une opinion ancienne a toujours été

établie par des raisons solides & importantes, que les modernes réformateurs ignorent presque toujours ; & leur philosophie est si bornée qu'ils ne voient pas que la société étant composée d'hommes est nécessairement fondée sur des abus. Je ne lis jamais ces risibles projets de réforme, sans me rappeller les vers de *Moliere* :

Il semble à trois gredins dans leur petit
cerveau,
Parce qu'ils sont imprimés & reliés en
veau, &c.

qu'ils doivent gouverner les Empires, donner des loix à l'Europe & régler les destinées du monde. Remarquez que ces réformateurs sont presque toujours de jeunes gens fanatiques, enthousiastes, avides de célébrité, qui écrivent beaucoup, réfléchissent peu, qui ne connoissent que les Auteurs de la moderne philosophie, & dont le galimathias empoullé annonce un charlatan, plutôt qu'un Philosophe. Un ancien Législateur de la Grece avoit ordonné que celui des citoyens qui

voudroit propoſer l'abolition d'une ancienne loi, ſe préſenteroit dans l'aſſemblée, la corde au col; & ſi le peuple, après avoir délibéré ſur la propoſition, ne la trouvoit pas juſte & raiſonnable, le novateur devoit être étranglé ſur l'heure.

Il paroît que l'anonyme eſt fort mécontent d'une foule de vieux uſages pour leſquels nous avons, dit-il, un *attachement incroyable*, quoiqu'ils ne ſoient pas *fondés en raiſon* : il en cite un exemple *choiſi au haſard parmi un million d'autres* : notre adminiſtration n'eſt donc qu'un tiſſu de folies; cela eſt déſolant; mais l'exemple que cite l'anonyme eſt très-propre à nous conſoler; ſi les autres uſages ne ſont pas plus dangereux, ni plus déraiſonnables que celui qu'il attaque, la ſociété & l'humanité n'en ſouffriront pas beaucoup. Ce ſont les légendes de nos monnoies qui ſont l'objet de ſa cenſure, & qui échauffent ſa bile. Il a deux reproches bien graves à leur faire. Le premier, c'eſt d'être latines, le ſecond d'être religieuſes : ce qui lui donne lieu de déclamer contre la bar-

barie de nos pères, & même contre la nôtre, puisque nous aurions dû depuis long-temps corriger leurs sottises. Le premier reproche est le plus frivole & & celui qui mérite le moins de réponse. Lorsque ces légendes ont été faites, la langue françoise n'étoit encore qu'un jargon informe; on a cru devoir préférer la langue du premier peuple du monde; la langue de tous les sçavants, de tous les honnêtes gens, la langue de la religion, la langue universelle qui pouvoit être entendue de tous les étrangers; on a cru devoir cet hommage à la langue mère du françois, de l'italien, de l'espagnol. Mais depuis que la langue françoise est fixée & perfectionnée par tant de chef-d'œuvres, pourquoi ne pas bannir le latin de nos inscriptions, de nos légendes? Le françois seroit mieux entendu de la populace; c'est l'unique avantage que présente cette innovation, & l'on voit combien il est mince: mais on conserve le latin, parce que la briéveté & l'énergie de cet idiôme est plus propre aux inscriptions: on le conserve par reconnoissance pour la langue des Auteurs

qui ont cultivé notre esprit, formé notre cœur, poli notre goût & notre littérature, & qui doivent être toujours nos modèles & nos maîtres ; parce que cette langue des Romains imprime plus de respect, a quelque chose de plus noble & de plus imposant que notre langage vulgaire ; parce qu'elle est beaucoup plus répandue chez tous les peuples polis de l'Europe, que le françois même ; parce que, si on bannit le latin des inscriptions & des légendes, on voudra le bannir aussi de nos sanctuaires, de nos écoles de philosophie, de théologie, de droit & de médecine : le latin n'étant plus utile à rien, on en perdra tout-à fait la connoissance ; à plus forte raison le grec sera-t-il absolument ignoré ; tout commerce entre nous & les anciens sera rompu ; le mauvais goût n'aura plus aucun frein ; nous tomberons dans la barbarie dont les Grecs & les Romains nous avoient tirés ; nous perdrons absolument de vue ces deux peuples ; ils seront pour nous, comme s'ils n'eussent jamais existé, ce qui seroit sans doute un très-grand mal. Il faut qu'on

qu'on sache toujours & qu'on n'oublie jamais qu'il y a eu sur la terre deux peuples forts, libres & courageux, qui ont honoré la nature humaine par leur grand caractère, qui ont inventé & perfectionné l'éloquence, la poësie, tous les arts agréable, & laissé à la postérité les plus beaux monuments du génie & les plus beaux exemples de vertu. Le censeur s'expose volontiers à tous ces inconvénients, pourvû que les savoyards & les porte-faits ayent la satisfaction d'entendre les légendes de nos louis : preuve évidente de ses grandes vues & de sa vaste philosophie. Au reste on sçait que les Philosophes modernes sont par état, ennemis nés de langues savantes & des Auteurs anciens, auxquels ils ressemblent si peu; ils voudroient en abolir jusqu'à la moindre trace; & ils ne peuvent se dissimuler que les admirateurs de *Cicéron*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Tite-Live* & de *Tacite* seront toujours très peu touchés de leur prose & de leurs vers.

Peut-être capituleroient-ils encore pour le latin, si ces mêmes légendes

n'étoient pas religieuses, car ils sont encore plus ennemis de la religion que du bon goût.

« Qu'a de commun, dit l'Anonyme, » avec nos monnoies d'or, cette lé- » gende qui ne paroît ni la moins an- » cienne ni la plus raisonnable, *Chris- » tus regnat, vincit, imperat?* On ose » croire qu'elle n'y eût pas subsisté tant » de siècles, si au lieu de s'offrir dans » une langue morte, elle s'y fût mon- » trée en françois. N'y a-t-il rien de » mieux à mettre à l'exergue de nos » pièces que le *Sit nomen Domini bene- » dictum?* C'est un adage très-religieux, » j'en conviens ; mais sa place n'est- » elle pas mieux dans nos rituels que » sur nos gages d'échange ? Le *Domine, » salvum fac Regem*, n'est que notre cri » de vive le Roi, qu'il falloit préférer, » parce qu'il étoit compris par tout le » monde, & le sentiment de tous nos » cœurs ».

Il ne faut pas sçavoir beaucoup de latin pour entendre ces mots *Christus regnat, vincit, imperat*. Cependant on diroit que l'Anonyme n'en a pas compris le sens ; quoi de plus noble & de

plus sublime qu'une inscription qui rappelle aux Rois, que c'est du Roi des Rois qu'ils tiennent leur puissance, & qu'ils doivent lui rendre compte de l'emploi qu'ils en auront fait : que c'est au Dieu des Armées qu'ils sont redevables de leurs victoires, & que le titre de conquérans ne doit pas les enivrer d'un vain orgueil ; enfin, que l'Etre-Suprême exerce sur eux le même empire qu'ils exercent eux-mêmes sur leurs sujets : quoi de plus propre à inspirer aux peuples le respect & la soumission dus au Souverain : quoi de plus propre à les consoler dans leurs peines, que l'idée que c'est à Dieu même qu'ils obéissent, en obéissant à leur Prince, & que s'ils sont quelquefois opprimés sur la terre par des tyrans, ils ont dans le ciel un vengeur, & un père. Voilà cependant ce que signifie la légende que le Censeur ose regarder comme peu raisonnable. *Horace* étoit donc un barbare, lorsque dans une de ses plus belles Odes, après avoir imposé un silence religieux à l'assemblée, il s'écrioit :

Regum timendorum in proprios greges
Reges ni ipsos Imperium est Jovis.

Ce que *J. B. Rousseau* a rendu ainsi :

Les Rois sont les maîtres du monde,
Les Dieux sont les maîtres des Rois.

Horace étoit donc un barbare, lorsqu'il disoit au peuple Romain :

Dis te minorem quod geris imperas.

Ce qui signifie : « *c'est à ton respect pour les Dieux que tu dois l'empire du monde.* »

C'est une grande barbarie & une ignorance bien grossière dans nos Philosophes, que de prétendre nous persuader que des sentimens religieux, que des inscriptions religieuses n'appartiennent qu'à des peuples barbares ; la philosophie même apprend que dans tous les pays où il y a une Religion, si les esprits sont justes & conséquens, cette Religion doit être regardée comme l'objet le plus noble, le plus important, & que toutes les autres affaires doivent lui être subor-

données : telle a été la conduite constante des Grecs & des Romains dans leur plus beau temps. Tout leur régime civil & militaire étoit appuyé sur la Religion ; l'image des Dieux tutélaires brilloit sur leurs étendarts, flottoit sur leurs pavillons, ornoit la pouppe de leurs vaisseaux : tout ce qui nous reste de leurs monumens, médailles, monnoies, bas-reliefs, statues, tombeaux, urnes, tout porte l'empreinte de la Religion, tout rappelle au spectateur, les vœux, les sacrifices, les mystères de l'antiquité. Dans le siècle de *Louis XIV*, qui n'étoit pas un siècle de barbarie, la Religion a toujours tenu le premier rang. Et quand même la légende *Christus regnat, vincit, imperat* se seroit *montrée en françois*, on *ose croire* qu'elle auroit subsisté, tant qu'il y auroit eu du bon sens & de la Religion en France.

Mais qu'a de commun cette légende avec nos *gages d'échange* ? Est-il possible qu'un Ecrivain qui se donne pour politique & pour philosophe, n'ait apperçu dans nos monnoies que

des gages d'échange ? Si sa vue eût été un peu moins bornée, il y auroit vu sur-tout des gages réciproques de souveraineté & d'hommage, des signes authentiques de la plus importante rélation entre le Prince & ses sujets ; & alors il auroit senti le sublime de la leçon renfermée dans cette légende *Christus regnat, vincit, imperat* : leçon que les Rois & les peuples ne sçauroient trop entendre, & qui devroit être présente à leurs esprits aussi souvent que l'or circule dans leurs mains. Ainsi, avec un peu plus de philosophie, le Censeur anonyme ne se seroit pas rendu souverainement ridicule, en essayant de substituer à ces grandes vérités si nécessaires au bonheur des hommes, cette inscription triviale & superflue *Louis de 48 liv.* Louis de 24 liv. Louis de 12 liv. &c., comme si la forme & le poids des Louis, comme si l'usage du commerce n'apprenoit pas assez au peuple quelle est leur valeur. L'Anonyme trouve qu'il y a de la barbarie à vouloir montrer aux Souverains le seul frein qui puisse les arrêter, & rappeller aux sujets la

source sacrée de toute autorité légitime sur la terre : il a des vérités à leur inculquer plus dignes d'un siècle poli, plus dignes de la nouvelle philosophie : il prétend leur apprendre qu'un Louis de 48 liv. est un Louis de 48 liv. qu'un Louis de 24 liv. est un Louis de 24 liv. Voilà ce qui s'appelle une leçon vraiment philosophique ; & en effet, ce que nos Philosophes d'aujourd'hui connoissent le mieux, ce qu'ils sont le plus capables d'enseigner aux autres, c'est la valeur de l'argent. Cela est aussi par trop risible, & si le corps philosophique ne choisit pas mieux ses champions & ses écrivains, il achevera de perdre le peu de crédit qui lui reste ; car quelque fonds qu'il y ait à faire sur la multitude des sots, de pareils raisonnemens sont de force à ne trouver pas même un sot qui les admire.

Notre grand Philosophe est scandalisé du *Sit nomen Domini benedictum* ; il demande s'il n'y a rien de mieux à mettre à l'exergue de nos pièces, que *Sit nomen domini Benedictum*. Je réponds que non. En ne considérant

ici les monnoies que comme des gages d'échange, il est évident que si leur usage est si utile au commerce & à la société, leur abus est extrêmement nuisible aux mœurs : ils sont les signes souvent trompeurs de l'opulence nationale, & les instrumens toujours certains de tous les vices, de tous les crimes, de tous les maux qui affligent l'humanité. Or, je demande si l'idée de Dieu & les sentimens religieux qu'inspirent ces paroles *Sit nomen Domini benedictum*, ne sont pas ce qu'il y a de plus capable d'arrêter les désordres qui naissent de la cupidité, de l'avarice, de la facilité de satisfaire ses passions avec de l'or. La religion n'est-elle pas toujours le plus sûr garant que l'on puisse avoir de la probité des hommes & du bon emploi qu'ils feront de leurs richesses.

Je ne vois pas pourquoi le réformateur voudroit substituer *vive le Roi*, à *Domine salvum fac Regem* : *vive le Roi* est un cri énergique, le *Domine salvum fac Regem* est une prière auguste & touchante : la santé & la conservation du Souverain ne dépend

pas des desirs ni de l'amour du peuple, elle dépend de l'Etre Suprême.

Qui tient le sort des Rois entre ses mains puissantes.

Le cri de *vive le Roi* convient mieux dans ces moments d'enthousiasme & d'allégresse publique, où les cœurs des sujets exaltés par la présence d'un Roi chéri, laissent échapper le sentiment dont ils sont pleins : mais la prière *Domine salvum fac Regem*, *Seigneur, conservez notre Roi*, comme plus noble, plus grave, plus majestueuse est plus convenable sur nos monnoies.

Telles sont, Monsieur, les réflexions d'un bon Curé de la Saintonge, très-étonné de trouver un article si déraisonnable & si peu philosophique dans un Ouvrage dont les rédacteurs se donnent pour penseurs & pour philosophes; très-scandalisé sur-tout de rencontrer des raisonnements aussi hazardés & aussi indécents dans un Journal qui circule dans un si grand nombre de mains. Si les hommes sans principes sont les seuls qui écrivent avec con-

fiance toutes les folies qui leur passent par la tête, & si les gens sensés s'obstinent à garder le silence, nous ne saurons bientôt plus distinguer le blanc du noir. En réclamant contre les idées fausses & de bas alloi qu'on a insérées dans cet article sur les monnoies, je crois avoir rempli le devoir d'un honnête homme, d'un bon citoyen & d'un vrai philosophe.

Je suis, &c.



CLOTURE DES SPECTACLES.

SAMEDI, 24 Mars, a été suivant l'usage, Monsieur, le dernier jour des grands Spectacles. Les Italiens ont pris congé du public, en lui chantant de jolis couplets, sans prétention, où ils témoignoient leurs regrets & leur reconnoissance. L'Auteur de ces couplets est celui des *Lunes*, connu sous le nom du *Cousin Jacques*. Les Comédiens François ont fait leurs adieux d'un ton plus grave. Après une représentation de *Zelmire*, Tragédie de *Dubelloy*, vraiment théâtrale, dont le 5e. acte est du plus grand effet, & de *Dupuis & Desronais*, jolie Comédie de *Collé*, spectacle intéressant, où les Acteurs ont redoublé de zèle, sur-tout la Dme *Vestris* & les sieurs *Grammont* & *Fleury*; le sieur *Naudet*, acteur reçu cette année au nombre des Comédiens, choix que le public a paru confirmer, s'est avancé respectueusement sur le bord de la scène, & a prononcé avec beaucoup

de décence un compliment très-court.... Mais est-ce bien un compliment, Monsieur? On y a bien parlé de respect & de reconnoissance: mais tout en s'inclinant très-profondement, l'Orateur à dit au public des vérités un peu fortes. Il lui a dit assez clairement que si le goût des beaux ouvrages sembloit se refroidir sur la scène, c'étoit peut être à lui-même qu'il devoit s'en prendre; que les Comédiens étoient obligés d'*épier ses goûts momentanés*, &c. &c. Tout cela est vrai au fond: mais le début respectueux de ce discours n'annonçoit pas des reproches ni des leçons; & chaque phrase sembloit contraster avec la timidité & l'humble attitude de l'Orateur. Je le répète pourtant; ce qu'a dit le sieur *Naudet* étoit juste. Si le public ne couroit pas après certaines pièces, les Comédiens ne les redonneroient pas sans cesse; & s'il montroit un peu plus de plaisir à voir jouer les pièces de *Molière*, les Comédiens les joueroient plus souvent... Cependant, rien ne les excuse de jouer *Molière* comme ils le jouent; & on pourroit dire aux

premiers acteurs, ce que M. *Jourdain* dit à son Musicien : *vous n'êtes pas trop bons pour jouer les comédies de Molière* ; ils devroient plus de respect à leur maître, à leur père ; malgré la satiété du public, & son erreur du moment, *Molière* ne seroit pas abandonné, si l'on ne sçavoit qu'il est livré à tout ce qu'il y a d'Acteurs médiocres ou mauvais, & malheureusement il y en a beaucoup.

" Je viens au passage le plus curieux & le plus singulier de ce discours. En » effet, Messieurs, si en représentant » les *Horace*, *Athalie*, *le Cid*, *Mahomet*, » nous pouvions nous persuader que » *Corneille*, *Racine* & *Voltaire* sont au » nombre des Spectateurs, honorés » de l'attention de ces grands hommes, » quels efforts ne ferions-nous pas » pour la mériter ? oserions-nous, de- » vant eux, nous livrer à une chaleur » quelquefois outrée ? croirions-nous » en imposer à de pareils Juges &c.

N'est-ce pas dire au public : nous pourions mieux jouer que nous ne faisons. *Vous n'en valez pas tout-à-fait la peine ?* N'est ce pas dire aux Auteurs

vivants : *vous êtes bien, vous, au nombre des Spectateurs, quand nous représentons des ouvrages*, mais vous n'êtes ni des *Corneille*, ni *des Racine*, ni *des Voltaire* ! C'est une vérité dont les Auteurs vivants conviennent sans doute ; mais toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. Aussi le public a-t-il d'abord témoigné quelque mécontentement : mais l'Auteur s'est arrêté un moment, puis a continué ; & le public a fini par applaudir, même en cet endroit. Le public est bon, il faut l'avouer.

Au surplus, Monsieur, la fin du discours étoit bien faite pour laisser une impression agréable dans l'esprit des Spectateurs, & exciter leurs derniers applaudissemens. Le sieur *Naudet* a promis au nom de ses camarades, de représenter les chef-d'œuvres des grands maîtres avec *le soin & le respect* qu'ils méritent, & ses derniers mots ont été, qu'ils avoient pour cela besoin plus que jamais de l'indulgence du public, *& même de sa sévérité*.

Je suis, &c.

LETTRE V.

Traité des Droits, Fonctions, Franchises, Exemptions, Prérogatives & Priviléges, annexés en France, à chaque Dignité, à chaque Office & à chaque Etat, soit Civil, soit Militaire, soit Ecclésiastique : Ouvrage de plusieurs Jurisconsultes & Gens de Lettres; & publié par M. Guyot, Ecuyer, ancien Magistrat. Tome Ier. in-4°. A Paris, chez Visse, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente, 1786, avec approbation & privilége du Roi.

UNE réflexion, qui me frappe, Monsieur, & qui vous frappera sans doute aussi, c'est qu'il y avoit une infinité d'ouvrages que l'on n'avoit point, que l'on ne désiroit point, dont on ne connoissoit point la nécessité,

& qui, à mesure qu'ils paroissent maintenant sont reconnus utiles & presque nécessaires, celui-ci par exemple. Il est certain qu'un ouvrage qui détaille les droits & privilèges attachés à chaque état & à chaque dignité, est d'une utilité presque universelle, dans un siècle & sous un gouvernement si fécond en dignités & en distinctions; où l'on est si jaloux de les favoriser. Aussi je ne puis qu'applaudir à l'idée que l'on a eu de faire un Traité sur cette matière. Une chose seulement m'afflige, ou plutôt m'épouvante, c'est la quantité de volumes qu'on nous annonce. 12 volumes! bon Dieu! c'est une menace que cela: il faut le dire, on a perdu le secret d'être laconique. Nos Auteurs ressemblent au *Maître Jacque* de l'*Avare*, qui ne pouvoit faire un bon repas, qu'avec beaucoup d'argent. Ils ne peuvent faire d'ouvrages qu'avec beaucoup de paroles & beaucoup de volumes. Je sçais bien que l'on est quelquefois obligé de s'étendre; mais, Monsieur, *est modus in rebus*, & 12 volumes sont beaucoup. Au surplus, cet

ouvrage a plusieurs Collaborateurs. Les noms que l'on a mis à la tête du premier volume sont bien propres à inspirer de la confiance : MM. *Boucher d'Argis*, père & fils, *Deseze*, *Garsan*, *de Coulon*, *Henrion de Pensey*, *Morlin*, *Robin de Mozaz* & *Treilhard* réunis ; ne peuvent que faire un bon ouvrage, & les soins de M. *Guyot* ajoutent un nouveau prix à cette réunion.

Je suis, &c.



LA NATION,

DISGRACIÉE DE LA NATURE,

APOLOGUE.

On dit que certaine contrée
Au rebut des humains fut jadis consacrée ;
De toutes parts s'offroient aux yeux,
Tortus, Bossus, Borgnes, Boiteux :
Et, comme, par un sot & ridicule usage,
L'homme forma toujours ses Dieux à son image,
Le digne objet de leur hommage
Avec tous leurs défauts étoit réprésenté.
Pressé d'un mouvement de curiosité,
Dans la place publique un voyageur s'arrête :
Un port majestueux, un air noble, imposant,
Des traits bien prononcés, un teint vif, éclatant ;
Enfin le plus beau corps & la plus belle tête,
Il eut tout en partage. Avec ces dons heureux,

Qui ne croiroit qu'à tous ces habitans hideux
Il dût paroître au moins un envoyé des Cieux?
Or il advint tout au contraire
Qu'il eût le secret de déplaire.
Son air mâle étoit dur; son air noble, orgueilleux;
Ses sourcils trop arqués, trop de feu dans les yeux;
Le teint trop coloré; la taille gigantesque...
Bref, il n'en fut aucun, qui, dans sa déraison,
Ne rendit grace au Ciel de sa forme grotesque,
Et qui ne crût gagner à la comparaison.
Les sots sont ainsi faits: un homme de génie
Jamais par eux ne s'apprécie.

Par M. [illegible], Receveur des Fermes à Avalon.

AVIS.

On nous avoit envoyé quelques détails sur le Théâtre de Versailles, & sur l'Opéra comique de *Théodore*, que nous avons reconnu depuis n'être pas exacts : nous nous proposons de réparer cette erreur dans le prochain Numéro.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littérataire.

MONSIEUR,

L'HARMONIE qui a fait une si vive impression sur le fils d'un Fermier, dont vous parlez dans le N°. 48 de votre *Année Littéraire 1786*, a aussi produit un effet des plus singuliers sur un Religieux de la Ville de Châteaudun, capitale du Dunois, Diocèse de Chartres, ma patrie; cet événement, par sa singularité, mérite

d'être connu du public. Outre que j'en ai été instruit par plusieurs Ecclésiastiques mes contemporains, il est encore consigné dans une lettre écrite de Châteaudun, par M. *Destrez*, Médecin, qui a été acteur & témoin de ce fait extraordinaire.

Un Religieux Recollet étant tombé malade, on appella M. *Destrez* qui le soigna pendant deux jours sans aucune apparence de danger. Le 3ᵉ jour, ce Docteur étant arrivé pour faire sa visite, on lui dit que son malade étoit mort; extrêmement surpris il voulut absolument le voir & étant entré dans sa chambre il le trouva effectivement couché dans son lit, le visage à découvert & dans l'attitude d'un mort.

Il le touche, & il lui paroît froid, mais l'examinant ensuite avec plus d'attention, il croit découvrir un reste de chaleur vers la région du cœur. Aussi-tôt il a recours à tous les remèdes indiqués pour les Asphyxies sans aucune réussite. Alors il imagine un nouveau genre de remède, il appelle la Musique du Régiment en garnison à Châteaudun, il fait jouer différens

airs, qui par leur harmonie résuscitèrent le mort & le rappellèrent à la vie en lui suscitant des sueurs, & une éruption qui en deux jours ont parfaitement guéri le malade.

C'est, Monsieur, pour faire voir le danger des inhumations précipitées, danger qui a été exposé dans une infinité d'ouvrages, que je vous prie de consigner dans le Numéro prochain de votre *Année Littéraire* ce fait assez singulier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant, Serviteur, LEMÉE, C. de T., près Eu, un de vos Abonnés.

De Toussi, ce 4 Mars 1787.



LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

De l'Imprimerie Polytipe, ce 29 Mars 1787.

MONSIEUR,

On cherche à répandre dans le public que, depuis deux ou trois jours, nous vendons une *Lettre* imprimée de M. le Comte de *Buffon*, à Madame la Marquise *de Sillery*, c'est une fausseté dont nous devons désabuser; il est vrai qu'une copie de cette *Lettre* nous étant parvenue, nous avons eu l'imprudence de l'imprimer, sans l'aveu de Madame la Marquise *de Sillery*, non pour la rendre publique, mais pour la donner à quelques personnes qui la désiroient; aussi tôt que Madame la Marquise *de Sillery* a sçu ce fait, elle nous a écrit très vivement pour s'en plaindre, & nous devons cet hommage à la vérité, que nous avons agi sans son aveu, sans la prévenir d'aucune manière

que nous ſçavons qu'elle n'a montré cette *Lettre* qu'à trois perſonnes, & qu'elle eſt extrèmement fâchée qu'elle ſoit devenue publique. Nous vous ſupplions d'imprimer cet aveu de notre tort envers elle, ne pouvant autrement le réparer.

Je ſuis, &c.

HOFFMAN.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Guerre ouverte, ou *Ruse contre Ruse*; *Comédie en trois actes & en prose*; *par* M. Dumaniant. *Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Palais Royal, le 4 Octobre 1787*: *prix, 1 liv. 10 s. A Paris, chez* Cailleau, *Imprimeur-Libraire, rue Galande*, N°. 64.

La gaieté françoise n'est donc pas tout-à-fait étouffée sous le vertige raisonneur, sous le délire du calcul qui agite presque toutes les têtes & toutes les fortunes; le comique plai-

ſant, qui réjouit & qui fait rire, pourra donc revivre parmi nous; & ce phénomène joyeux que nous n'eſpérions plus de revoir, ce n'eſt pas au théâtre de *Molière* qu'on en devra le retour, c'eſt au petit théâtre des *Variétés*, depuis qu'on l'a affranchi de la ſévère inſpection des Comédiens ſuzerains. Ainſi les priviléges excluſifs en tout genre ſont deſtructeurs des arts, de l'induſtrie & de l'intérêt public.

Cette Comédie, imitée, quant au fond, d'une pièce du Théâtre Eſpagnol, intitulée *la Choſe impoſſible*, ne ſera pas miſe ſans doute au rang de nos chef-d'œuvres; car c'eſt par la perfection du ſtyle & des détails que tout ouvrage d'eſprit peut mériter cet honneur; mais pour la vivacité de l'intrigue, pour le jeu théâtral & les ſituations comiques, elle peut aller de pair avec les meilleures pièces que nous ayons en ce genre. Si elle étoit auſſi bien écrite, par exemple, que les *Fourberies de Scapin*, elle les ſurpaſſeroit de beaucoup.

L'analyſe d'une pièce auſſi vivement

intriguée, & qui a même besoin du jeu des Acteurs pour être bien saisie, offre des difficultés pour être présentée clairement. Essayons néanmoins d'y mettre, s'il est possible, & de la précision, & de la clarté.

Le Marquis *de Dorsan* passoit sa jeunesse à Paris, courant de belle en belle : la mort d'un oncle qui lui laisse une très-riche succession, le rappelle à Marseille sa patrie. Le jour même de son arrivée, il rencontre à la promenade, la nièce du Baron *de Stanville*; & il en devient subitement amoureux. Le Baron avoit été l'intime ami de l'oncle du Marquis, & avoit vu le Marquis lui-même encore enfant. C'étoit une grande raison pour notre amoureux, très-ardent dans ses passions, d'aller rendre aussi-tôt une visite au Baron, sur-tout puisqu'il loge vis-à-vis de son hôtel : cependant il n'en fait rien, on ne sçait pourquoi, & leur première entrevue se fait dans la rue. Le Marquis apprend de son valet *Frontin*, amoureux de *Lisette*, femme-de-chambre de *Lucile*, c'est le nom de la nièce, que le Baron

veut marier cette nièce à un Capitaine de Vaiſſeau, qui doit arriver le jour même, pour terminer ce mariage. Il faut ſçavoir que ni la nièce, ni l'oncle même n'ont jamais vu ce Capitaine. Le Marquis veut abſolument rompre ce mariage; il charge *Frontin* d'intéreſſer *Liſette* à ſes projets amoureux, & de prendre auprès d'elle toutes les informations néceſſaires pour les faire réuſſir. Reſté ſeul, & délibèrant en lui-même ſur les moyens qu'il doit employer, il ſe décide enfin à aller voir le Baron, qui, dans le même inſtant, ſort de chez lui, & reçoit ſa viſite, comme nous l'avons dit, au milieu de la rue. Au reſte, le Baron, ancien militaire, s'annonce comme un homme de la vieille roche, ennemi du cérémonial, plein de cordialité, de franchiſe & de bonne humeur. Après les premiers complimens, le Marquis fait tomber la converſation ſur la nièce du Baron, & il vante ſa beauté. « Oh! ce n'eſt point, dit » le Baron, parce que je ſuis ſon » oncle; je ne mets point d'amour- » propre à cela; mais c'eſt ſans contre-

» dit la plus aimable & la plus belle
» créature de tout Marseille. Je ne
» tarirois pas, si j'entreprenois son
» éloge. Elle est gaie, espiègle; elle
» se plaît quelquefois à me faire en-
» rager : je l'ai mise sur ce pied là;
» mais elle est sage, douce, réservée
» avec tous les autres. Il n'y a qu'avec
» moi qu'elle a son franc parler. Elle
» me lutine, elle me fait mille tours;
» mais je le lui rends bien ». Ce petit
» portrait de *Lucile* étoit nécessaire
pour motiver la conduite qu'on lui
verra tenir avec son oncle. Celui-ci
apprend au Marquis qu'il va marier
sa nièce au fils d'un de ses anciens
camarades, qui fut tué au siège de
Mahon. « Le jeune homme, ajoute-t-il,
» se fera un nom, ou se fera tuer comme
» son père. De plus : je suis son parrein.
» Il s'est distingué à la dernière guerre;
» Les gazettes ont parlé de lui avan-
» tageusement. Dans l'Inde, il a eu
» l'honneur de sauver la vie à son
» Chef-d'Escadre, de couler bas
» deux *navires* ennemis, & d'en pren-
» dre un troisième. Le Roi l'a récom-
» pensé. Sensible aux belles actions,

» j'ai voulu en faire de même. Je
» n'avois rien de plus précieux à lui
» offrir que ma nièce ; & je l'ai fait ».
Ainsi, dit le Marquis, vous sacrifiez Mademoiselle votre nièce. —
» Qu'appellez-vous, sacrifier ? En la
» faisant la femme d'un brave Officier,
» je crois l'honorer encore. Il y a
» beaucoup de gens riches, beaucoup
» de gens titrés dans le monde ; mais
» il y en a peu qui vaillent la peine
» qu'on s'occupe d'eux ».

Enfin, le Marquis se jette aux genoux du Baron, lui fait l'aveu de de son amour pour *Lucile*, & lui demande la préférence. Le Baron a donné sa parole, il ne peut y manquer ; il croit même qu'il est de son honneur d'interdire sa maison à l'amoureux Marquis, jusqu'après le mariage de sa nièce. Le Marquis est au désespoir ; mais tournant la chose en gaieté, il parie avec le Baron, de faire rompre ce mariage, & de mettre *Lucile* dans ses intérêts. Le Baron parie que non ; il lui promet la main de sa nièce, si le Marquis vient à bout de mettre sa prévoyance en défaut, d'emmener de

chez lui *Lucile*, ſans avoir recours à la violence, du plein gré de la belle, & ſans qu'il s'en apperçoive ; mais il ne lui donne que juſqu'à minuit pour dreſſer ſes batteries & pour remporter la victoire. Le Marquis accepte les conditions, & ils ſe quittent très-gaiement en ſe déclarant *Guerre ouverte*.

Frontin, qui étoit allé aux informations, revient apprendre à ſon maître qu'il n'a pas eu de peine à gagner *Liſette*; mais qu'il n'en fera pas de même des quatre autres domeſtiques du Baron, qui ſont un vieil Invalide, nommé l'*Ingambe*, *François*, portier, *ſourd comme une trappe*, l'*Olive*, valet ſubtil & ruſé ; & outre cela, une vieille gouvernante nommée *Nancy*, digne d'être Duegne en Eſpagne. Telle eſt la garniſon qui garde la place ennemie, ſous le commandement du Baron. Dans ces entrefaites, la vieille *Nancy* paroît, & le Marquis l'aborde pour tâcher de la ſéduire, à force de cajoleries & d'argent. La Duegne eſt inexpugnable ; elle réſiſte aux careſſes & à une bourſe

de deux cens Louis. Pendant leur conversation, le Baron qui est sur le seuil de sa porte, les apperçoit ensemble, & prête l'oreille. Le Marquis, se voyant guetté par le Baron, que *Nancy* ne voit pas, change de batterie; il feint d'applaudir à la fidélité incorruptible de la Duegne, la complimente sur sa vertu, l'embrasse, & lui donne sa bourse pour la récompenser de son zèle. Ce moyen est peut-être un peu forcé: cependant le Baron croit que *Nancy* s'est laissée corrompre, il survient tout en colère, & sans vouloir entendre les explications de la vieille gouvernante, il l'accable de reproches, & lui défend de rentrer chez lui, où il va disposer ses autres serviteurs à lui être plus fidèles. La vieille, furieuse de se voir soupçonnée, accusée & injuriée injustement, se décide à se venger du Baron, en servant les projets du Marquis, & *Frontin* qui survient, enlève notre Duegne & l'emporte en triomphe au logis de son Maître.

Au second acte, la scène change; elle est dans un salon de la maison du

Baron. Il tient une lettre qui lui apprend l'arrivée du Capitaine; il est en rade, & il ne doit pas tarder. En l'attendant, il appelle tous ses domestiques, à-peu-près comme *Arnolphe*, dans l'*Ecole des Femmes*, pour leur recommander de le servir avec un zèle incorruptible, contre les tentatives & les séductions du Marquis. Dans ce moment, où le portier lui-même a quitté son poste, pour accourir aux ordres de son Maître, le Marquis s'est glissé dans la maison; on l'apperçoit au fond du salon, déguisé avec une redingotte & une perruque; comme il les voit tous ensemble, il entre aussitôt dans un cabinet qui est ouvert, & d'où il écoute leur conversation. Au même instant, le Baron songe qu'il n'y a personne pour garder la porte, & renvoie *François* dans sa loge; il dit aux autres tout ce qu'ils doivent faire pour déconcerter les ruses de l'aggresseur, & leur donne pour le mot du guet, *amour & bombarde*. Ces mots n'échappent point à notre amant qui entend tout. Ensuite le Baron envoie *l'Olive* au-devant du Capitaine,

& le charge d'avertir en passant, le tailleur de sa nièce de venir tout de suite lui prendre la mesure de ses habits de nôces. Dans la scène suivante paroit *Lucile*, à qui son oncle croit devoir faire part des projets amoureux du Marquis. » Que penseriez-vous, lui dit-il, d'un étourdi » qui a la hardiesse de vous aimer ? »

LUCILE.

Ah ! c'est un de ces crimes qui n'allume jamais le courroux d'une femme.

LE BARON.

Qui, sur le refus que je lui ai fait de votre main, s'est vanté de vous enlever ?

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle. On n'enlève que celles qui le veulent bien.

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas ?

LUCILE, *gaiement*.

Il ne faudroit pas en jurer.

LE BARON.

Celui ci est singulier, par exemple.

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir?

LE BARON.

Vous plaisantez, *Lucile*?

LUCILE.

Je vous parle sérieusement. Pour qu'un homme soit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperduement. Il est toujours flatteur d'exciter une grande passion : on finit quelquefois par la partager, & le cœur une fois pris, la tête se perd bien vîte.

LE BARON.

En tout cas, je sçaurai y mettre ordre.

LUCILE.

Si vous me gênez, si vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ses affaires.

LE BARON.

Ah! vous allez voir qu'il faudra que je fasse beau-jeu à cet étourdi?

LUCILE.

Il est jeune, mon oncle ! Qui est-il ? est-ce un homme de qualité ? est-il beau, spirituel, bien fait ?

LE BARON.

C'est ce que vous ne saurez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imagination va le parer de mille charmes qu'il n'a peut-être pas, & je meurs d'envie de le voir.

LE BARON.

Eh bien ! je vous déclare que vous ne le connoîtrez que quand vous serez la femme du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre Capitaine me paroissoit excellent hier, pour un mari ; il m'étoit proposé, je l'acceptois. Aujourd'hui on me donne à lui, & je n'en veux plus, &c.

L'amant, qui est aux écoutes, charmé des bonnes dispositions de *Lucile*, prend son parti sur la présence du Baron qu'il auroit voulu laisser sortir

s'avance hardiment en disant *amour & bombarde*, prend un accent Provençal, & se donne pour le garçon du Tailleur qu'on a envoyé chercher. Le Baron le reconnoît presqu'aussi-tôt; & l'on ne conçoit pas pourquoi il le laisse débiter plus long-temps des galanteries à sa niéce. Ce n'est qu'au moment où le Marquis veut glisser une lettre dans les mains de *Lucile*, que le Baron déclare tout haut qu'il le reconnoît. Notre amant s'échappe après avoir baisé la main de sa maîtresse. Les scènes suivantes, où le Baron veut sçavoir qui est-ce qui a laissé entrer le Marquis, sont assez inutiles.

L'Olive revient lui dire qu'il a vu le Capitaine *Rolland*, & qu'il ne tardera pas à venir. Enfin, le Baron veut voir la lettre que le Marquis avoit laissé tomber en s'enfuyant. Ceci amène une autre déclaration de *Guerre* entre l'oncle & la nièce; car celle-ci, dont le cœur incline pour le Marquis, ne peut plus rester neutre. « Ma chère nièce, lui dit le Baron,

» épargnez-vous une peine inutile ; je » suis difficile à tromper ».

LUCILE.

L'Amour est inventif.

LE BARON.

Je suis averti.

LUCILE.

Et voilà le bon. Où seroit le mérite sans cela ? Mais ce qui me plaît dans tout ceci, c'est que je puis vous tromper sans scrupule ; j'ai votre permission pour cela.

LE BARON.

Et moi, j'ai votre consentement pour vous tenir sous la clef, sans que vous ayez le droit de vous en plaindre.

LUCILE.

M'en plaindre ! pas du tout. Je vais donc jouer le rôle d'une Pupille de Comédie, que guette sans relâche un Tuteur quinteux & bizarre. Il me faut prendre, n'est-ce pas, une mine réservée devant vous, les yeux baissés, le regard furtif, & l'oreille aux aguêts.

Allons, mon oncle, tâchez de prendre de votre côté, la figure qui vous convient, l'air bourru, inquiet & jaloux.

LE BARON.

Reposez-vous sur moi de mon personnage, soyez tranquille; mais demain matin.......

LUCILE.

Demain matin? ...... Oh! je veux retrouver mon oncle, & l'embrasser de tout mon cœur.

L'*Olive* annonce le Capitaine, qui n'est autre chose que *Frontin* déguisé, & suivi de quatre porte-faix, portant deux caisses, dont l'une contient des effets précieux des Indes, & l'autre, le Marquis. *Lisette* est curieuse de voir ces belles étoffes. *Frontin* se fait reconnoître à *Lisette*, en lui serrant la main & en lui remettant les clefs pour ouvrir la caisse où sont les étoffes. Après quelques momens de conversation, le Baron emmène le prétendu Capitaine avec sa nièce. Le Marquis enfermé dans l'autre caisse, crie à *Lisette* de lui ouvrir; à peine en est-il

forti, & a-t-il eu le temps de conter à *Lisette*, comment la vieille *Nancy* a été arrêter le vrai Capitaine sur son bord, sous prétexte que le Baron étoit à la campagne, qu'on entend monter dans l'escalier; notre amant se cache dans un cabinet. C'est l'*Olive* qui accourt tout essoufflé; il a appris d'un des porte-faix, que *Frontin* fait le Capitaine, & que le Marquis est dans l'une des caisses; il a averti *François* de venir enlever la caisse & le Marquis. *Lisette* lui montre que les caisses sont vuides, & veut lui faire croire qu'aucune des deux n'est assez grande pour qu'un homme y puisse tenir. *L'Olive* lui soutient le contraire; & pour le lui prouver, se met dans la caisse. *Lisette* la ferme aussi-tôt à la clef, & fait entraîner la caisse & l'*Olive* par *François*, qui survient dans le même instant, & qui étant sourd, comme nous l'avons dit, ne peut entendre les cris de l'*Olive*. *Lisette* ne perd point de temps, elle fait sauver le Marquis, pour qu'il aille recevoir l'*Olive* dans son hôtel, & qu'il l'y fasse garder avec soin: elle fait aussi

évader *Frontin*, à qui elle dit que tout est découvert, & le Baron revenant au moment que *Frontin* s'évade, *Lisette* feint de s'évanouir, & tombe dans un fauteuil. Après avoir fait durer la feinte quelques momens, elle dit au Baron que l'*Olive* étoit gagné; que le Capitaine prétendu, c'étoit *Frontin*, & que le Marquis étoit caché dans l'une des caisses; que l'*Olive* s'étant apperçu qu'elle sçavoit tout, avoit fait remporter aussi-tôt la caisse par *François*; que le faux Capitaine s'est enfui aussi-tôt, & qu'elle, s'étant évanouie de surprise & de peur, n'avoit pas eu la force de crier. Le Baron la récompense de son zèle, & court aussi-tôt fermer la porte de la rue, afin que personne ne puisse entrer, tandis que l'*Ingambe* & *François* sont dehors. Tout le jeu de ces scènes, très vif & très-pressé, termine ce second acte de la manière la plus comique.

La scène, au troisiéme acte, se passe dans le jardin du Baron. Il est onze heures du soir, & nos Amans n'ont que jusqu'à minuit pour faire réussir leur stratagême. *Lisette* a trouvé

le moyen de faire tenir une lettre à *Frontin*, par la vieille *Nancy* ; cette lettre est le plan de la dernière attaque. *Frontin* a escaladé le mur du jardin, & descend le long des treillages ; il appelle doucement *Lisette*, qui n'est point encore au rendez-vous ; il apperçoit de la lumière dans le pavillon du Baron ; & comme celui-ci vient dans le jardin avec *Lisette* & *l'Ingambe*, *Frontin* se cache derrière une charmille. *Lisette* feignant toujours le plus grand zèle pour le Baron, l'engage à ne se coucher qu'après la victoire. Le Baron se moque de ses craintes. « Ma nièce, lui dit-il, est couchée, » j'en suis sûr. J'ai eu la précaution » d'emporter toutes ses hardes. Pas » de cheminée à sa chambre ; les fe» nêtres sont grillées, la porte est » fermée à double tour ; j'en ai la clef » sur moi. De plus, le Capitaine, » (& c'est le véritable celui-là), » couche dans la chambre voisine ; » au moindre bruit, il seroit sur pied ; » & puis son valet, garçon alerte, » veille dans l'anti-chambre avec » *François* ; voilà dix fois plus de

» précautions qu'il n'en faut. Quand » ce seroit pour un prisonnier d'Etat, » on n'en prendroit pas davantage ». D'après cela, il est bien tranquille, & veut se retirer. *Lisette* lui promet de veiller pour lui ; elle s'amusera à pincer de la guitarre pour détourner le sommeil. Avant de rentrer, elle lui donne la clef du pavillon où elle couche avec sa Maîtresse, & lui dit de fermer la porte à double tour. Le Baron ferme la porte, & rentre dans son pavillon avec l'*Ingambe*.

Frontin, qui a tout entendu, s'imagine que *Lisette* les trahit, & ne lui a donné un rendez-vous que pour se moquer de lui. Tandis qu'il lui débite force injures par la serrure de la porte du pavillon où elle est entrée, elle sort par une croisée basse, en dérangeant un gros barreau de fer, & vient frapper sur l'épaule de *Frontin*, qui se croit pris par le Baron. Il reconnoît *Lisette*, & la reconnoît fidelle. Elle lui rend compte de toute sa manœuvre : mais *Lucile*, comment sortira-t-elle de sa chambre ? » C'est déjà » fait, dit *Lisette*. Le Baron étoit

» chez sa nièce, qu'il pressoit de se
» coucher, comptant n'avoir plus
» rien à craindre. A mesure qu'elle
» quittoit une pièce de son ajustement,
» mon homme par mon avis, s'en em-
» paroit. Elle passe derrière son rideau,
» je coëffe son traversin; le Baron
» avance la tête pour lui dire bon
» soir, il baise ma main pour la sienne;
» & dans ce temps là, elle enfile la
» porte, grimpe à ma chambre; j'em-
» porte le flambeau, je passe devant
» lui; content, il m'accompagne,
» place ses sentinelles, s'applaudit de
» sa sagacité, & me remercie, en
» riant, de mon adresse à le servir....
» Mais ma Maîtresse m'attend; je vais
» lui faire endosser un des habits de
» son frère; & au moment indiqué,
» elle descendra à pas de loup par
» l'escalier dérobé ».

Ils en sont là, lorsqu'on voit l'*Olive* sur le haut du mur; il descend sans faire de bruit, & reste derrière la charmille. *Frontin* fait ressouvenir *Lisette* qu'il faudroit un signal, quand son Maître qu'il va chercher, reviendra pour recevoir sa Maîtresse. » Qu'il » soit prêt dans un quart-d'heure, lui

» dit *Lisette*. Qu'il vienne seul au bas » du jardin ; il frappera dans sa main ; » j'entendrai son signal ; & quand je » verrai le moment favorable, je pincerai sur ma guitarre, l'air, *tandis que* » *tout sommeille* ; qu'il saisisse l'instant » pour sauter dans le jardin ». Après quelques autres propos, ils se séparent. *Lisette* rentre par la croisée ; mais comme *Frontin* la cache en ce moment aux yeux de l'*Olive*, celui-ci croit qu'elle est entrée par la porte du pavillon. Cet escamotage n'est pas trop vraisemblable ; mais l'Auteur en avoit besoin, comme on le verra : *Frontin* remonte par où il est descendu, & va chercher son Maître.

L'Olive n'a rien de plus pressé que d'aller sonner au pavillon du Baron, pour lui faire part de ce qu'il vient de voir & d'entendre. Comme on le croit de complot avec le Marquis, on ne se presse guère de l'écouter ; mais sur ses instances réitérées, le Baron & *l'Ingambe* descendent auprès de lui. Force injures & reproches de la part du Baron. Protestations d'innocence & de fidélité de la part de

l'Olive ; accusations contre *Lisette* auxquelles on ne veut pas ajouter foi. Explications pour les confirmer & en donner des preuves. » Apprenez, dit » *l'Olive*, que c'est elle qui m'a fait » emporter chez le Marquis ; elle- » même. Si vous saviez avec quelle » adresse, après avoir fait évader » notre galant, elle m'a fait prendre sa » place dans la maudite caisse ; j'avois » beau crier, elle rioit de mes cris, » & de voir, sur-tout, que ce sourd » de *François* ne pouvoit les enten- » dre. Je me demenois comme un » diable, on ne m'en a pas moins » changé de domicile. J'arrive, on » lève le couvercle, quatre grands » coquins de laquais s'emparent de » ma personne en éclatant de rire, » ils me houspillent, me raillent & » me bernent. Le Marquis m'ôte de » leurs mains, m'enferme dans un cabi- » net grillé ; j'y reste jusqu'à présent » sans boire ni manger ; je m'échappe » à la fin en brisant la serrure, je me » sauve à travers un jardin ; le Jardi- » nier & son garçon me prennent » pour un voleur ; ils m'escortent à

» coups de gaule ; je franchis un mur,
» je tombe dans un fossé, je me re-
» lève ; j'entends qu'on me poursuit ;
» la peur me donne des aîles, & j'ar-
» rive sur les bancs de l'hôtel, encore
» ébahi de ma triste aventure. Je veux
» entrer chez nous ; bernique, visage
» de bois à la grande porte ; je fais le
» tour, qu'apperçois-je ? une échelle
» dressée contre les murs du jardin.
» — Une échelle ? — Oui, Monsieur,
» une échelle. Est-ce que je serois
» entré sans cela ? J'y monte douce-
» ment, je descends de même ; j'en-
» tends parler ; j'écoute, je reconnois
» la voix de *Lisette*. — De *Lisette* ? Im-
» posteur ! moi qui l'ai enfermée à
» clef dans le pavillon. — Cela ne l'a
» pas empêchée de sortir. — Cela ne
» se peut pas. — Ah ! quel entêtement !
» Je vous dis que je l'ai reconnue,
» ainsi que *Frontin*, celui qui faisoit le
» Capitaine. Dans quelques instans,
» le Marquis doit se trouver dans la
» rue. Il donnera le signal en frappant
» dans sa main. *Lisette* doit répondre
» en pinçant sur sa guitarre : *tandis*
» *que tout sommeille*. Votre nièce des-

» cendra de sa chambre, trouvera le
» Marquis dans le jardin ; ils escala»
» deront le mur, & bon voyage en»
» suite, courez après ».

Le Baron s'imagine que *Lisette* s'est procuré de fausses clefs ; il ordonne à l'*Ingambe* & à l'*Olive* de se saisir du Marquis, dès qu'il descendra dans le jardin, & de le remener à son hôtel ; il leur donne même la clef de la porte du jardin, afin qu'il sorte plus commodément qu'il ne sera entré. De peur de résistance, il fait prendre à l'*Ingambe* sa carabine, non pour lui faire aucun mal, mais pour lui faire peur ; ensuite il va se poster tout près de la porte du pavillon, pour saisir sa nièce au passage. *Lisette* ouvre la fenêtre de sa chambre ; elle entend marcher dans le jardin ; elle demande qui c'est. Le Baron répond que c'est lui, & lui dit de descendre. *Lisette* descend vîte pour tâcher de s'en débarrasser ; le Baron lui ouvre la porte du pavillon, tandis que l'*Olive* & l'*Ingambe* se cachent derrière la charmille. *Lisette* paroît sa guitarre à la main ; le Baron la fait asseoir pour jaser un moment. Cette scène

ſcène eſt très-comique, par l'impatience & l'embarras de l'une, qui craint d'être découverte ou de voir paſſer l'inſtant favorable ; & par la malice de l'autre, qui ſe plaît à la retenir malgré elle, & à la perſifler. « Permettez, Monſieur, dit *Liſette*, » que j'aille me coucher ; je ſuis ſi » fatiguée ; je mœurs d'envie de dor» mir. — Tu m'as promis de veiller » juſqu'à minuit. — C'eſt vrai ; mais » je crains le ſerein. — Tu t'es cepen» dant promenée dans le jardin, après » m'avoir dit adieu. (*à part*) Il m'a » vue, tout eſt perdu. — Eh bien ! » — Quelle idée ! — Je t'ai vue. Tu » cauſois même avec quelqu'un qui » t'intéreſſe. — (*à part*) Il nous a » écoutés. (*haut*) Comment cela ſe » pourroit-il ? J'étois enfermée. — Et » les fauſſes clefs ? on s'en procure. Je » t'ai entendue courir & fermer la » porte. — (*vivement & à part*) Il ne » ſçait rien. — Je ſuis au fait. Remets» les moi de bonne grace. — Je n'en » ai point. Voyez mes poches. — (*à » part*) C'eſt ſa nièce qui les a, ne » déſemparons point la porte. Qu'as-

» tu à la main ? Ma guitarre. — Pinces-
» m'en un petit air. — Elle n'est
» point d'accord. — Si, si, je t'en
» prie, un air, & je vais me coucher. —
» Quel air ? Le premier qui te viendra
» à la tête. — Allons. (*Elle pince un*
» *air quelconque. A peine est-il fini,*
» *qu'on entend le signal.*) — Il y a
» dans la rue un amateur qui t'applau-
» dit. — (*à part*) C'est le signal. — Il
» faut être honnête. Dès qu'on a du
» plaisir à t'entendre, pinces-en un se-
» cond. *Tandis que tout sommeille*, par
» exemple. — (*à part*) Il sçait
» tout. Nous voilà pris. (*haut*) Mon-
» sieur... — Allons donc, faut-il se
» faire prier, quand on a du talent ?
» — Vous êtes instruit, je le vois.
» — Ah, ah ! — J'embrasse vos ge-
» noux. — Point de grace, pinces
» cet air, ou crains mon courroux...
» Ne bouge pas, obéis, & s'il
» t'échappe un seul mot... — Mon-
» sieur..... — Mademoiselle, je vous
» l'ordonne... — Allons donc, (*Elle*
» *pince l'air : tandis que tout sommeille.*)
» Pendant qu'elle joue cet air, le
» Marquis paroît sur le mur, & *Lucile*,

» en habit d'homme, a une jambe
» hors de la fenêtre par où *Lisette* a
» passé au commencement de ce troi-
» sième Acte. A la fin de la première
reprise de l'air, le Marquis saute
dans le jardin, derrière la charmille.
En même temps *Lucile* sort par la
fenêtre. *L'Olive* & *l'Ingambe*, trom-
pés par l'habit, la prennent pour le
Marquis, & la saisissent au milieu du
Théâtre. *Lucile* garde un profond
silence, en affectant de cacher sa figure.
Le Baron, trompé de même par cet
habit d'homme, la fait conduire à
l'hôtel du Marquis, croyant que c'est
le Marquis lui-même; il lui souhaite
le bon soir & la bonne nuit, & monte
chez sa nièce pour la complimenter
sur l'issue de son entreprise. Le Mar-
quis, qui a été témoin de la méprise,
rejoint *Lisette*, pour la lui conter, &
reste avec elle, assez mal-à-propos, à
mon avis; car aussi tôt qu'il a vu qu'on
emmenoit *Lucile* chez lui, il devoit
remonter par où il étoit descendu,
& l'aller recevoir lui-même, de peur
d'un nouvel incident. Quoi qu'il en
soit, *Lisette* appelle le Baron, qui

trouve le Marquis dans le jardin, qui apprend que c'est sa nièce qu'il a fait conduire lui-même chez son Amant; & qui se voit vaincu & confondu par un *qui pro quo*, au moment où il croyoit triompher par sa prudence. *Lucile* reparoît bientôt; on ne sçait pas trop par où elle est rentrée; mais enfin, elle vient demander à son oncle, s'il se reconnoît pour vaincu, en le laissant toujours le maître, quoiqu'elle ait gagné la gageure. Le baron convient que, soit adresse, soit hasard, il n'en a pas moins perdu. Il est de bonne composition, comme on voit; car il n'étoit pas dit que le hasard en seroit; il donne sa nièce au Marquis, & on laisse dormir le Capitaine, qui ne paroît pas dans toute cette aventure.

On voit que cette pièce toute en situations, doit gagner infiniment à être jouée, & que par la nouveauté, par l'ingénieuse complication de son intrigue, qui se noue, se renoue en tant de manières, & se dénoue avec assez de vraisemblance, elle a mérité son grand succès, qui est presque égal à celui du *Mariage de Figaro*. S'il nous

étoit permis d'avoir un avis, nous préférerions la pièce de M. *Dumaniant* à celle de M. *Beaumarchais*. Car dans l'une il y a un plan bien combiné, une intrigue bien suivie, bien soutenue, des incidens qui entrent bien les uns dans les autres; & dans *Figaro*, le plan est décousu, l'intrigue se rompt à tout moment, & se renoue par des incidens étrangers, ou par des moyens puériles; les scènes ne se tiennent point, & le jeu en est forcé. Les situations, à la vérité, & c'est un grand point aujourd'hui, y sont plus voluptueuses & plus graveleuses; mais dans *Ruse contre Ruse*, les situations sont plus naturelles, plus comiques, sans avoir besoin d'indécence pour amuser. Il y a plus d'épigrammes, plus de saillies, plus de calembourgs, plus de sarcasmes dans *Figaro*; mais le dialogue de M. *Dumaniant* est plus vrai, plus rapide, plus convenable à l'action; il ne court point après la plaisanterie qui sort naturellement de la situation: il est à remarquer qu'il n'y a pas une seule mauvaise équivoque, un seul jeu de mots dans

sa pièce ; & que cette méchante ressource du faux esprit est prodiguée dans celle de M. *Beaumarchais*. En un mot, *Ruse contre Ruse* est d'un fort bon genre ; elle réjouit, elle fait rire, sans blesser la décence, ni les mœurs. Otez du *mariage de Figaro* les tableaux indécens, & vous verrez s'il peut soutenir la réprésentation. Nous finirons par convenir que le style de M. *Dumaniant* n'est pas encore assez formé ; qu'il est de temps en temps un peu trivial & trop bas ; & qu'il se ressent en quelques endroits du théâtre de *Jeannot*.

Je suis, &c.



LETTRE VII.

*Œuvres Morales de Plutarque, traduites en françois; par M. l'*Abbé Ricard, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse. Tome sixième. A Paris, chez la veuve* Desaint, *Libraire, rue du Foin St. Jacques.*

Vous savez, Monsieur, que M. l'Abbé *Ricard* travaille, depuis quelques années, avec un zèle infatigable à nous donner une traduction complette des œuvres de *Plutarque*. L'entreprise avance, à grands pas, & l'Auteur ne se laisse rebuter ni par la longueur, ni par les difficultés de l'exécution. Le sixième volume, qu'il nous donne aujourd'hui, renferme onze traités: *si la vertu est le fruit de l'enseignement; de la colère; de la tranquillité de l'ame; de l'amour fraternel, de l'amour des pères pour*

leurs enfans; si le vice suffit pour rendre l'homme malheureux; quelles maladies sont plus dangereuses de celles de l'ame, ou de celles du corps; de la démangeaison de parler; de la curiosité. Quelques-uns de ces ouvrages sont mutilés en plusieurs endroits. Le Traducteur a sçu remplir ces lacunes par des liaisons heureuses, & faire disparoître, autant qu'il étoit en lui, les traces que l'injure des temps a laissées sur ces morceaux d'ailleurs si parfaits.

Dans le Traité sur la *Vertu Morale*, on voit que M. l'Abbé *Ricard* a trouvé des ressources dans sa langue pour exprimer les idées abstraites des anciens sur la vertu, les différentes définitions que plusieurs Philosophes en ont données, & la distinction qu'ils ont établie, entre la vertu morale & la vertu contemplative.

Plutarque dans son Traité sur *la Colère*, après avoir marqué le caractère de cette passion violente, expose à nos yeux toute sa difformité, l'avilissement auquel elle nous réduit, nous démontre la nécessité de la réprimer, la possibilité d'y réussir,

& nous enseigne les moyens les plus sûrs de la dompter. Ce Philosophe oppose au mal qu'il combat, toute la modération d'une ame paisible & maîtresse d'elle-même. C'est un Médecin prudent & sage, qui ne s'emporte point contre son malade, & qui se garde de l'aigrir encore, quand les feux d'une fièvre brûlante font déjà bouillonner tout son sang dans ses veines.

Il le traite avec douceur, le ramène avec adresse, & le persuade, en se donnant lui-même pour exemple; le morceau qui couronne ce discours, vous touchera; vous serez édifié des sentimens religieux dont il est rempli.

Voici comment le traduit M. l'Abbé *Ricard*.

» J'ai toujours approuvé les enga-
» gemens & les vœux dignes de la
» sagesse de ces Philosophes, qui
» promettoient de s'abstenir des
» femmes & du vin, pendant un an,
» pour honorer Dieu par la conti-
» nence. J'ai encore applaudi à leurs
» promesses de ne point mentir,
» pendant un certain temps, afin de

» contracter l'habitude de respecter
» la vérité dans les choses légères,
» comme dans les choses importantes.
» Comparant mon ame avec celle de
» ces anciens sages, & jugeant que
» je ne leur cédois pas en amour
» pour Dieu, je me suis d'abord pres-
» crit de passer quelques jours sans
» me mettre en colère, comme dans
» les sacrifices de sobriété on emploie
» pour les libations du miel au lieu
» de vin; j'ai ensuite étendu cette
» abstinence à un mois & deux; &
» après m'être ainsi éprouvé, peu-à-
» peu, moi-même, j'ai reconnu que
» j'avois fait de grands progrès dans
» la patience. J'ai appris à me conte-
» nir, à ne parler qu'avec douceur, à
» veiller sur moi-même avec tant de
» soin, qu'il ne m'échappât aucune
» parole d'humeur, aucune action
» injuste, & je suis enfin parvenu à
» réprimer une passion, qui nous fait
» acheter un plaisir ingrat & léger
» par des troubles violens & un
» honteux repentir. Ainsi, mes pro-
» pres efforts, secondés par le secours
» de Dieu, m'ont convaincu, par

» expérience, de la vérité de cette » maxime : que la douceur, la clé» mence & l'humilité ne sont pas » plus cheres à ceux qui les éprou» vent, qu'à celui qui possède ces » qualités précieuses ».

Est-ce un payen qui parle ainsi? quoi! c'est du sein du paganisme que sortent ces sublimes leçons! ouvrez les livres de nos Philosophes du jour: comparez & jugez. Le discours suivant est le plus parfait de ce volume, on y prouve que la tranquillité de l'ame ne dépend pas des biens de la fortune, & des objets qui nous environnent; mais des dispositions de l'ame & de l'empire que l'homme acquiert sur ses passions; qu'elle consiste à régler ses désirs, à borner ses prétentions & ses espérances, à pouvoir descendre sans crainte dans le fond de sa conscience, sans y trouver les remords & le repentir. La lecture seule de cet ouvrage fait naître dans l'ame, ce calme heureux, dont nous parle l'Auteur. On voit qu'il en jouit lui-même, qu'il possède son ame en paix, & on se sent disposé

à le suivre dans le port, où il s'est sauvé des écueils & des orages de la vie humaine : quoique cet ouvrage soit presque par-tout sublime, je ne vous en citerai qu'un passage, qui vous suffira pour juger du reste, & pour apprécier le mérite du Traducteur.

» J'admire ce mot de *Diogène* à » un étranger, qui se trouvant à » Lacédémone, se préparoit pour un » jour de fête, avec un soin extraor- » dinaire : eh ! quoi ! lui dit ce Philo- » sophe, tous les jours ne sont-ils pas » pour l'homme de bien des jours de » fête ? oui, sans doute, & même des » plus solemnels, si nous sçavons le » bien prendre. Ce monde est le » Temple le plus saint & le plus digne » de la Majesté de Dieu. L'homme y » est introduit, à sa naissance, pour » y contempler, non des statues » immobiles, ouvrages de la main » des hommes, mais celles que » l'intelligence divine a créées, & » qui, selon la pensée de *Platon*, » sont les images sensibles des sub- » stances invisibles, & ont en elles

» mêmes le principe de leur mouve-
» ment & de leur vie..... La contem-
» plation de ces grands objets est
» pour nous l'initiation la plus par-
» faite, & doit répandre sur notre vie
» un calme & une joie inaltérables ».

Plutarque a peint son cœur dans le traité de l'*Amour Fraternel*, dans celui de la *Tendresse des Pères & des Mères pour leurs Enfans*, il fait valoir les droits sacrés de la nature avec la plus vive éloquence, & s'élève avec énergie contre l'infraction des devoirs sacrés qu'elle nous impose. Les quatre derniers n'ont pas moins de mérite : vous les lirez tous avec le même intérêt & le même plaisir ; vous retrouverez par-tout le vrai Philosophe, qui connoît à fond le cœur de l'homme, & qui s'occupe à tracer à ses semblables la route du bonheur, en les rappellant à la raison & à la vertu.

Je suis, &c.



Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Nous venons de perdre M. *Desprez de Boissy;* ce vertueux citoyen étoit bien connu, conjointement avec son digne frère, par une *administration perpétuelle pour les infortunés.* (j'ose me servir de cette expression.). Il aimoit mieux entretenir sa sensibilité réelle, dans les prisons, les hôpitaux, & autres séjours de la misère, qu'à des réprésentations théâtrales. Son Ouvrage contre les spectacles, avoit eu le plus grand succès, par sept éditions, dont la dernière est de l'année 1780: tout étoit rédigé à sa mort, pour en donner une huitième: son respectable héritier payera, sans-doute, cette dette aux désirs du Public. La belle ame de M. *Desprez de Boissy*, l'avoit fait admettre dans la Société Philanthropique; son bon esprit, ses talens & ses connoissances littéraires lui avoient ouvert les portes de plusieurs Académies.

Ce foible hommage, Monsieur, rendu au vrai mérite, obtiendra, je l'espère, en faveur du sujet, de l'indulgence, & une place dans votre journal; j'y joins quelques fleurs poëtiques sur le tombeau du Philosophe véritable que nous regrettons.

EPITAPHE

De M. DESPREZ DE BOISSY, mort le 29 Mars 1787.

Boissy sçut décrier, jusqu'à ses derniers
    jours,
La Scène & ses tableaux que le monde
    idolâtre;
Mais un spectacle seul l'intéressa toujours;
L'infortune attiroit ses regards, ses secours;
Il fut ami du pauvre, ennemi du théâtre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, DE SANCY.

Paris, ce 3 Avril 1787.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littéraire.

En réponse à celle imprimée dans le N°. 12.

Il est fâcheux qu'on vous ait donné, Monsieur, une aussi fausse idée du Théâtre de Versailles, relativement à la représentation de *Théodore à Venise*; permettez-moi d'opposer mes réflexions à celles de l'Auteur de la lettre anonyme, & de prendre pour juge, entre lui & moi, les Amateurs instruits, les gens de goût, & le public éclairé.

J'ai vu, ainsi que l'anonyme, un grand nombre de spectacles de Province, & je ne crois nullement que celui de Versailles puisse perdre à la comparaison. Est-ce pour faire un éloge indirect des grands Théâtres de la Capitale que l'anonyme trouve celui de Versailles d'une *excessive médiocrité*? J'ai peine à le croire, car les Acteurs de Paris n'ont sûrement point la prétention ridicule de prendre pour devise:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos
amis.

Il suffit d'avoir vu représenter l'opéra de *Théodore à Venise*, pour juger que le spectacle de Versailles ne peut mériter les reproches de l'Anonyme ; il est impossible de désirer plus d'intelligence, d'expression, de finesse dans les Acteurs chargés des principaux rôles. Mlle. *Lillier* (1), MM. *le Coûtre*, *César* & *de St. Denis*, ont obtenu les suffrages universels, par la manière dont ils ont sçu modifier leurs voix, & rendre avec sentiment le caractère des personnages de *Lisette*, de *Théodore*, de *Sandrin* & de *Taddeo*.

Je ne dirai qu'un mot de l'Orchestre, dirigé par *M. Guibert* ; non seulement il m'a paru plus que *supportable*, mais je doute qu'on puisse y réunir à la fois

---

(1) L'Administration, toujours attentive à récompenser les vrais talens, vient de fixer à Versailles cette excellente Cantatrice, avec 9000 liv. d'appointement, en rompant l'engagement qu'elle avoit contracté avec la Troupe de Marseille.

plus de précision, d'ensemble & d'harmonie: les plus augustes applaudissemens se sont mêlés à ceux du public.

Il seroit inutile de parler ici des canevas italiens; je pourrois vous citer la *Bohemienne*, parodiée de la *Zingara*, *la Serva Padrona*, & autres qui ne servent en quelque sorte, que de cadre à une musique charmante: celle de *Signor Paësiello* offre des beautés d'un ordre supérieur, & j'applaudis, avec tous ceux qui l'ont entendue, aux éloges qu'en a fait l'Auteur de la lettre anonyme; mais il s'est encore trompé en disant que la musique de la Chapelle du Roi a exécuté, dans un Concert, celle du *Virtuose* Italien; MM. *Richer*, *Garat*, *Avezedo*, ne sont point de la Chapelle du Roi. Cette petite remarque est peu importante pour le public, mais il l'est beaucoup de ne point l'induire en erreur, & de conserver, Monsieur, à votre Journal l'impartialité qui le caractérise.

Je suis, &c.

D'ANGERVILLE.

LETTRE VIII.

Aux Soldats ; par M. de Bouſſannelle, *Brigadier des Armées du Roi, ancien Capitaine au Regiment du Commiſſaire Général de la Cavalerie, membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Béziers. A Paris, chez* P. M. Delaguette, *Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Draperie.* 1 *vol.* in-8°. *d'environ* 300 *pages ; avec cette Epigraphe :*

Militum virtuti & gloriæ ea debebatur merces.

De Militiâ Romanâ, par. II, lib. II, cap. 10.

DONNER aux ſoldats une juſte idée de la nobleſſe de leur état, leur inſpirer l'amour des devoirs qu'ils ont à remplir, les pénétrer de l'eſprit de ſubordination, de diſcipline & de douceur, les animer par la vue des récompenſes réſervées au courage & à la bonne

conduite, leur faire enfin chérir & respecter par dessus tout, la religion; tel est, Monsieur, le but que s'est proposé & qu'a parfaitement rempli dans cet ouvrage M. *de Boussannelle.*

Persuadé, sans doute, que l'exemple est plus puissant sur les esprits que les plus beaux préceptes, l'Auteur ne manque jamais de les faire venir à l'appui de ses leçons. Par-là son Livre utile aux soldats, devient en même temps agréable à tout autre lecteur. C'est un recueil de traits intéressans, tirés indifféremment de l'Histoire ancienne & moderne.

M. de *Boussannelle* se plaint avec raison, que nos écrivains négligent généralement de recueillir ces actions de bravoure & de générosité, de la part des simples soldats, que les anciens avoient toujours soin de relever. Où si quelques unes sont tirées de l'oubli, on ignore communément le nom de l'Auteur. Faut-il, par exemple, que le nom du soldat qui fit la réponse suivante, soit inconnu?

» Au siége de Berg-op-zoom,
» M. de Saint-Germain, pour lors,

» Lieutenant-Général au service de
» France, voyant un soldat sortir du
» débouché des Sappes, & se retirer
» assez vîte vers la queue de la tran-
» chée, demanda avec le ton & l'air
» du soupçon, *où va ce soldat?* Le sol-
» dat blessé, sans qu'on vît aucune
» apparence de blessure, répondit,
» *je vais mourir*, & il tomba mort,
» après avoir fait quelques pas.

» Dans la guerre des Alpes, M. le
» Maréchal *de Belle-Isle*, voulant
» s'emparer d'un fort, s'approcha de
» quelques Grenadiers, & leur dit,
» *Mes amis, il me faudroit 50 volon-*
» *taires pour emporter cet ouvrage, &*
» *voilà 50 louis d'or que je leur donne*
» *à partager après l'attaque. Mon Gé-*
» *néral*, lui répondit un Grenadier,
» *c'est trop chaud pour de l'argent, mais*
» *commandez* ».

Voici un trait de M. *Chevert*, que vous lirez avec plaisir. » M. de *Chevert*
» devenu Maréchal-de-Camp, étoit
» employé fréquemment, & toujours
» avec succès, par M. le Maréchal de
» *Belle-Isle*. Un Officier Général Fran-
» çois, homme de Cour, mais peu

» instruit de la guerre, se plaignoit
» avec autant de fierté que d'aigreur,
» de la préférence que l'on donnoit à
» un Officier de fortune sur lui . . .
» M. *de Chevert* en fut averti, & crut
» devoir se venger de la façon suivante.
» Un jour que M. le Maréchal de *Belle-*
» *Isle* lui avoit destiné un détachement
» aussi difficile que glorieux, s'il réus-
» sissoit, M. *de Chevert* rechercha &
» acosta cet Officier : *Monsieur*, lui
» dit-il, *je suis toujours étonné que l'on*
» *n'employe pas un homme de votre*
» *mérite*—. *Ce n'est pas ma faute*, répon-
» dit l'Officier Général, *tout se fait*
» *ici par faveur, & j'ai demandé plu-*
» *sieurs détachements inutilement*—.
» *J'en fais un*, lui dit alors M. *de Che-*
» *vert*, *qui vous conviendroit parfaite-*
» *ment* . . . . A mesure que M. *de*
» *Chevert* lui en faisoit le détail, l'Offi-
» cier Général pensoit, rêvoit, s'at-
» tristoit, & finit enfin par lui dire
» que ce n'étoit pas à son tour à mar-
» cher, & qu'il falloit laisser ce déta-
» chement à quelqu'un qui connût
» le pays, enfin il le refusa. Alors
» M. *de Chevert* lui dit : *Eh bien!* Mon-

» sieur, *ce détachement m'est destiné,*
» *c'est par des entreprises périlleuses,*
» *& que vous refuseriez, que j'ai acquis*
» *les grades où je suis parvenu; je sais*
» *ce que vous avez dit de moi, & com-*
» *bien vous avez cherché à me déprécier,*
» *mais à présent je suis bien vengé.*

M. *de Boussannelle* est bien loin de regarder la religion comme incompatible avec le courage & les fonctions militaires: il est même persuadé qu'il n'y a point de plus braves soldats, que ceux qui ont de la piété; aussi ne cesse-t-il de la leur recommander, comme la base de tous leurs devoirs, & il cite à ce sujet des exemples aussi curieux qu'édifiants.

Un privilège bien précieux que cet Auteur rappelle aux Officiers supérieurs, est celui de créer Officiers, dans le moment d'une action, les braves soldats qui s'y distinguent. Il se plaint de ce qu'il est tombé en désuétude, & prouve par beaucoup d'autorités que les Colonels, Mestres-de-Camp, &c. ont joui de tout temps de ce droit si intéressant.

« Sire, disoit le Chevalier *Bayard*
» à *François I*, je n'ai d'autres dans

» ma Compagnie, que des Soldats
» intrépides, & entr'autres, un fier
» homme, le fils d'un de mes Tambours,
» qui me montre le chemin de par-
» tout; c'est un démon d'escalade &
» de courage: certes, Votre Majesté
» feroit un grand coup de me le faire
» Officier. Son père n'a jamais pu le
» devenir, à cause, a-t-on dit, de sa
» caisse & de sa casaque; & cependant
» c'est un rude & maître compagnon...
» *Bayard*, mon ami, dit le Roi,
» caisses & casaques sont honorables à
» mon service: faisons Officiers, tout
» dans ce moment, le père & le fils
» ensemble, & toute la race encore,
» si vous le voulez, puisqu'elle est si
» loyale. Que ne les avez-vous faits
» vous-même tout seul? n'avez-vous
» pas ce droit? Où sont-ils ces bons
» & braves enfans? faisons-les venir,
» & je veux qu'ils soient Officiers sur
» l'heure. Qu'en pensez-vous, *Bayard*?

Cet Ouvrage respire par-tout la Religion & le patriotisme. L'Auteur lui-même ne peut-être qu'un brave & vertueux Officier. On pourroit intituler son livre, *le Breviaire du Soldat*.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE IX.

*Traité Philosophique & Politique sur le Luxe ; par M. l'*Abbé Pluquet, *2 vol.* in-12. *A Paris, chez* Barrois *l'aîné* & Barrois *le jeune, Libraires, quai des Augustins.*

SECOND EXTRAIT.

DANS le compte que je vous ai déjà rendu, Monsieur, de cet excellent ouvrage, vous avez vu quelle est l'origine & la nature du *luxe*, & les effets qu'il doit produire sur le cœur de l'homme : l'Auteur passe à l'examen des effets du *luxe* sur l'esprit, & ces

effets dérivent naturellement de la définition même du *luxe*, qu'il ne faut jamais oublier : puiſque c'eſt le propre du *luxe* de faire conſiſter le bonheur de l'homme dans la recherche des ſenſations agréables, il doit néceſſairement affoiblir & dégrader toutes les facultés de l'ame : en effet, toutes les opérations de l'eſprit exigent une ſorte de contention & d'application, une combinaiſon & une comparaiſon d'idées, d'où réſultent les jugemens que nous portons ſur les divers objets : l'ame de tout homme qui penſe, qui réfléchit & qui raiſonne, eſt néceſſairement dans un état actif ; mais le *luxe* la dépouille de la faculté de réfléchir, de comparer des idées, de découvrir des rapports ; il la réduit à l'état d'un être purement ſenſitif : l'homme de *luxe* qui paſſe ſa vie dans la recherche des ſenſations agréables, ne peut avoir ni intelligence, ni mémoire, ni ſagacité, ni étendue d'eſprit : ſon ame uniquement abandonnée aux ſenſations, eſt dans un état paſſif ; ou ſi elle agit, ce n'eſt que pour écarter tout ce qui pourroit troubler ſa jouiſ-

sance : c'est ainsi que dans un repas où la conversation étoit devenue un peu bruyante, un gourmand jusqu'alors renfermé en lui-même, & dont l'ame étoit livrée toute entière aux saveurs qui affectoient son palais, rompit tout-à-coup le silence, & s'écria : *Paix donc, on ne sçait ce que l'on mange.*

La mollesse du corps se communique toujours à l'esprit. *Sénéque* parle d'une espèce de voluptueux, pour qui la réflexion étoit une fatigue si insupportable, qu'ils ne sçavoient ni quand ils vouloient se mettre à table, ni quand ils vouloient en sortir ; il falloit qu'un esclave ou un complaisant les en avertît ; on disoit même qu'un de ces efféminés, au sortir du bain, renfermé dans sa chaise & porté par ses esclaves, leur demanda s'il étoit assis. (1) Lors même que l'homme de *luxe* recherche les plaisirs de l'esprit, il ne veut pas qu'ils l'arrachent à l'indolence, ni qu'ils l'obligent à la moindre

(1) Sénéque, de la Brièveté de la Vie, chap. 12.

attention... C'eſt ainſi que dans le prologue du *Chevalier Joueur* de *Dufreſni*, *Valere* dit à l'*Etourdi* : « tu ris ſeulement, quand tu entends le Parterre » rire, ſans te ſoucier ſi les plaiſanteries ſortent du ſujet ou non ; pour » les endroits fins & délicats qui font » plaiſir ſans faire rire, tu n'y fais » pas attention ; que me fait à moi le » ſujet, répond l'*Etourdi*, je ne veux » écouter que les endroits qui font » rire : pourquoi de l'attention ; je » ſoutiens moi, qu'une pièce ne vaut » rien, quand il faut de l'attention » pour la trouver bonne ».

Il ſe trouve cependant dans les ſiècles de *luxe*, des hommes d'eſprit & même de génie ; mais ce n'eſt pas dans le ſein du *luxe*, qu'ils ont été élevés, & qu'ils ont acquis leurs talens ; c'eſt le déſir de s'enrichir qui éveille & développe leur induſtrie ; & alors le *luxe* ne porte leur activité que vers des arts frivoles ou même dangereux ; aucune des connoiſſances qui rendent l'homme meilleur, n'eſt alors accueillie. La réputation & la fortune ſont pour ceux qui excellent dans l'art d'amuſer les riches, & de leur

faire éprouver des sensations agréables. Les Poëtes, les Peintres, les Musiciens, les Histrions ; voilà les hommes qui usurpent l'estime & le respect dus à la vertu.

Antoine accorda les Tributs de quatre Villes, & une Garde au Joueur de luth *Anaxenor*, & la Ville de Thyane voulut qu'il portât la robe de pourpre dont on décoroit la statue de Jupiter, Conservateur des Villes. C'étoit ainsi qu'il étoit représenté dans la Place publique & sur le Théâtre, avec cette inscription : Est-» il un bonheur égal à celui d'enten-» dre un chanteur tel qu'*Anaxenor*, qui, » par sa [illegible] a mérité les honneurs » qu'on [illegible]ux Dieux ». (1) Sous les premiers Empereurs Romains, on vit les Chevaliers, les Sénateurs, les premiers Magistrats attendre l'Histrion dans son antichambre, & l'accompagner jusqu'au Théâtre, comme les Cliens accompagnoient leur Patron.

» Les talens de *Pilade* & de *Bathylle*, » disoit *Sénéque*, sont assurés d'un

(1) Strabon, liv. 14, page 648.

» grand nombre d'imitateurs ; des » Théâtres particuliers retentissent » dans toute la Ville des danses infames » de l'un & de l'autre sexe. Le mari » & la femme se disputent l'avantage » d'accompagner publiquement les » Bateleurs, & de leur donner la » place d'honneur. » Ne voit-on pas aujourd'hui dans toute l'Europe la même émulation? les personnes les plus considérables ne s'exerçent-elles pas dans l'art des *Roscius* & des *Pylade*? n'aspirent-elles pas à la gloire des Histrions? n'inspirent-elles pas cette noble ambition à leurs enfans, dès l'âge le plus tendre.

Les Sciences se fo[illegible]mées par l'attention, la sagacit[illegible] raisonnement & les observations combinées d'un grand nombre d'hommes; elles ne peuvent se perfectionner ni même se conserver que par les mêmes moyens. Par-tout où le *luxe* règne long temps, on en vient au point de ne pouvoir plus entendre les principes même de ces Sciences, bien loin de pouvoir faire de nouvelles applications de ces principes. Le *luxe*

doit donc introduire à la fin, l'ignorance & la barbarie, vérité fondée sur l'Histoire & sur l'expérience de tous les siècles; mais ses premiers ravages s'étendent sur les Belles-Letttree, & nous en appercevons déjà des traces sensibles.

» A mesure que le *luxe* fait des » progrès dans une Nation, les » lecteurs estiment moins les ouvrages » qui tendent à faire connoître des » vérités utiles; ils leur préfèrent » de petits écrits qui les amusent ou » qui traitent des matières qui ont » rapport à leurs plaisirs : c'est dans » ces différens objets que les Litté» rateurs, les Poëtes, les Orateurs » qui désirent plaire à leur siécle, » vont prendre les sujets de leurs » ouvrages; eux seuls ont des lec» teurs, eux seuls sont récompensés. » ainsi *Asellus Sabinus* reçut de *Tibere* » cent Sesterces, pour le Dialogue » dans lequel le champignon, le » becfigue, l'huitre & la tourde se » disputoient le prix (1). D'ailleurs,

(1) Suétone in Tiber.

» pour traiter des sujets importans,
» élevés & grands, il faut une cer-
» taine élévation d'ame que le *luxe*
» ne permet pas d'acquérir; & c'est
» pour cela que *Longin* le regarde
» comme la principale cause de la
» décadence des esprits.

» Quelles que soient les pensées
» d'un Ecrivain & les idées qu'il a
» sur les sujets qu'il traite :

Il faut que chaque chose y soit mise en son
lieu,
Que le début, la fin répondent au milieu,
Que d'un art délicat les pièces assorties,
N'y forment qu'un seul tout de diverses
parties.

« Pour observer toutes ces loix
» dans la composition d'un ouvrage,
» il faut connoîrre à fond le sujet
» que l'on traite, en embrasser l'éten-
» due & les rapports, appercevoir
» & saisir la chaîne & la liaison des
» idées & des sentimens qui doivent
» entrer dans la composition de l'ou-
» vrage. Or, le *luxe* ne permet pas à
» ceux qui cultivent les Lettres, de

» méditer les sujets qu'ils traitent, il
» ôte la sagacité qui en découvre les
» rapports & l'étendue d'esprit qui
» les réunit. Ainsi, à mesure que le
» *luxe* fait des progrès, les ouvrages
» sont moins bien composés; & comme
» il diminue sans cesse la capacité
» d'attention, la sagacité, l'étendue
» de l'esprit, il arrive nécessairement
» un temps où l'on ne sçait plus dis-
» cerner les idées, les faits, les sen-
» timens qui doivent entrer dans la
» composition d'un ouvrage, & où
» l'on ne sçait plus donner à ceux que
» l'on y fait entrer l'ordre, la suite,
» la liaison nécessaires, pour qu'ils
» forment un tout. En un mot, il
» arrive un temps où il n'y a plus
» d'unité ni dans la disposition des
» différentes parties d'un ouvrage, ni
» dans les idées qu'il renferme, ni
» dans la manière de l'écrire. Les
» ouvrages ne sont plus alors que des
» pensées détachées, lors même que
» leurs titres annoncent de la suite,
» de l'ordre dans les sujets que l'on
» traite. Comme le *luxe* diminue essen-
» tiellement & sans cesse, la capacité

» d'attention, la ſagacité, l'étendue
» de l'eſprit, il arrive un temps où
» les Auteurs & les Lecteurs n'en ont
» que pour faire ou pour entendre
» une phraſe ; on ne s'apperçoit plus
» alors du déſordre qui règne dans
» les ouvrages, & les contradictions
» ne ſont plus ſenties ni par les Au-
» teurs ni par les Lecteurs. . . . Les
» Auteurs peuvent alors abandonner
» leur ſujet, tomber dans des incon-
» ſéquences, ſe contredire, répèter
» cent fois ce qu'ils ont dit & ce que
» d'autres ont dit, ſans choquer leurs
» Lecteurs. Il ſuffit alors pour ſe faire
» admirer & pour étonner, que cha-
» cune des phraſes ſoit courte : . . .

Et que des traits d'eſprit de temps en temps pétillent.

» . . . Alors les Ecrivains partagés
» entre le *luxe*, la cupidité, le ma-
» nège & l'intrigue, deviennent de
» plus en plus incapables de penſer,
» de méditer, de choiſir les ſujets qu'ils
» doivent traiter & de les bien traiter ;
» d'un autre côté, le progrès du

» *luxe* diminue sans cesse dans les » Nations où il domine, la capacité » d'attention, la sagacité, l'étendue » d'esprit, il arrive donc un temps » où les ouvrages d'esprit, quelque » frivoles qu'ils soient, quelque peu » de liaison & de suite qu'il y ait » dans les pensées qu'ils renferment, » quelque superficielles qu'en soient » les idées, demandent pour être en- » tendus, un dégré d'application & » d'intelligence dont les Lecteurs li- » vrés au *luxe* sont incapables. Alors » l'amour des Lettres s'éteint, & elles » ne sont plus cultivées que dans les » parties qui ont du rapport au *luxe* ; » tels sont les drames bouffons, les » chansons, les contes, les facéties, » &c.

Tout ce que dit ici l'Auteur est neuf, excellent, lumineux & profond. Il fait sentir avec la même force, que le *luxe* qui anéantit les principes des Arts & des Sciences, détruit aussi les principes de la Morale & de la Religion, dépouille l'homme du caractère social que la nature lui a donné, le rend injuste, inhumain, égoïste, pu-

ſillanime, frivole, inconſtant, & arrache de ſon ame juſqu'au moindre germe de vertu & d'honnêteté.

Il eſt impoſſible qu'avec un pareil caractère, l'homme ſoit heureux : la nature ſe venge des outrages que lui fait le *luxe* : celui qui s'iſole de ſes ſemblables, qui rompt tous les liens qui l'attachoient à la ſociété, & cherche ſon bonheur dans des ſenſations auxquelles l'eſprit & le cœur n'ont point de part, eſt le plus malheureux de tous les êtres; ſes ſens bientôt émouſſés ne peuvent plus répondre à ſes déſirs toujours inſatiables : les plaiſirs que la nature attache à la ſatisfaction des véritables beſoins, deviennent nuls pour lui, & les jouiſſances factices que ſon imagination ardente pourſuit ſans ceſſe, ſont pour lui une ſource de tourmens; il ruine à la fois ſa ſanté & ſa fortune; martyr de ſa molleſſe, il vieillit avant le temps; toujours avide des plaiſirs que l'âge lui refuſe, ſans conſolation, ſans amis, ſans aucune reſſource en lui-même; dévoré de regrets inutiles & honteux; l'objet des railleries de ceux même

qui partageoient ses plaisirs, il meurt chargé de la haine & du mépris des honnêtes gens, & la seule douceur qui lui reste, est l'espoir du néant. Voilà le système de bonheur si vanté de nos jours, & qui séduit toute l'Europe, dans un siécle auquel on donne le titre de siécle des lumières & de la philosophie.

La peinture fidelle des effets que produit le *luxe* sur l'esprit & sur le cœur de l'homme, suffiroit presque pour montrer combien le *luxe* est nuisible à la société. En effet, le bonheur de la société ne pouvant être fondé que sur les secours mutuels que se donnent les différens membres qui la composent, quels désordres ne doivent pas résulter d'un assemblage d'égoïstes, qui n'ont aucune vertu, aucune inclination sociale, uniquement occcupés à chercher aux dépens des autres, des jouissances solitaires? Le *luxe* tend à augmenter prodigieusement l'inégalité des fortunes, & à concentrer dans un petit nombre de mains, tout l'or & toutes les richesses d'une Nation. Il rend un peuple im-

mense, esclave d'une poignée de riches. Comme rien ne suffit jamais aux besoins toujours renaissans du *luxe*, ces riches ne le sont jamais assez; ils ne sont occupés qu'a dévorer la substance des pauvres; un seul d'entr'eux dissipe souvent en un mois, ce qui suffiroit à l'honnête entretien de plusieurs centaines d'hommes pendant une année entière; & cette excessive consommation que l'on favorise encore, bien loin de la réprimer, doit nécessairement ôter le pain à une foule de malheureux.

La corruption des mœurs que produit le *luxe*, est encore un fléau bien terrible pour la société : dès que l'argent est regardé comme le premier des biens, il ne doit plus y avoir ni union ni subordination dans l'intérieur des familles; ni bonne foi ni probité dans le commerce; ni sagesse ni vigueur dans les loix; ni justice ni équité dans les Tribunaux. Aucun motif ne peut plus porter les citoyens aux actions grandes & courageuses, & les détourner des crimes : les récompenses sont prodiguées à l'intri-

gue, ou à des talens frivoles; les peines, on sçait les moyens de les éluder; la Religion, le frein le plus puissant des passions humaines, le meilleur correctif des abus qui se glissent dans les Gouvernemens les plus sages, la Religion est foulée aux pieds.

M. *Pluquet* fait à ce sujet une digression très-intéressante, pour prouver que la Religion est le plus sûr fondement du bonheur public & de la prospérité des Empires. Ce ne sont point des Théologiens, des Pères de l'Eglise que l'Auteur cite à l'appui de son sentiment : leur autorité paroîtroit peut-être suspecte à la secte des *libres penseurs* de notre siécle : ce sont les plus grands Philosophes de l'antiquité : c'est *Platon*, c'est *Aristote*, c'est *Ciceron*, qu'on n'accusera sans doute ni de fanatisme ni de barbarie : parmi les modernes, c'est *Machiavel*, qui n'étoit assûrément pas un cagot ni un homme superstitieux.

« Premièrement, dit *Ciceron*, que » les citoyens de notre République » soient pleinement convaincus que » les Dieux sont les maîtres & les

» souverains de toutes choses, que
» tout se fait par leur bon plaisir,
» qu'ils comblent le genre humain de
» leurs bienfaits, que leurs regards
» perçans démêlent l'intérieur de cha-
» cun de nous, nos actions bonnes
» & mauvaises, & les dispositions
» que nous apportons à leur culte, &
» qu'ils tiennent un compte exact de
» ceux qui les honorent sincèrement
» & des impies, pour récompenser
» les uns & pour punir les autres,
» selon leur mérite.

» Quand une fois les esprits seront
» pénétrés de ces sentimens, ils se-
» ront disposés à recevoir toutes les
» vérités utiles. Eh! qu'y a-t-il de
» plus vrai, que de penser qu'aucun
» homme ne doit être assez follement
» extravagant pour croire qu'il est
» doué de raison & d'intelligence,
» tandis qu'il n'y en a ni dans le ciel,
» ni dans le monde, ou que les phé-
» nomènes qu'il offre ne sont pas
» l'ouvrage de la raison, quoique leur
» explication surpasse la force de la
» raison.

» Où est l'homme qui voulût con-

» tester ou méconnoître l'utilité de
» ces sentimens, s'il réfléchissoit sur
» l'étendue & sur la multitude des
» choses qui tirent leur sûreté de la
» force des sermens, s'il pensoit com-
» bien la foi des traités est nécessaire,
» combien l'union des hommes est
» devenue sûre, inviolable & sacrée,
» lorsqu'ils ont eu pour garans, pour
» témoins & pour juges de leur
» union, de leur fidélité, les Dieux
» immortels ».

Machiavel est encore plus fort & plus précis. « Après avoir bien considéré le
» tout, dit-il, je conclus que la Reli-
» gion que *Numa* introduisit dans la
» République, fut une des principales
» causes de son bonheur, parce qu'elle
» facilita l'établissement des beaux
» règlemens, qui ne manquent jamais
» d'être suivis de la fortune, & par
» conséquent de l'heureux succès des
» entreprises : & comme l'observation
» du service divin est la cause de la
» grandeur des Etats, aussi le mépris
» qu'on en fait est la cause de leur
» ruine, parce qu'où la crainte de

» Dieu ne se trouve pas, il faut que
» l'Etat périsse. »

L'Auteur observe ensuite que chez les anciens, « les Sophistes, qui » nioient la Religion & son utilité, » étoient vains, orgueilleux, perfides, » avares, méchans, ignorans ; & , » comme le dit *Ciceron*, de petits » Philosophes : » la nécessité de la Religion pour conserver les mœurs, réprimer les passions des hommes & resserrer les nœuds de la société, est le plus fort argument qu'on puisse opposer aux Ecrivains irreligieux, & la meilleure manière de les réfuter ; ils éludent par des subtilités & des sophismes tous les autres raisonnemens, celui-là est & sera toujours pour eux sans replique. Quand une fois les citoyens devenus esclaves de leurs plaisirs, n'ont plus ni ressort ni caractère ; lorsque de l'autre côté, le Souverain & tous ceux qui l'environnent, ne connoissent plus d'autre loi que les besoins d'un *luxe*, à qui rien ne suffit, l'autorité destinée à protéger le peuple, se change à la longue, en tyrannie & en despotisme. Alors « le

» Monarque, l'Adminiſtrateur de l'au-
» torité ſouveraine, fera donc uſage
» de tout ſon pouvoir, il employera
» toutes les reſſources que lui four-
» niſſent ſès prérogatives, pour ren-
» dre inutiles ou pour anéantir des
» loix qui aſsûrent aux citoyens la
» propriété & la jouiſſance tranquille
» de leurs biens, de leur liberté &
» de leurs perſonnes. Il tend ſans
» ceſſe à acquérir ſur tout ce que
» l'Etat renferme, un pouvoir abſolu,
» & à détruire les loix qui déterminent
» les bornes de ſon autorité, ou qui
» en règlent l'uſage.

« Voilà l'objet des vœux les plus
» ardens du Souverain, du Magiſtrat,
» de l'Adminiſtrateur de la plus petite
» portion de l'autorité ſouveraine,
» dans un Etat livré au *luxe*. C'eſt
» vers cet objet que ſont dirigées
» toutes les opérations politiques : le
» Souverain, le Magiſtrat, l'Adminiſ-
» trateur ſe tranſmettent ce projet &
» le ſuivent par inſtinct, quelque
» médiocres qu'ils ſoient.

« Il eſt facile de maſquer ce projet
» aux yeux d'une Nation livrée au

» *luxe*, parce qu'elle est frivole, igno-
» rante & voluptueuse, dissipée, inca-
» pable d'attention & de prévoyance,
» comme je l'ai prouvé, en exposant
» les effets du *luxe* sur l'esprit & sur le
» caractère.

« Les abus que le *luxe* entraîne dans
» un Etat, fournissent sans cesse au
» Souverain des prétextes pour ag-
» grandir son pouvoir, & pour étendre
» son autorité sans se rendre suspect;
» & sans qu'il ait besoin pour cela,
» de génie ou d'une grande habileté.'

« Il peut même engager tous les
» ordres de l'Etat à lui remettre la
» portion d'autorité dont ils jouissent.

» Une Nation livrée au *luxe* fait
» consister son bonheur dans la magni-
» ficence des habits, dans les commo-
» dités, dans les dissipations, dans
» les amusemens, dans tout ce qui
» flatte les sens; elle n'est occupée
» que des *jouissances*, ou des moyens
» de s'en procurer: elle révère comme
» une divinité bienfaisante celui qui
» lui procure des manufactures, des
» arts, des spectacles, & qui la dis-
» pense des soins que demande l'ad-

» miniſtration de la choſe publique.
» Les citoyens de cette Nation re-
» gardent comme un aſſujettiſſe-
» ment, le droit de participer à cette
» adminiſtration ; ils en regardent la
» ceſſion comme une action ſage,
» & le Souverain qui s'en charge
» comme un bienfaiteur, ou comme
» une dupe ».

Nos politiques ſuperficiels prétendent nous perſuader que le *luxe* enrichit les États ; M. l'Abbé *Pluquet* prouve invinciblement qu'il les appauvrit, qu'il ruine l'agriculture, l'induſtrie & le commerce, par l'excès des impôts & la manière de les percevoir ; & que cette grande abondance d'argent qui ſéduit les raiſonneurs frivoles dans une Nation livrée au *luxe*, eſt préciſément ce qui amène l'indigence.

Enfin le *luxe* affoiblit les Empires, parce qu'il nuit à la population, & fait redouter aux hommes corrompus, le doux nom de père : parce qu'il ôte aux citoyens la vigueur & le courage néceſſaires pour la défenſe de la patrie.

La dernière partie de cet ouvrage,

qui paroît au premier coup-d'œil, la plus importante, est au fond la moins utile. L'Auteur y traite de l'extinction du *luxe* ; il y propose les moyens de le combattre & de le réprimer : ces moyens sont d'éclairer le public par d'excellens ouvrages sur les dangers du *luxe* ; de faire renaître dans le cœur des citoyens le goût des vrais plaisirs & les inclinations sociales : ces moyens sont impraticables & insuffisans. Les meilleurs ouvrages ne produisent aucun effet, lorsqu'ils choquent le goût dominant d'une Nation, & qu'ils s'élèvent contre les passions à la mode : s'ils sont éloquens & bien écrits, on les lit comme de beaux Romans : les sublimes déclamations de *J. J.* contre la corruption du siécle, n'ont pas contribué à réformer les mœurs ; mais son *Emile* qui flatte la foiblesse des parens pour leurs enfans, a perdu l'éducation ; mais son *Héloïse*, où il pare le vice des couleurs de la vertu, a séduit une foule de femmes & de jeunes gens : comment inspirer à des hommes corrompus, abandonnés à tous les excès du *luxe*, le goût de la

ſimplicité & de la vertu? le pouvoir de la philoſophie humaine ne s'étend pas juſques là ; il y a dans les mœurs un progrès néceſſaire, que tous les efforts des ſages ne pourront jamais arrêter. Le déſir même du bonheur ſi naturel à l'homme, qui le porte à chercher ſans ceſſe les moyens d'améliorer ſa ſituation, l'empêche de ſe fixer à l'état du vrai bonheur, quand une fois il l'a trouvé. Les Etats comme les particuliers, cherchent toujours à s'aggrandir & à s'enrichir, ils ne peuvent s'aggrandir ni s'enrichir, ſans ſe corrompre, & la corruption s'augmente toujours, juſques à ce que l'excès même du déſordre produiſe une révolution qui les ramène au point de misère dont ils étoient partis. Tout eſt en mouvement dans la nature, rien ne reſte dans la même ſituation ; tout croît & décroît ſucceſſivement ; les ſociétés politiques ont, comme la vie des individus, leurs différens âges : c'eſt des circonſtances & de la néceſſité, qu'il faut attendre l'extinction du *luxe*, non des écrits des Philoſophes.

Le Sénat autrefois, ſe plaignit à

Tibere, des désordres occasionnés par le *luxe*, & le supplia d'y remédier ; *Tibere* regarda l'entreprise comme au-dessus de ses forces, & il prouva l'impossibilité d'éteindre le *luxe*, par des raisons qui auroient dû faire impression sur M. l'Abbé *Pluquet*. Cependant le *luxe*, particulièrement celui des tables, diminua beaucoup à Rome au commencement du règne de *Galba* ; mais *Tacite* nous apprend les causes de ce changement. « Autrefois les anciennes maisons, lorsqu'elles étoient » opulentes & les familles nouvellement illustrées, se livroient au goût » de la magnificence, jusqu'à s'abîmer : » cultiver le peuple de Rome, les » Provinces, les Rois, en recevoir » à son tour des marques d'attachement & de respect, ne passoit pas » encore pour un crime ; plus on étoit » somptueux, plus on avoit de considération & de clients ; mais lorsqu'on » vit une barbare politique immoler » ce qui lui faisoit ombrage, & la » célébrité devenir un Arrêt de mort, » chacun se resserra prudemment : » d'ailleurs, une multitude d'hommes

» nouveaux,

» nouveaux, tirés des Colonies, des » Villes municipales, & même des » Provinces, apportoient dans le » Sénat, ce goût d'épargne qui leur » étoit naturel, & ils ne le perdirent » point, lors même que la fortune » où leurs talens les eurent fait parve- » nir vers la fin de leurs jours, à de » très-grandes richesses. » On voit par là, que la diminution du *luxe* fut l'ouvrage des révolutions politiques, & non des préceptes des sages.

L'ouvrage de M. l'Abbé *Pluquet* est sans contredit le meilleur & le plus profond qui ait jamais été écrit sur le *luxe* : c'est aussi un des plus solides & des plus philosophiques qu'on ait vu paroître depuis fort long-temps. C'est dommage que la forme n'en soit pas plus élégante & plus agréable. L'Auteur a une marche très-méthodique, mais extrêmement lente ; & souvent par des répétitions fastidieuses, il excède le lecteur, irrité de faire tant de chemin sans avancer. Il disserte longuement & pesamment ; il définit, pose des argumens, & conclut d'une manière scholastique : son style, quoi-

que pur & sain, est diffus, traînant, sans aucun nerf, sans aucune substance; en un mot, l'antipode du style de *Montesquieu*. Ces deux Ecrivains me paroissent avoir donné dans les deux extrêmités opposées. Ce n'est pas dans un siècle tel que le nôtre, où la forme emporte presque toujours le fond, qu'il faut s'aviser de présenter la raison & la vérité sans ornemens; & je crains que le défaut d'éloquence & de coloris n'empêche l'ouvrage de M. l'Abbé *Pluquet* d'être lu & goûté autant qu'il le mérite, par la justesse des idées & la solidité des principes.

Je suis, &c.



LETTRE X.

Le Paysan & la Paysanne pervertis, ou les Dangers de la Ville, Histoire récente, mise au jour d'après les véritables Lettres des personnages; par M. N. E. Retif de la Bretonne. *4 vol.* in-12. *d'environ 550 pages chacun, avec figures.*

Il est des Ouvrges dont je m'empresse de vous donner un extrait, pour vous exciter à les lire; il en est d'autres que je vous esquisse, dans la vue d'épargner votre temps & votre argent: en voici un à l'égard duquel la sorte de ministère public que remplit une homme de lettres qui respcéte les bonnes mœurs, m'impose de cruelles obligations. C'est en même temps pour moi une tâche bien désagréable & un devoir d'honnêteté, que de l'analyser de manière que vous puissiez juger si sa lecture est utile ou

dangereuse. L'Auteur devroit bien en composer un abrégé qui ne contînt que les parties excellentes, séparées de toutes celles qui, révoltantes par le fond, sont aussi dégoûtantes par leur forme; & certainement l'Auteur est plus que personne en état de faire de cet abrégé un ouvrage digne des plus grands éloges, & susceptible de produire beaucoup de bien.

Une note nous apprend que le *Paysan perverti* imprimé en 1775, a été traduit en Anglois, & a eu 42 *éditions à Londres, en Allemand*, quatre. Nous ignorons combien d'éditions on a fait de la *Paysanne pervertie*. Le silence modeste de l'Auteur à ce sujet, ne nous porte point à croire que cette autre production ait trouvé moins d'amateurs. Il vous suffira de sçavoir que les quatre gros volumes que je vous annonce, Monsieur, sont l'Histoire d'*Edmond Rameau, Paysan perverti*, & l'Histoire d'*Ursule Rameau*, sa sœur, *Paysane pervertie*, combinées ensemble; & vous pouvez compter que le titre est bien rempli; car on ne

vit nulle part une aussi hideuse perversion. Cette nouvelle forme supprime les répétitions & les renvois, en mettant de suite les évènemens des deux Histoires, qui n'en font plus qu'une; l'Auteur y a inséré des notes très-nombreuses, & il a marqué, par des chiffres, en marge, les *pas* que font vers le mal les deux individus dont il s'est chargé de peindre la corruption dans tous ses dégrés.

Pour vous dispenser de parcourir les longs détails de ce Roman, où tout est présenté avec une vérité, je dirois presque brutale, qui ne voile aucun des traits du libertinage le plus effronté, toujours dans la louable & méritoire intention de faire chérir la vertu; je vous transcrirai ici l'Epigraphe qui, à la tête du premier volume, n'a encore que quatre lignes, & qui s'allonge en passant d'une partie à une autre; de façon qu'à la quinzième, elle est telle que la voici: . .

« La naïveté, l'innocence, la candeur
» L'enchantement séducteur de la Ville,
» Les femmes, les désirs, les plaisirs,

» La volupté, les écarts, l'égarement,
» La licence, la débauche, le vice.
» Le crime, l'échafaud, l'infamie,
» Le désespoir,
» La mort.

Ce premier coup-d'œil sur la marche de l'ouvrage, fait assez voir que le mal y abonde plus que le bien ; & le cynisme de l'un y combat les heureux effets de la naïveté de l'autre. La fable est vigoureusement conçue. *Edmond* & *Ursule*, *bons*, *innocens*, *beaux dans l'enfance*, vont se perdre *à la Ville*. Le caractère des Villageois simples, confians, sensibles, pieux, vrais sages, est on ne peut pas plus attachant, & tracé d'une main de maître ; mais dans ce livre, de pareils modèles ne sçauroient répondre que fort peu à leur destination ; des images de lubricité, de crapule, des leçons de perversité, de luxure, de prostitution, d'impiété, de matérialisme, des détails circonstanciés avec complaisance, de mille excès de turpitude que cache encore la plus vile

canaille, exposés en actions ou en termes trop souvent énergiques, nuiront infiniment plus que ne seront utiles ces modèles & le châtiment d'*Edmond* & d'*Ursule*. Il est une décence publique dont un Ecrivain ne s'écarte jamais sans s'avilir ; quelque noble que puisse être son motif, s'il ne la respecte pas, il blesse l'humanité en rêvant qu'il la sert & l'honore.

Vous auriez, Monsieur, une notion suffisante de tous les faits qui composent ce Roman, si je copiois ici la *Complainte* que *Pierre*, frère aîné d'*Edmond*, a prié « M. *Nicolas-Edme* » *Retif*, celui qui a fait & imprimé la » Vie de son père *Edme* d'heureuse » mémoire, » de *rimer & mesurer sur un chant* convenable, pour rendre cette Histoire *perdurable*, *qu'icelui a bien voulu octroyer*; mais cette *Complainte* a 56 couplets.

L'Auteur fait lui-même justice de ses deux premiers personnages, dans le dix-septième couplet :

« Tous deux dans le libertinage,
» On les vit marcher à grands pas ;

» Mais la Sœur plus foible & *moins sage*,
» Alla plus loin, tomba plus bas :
» Par *Gaudet* étant pervertie,
» Elle commit mille forfaits.....
» La pensée en seroit salie,
» Si la langue en disoit les traits. »

Or, la plume a exprimé, dans les détails les plus recherchés, ces traits que la langue ne doit pas *dire*; la licence est poussée si loin que l'Editeur a mis à la tête de la 251e lettre, cette note remarquable : « O Dieu ! » ce que peut la corruption des Villes ! » l'air seroit souillé si on lisoit tout » haut cette lettre. » Par quel spécieux sophisme persuadera-t-on à des lecteurs délicats, qu'une pareille correspondance puisse atteindre le but qu'on lui prête, être utile aux mœurs, être ou un obstacle ou un remède que la sagesse oppose aux progrès du mal ?

Quand l'Auteur dit : « c'est des » lettres du respectable *frère* & de la » vertueuse belle-sœur du *Paysan* & » de la *Paysane*, que j'attendis... un » succès mérité : la Religion, la ten-

» dresse paternelle, maternelle, filiale,
» fraternelle, y *brillent* d'un éclat pur
» & sans tache...... » Il a raison ; & c'est ce qui fait vivement regretter que ces morceaux soient enfouis dans un plus grand nombre d'autres, dont la lecture n'est possible qu'aux personnes qui se permettent de tout lire, ou qui le doivent pour le bien public.

« On trouve, dit-il, dans cette
» production, le simple, l'attendris-
» sant, le *sublime*, le terrible. » Il auroit pu, sans jactance, ajouter qu'on y trouve, & plus fréquemment, l'abominable, l'exécrable, en morale, en action, & sous les couleurs les plus obscènes.

« Le vice y est peint hideux. » Quand les grands Moralistes & les estimables Auteurs des Romans vraiment moraux, ont représenté le vice, ils l'ont représenté hideux ; mais si l'honnêteté, la pudeur du Peintre n'ont pas affoibli l'expression, la fidélité de la peinture n'a pas fait la honte du Peintre. Il s'agit d'inspirer l'horreur du vice, & non de faire rougir de son image. D'ailleurs, la

vice eſt-il *hideux* dans une lettre où *Edmond* raconte ſes aventures avec *une corruptrice* capable, ſuivant la note qui précède la lettre, *de rendre le vice aimable, s'il pouvoit l'être.*

La vertu, pourſuit-il, y eſt peinte » comme elle aſſiſte devant le trône » de Dieu. » Ces mots donnent-ils une idée bien juſte de ce que peut être la vertu des perſonnages de ce Roman? En décrivant avec une fatale complaiſance, les diverſes gradations de la perverſité la plus crapuleuſe, l'Auteur a le malheur de trouver preſque toujours ſous ſa plume, alors ſi féconde, des termes moins vagues, qui ne laiſſent que trop des idées claires dans leur ſaleté. Pourquoi parler de la préſence de Dieu dans un volumineux ramas de maximes de débauche, qu'il ſeroit ſi bon que perſonne ne ſçut, miſes en oppoſition avec quelques vérités de morale-pratique, qu'on peut ſi bien lire ailleurs ſans dévorer ce fatras immonde qui les deshonoreroit, ſi elles pouvoient être deshonorées?

« On y voit la naïveté, l'inno-

» cence, la perversion, la volupté, » la débauche, les remords, la péni- » tence, une conduite admirable, & » digne d'un saint & d'une sainte, » dans les deux mêmes personnes, » sans qu'elles changent de caractère; » le vice leur est étranger, & la vertu » naturelle; laissés à eux-mêmes, le » frère & la sœur y reviennent. » Que gagne-t-on à voir la perversion & la débauche dans toute leur nudité? Supposons qu'un *Arétin* de la Courtille représentât la vie de la plus insigne pécheresse en une suite de tableaux; que pour faire de cela des œuvres morales, il écrivît au bas des cadres: *quelle horreur! l'homme abominable! elle s'abîme dans le crime*, &c.; que quelques tableaux çà & là, offrissent d'honnêtes gens, & les derniers le repentir & les remords; les morceaux recherchés par les amateurs, & qui pourroient faire vendre la collection, ne convertiroient, n'édifieroient certainement personne. On ne sçauroit trop le redire, le moraliste honnête se respecte jusque dans les descriptions de ce qu'il y a plus mé-

prisable ; & quand le génie peint des objets horribles, ses couleurs ne sont pas des ordures.

« Que les *petits puristes* critiquent, » *s'ils l'osent*, & le style & les détails, » ajoute l'Auteur. *Tout cela* part *du* » *cœur* ; & ils ne le connoissent pas ; » ils n'ont que de l'esprit ». Sans être *puriste*, ni *préjugiste*, on peut, on doit même *oser* croire qu'un débordement de faits & d'expressions sales, la prostitution, l'inceste, le sacrilège, *ne partent pas du cœur* de celui qui veut influer en bien sur les mœurs ; qu'un style bas, rampant, lâche, verbeux, tantôt virulent & tantôt digne d'une *malheureuse* dévergondée, les *charmes rapetassés* & *la vertu ravaudée* d'*Ursule* (Lettre 558e) ; de grossières injures prodiguées à des littérateurs estimés, sans aucun motif annoncé, sans que le plan de l'ouvrage conduise à faire aucune mention d'eux, *ne partent pas du cœur* de cet Auteur, quelque peu d'esprit qu'il ait voulu y mettre.

Il a recours, pour grossir ce livre, à un expédient, qui ne vous paroîtra pas adroit. L'un de ses personnages,

Gaudet d'Arras, est un scélérat ; il l'est à tel point, que c'est un vrai malheur pour un homme sensible, que d'avoir imaginé un pareil rôle. Or, c'est ce *Gaudet* qui donne pour un de ses ouvrages une production que, dans d'autres brochures, l'Auteur a donné pour être de lui-même, & dont je vous ai entretenu à propos de son Roman intitulé *les Françoises*, *Année Littéraire*, N°. 6, 1787, lettre XVIII, où il en a inséré des lambeaux, sous le nom de *Lectures*. Le pis est que ce *Gaudet* confie quelques-unes de ces *Juvenales* du *Hibou*, c'est leur nouveau titre, à *Edmond*, pour qu'il les communique à une Marquise qu'ils ont le dessein d'achever de corrompre, au cas qu'elle conserve encore des principes. Ces *Juvenales* sont semées dans l'ouvrage, sans motif, sans but, à propos de rien, au nombre de cinq dans le volume II, & de douze dans le IVe. Je m'arrêterai de préférence à ces hors-d'œuvres, parce qu'ils sont ce qu'il y a de nouveau dans ce Roman, composé de deux Romans déjà connus autant que leur

manière bizarre & ignoble a pu donner envie de les connoître. Leurs titres sont : *les Bulles de Savon.* — *L'Inégalité.* — *La Vérité.* — *La Satyre* — *La mort.* — *Le Début du Spectateur nocturne.* — *Le Tragique & le Comique.* — *Le Goût.* — *La Politique.* — *Le Serpent.* — *La Sauterelle.* — *Les Tapageurs.* — *Le Bonheur.* — *La Parure.* — *Les Femmes.* — *Les Coquettes.* — *Les Catins.*

Les Bulles de Savon offrent, entre autres paradoxes, celui-ci : l'Egoïsme est la source de toutes les vertus ; & un *Moraliste* fort patient, qui n'est pas de cet avis, est confondu par des argumens de cette force : « tu te trompes, » tu te trompes.... plus je serai amou» reux, plus aussi je serai porté à » procurer le même bonheur à mes » semblables. » Le *Hibou* ne trouve nulle part de véritable *compassion* que dans les *riches egoïstes*. Un autre principe du *Hibou*, c'est que « la pensée » de la mort est une *dépravation* de » notre raison ; une bulle de savon » soufflée par un sophiste, pour se faire » admirer. » La mort n'est, selon lui,

que le *néant*. Telles sont ses découvertes, vraies trouvailles de *Hibou*. Une *belle vérité* qu'il annonce à son siécle, c'est « qu'il n'y eut, qu'il n'y » a, qu'il n'y aura jamais de siècle où » les hommes *furent* meilleurs ou pires. Qu'*il n'y eut, qu'il n'y a, qu'il n'y aura. . . furent*, ne sont pas de ce style que censurent les *Puristes*; mais le fond de cette *belle vérité* dérange horriblement tous les systêmes sur la perfectibilité de l'homme, & peut-être un peu celui de l'Auteur sur l'effet moral de son livre. Ce *Hibou* est un grand *tapageur* en Métaphysique.

» Il ne faut, dit-il, être ni bon » ni méchant, mais juste, *juste comme* » *Dieu même* : & voilà ce que feroient » les hommes sans toutes les loix : » n'étant point contraints par les » hommes, qui ne sont que leurs égaux, » & dont l'empire les revolte toujours, » ils auroient été justes. —Otez les » loix, dit-il ailleurs, aussitôt me voilà » rendu à ma dignité ». On conçoit pourquoi un *Gaudet* prête de pareils Ouvrages, à une femme qu'il veut abîmer dans le mal; mais on ne con-

çoit guère pourquoi un écrivain qui se pique de concourir au bien de l'humanité, donne ensuite comme sien un radotage attribué ici à un corrupteur.

Autre principe. « Sans l'instruction, » la bonté auroit été également répar- » tie entre les hommes. — Quel a » donc été le vrai, l'entier effet de l'ins- » truction sur trente hommes, par » exemple? d'en rendre meilleurs *trois*, » *dix-sept* autres pires qu'ils n'étoient, » & d'en laisser *dix* neutres, c'est-à- » dire, ni pires, ni meilleurs, mais » *indifférents*; sur la somme entière des » trente, *zéro* est l'équilibre. Vous n'a- » vez donc fait, ô grand Moraliste! » que des bulles de savon. Ce que j'a- » vance est si vrai, qu'on n'a pour s'en » convaincre, qu'à suivre dans les » Campagnes cinq ou six Paroisses où » les Curés sont zélés : on y *verra* que » sous les Curés indifférens, les Pa- » roissiens *étoient* universellement de » bonnes-gens. Arrive le Curé zélé : » aussitôt la Paroisse change de face ; » un *tiers* devient enthousiaste, un *tiers* » au contraire, qui aimoit auparavant

» les exercices de dévotion, y montre
» de la répugnance; un autre *tiers* va
» *tantôt de l'un à l'autre parti* . . . .
» O charlatans, &c. »! Quelle logique!
Quelle précision dans les calculs! Tout
juste *dix-sept*, le *tiers*, &c. Quel style!
Et *tout cela* part *du cœur!*

Autre principe. » L'esprit, les lu-
» mières d'un grand-homme, dimi-
» nuent celles des *êtres* qui l'environ-
» nent . . . Et *voilà pourquoi* les
» grands-hommes, *Voltaire*, *Rousseau*,
» par exemple, qu'on aimoit à voir
» une fois, deux fois la semaine,
» *auroient été* insupportables comme
» familiers, & toujours en présence.
» —Voilà plaisanter au lieu de raison-
» ner. —Je raisonne, croyez-moi,
» *Préjugiste* ». On peut *raisonner* long-
temps lorsqu'on n'est pas plus difficile
dans le choix de ses preuves.

L'inégalité est une déclamation
moins intéressante encore que les *bulles
de savon*.

La vérité offre cela de singulier, qu'a-
près y avoir parlé, ou plûtôt crié en
enthousiaste, le *Hibou* termine ainsi
cette *juvenale*: « Concluons: rien n'est

» utile que la vérité. Montrez-la tou-
» jours, & jamais vous n'aurez de
» révolution à craindre; mais mon-
» trez-la *sans enthousiasme*; il est le
» compagnon de l'erreur, & l'abri du
» mensonge ». On reconnoît bien là
un Auteur qui dédaigne de travailler
avec son esprit.

La satyre, est un tissu d'injures contre des personnes connues, dont les anagrammes ne déguisent pas les noms, *Vilgent* & *Hepaledar*, pour MM. *L.* & *de la H.*, &c. Injures qui ne peuvent intéresser que la haîne & la malignité, & qui n'ont aucun rapport à *Edmond* ni à *Ursule*.

Qu'a-t-on appris, lorsqu'on a lu dans la *Juvenale*, intitulée *la Mort*, ce *principe aussi certain*, dit l'Auteur, *que l'existence de la lune*: que l'individu mourant « reste par la mort dans un » parfait *Æquipondium* »? En errant de sophisme en sophisme, le bavard *Hibou* en vient à vouloir prouver l'*Æquipondium* du scélérat, & pour *décider cette question*, il dit: « Par le crime, » le scélérat secoue le joug de toutes » les loix sociales, & s'en rend indé-

» pendant . . . Par la punition, la » société outragée le ravale autant au- » dessous des autres hommes, qu'il s'est » inhumainement élevé au-dessus, &c. » Comment concilier ces idées avec celle que l'homme seroit *bon* s'il n'y avoit plus de loix? Quant au droit de mort, que la société exerce sur les homicides, peu de personnes le déduiront, comme le *Hibou*, de ce que, « l'état » qui suit est indifférent à l'Auteur de » la Nature, & même à l'individu ». Nous osons croire que peu de scélérats se sont formé cette idée de la mort au moment de périr, & il est pour le moins déplacé d'attribuer le sentiment intime du contraire à ce que le *Hibou* appelle *certaines idées superstitieuses*. Une telle doctrine ne produira jamais des fruits abondans de vertu réelle, & le *Hibou* passera difficilement, sur sa parole, pour *l'oiseau de la sagesse*.

Dans la *Juvénale* intitulée, *le Tragique & le Comique*, l'Auteur a pour but de démontrer que la comédie ne doit plaire que lorsqu'elle ne fait pas rire. Depuis que les *lumières* ont mûri

les hommes, les *drames sérieux*, la *Tragédie Bourgeoise*, sont ce qu'il y a de plus beau & de plus agréable. La *Phèdre* de *Racine* ne montre que des vertus de devoir. Les Pièces de *Molière* sont inférieures à *Nanine*. *Corneille* est « un pédant qui *tenoit sa* » *gravité* au milieu d'une assemblée » jeune & folâtre ». *Racine* est « un » pédant aussi ». M. de *Voltaire* « a eu » l'esprit *trop bon* pour être *comi-* » *que*, &c. ». On voit que l'Auteur fait aussi peu de cas du goût que de l'esprit; vous le verrez mieux encore dans sa *Juvenale*, qui a pour titre *le Goût*.

Appollon met » *au milieu* de Paris un beau jeune homme *in naturalibus*, fils de *Voltaire* & de *Melpomène*; le confie à la garde du *Hibou*, & dit au premier que lorsque les Beaux-Esprits l'auront habillé, il le présentera aux nœufs Sœurs & aux Dieux. Arrivent tous nos Littérateurs dont les noms sont indiqués par leurs consonnes, *Dlmbrt*, *Lhrp*, *Plst*, &c. A ce cortège se joint une foule de dames que le *Hibou* appelle des *Autrices*, fort empressées de voir le goût *in natu-*

ralibus; car c'est le *goût*, ne vous déplaise, & il est clair qu'il n'étoit pas né avant *Voltaire*; point de chronologie qui ne souffre aucune difficulté. Chacun de ces personnages fait son présent au joli bâtard. Je n'énumererai point toutes les hardes mal assorties qu'il reçoit de ces Messieurs & de ces Dames. M. *le Miere* lui offre un habit de poil de chêvre; M, *de la Harpe*, un habit gris de fer, (on ne sait de quelle étoffe) doublé de fourrure. M. *Marmontel* un bel habit moiré-jaune-pâle, brodé en argent. M. *Berquin*, un frac verd, à boutonnières d'or, doublé de satin rose. M. *Mercier* une robe de laine pourpre. M, d'*Arnaud*, un long manteau noir, une veste douce & moëlleuse, & un chapeau entouré d'un crêpe, &c. Parmi les dames, l'une lui donna une *chemise bien blanche*, l'autre des manchettes.

Enfin, les Journalistes & Journaux, au nombre desquels est le *Mercure en personne naturelle*, font l'inventaire de ces nipes, pour en prendre ce qui leur convient & *s'en faire braves*. Après ce pillage, *Appollon* nomme deux ar

bitres & deux assesseurs, *Voltaire*, *J. J. Rousseau*, M. *de Buffon*, & M. *Franklin*, & leur enjoint de composer de tout cela *un habit du meilleur goût*, pour le fils de la Muse. » Alors ayant » jetté un coup d'œil sur la *friperie* » *du jeune Héros*, ils prononcèrent » l'*oracle* d'*Apollon* en ces termes : » Nous députés par *Apollon*, pour » juger du *mérite* de la garderobe de » son fils, portant le nom équivoque » de *goût*... &c. », Dispensez-moi de copier un *Oracle* de quatre mortelles Pages, ou tel habit est jugé chaud, l'autre léger, l'autre *du goût du goût*, & qui finit par ces mots : *Fait par nous*, &c. A *Goûtopolis*, &c. Observons seulement que ce *jeune Héros*, le *goût* dont la garderobe a tant de *mérite* est Fils de *Voltaire* & d'*Apollon*, que la scène se passe *au milieu* de Paris, & que l'*Oracle* est *dressé* & *signé* à *Goûtopolis*. *Tout cela* aussi part-il du *cœur* ? l'esprit paroît ne pas s'en être mêlé, le sens-commun non plus.

J'omets les *Juvenales* intitulées, *la Politique*, *le Serpent*, *la Sauterelle*, *les Tapageurs*, sur lesquelles il n'y a rien

à dire, & je passe à celle qui a pour titre *le Bonheur*, que termine une note aussi vraie que nécessaire. Voici » la note. « Cette dernière *Juvenale* a » un mérite particulier, c'est d'être » un petit *Traité du Bonheur* absolu» ment neuf.

» Qu'est-ce que le bonheur? — La » jouissance tranquille & bien sentie » de tous nos désirs. » Ainsi, Monsieur, *jouissez* de vos *désirs*, & vous serez heureux. Le *Hibou* dit, pour *expliquer* cela : « dans une ame bien » *organisée*, & où les désirs ont toute » leur force, l'ame en satisfait tou» jours quelques-uns; mais sa jouis» sance n'est qu'un moment, un point. » Une ame *où* les désirs ont toute leur force est donc une ame *bien organisée*, & il y a une *ame dans* cette ame. L'esprit n'atteint pas à cette sublimité. Mais continuons à chercher le *bonheur* dans ce *Traité* absolument *neuf*. Le joueur, & l'ambitieux ne sont pas heureux. Sortie contre le luxe : » O » luxe, gouffre où s'abîment & les » hommes & les biens, &c! je t'attaque» rai sans relâche. » attaquer sans relâ-

che un gouffre! enfin voici le secret; » la *sagesse* consiste donc, jeune » homme, à placer *sagement* ce que le » vulgaire nomme *ton bonheur*, dans » les choses louables, approuvées de » tout le monde. » Vous voilà donc à la merci des opinions dominantes. Ensuite vient ce qu'on fait sur la justice, la frugalité, &c; du moins cela n'est-il pas de mauvais exemple. Mais » tout cela, ô chers concitoyens! ne » vous donnera pas le bonheur, » attendu qu'il y a une impossibilité physique, & une impossibilité politique. » Ne vous impatientez donc plus » de ne pas saisir une chimère. » Je ne doute pas que ce petit *Traité du bonheur* ne vous paroisse aussi utile que *neuf*.

L'ouvrage, proprement dit, est terminé par les *Statuts du Bourg d'Ourdun*, composé de la famille *Rameau* vivant en commun; détails prolixes, minutieux, fastidieux; on n'y fait pas grace des *œufs* & du *fromage* pour les jours maigres.

Ces statuts sont suivis d'une récapitulation de tous les faits, en forme de

de *complainte*, & de quatre *Juvénales* qu'on met là uniquement, parce qu'on les a trouvées dans la poche d'un habit qu'on alloit défaire. On les suppose composées par *Edmond* ; & quoiqu'elles ayent les femmes pour objet, ce ne sont pas de ces lectures qu'une mère recommande à sa fille.

La Parure. — Dangers des parures indécentes, prouvés d'une manière qui l'est beaucoup trop. *Les femmes.* — Éloge érotique de ce sexe enchanteur; conseils honnêtes, mais inutiles à celles qui ne rougiroient pas de lire les rapsodies du *Hibou*.

Les Coquettes. — *Palinodie* peu galante; diatribe contre les *Françoises*: » ô françoises! ainsi le soir, à l'éclat » des lumières, on vous croit belles: » ainsi dans un cercle d'êtres colifi- » chets, on vous croit spirituelles: » ainsi, en voyant l'empire que vous » prenez dans la maison, on vous » croiroit capables: ainsi, en vous » entendant médire, on vous croiroit » sages: mais dans la vérité, vous » n'êtes pas spirituelles, vous n'êtes » pas chastes, vous n'êtes pas capa-

» bles, vous n'êtes pas ſages; vous
» n'avez ni prudence, ni force, ni
» tempérance, ni diſcrétion, ni éco-
» nomie, ni douceur, ni attachement,
» ni candeur, ni fidélité, ni tendreſſe,
» ni amour. Froides & libertines, ram-
» pantes & impérieuſes, vous man-
» quez du *double honneur*, de celui de
» votre ſexe & de celui du nôtre. »
Les maximes favorites du *Hibou* ſont que la femme n'eſt qu'un enfant, tout au plus un adoleſcent: c'eſt, dit-il, notre raiſon, notre capacité, notre eſprit *de ſeize ans*, qu'elle a, & plus rarement notre cœur; que la femme n'eſt pas capable d'amour; que jamais femme n'a aimé. Il finit par accabler de groſſes injures les Dames qu'on adore, celles qui ſont le charme des cercles où elles brillent, & menace de nommer celles qui ſe conduiſent mal; c'eſt une vraie colère de *Hibou*. Il aime cependant & reſpecte les femmes.

Ce n'eſt ni pour celles que ſes injures fâcheroient, ni pour celles qui n'auroient aucune honte de lire ſes ouvrages, que je vais tranſcrire avec

plaisir ce passage où il fait un digne éloge des autres, qu'il appelle délices de la vie, espoir du jeune homme, consolation du vieillard, prix flatteur de la maturité : « êtres *charmans* ! c'est » vous que les Poëtes ont célébrées » sous les noms de *Vénus*, des » Graces, *d'Hébé*, de *Psyché*; ces ima- » ges, toutes enchanteresses qu'elles » sont, n'approchent pas de la réalité. » *Qui* peut égaler sous le Ciel, l'em- » pressement naïf & *tendre* d'une jeune » beauté *qui* revoit l'époux qu'elle » aime ? *que* peut-on comparer à l'air » *divin* de cette mère jeune & char- » mante, *qui* sourit au poupon *qui* » repose sur son sein, & *qui* lui fait » mille petits signes de tendresse » avant *qu'il* les entende ? *quoi* de » plus touchant & de plus noblement » *tendre*, *que* le regard de cette mère » *qui* suit son fils, lorsqu'il part pour » défendre la patrie ? lorsqu'il a servi » l'état, & qu'il revient dans ses » foyers ! il arrive, il la voit, elle » lui dit : mon fils !..... à ce mot, un » torrent de délices inonde son cœur; » il est payé de tout ce qu'il a fait.

« Bonne & vénérable femme ! l'en-
» fant à *qui* tu faisois tant de caresses,
» à *qui* tu as fait bégayer les pre-
» miers mots, à *qui* tu as inspiré les
» premières *vertus*, revient glorieux,
» *vertueux*, utile, célèbre. Triomphe,
» cœur maternel ! *Evohé* ! triomphe !...
» Non, celui *qui* n'a plus de mère, a
» perdu la moitié de sa *vertu*..... à
» moins qu'une épouse *vertueuse* &
» chérie n'en tienne lieu ; à moins
» qu'une fille aimable, *tendre*, soumise,
» ne fasse désirer à *son* père de l'illus-
» trer, pour flatter *son* jeune cœur,
» & lui procurer un digne époux. »
La vérité de ce morceau en efface les
incorrections. Comment celui qui
l'a écrit, méconnoîtroit-il tout l'hon-
neur que ses talens & ses sentimens
lui assureroient, s'il abjuroit une in-
décence & une malignité qui proba-
blement ne lui sont pas naturelles ?

Ce passage touchant est suivi d'in-
vectives gratuites contre l'un de nos
plus estimables Littérateurs, de décla-
mations contre les femmes-hommes,
& les femmes-Auteurs, & d'un cal-
cul puéril, par *années* & *mois*, de la

durée du vrai triomphe des femmes. Dans la dernière *Juvénale*, le *Hibou* ressasse tout ce que l'Auteur a rêvé dans un autre ouvrage, sur ce qu'il nomme *la nécessité* & *la légitimité* de la prostitution; sur les moyens qu'il a si heureusement imaginés pour ôter à l'état de fille publique « tout ce qui » en fait un crime, une dégradation, » une infamie » Il y transcrit les statuts de ses *Parthénions* où ce commerce se feroit en toute honnêteté, & même avec tout l'honneur que comporte un établissement moral & patriotique. Il pousse le zèle jusqu'à souhaiter qu'il y en ait dans toutes les Villes, & son ardent amour pour l'humanité lui fait proférer de très-verbeuses malédictions & imprécations contre les *Préjugistes*, *Moralistes*, & *Feuillistes* qui ne seront pas de son avis.

En revenant sur l'ensemble de cette production monstrueuse, on est sincèrement affligé de voir l'emploi que fait de ses talens » un Ecrivain ori- » ginal, doué d'une imagination vive » & facile, un Ecrivain très-instruit, » qui sçait penser, & qui a des idées à

» lui. » C'eſt ce que je vous en diſois, la juſtice que je lui rendois, en 1779, au ſujet de ce même *Payſan perverti*, dans l'extrait d'un autre de ſes nombreux ouvrages. On regrette beaucoup quelques bonnes & belles parties perdues dans ce fatras qui trop ſouvent même ſeroit nommé avec plus de juſteſſe un bourbier. En reconnoiſſant que l'Auteur a quelquefois des ſueurs de génie, en eſtimant ſes intentions, plus pures que ſes œuvres, on eſt déſolé de ne pouvoir faire de ces quatre volumes qu'une annonce motivée & impartiale qui ſerve de préſervatif pour des lecteurs délicats, des pères, des mères qui ont encore des mœurs.

Dum ſpectant oculi læſos, læduntur & ipſi.

Je ſuis, &c.



COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont remis au Théâtre *Olympie*, Tragédie de *Voltaire*. Cette pièce, que les bons Acteurs n'avoient pu faire réussir, n'a pas eu plus de succès à cette reprise. Cela est étonnant ; car tout ce qu'on aime aujourd'hui au Spectacle, y est prodigué ; grand appareil, décorations fastueuses, coups de théâtre dès le premier Acte, situations merveilleuses, reconnoissances miraculeuses, cérémonies pompeuses, combats de toute espèce, beaucoup de bruit & de fracas, mouvement perpétuel ; en un mot, toute la charlatanerie de la Scène y est étalée avec profusion ; & par-dessus tout cela, un magnifique bûcher très-bien allumé, pour réchauffer le dénouement. Le bûcher de *la Veuve du Malabar* a été plus heureux ; soit qu'une Héroïne, arrachée aux flammes par son Amant, soit plus intéressante que celle qui s'y précipite pour se dérober au sien ;

soit que le public, plus indulgent pour l'Auteur dont il attend le moins, permette à M. *Lemierre* des moyens qu'il ne pardonne pas à un *Voltaire*.

Toutes les invraisemblances les plus romanesques sont accumulées dans *Olympie*. Figurez-vous un *Cassandre*, empoisonneur d'*Alexandre le Grand*, meurtrier de *Statira*, épouse de ce Héros; ce *Cassandre* est amoureux d'*Olympie*, fille du même *Alexandre* & de *Statira* : mais vous pensez bien que cette fille ne connoît point de quel sang elle est née; elle a été enlevée tout enfant, & élevée avec la plus grande tendresse par l'empoisonneur de son père & le meurtrier de sa mère. Sitôt qu'elle est nubile, *Cassandre*, qui veut l'épouser, se sent des remords de ses anciens crimes; il vient se faire initier au Temple d'Ephèse, & se confesser de ses forfaits à l'*Hyérophante*, afin d'en obtenir l'expiation : mais pourquoi y faire venir *Olympie*, qui n'a rien à expier? Au reste, il faut croire que la confession de *Cassandre* n'est pas bien exacte; car, s'il eut dit au Grand Prêtre qu'il

avoit empoisonné le père & assassiné sa mère de celle qu'il veut épouser, ce Grand-Prêtre n'auroit peut-être pas cru un tel mariage légitime ; quoi qu'il en soit, *Cassandre* assez mal confessé, dès la quatrième scène du premier acte, fait dans le temple la cérémonie de ses fiançailles avec *Olympie*. Mais il faut savoir que *Cassandre* a pour rival *Antigonus* ; celui-ci, qui ne voit dans *Olympie* qu'une esclave jeune & belle, croit pouvoir sans conséquence en passer sa fantaisie, & vient la demander sans façon à son rival, à l'instant même que les fiançailles se préparent. *Cassandre* lui dit d'attendre un moment, & qu'il lui fera voir s'il peut lui céder cette esclave. A l'instant le temple s'ouvre, & *Antigonus* voit les deux amans à l'autel, qui se jurent promesse de mariage ; car ce n'est pas encore la véritable cérémonie d'un mariage parfait. *Antigonus* est furieux, & se doute bien qu'*Olympie* est autre chose qu'une esclave.

Pour achever la cérémonie du mariage, il faut qu'*Olympie* soit encore

présentée à l'autel par une des anciennes Prêtresses que le sort aura choisie. Le sort a nommé *Arzane*. Vous vous doutez bien que *Statira* n'étoit pas morte des coups de son meurtrier, & qu'elle se retrouveroit quand il en seroit temps ; vous ne vous trompiez pas ; *Arzane* & *Statira* sont la même personne, il y a 15 ans que la veuve d'*Alexandre* s'est retirée dans le temple, sans qu'elle ait découvert son secret à qui que ce soit, pas même à l'*Hyérophante* ; elle n'a jusqu'ici rempli aucune des cérémonies, & le sort est tombé sur elle précisément dans cette occasion, où son meurtrier doit épouser sa fille. Jamais Poëte tragique n'a été mieux servi par le sort, que *Voltaire*. Avant de remplir sa fonction, *Statira* est obligée de révéler au Grand-Prêtre un secret qu'elle lui a caché quinze ans, & de déclarer qui elle est. Elle se fait donc connoître. Jugez de son horreur, quand elle apprend que c'est pour *Cassandre* qu'elle va s'acquitter de son sacré ministère ; elle ignore à la vérité que celle qu'il épouse est sa fille ; mais elle voudroit bien ne pas

offrir aux Dieux les vœux de son assassin & de l'empoisonneur de son époux. Le Grand-Prêtre lui dit qu'elle ne peut s'en dispenser, & lui prêche le pardon des injures: c'est un bien bon-homme que cet *Hyérophante*. *Olympie* vient trouver *Statira*; cette entrevue, à ce que dit le Poëte, fait *trembler le Théâtre*; ce qui ajoute infiniment au pathétique de cette reconnoissance; car la mère & la fille se reconnoissent tout de suite par sympathie; ce qui est confirmé aussi-tôt par le Grand-Prêtre, qui vient leur apprendre qu'*Antigonus* a découvert, on ne sait comment, que la jeune esclave est fille d'*Alexandre*, & que *Cassandre* lui-même en est convenu par bonté d'ame.

Voilà de terribles empêchements pour le mariage; nos deux amans n'en auront eu que l'avant-goût, & ils en feront pour leurs fiançailles. *Cassandre* néanmoins vient dans le temple, bien résolu de faire valoir ses droits; il cause tranquillement avec le Grand-Prêtre, qui, en homme discret, ne lui dit rien de la reconnoissance de *Statira* &

d'*Olympie*. *Cassandre* demande à être marié, & le Grand-Prêtre lui promet de prier dieu pour lui. Autre reconnoissance entre *Statira* & *Cassandre* qui est bien étonné de cette apparition. La mère l'accable d'imprécations; la fille lui défend de prétendre à sa main; & *Cassandre* persiste à croire que ce mariage est très-faisable, que c'est même le seul moyen de les réconcilier, & d'appaiser les mânes d'*Alexandre*. On ne l'écoute pas, & dès qu'il est sorti, *Antigonus* vient à son tour offrir ses services à *Statira*. Celle-ci lui offre la main de sa fille, s'il veut la venger de son assassin; l'offre est acceptée, il n'y a qu'une difficulté, c'est qu'*Olympie* ne veut point d'*Antigonus*, & qu'au fond du cœur, elle aime toujours *Cassandre*; car on ne se défait pas aisément de son amour pour l'empoisonneur de son père, & pour l'assassin de sa mère.

Les deux rivaux se rencontrent dans le temple; & comme la place est très-commode pour se battre, ils mettent l'épée à la main. L'*Hyérophante* & tous les prêtres accourent pour les séparer.

comme de raison, & leur font remarquer qu'il n'y a pas d'exemple que deux amans rivaux aient jamais choisi une église pour se battre en duel; qu'au reste, ils doivent attendre la décision de *Statira*, qui seule a le droit de donner un époux à sa fille. *Antigonus* ne demande pas mieux, & sort très-content; mais *Cassandre* prend un autre parti, c'est d'enlever *Olympie* du temple, & comme elle paroît fort à propos; il veut user de violence pour l'arracher de cet asyle sacré; elle crie, elle résiste, puis elle lui dit des douceurs; & tandis qu'il perd le temps à l'écouter, on vient lui apprendre qu'*Antigonus*, à la tête de ses soldats, assiége la porte du temple. *Cassandre* court rejoindre ses amis pour combattre son rival. Pendant tout ce temps-là, que fait *Statira*? Comme elle voit que sa présence est très embarrassante, & que, tant qu'elle vivra, il est impossible d'amener un dénouement à tout ceci, elle prend son parti, & se tue elle-même, en faisant dire à sa fille d'épouser *Antigonus*.

Olympie a bien un autre projet en tête : elle n'épousera ni *Antigonus* qu'elle haït, ni *Cassandre* qu'elle aime ; elle fait préparer avec beaucoup de pompe, les funérailles de sa mère, sans oublier le bûcher enflammé ; & en présence de ses deux Amans, en présence des Prêtres & des Prêtresses, elle monte sur l'estrade de l'autel, comme pour offrir ses offrandes aux mânes de *Statira*, se frappe d'un poignard, & se jette en même temps dans les flammes du bûcher. *Cassandre* court pour la secourir, il n'est plus temps ; mais comme il n'a pas envie de se brûler, il ne se jette pas après elle, il revient sur le devant de la scène pour se poignarder. Il conseille à *Antigonus* d'en faire autant. Celui ci trouve que ce n'est pas là peine, & il termine la pièce par de graves réflexions contre la Providence.

Le style & la versification répondent en général à un si beau plan. On ne retrouve plus, dans cette pièce, qu'un pinceau usé, une touche décolorée ; la manière expéditive de *Voltaire*, y paroît dans tout son abandon

& toute sa négligence. Il écrivoit par jour deux ou trois cents vers comme ceux-ci :

...... Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olympie abuse contre vous,
Il *anime* le peuple, Ephese est alarmée.
De la Religion la fureur *animée*,
Qu'Antigonus méprise, & qu'il sçait exercer,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

Olympie ne s'exprime pas mieux :

Je trouvois une mère, en ce séjour d'effroi ;
Elle est morte en mes bras, elle est morte pour moi.
Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée ;
Epousez Antigone, & je meurs consolée.
Alors elle agonise ; & moi, pour l'achever,
Je la refuse.

Le reste de la pièce est à-peu-près sur le même ton. Cependant on re-

connoît à quelques traits épars, le maître de la nouvelle Ecole, sur-tout dans les sentences.

Hélas! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvroit ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendroit dans ce Temple encenser les Autels?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels....
. . . .
Au Dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des *grands* Rois prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les appaiser;
Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.

Je trouve encore quatre vers d'un autre genre, qui sont également tournés, & faits avec chaleur.

Que peut donc sur moi-même une foible mortelle ?
Je déchire en pleurant ma blessure cruelle ;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

Une vingtaine de beaux vers ne suffisent pas pour faire réussir une pareille Tragédie. Cependant, combien en voyons-nous qui réussissent, & dont on ne pourroit pas citer vingt beaux vers !

Je suis, &c.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, ce 21 Mars 1787.

C'EST avec beaucoup de surprise, Monsieur, que je viens de lire dans le N°. 12 de l'*Année Littéraire*, une Lettre écrite de Versailles & datée

du 15 de ce mois, dans laquelle on altère les faits relatifs à la première représentation des *Rivales*. Comme je suis l'Auteur des paroles de cet Opéra, permettez que je consigne mes réclamations dans le même Journal.

L'Amateur de Musique qu'on désigne dans cette Lettre, est M. *Simon*, Maître de Clavecin de la Famille Royale. Son talent & son honnêteté sont connus depuis long temps, & lorsqu'il me pria de parodier les *Donne Rivali* sur la Musique de M. *Cimmarosa*, j'y consentis d'autant plus volontiers, que les noms de ces deux Artistes m'inspirèrent la plus grande confiance. Il est donc vrai que nous avions fait cet Ouvrage pour l'Académie Royale de Musique; que les partitions même en ont été copiées aux frais de l'administration; & qu'*ennuyés des longueurs que nous avons eu à essuyer, nous nous sommes adressés aux Comédiens de Versailles*; mais il ne l'est point que *notre tentative n'ait pas été heureuse*; je m'explique. Les paroles n'étant qu'une imitation presque servile d'un mauvais Poëme italien,

qu'on m'avoit donné à parodier, ne pouvoient point réussir, & elles n'ont point réussi ; mais la Musique de *Cimmarosa* n'a pas excité moins d'admiration & d'enthousiasme que celle de *Paësiello*. L'Opéra des *Rivales* est en deux actes fort longs : il renferme dix huit morceaux de Musique, en comptant les deux finales ; & il n'y a pas un de ces morceaux qui n'ait été applaudi avec transport. La finale du premier acte a paru sur tout d'une beauté ravissante : on y a remarqué la même fraîcheur de coloris, la même flexibilité de talent, la même suavité d'expression, si je puis me servir de ce terme, que dans ce fameux septuor de *Théodore*. Mlle *Lillier* a chanté à merveille l'Ariette : *Je suis digne de ta flamme*, & l'eût-elle mal rendue, cette Ariette est si passionnée & si touchante, qu'elle n'en auroit pas moins ému & attendri jusqu'aux larmes, tous les spectateurs. J'en ai vu plusieurs qui s'essuyoient les yeux, quoiqu'ils n'entendissent les paroles qu'à peine. La Musique de *Cimmarosa* s'est fait jour à travers ma foible Poë-

ſe, comme on voit les rayons du Soleil percer les nuages les plus obſcurs; & les ſons victorieux de cette Muſique enchantereſſe, ont fait retentir dans tous les cœurs, tantôt l'accent de la tendreſſe, tantôt les cris du déſeſpoir, & toujours & preſque toujours la voix mélodieuſe du ſentiment.

Puiſque cette Muſique a paru ſi ſublime, me direz-vous, Monſieur, pourquoi n'avez-vous pas fait enſorte que votre Poëme l'égalât? Hélas! le pouvois-je? je me ſuis cru obligé de parodier pour ne pas faire *déjouer* cette Muſique, pour éviter les diſſonnances, les diſparates & les contre-ſens; & ne ſavez-vous pas, Monſieur, ce que c'eſt qu'une Parodie? Traiter un ſujet que je n'avois point choiſi, m'aſſervir à des idées étrangères, à une marche inuſitée & bizarre, que dis-je? obéir dans mes Ariettes aux formes douces ou fières d'une Muſique impérieuſe, qui réprimoit à chaque inſtant l'eſſor de mon imagination & me contenoit dans les bornes les plus étroites; placer un dactyle

sous des doubles croches, un spondée sous une ronde ou une blanche, saccader, briser la mesure de mes vers, les couper au tiers, au milieu, aux deux tiers pour les marier à des sons correspondans, & pour unir par un solide lien mes périodes esclaves aux phrases cadencées qui les dominoient; voilà ce que je devois faire, & voilà ce que j'ai fait. Jugez du nombre de mes entraves, de la pesanteur de mes chaînes, & s'il est facile de danser sur la corde, lorsqu'on a un boulet de canon suspendu à chaque pied.

J'aurois mieux fait sans doute de ne point me charger d'un si pénible & si stérile travail; mais une souveraine adorée; mais l'auguste Protectrice des talens & des Arts désiroit d'entendre la Musique de *Cimmarosa* sur le Théâtre de Versailles. Il falloit pour cela, adapter à cette Musique, des paroles françoises. Elle a honoré la première représentation des *Rivales*, de sa présence & de son suffrage: & à quoi ne se résout-on pas pour voir le sourire de l'indulgence sur les lèvres de la beauté!

On ajoute, Monsieur, dans la Lettre qui vous est adressée, que Monsieur *Simon ne s'étant point tenu pour battu, a formé une nouvelle Compagnie Poëtique.* Je ne doute point que les actions de cette Compagnie n'eussent plus de cours que les miennes à la bourse dramatique de Versailles ; mais ce fait est malheureusement dénué de toute vraisemblance ; & il me sera facile de le prouver. Après la première représentation des *Rivales*, je me mis à corriger, sous les yeux même de M. *Simon*, les endroits de mon Poëme qui avoient déplu ; & étonné de ma facilité, il m'écrivit lorsque je fus de retour à Paris.

» Vous avez fait un chef d'œuvre » de talent & d'adresse dans votre » dernière finale ; j'en suis encore dans » l'enchantement : mes jours gras se » passent dans ma chambre à faire » usage de vos changemens ; & pour » m'en venger, je vous envoie de » nouveau l'*Enfer* à parodier ; mais » comme je suis plus sûr de vous que » de moi, je dors tranquille, &c ».

L'Opéra des *Rivales* a été repré-

senté pour la première fois le 8 Février, & la Lettre d'où ce fragment est tiré, est datée du 19 du même Mois qui étoit le lundi gras: il n'y a donc pas apparence qu'on agiote mes effets Poëtiques au profit d'un autre, & que M. *Simon* n'en reconnoisse pas la valeur, après les avoir endossés d'une manière si flatteuse.

Plaisanterie à part, il est je crois, nécessaire, Monsieur, que vous donniez à ma Lettre une prompte publication, non pour me venger moi de deux inculpations hazardées; ce n'est pas moi qui me plains, puisque j'avoue qu'on m'a fait justice, mais pour prévenir les atteintes fâcheuses qu'elles pourroient porter à la gloire de M. *Cimmarosa*, qui est absent, & qui ne peut se défendre. Je me serois tû, s'il avoit pu répondre lui-même: disons mieux; son admirable ouvrage répondra tôt ou tard pour lui, à Rome, où l'on est si difficile, & où l'on a le droit de l'être, il a eu le plus grand succès sur le Théâtre d'Argentine, & il n'en auroit point en France! Non, non; la chose est impossible. Les paroles

de *Théodore*, sur lesquelles je ne prononce pas, n'ont point tué la Musique de *Paesiello*; celle de *Cimmarosa* ne recevra point la mort de la Comédie des *Rivales*, quoique cette Comédie n'ait sur la pièce de *Théodore* que le très-foible avantage d'être écrite en vers. M. *Cimmarosa* est un Etranger d'ailleurs; & ce seroit, en quelque sorte, violer l'hospitalité que de refuser à son talent, l'accueil honorable & précieux qu'il mérite. On disoit autrefois, en parlant d'un infortuné: *res est sacra miser*. Ne devroit-on pas aussi le dire d'un Etranger, sur-tout lorsqu'il a du génie?

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur. *Le Chlier.* DE CUBIERES.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE XI.

Comparaison de deux Traductions nouvelles des Catilinaires.

Nous avons rendu compte, il y a trois ou quatre mois, de quelques *discours choisis* de *Cicéron*, traduits par M. l'Abbé *Auger;* & plus récemment de plusieurs harangues du même Orateur, traduites par M. *Clément*. Dans ce concours de traductions, les deux Auteurs ne se sont rencontrés que pour *les Catilinaires*; & nous avons cru devoir réserver un article à part, afin de les comparer ensemble.

Comme nous n'avions pas encore une traduction passable des Plaidoyers & des Harangues de *Cicéron*, & que l'Abbé *d'Olivet*, écrivain très-estimé, avoit à peu près échoué dans cette entreprise, où ses tentatives se bornèrent à ces mêmes discours contre *Catilina*; on s'étoit accoutumé à croire qu'il n'étoit presque pas possible de faire passer heureusement dans notre langue l'éloquence de l'Orateur latin. Voici deux Littérateurs connus qui s'avancent pour combattre la prévention générale : ils doivent tous deux être instruits des difficultés de ce genre de travail ; l'un s'étant exercé toute sa vie à traduire, & l'autre s'étant montré l'admirateur & le défenseur des anciens. Voyons lequel des deux aura vaincu ces difficultés avec le plus de succès, ou pour mieux dire, aura succombé le moins souvent dans une lutte si laborieuse & si pénible.

La première chose qu'on doit chercher à rendre dans l'Auteur qu'on traduit, c'est le mouvement de son style ; car ce mouvement est le caractère le plus distinctif de son génie,

c'eſt l'ame de ſon talent. Si vous lui ôtez cette ame, votre traduction n'offre plus qu'un cadavre. Dans un Orateur ſur-tout, le mouvement qu'il emploie détermine le ſens général de ſon diſcours. Si l'indignation le fait parler, la véhémence donnera aux différentes parties de ſa harangue, une autre diſpoſition, un enchaînement de penſées bien différent, que s'il étoit inſpiré & conduit par un ſentiment plus tranquille & plus doux. Ainſi, vous pourriez traduire exactement chacune de ſes penſées & de ſes expreſſions, ſans en avoir fait connoître le véritable ſens; parce que vous auriez manqué le mouvement qu'il leur a imprimé, & qui les enchaîne les unes aux autres dans l'ordre où il vouloit qu'elles fiſſent le plus d'effet. Le mouvement ôté, l'effet ceſſe avec lui. Ce qu'on trouve de plus difficile en traduiſant, ce ſont les tranſitions & la liaiſon des phraſes. On ne les rendra jamais d'une manière naturelle, ſi l'on n'a bien ſaiſi le mouvement de ſon Auteur. Avec ce mouvement, tout marche, tout ſe

lie, tout va de ſuite, tout s'éclaircit; ſans cela, on eſt tout étonné qu'un traducteur, quoique fidèle & clair dans le ſens des mots, ne ſoit preſque pas intelligible dans le ſens général & dans l'enſemble du diſcours.

Du mouvement naît l'harmonie. Les belles & nombreuſes périodes de *Ciceron* tiennent au mouvement de ſon ſtyle : ſans ce mouvement & cette harmonie vous n'aurez plus aucune idée de ſon éloquence, & il ne faut pas croire que notre langne répugne, autant qu'on le dit, à ce ſtyle nombreux & périodique. Cette qualité tient plutôt au caractère des Ecrivains qu'à celui de la langue. Tout Orateur véhément & paſſionné a une élocution nombreuſe; & l'on trouveroit dans *Jean-Jacques Rouſſeau* des périodes auſſi longues que dans *Ciceron*. Toutes les fois que de longues périodes vous paroîtront lâches & languiſſantes, remarquez bien que l'Auteur les a faites à froid, & que ſon ſtyle ſe traîne & languit, faute de mouvement

Tel eſt donc l'objet eſſentiel auquel doit s'attacher un Traducteur.

Après cela, l'élégance, le choix, la hardiesse des expressions ne lui coûteront presque plus rien; car en se pénétrant de cette ame qui animoit son Auteur, il verra que les expressions les plus convenables naissent, sans beaucoup d'effort, d'un sentiment naturel & vrai. Tout ceci doit s'entendre avec les restrictions qu'exigent nécessairement le génie différent des Nations, le génie des langues, & le génie du Traducteur; car il faudroit que tout cela fut égal à-peu-près, afin qu'une traduction valût un original. Mais en ne jugeant de toutes ces choses que d'une maniére relative, on verra que le Traducteur le plus fidéle & le moins inégal à son Auteur, sera celui qui l'aura le plus vivement senti, qui en aura suivi l'impulsion, & qui aura le mieux partagé tous ses mouvemens.

D'après ces réflexions & ces principes, comparons les deux nouvelles traductions des *Catilinaires*. On sçait que la véhémence est le caractère principal de la première harangue; c'est une invective continuelle contre

Catilina, & une invective adressée à lui-même, avec les apostrophes de la plus vive indignation. L'Orateur Consul se reproche de n'avoir pas arrêté ses complots parricides, en lui faisant subir la mort qu'il méritoit, il dit :

» Si à l'instant, *Catilina*, je m'assu-
» rois de vous, je vous faisois mourir,
» j'aurois peut-être lieu de craindre
» que les gens de bien ne me repro-
» chassent d'avoir usé de lenteur ;
» mais personne ne m'accuseroit de
» cruauté. Ce que j'aurois dû faire,
» il y a long-temps, j'ai mes raisons
» pour le différer encore. Je vous
» ferai mourir, mais lorsqu'il n'y aura
» pas d'hommes assez méchans, assez
» pervers, assez semblables à vous
» pour ne pas applaudir à ma conduite :
» tant qu'il restera quelqu'un qui ose
» vous défendre, vous vivrez ; mais
» vous vivrez comme aujourd'hui,
» environné d'une garde forte & nom-
» breuse, que j'ai posée moi-même
» pour arrêter vos entreprises contre
» la République. Par-tout il y aura des
» yeux & des oreilles, pour observer

» & pour entendre, comme on a fait
» jusqu'ici à votre insçu, tous vos
» discours & toutes vos démarches.
» En effet, *Catilina*, qu'attendez-vous
» encore, puisque vos complots ne
» peuvent être voilés par les ténèbres
» de la nuit, puisque le secret de votre
» conjuration ne peut être retenu dans
» les murs où vous prétendez le ren-
» fermer, puisque tout perce, tout est
» éclairé ? Changez de résolution,
» croyez-moi ; renoncez aux meurtres
» & aux incendies. Vous êtes pris de
» toutes parts ; tous vos dessins sont
» pour nous plus clairs que le jour.
» Voulez-vous en suivre avec moi le
» détail ? le voici. &c. ».

La Traduction qu'on vient de lire est celle de M. l'Abbé *Auger*. Passons à celle de M. *Clément*.

» Si, dans l'instant *Catilina*, j'or-
» donne qu'on vous arrête & qu'on
» vous donne la mort ; la seule chose
» que j'aye à craindre sans doute, ce
» n'est pas qu'on me reproche d'avoir
» été trop sévère, mais de l'avoir été
» trop tard. J'ai mes raisons pourtant,
» après un trop long délai, pour dif-

» férer encore. Vous recevrez la
» mort enfin, lorsqu'il n'y aura pas un
» seul citoyen, si méchant, si cor-
» rompu, si semblable à vous qu'il
» puisse être, qui ne soit forcé d'avouer
» que vous la méritiez. Aussi long-
» temps qu'il se trouvera quelqu'un
» qui ose vous défendre, vous vivrez;
» mais comme vous vivez maintenant,
» assiégé de mes surveillans & de mes
» soldats, qui arrêteront tous vos
» mouvemens: j'aurai autour de vous,
» comme j'en ai eu jusqu'ici, des
» yeux & des oreilles que vous n'ap-
» percevrez point, qui épieront vos
» pas & vos discours, à qui vous ne
» pourrez échapper. Et qu'espérez-
» vous encore, *Catilina*, puisque les
» ténèbres de la nuit n'ont pu nous
» cacher vos assemblées criminelles;
» puisqu'à travers les murs mêmes de
» votre maison, la voix de votre con-
» juration a percé jusqu'à nous; puis-
» que tout est découvert, que tout a
» éclaté? changez de pensée, croyez-
» moi? laissez-là vos projets de meur-
» tre & d'incendie; nous vous tenons
» de tous côtés, tous vos complots

» nous sont dévoilés & plus clairs » que le jour; en voulez-vous la » preuve? &c. ».

Nous avons des raisons particulières qui nous empêchent de faire aucune remarque sur ces deux traductions; nous laissons au lecteur à les faire lui-même, à confronter les copies avec l'original, & à prononcer. Nous rapporterons de même quelques autres passages, & d'après ces différentes citations, les connoisseurs pourront porter leur jugement, & décider lequel des deux interprètes a le mieux réussi.

Traduction de M. l'Abbé Auger.

» Vos actions, vos projets, vos » pensées même, je les entends, je » les vois, je les connois parfaitement. » Rappellez-vous enfin ce qui se » passa l'avant-dernière nuit; vous » verrez que j'ai beaucoup plus de » vigilance pour sauver la Républi- » que, que vous pour la perdre. Je » dis donc que l'avant-dernière nuit, » (je m'explique clairement), vous

» vintes dans la maison de *Lecca*, où
» se rendirent plusieurs des complices
» de votre fureur & de votre scélératesse.
» Osez-vous en disconvenir?
» que ne répondez-vous? je vous
» confonds, si vous le niez; car j'en
» vois ici dans le Sénat qui étoient
» de cette assemblée. Où sommes-nous,
» Dieux immortels? quelle
» ville habitons-nous? quelle est notre
» République? ici, oui, ici, au milieu
» de nous, pères conscrits, dans cette
» compagnie la plus respectable, la
» plus auguste de l'univers, il en est
» qui méditent votre mort & la
» mienne, la ruine de cette Ville &
» celle du monde entier. Je les vois,
» je suis Consul, je prends leurs avis,
» & des hommes qu'il faudroit exterminer
» avec le fer, je crains même de
» les blesser par de simples paroles ».

Traduction de M. Clément.

» Tout ce que vous faites, tout
» ce que vous projettez, tout ce que
» vous avez dans l'ame, je l'entends,
» je le vois, je le sçais. Voulez-vous

» enfin que je vous dise ce que vous
» avez fait la nuit d'avant-hier? vous
» verrez que je veille encore plus
» ardemment pour le salut de la
» République, que vous pour sa ruine.
» Je dis que, la nuit d'avant-hier,
» vous vous rendîtes dans la maison
» du Sénateur *Lecca*; c'est m'énoncer
» assez clairement; que là se rendirent
» aussi plusieurs de vos complices.
» Oserez-vous le nier? que ne répon-
» dez-vous? je puis vous en convain-
» cre, si vous me démentez; car je
» vois dans le Sénat des gens qui s'y
» trouvèrent avec vous. Dieux im-
» mortels! où sommes-nous? qu'est
» devenue la République? avec quels
» citoyens vivons-nous? ici, ici
» même, aux milieu de nous, pères
» conscrits, dans ce lieu auguste & le
» plus saint de l'univers, se trouvent
» des hommes qui conspirent votre
» mort & la mienne, la perte de Rome
» & du monde entier. Moi, Consul,
» je les vois, & je prends leurs avis
» sur cette conspiration; & quand je
» devrois avoir fait couler leur sang,

» ma voix craint de les blesser & les
» épargne encore. »

Troisième morceau de la première *Catilinaire*. L'Orateur engage *Catilina* s'éloigner de Rome par un exil volontaire. C'est toujours par la traduction de M. l'Abbé *Auger* que nous commençons.

» En effet, *Catilina*, qu'est-ce qui
» peut vous plaire encore dans une
» Ville, où, excepté tout ce ramas
» d'hommes pervers, vos complices,
» il n'est personne qui ne vous crai-
» gne, personne qui ne vous déteste!
» quelle flétrissure n'ont point impri-
» mée sur votre vie vos désordres
» domestiques? de quel opprobre
» votre conduite privée n'a-t-elle point
» chargé votre public deshonneur?
» cessâtes-vous jamais de livrer vos
» yeux à toutes les sortes des volup-
» tés, vos mains à toute espèce d'assas-
» sinats, votre personne entière aux
» infamies de tous les genres? Parmi
» les jeunes gens pris dans vos filets
» à l'amorce du plaisir, quel est celui
» que vous n'ayez pas servi dans ses
» vengeances atroces, ou guidé dans

» ſes honteuſes paſſions ? tout récem-
» ment encore, lorſqu'en vous défai-
» ſant d'une première épouſe, vous
» fites place à une ſeconde, n'avez-
» vous pas mis le comble à ce crime
» par un autre crime inoui ? (1) je le
» paſſe ſous ſilence, & je veux bien
» qu'on le taiſe, afin qu'il ne ſoit pas
» dit qu'une action auſſi horrible,
» ait été commiſe dans cette Ville,
» ou ſoit reſtée impunie. ».

Traduction du même morceau, par M. Clément

» Qu'y a-t-il en effet, *Catilina*,
» qui puiſſe tant vous plaire dans une
» Ville, où vous ne trouvez perſonne,
» excepté vos complices, perſonne
» qui ne vous craigne & ne vous
» déteſte ? de quelles taches d'op-
» probre n'avez-vous pas ſouillé
» votre vie ? quels titres infâmes ne
» ſont pas attachés à votre nom ? de

---

(1) Salluſte dit que Catilina tua le fils qu'il avoit eu de ſa première femme, ne pouvant épouſer Aurélia Oreſtilla qu'à cette condition.

» quels crimes, de quelles débauches, » vos yeux, vos mains, toute votre » personne n'est elle pas souillée ? » parmi tous ces jeunes gens que vos » séductions ont corrompus, quel est » celui à qui vous n'ayez pas off » ou le poignard de la vengeanc » ou le flambeau de l'impudicité. » Tout récemment encore, lorsque, » par le meurtre de votre première » femme, vous avez fait place dans » votre lit à une nouvelle épouse, » n'avez-vous pas mis le comble à ce » crime, par un autre crime à peine » croyable dont je ne parlerai point, » & qu'il faudroit ensevelir dans un » silence éternel, pour laisser ignorer » qu'un forfait si horrible ait été » commis dans Rome, & n'ait pas » été puni. ».

Le passage suivant est tiré de la seconde harangue, prononcée devant le peuple, après que *Catilina* fut sorti de Rome. Nous avons choisi ce passage un peu long, afin de n'en citer plus qu'un seul, & qu'on pût mieux juger quelle est la traduction dont la marche est la plus soutenue, les tons les plus

variés, l'expression la plus élégante, ou la plus énergique, & la coupe des phrases la mieux entendue & la plus harmonieuse.

Traduction de M. l'Abbé Auger.

« J'ai obtenu enfin ce que je désirois ; vous ne pouvez plus douter » maintenant qu'il n'existe une conjuration formée contre la République : » à moins qu'on ne prétende que les » fidèles imitateurs de *Catilina* ne » soient pas ses partisans. La douceur n'est plus de saison ; il faut » de la sévérité. Cependant j'ai encore une grace à accorder aux coupables ; qu'ils se retirent ; qu'ils » partent ; qu'ils ne laissent pas *Catilina* » languir en leur absence & secher » d'ennui. Je leur enseignerai le chemin ; il est parti par la voie Aurelie : » s'ils veulent se hâter, ils pourront » le rejoindre ce soir. Que Rome » seroit heureuse, si elle avoit jetté » hors de son sein tous ces hommes » perdus, l'opprobre de la patrie ! » Purgée seulement de leur chef, elle

» me paroît soulagée & reprendre des » forces. Quel crime en effet, quelle » horreur peut-on imaginer dont » *Catilina* n'ait pas conçu l'idée? Est- » il dans l'Italie un empoisonneur, » un gladiateur, un brigand, un » assassin, un parricide, un faussaire, » un libertin, un suborneur, un dissi- » pateur, un séducteur, une femme » prostituée, un corrupteur de jeu- » nesse, un homme corrompu, un » scélérat enfin & un pervers, qui » n'avoue avoir vécu avec *Catilina* » dans la plus grande familiarité? » Qu'on me cite dans ces dernières » années, un meurtre, une infamie » dont il n'ait été l'auteur ou le » complice? Qui jamais eut plus » d'artifice pour séduire la jeunesse? » Les uns étoient l'objet de ses désirs » honteux; il étoit le ministre des » infames passions des autres; il pro- » mettoit à ceux-ci la jouissance de » leurs amours, à ceux-là la mort » de leurs pères; peu content de les » exciter au crime, il les secondoit » encore. Mais avec quelle prompti- » tude n'avoit-il pas ramassé un nom-

» bre infini de scélérats, soit dans la
» Ville, soit dans la campagne? Pas
» un homme obéré, ni dans Rome,
» ni dans aucun coin de l'Italie, qu'il
» n'ait fait entrer dans cette horrible
» conspiration. Et pour prouver qu'il
» prend tous les caractères suivant les
» circonstances, sçachez qu'il n'est
» pas de gladiateur audacieux & dé-
» terminé, qui ne convienne de son
» intimité avec *Catilina*; qu'il n'est
» pas d'histrion vicieux & efféminé,
» qui ne se vante d'avoir été le compa-
» gnon de ses plaisirs. Et ce même
» homme qui, par ses excès en tout
» genre, avoit acquis l'habitude de
» supporter le froid, la faim, la soif,
» les veilles, étoit célébré par ses
» complices, comme une ame forte,
» parce qu'il dissipoit dans le crime
» & dans la débauche les moyens
» de la vertu & les ressources du
» courage. O si tous ses partisans le
» rejoignoient, si cette troupe impure
» d'hommes désespérés sortoit de la
» Ville, quel bonheur pour nous &
» pour la République! Quelle gloire
» pour mon Consulat! Leur dissolu-

» tion a franchi toutes bornes ; leur
» audace est inouïe, elle n'est plus
» supportable ; ils ne respirent que
» meurtres, qu'incendies, que rapines.
» Ils ont dissipé leur patrimoine,
» consumé leurs biens : depuis long-
» temps leur fortune est épuisée ; le
» crédit même leur manque ; & ce-
» pendant ils conservent les mêmes
» désirs qu'ils avoient dans l'abon-
» dance. Si dans les festins & le jeu,
» ils se proposoient seulement le plai-
» sir de la table & des femmes, quoi-
» qu'on n'en pût rien espérer de bon ;
» on les souffriroit ; mais qui peut
» souffrir que les plus lâches des
» hommes dressent des embûches aux
» plus courageux, les plus insensés
» aux plus sages, les plus intempérans
» aux plus sobres, les plus endormis
» aux plus vigilans ? Languissamment
» couchés, dans leurs festins dissolus,
» dans les embrassemens des femmes
» impudiques, abrutis par le vin,
» regorgeant de viandes, couronnés
» de fleurs, inondés de parfums,
» épuisés de plaisirs & de débauches,
» ils concertent les moyens de brûler

» Rome & d'égorger les citoyens
» vertueux ; leur bouche impure vo-
» mit des projets d'incendie & de
» carnage ».

Ici l'Orateur entre dans le détail des différentes classes d'hommes qui composoient le corps des conjurés, & il finit ainsi cette espèce de dénombrement ; c'est toujours M. l'Abbé *Auger* qu'on va lire.

« Ceux que je place les derniers
» de tous, qui le sont en effet, par
» leur petit nombre & par leur genre
» de vie, c'est la vraie troupe de
» *Catilina*, ses gens d'élite, les fa-
» voris de son cœur. C'est cette espèce
» d'hommes que l'on voit la cheve-
» lure si élégamment peignée, sans
» barbe, ou la barbe si proprement
» arrangée, portant de longues tu-
» niques à manches, se parant des
» étoffes les plus fines & les plus
» légères, ne montrant d'ardeur &
» d'activité que dans les festins qu'ils
» prolongent jusqu'au jour. Auprès
» d'eux se sont réunis tous les joueurs
» de profession, tous les adultères, tous
» les impudiques, tous les infâmes.

» Ces jeunes efféminés, si tendres &
» si délicats, n'ont pas appris seule-
» ment à sentir ou à inspirer l'amour,
» à chanter & à danser ; ils sçavent
» manier le poignard & préparer le
» poison. S'ils ne partent & s'ils ne
» périssent, sçachez que, quand *Ca-*
» *tilina* périroit, ils seront pour la
» République une pépinière de *Ca-*
» *tilina*. Les malheureux, que préten-
» dent-ils ? emmeneront-ils leurs
» courtisannes à l'armée ? Pourront-
» ils aussi s'en passer, sur-tout pendant
» de si longues nuits ? Résisteront-ils
» aux frimats & aux neiges de l'Apen-
» nin ? Ils se croient sans doute en
» état de soutenir les rigueurs du
» froid, parce qu'ils sont accoutumés
» à danser nuds dans les festins. O
» Guerre bien formidable que celle où
» des infâmes formeront la Cohorte
» Prétorienne (1) de *Catilina* ! »

---

(1) On appelloit *Cohorte Prétorienne* celle que le Général avoit toujours auprès de lui.

Traduction des mêmes passages, par M. Clément.

» Je suis déja parvenu à ce que je
» m'étois proposé, à vous convaincre
» tous qu'il y a une conjuration mani-
» feste contre la République ; à moins
» qu'on ne veuille dire que des gens
» si semblables à *Catilina*, n'ont point
» les mêmes sentimens que ce perfide.
» Plus d'espoir d'indulgence ; tout
» invite à la rigueur. Je n'ai qu'une
» grace à leur faire ; qu'ils s'éloignent,
» qu'ils partent ; qu'ils ne laissent point
» le malheureux *Catilina* languir en
» leur absence : je leur dirai le che-
» min qu'il a pris ; il est sur la voie
» Aurélia ; s'ils veulent se hâter, ils le
» rejoindront avant la nuit. Heureuse
» la République, quand elle sera pur-
» gée de cette infection ! Déjà elle
» respire, & je la vois soulagée d'avoir
» seulement rejetté de son sein l'in-
» fâme *Catilina*. Quels crimes en effet,
» quelles horreurs peut-on imaginer,
» dont ce monstre ne se soit pas souillé ?
» Y a-t-il dans toute l'Italie, un
» empoisonneur, un gladiateur, un

» brigand, un assassin, un parricide, » un faussaire, un fourbe, un débauché, un libertin, un adultère, une » femme perdue, un corrupteur de » jeunes gens, ou un jeune homme » corrompu, un scélérat enfin, quel » qu'il soit, qui ne convienne d'avoir » été lié avec *Catilina*? Quel meurtre s'est fait, depuis quelques » années, dont il n'ait pas été le » complice? Quelle prostitution dont » il n'ait pas été le ministre? Quel suborneur eut jamais ses talens pour » corrompre la jeunesse? Débauchant » les uns pour lui-même, & servant » aux débauches des autres; promettant à ceux-ci le salaire de leurs » honteuses amours; à ceux-là, la » mort de leurs pères, les encourageant, les aidant au parricide. Voyez » comme en un clin-d'œil, il avoit » attroupé un nombre incroyable de » scélérats, ou de la ville, ou de la » campagne. Pas un homme accablé » de dettes dans Rome, ni dans le » moindre coin de l'Italie, qu'il n'ait » entraîné dans son affreuse conspiration. Et pour vous faire voir comme

» il réunit les goûts les plus opposés,
» il n'est point de gladiateur un peu
» déterminé, qui ne se dise l'ami de
» *Catilina* ; il n'est point de Comé-
» dien libertin & crapuleux, qui ne
» se vante d'avoir vécu avec lui comme
» avec son égal. C'est dans cet exer-
» cice de crime & de débauche, &
» parmi de telles gens, qu'il s'étoit
» acquis la réputation d'homme infa-
» tigable, endurci au froid, à la faim,
» à la soif, à toute sorte de veilles ;
» faisant servir ainsi les instrumens de
» la gloire & de la vertu à l'industrie
» du vice & à l'usage des forfaits. Si
» un tel homme enfin avoit auprès de
» lui tous ceux qui lui ressemblent ; si
» cette foule d'hommes perdus étoient
» sortis de Rome, ô quel bonheur
» pour nous & pour la République !
» ô quelle gloire pour mon Consulat !
» car ce n'est plus parmi eux, une
» licence qui connoisse quelques bor-
» nes ; ce n'est plus une audace qui
» ait quelque chose d'humain & de
» supportable : toutes leurs pensées
» ne sont que des meurtres, des in-
» cendies & des rapines ; ils ont dis-

» ſipé leurs patrimoines ; ils ont » englouti leur fortune ; ſans biens » depuis long-temps, maintenant ſans » crédit ; & comme s'ils avoient la » même abondance, ils conſervent les » mêmes paſſions. Encore s'ils ne » cherchoient à ſe ſatisfaire que dans » les feſtins, le jeu & la débauche ; » quoiqu'il n'y eût rien à eſpérer d'eux, » il faudroit pourtant les ſouffrir, mais » qui ſouffrira que des miſérables, ſans » talens & ſans courage, plongés dans » la pareſſe & la crapule, attentent » au repos & à la ſûreté des gens » d'honneur & des meilleurs citoyens ; » qu'au milieu de leurs orgies, dans » les bras impudiques de leurs maî» treſſes, appeſantis par le vin, excédés » de nourriture, couronnés de fleurs, » inondés de parfums, énervés des » excès de leur incontinence, ils » bégayent entr'eux l'arrêt de notre » mort & l'incendie de Rome . . . .

. . . .

» Enfin ceux que je compte pour » les derniers de tous, comme ils ſont » en effet les derniers des hommes, » ce ſont ces jeunes gens que *Catilina* » s'eſt

» s'est choisi de sa main, qu'il a tou-
» jours à ses côtés; que vous voyez
» parés si proprement, les cheveux si
» bien rangés, sans barbe encore,
» ou rasés avec tant de soin, vêtus
» de longues tuniques & de robes
» flottantes; qui n'ont d'autre métier,
» d'autre fatigue que de passer les
» nuits à table. Parmi eux se trouvent
» tous les joueurs, tous les débau-
» chés, tous les adultères. Ces enfans
» si jolis, délicats, savent encore
» autre chose qu'aimer & être aimés,
» que chanter & danser; ils savent
» manier le poignard, & verser le
« poison. Tant que cette jeunesse ne
» sera pas chassée, ne sera pas extirpée,
« *Catilina* ne fût-il plus, sachez que
» vous aurez dans Rome une pépinière
» de *Catilina*. Mais quelle pitié! de quoi
» s'avisent-ils de songer à la guerre!
» emmeneront-ils avec eux leurs mai-
» tresses dans l'armée? & pourront-ils
» s'en passer, à présent sur-tout que
» les nuits sont si longues? comment
» s'accommoderont-ils des frimats &
» des neiges de l'Apennin? si ce n'est
» peut-être qu'ils se croient en état de

» braver la rigueur du froid, parce
» qu'ils ſont accoutumés à danſer nuds
» dans les feſtins. Oh! qu'elle me
» paroit redoutable cette guerre où
» le général aura pour cohorte préto-
» rienne cette troupe de proſtitués! ».

Nous invitons le Lecteur à comparer ces traductions à celles de l'Abbé *d'Olivet*. La meilleure des deux ſans contredit ſera celle qui aura le moins de reſſemblance avec la ſienne.

Je ſuis, &c.



ACADÉMIE ROYALE
DE MUSIQUE.

On se plaignoit, Monsieur, que tous les genres étoient confondus, que nos Auteurs d'Opéras pilloient la Tragédie ; qu'usant de représailles, les Auteurs tragiques mettoient l'Opéra à contribution : enfin, ce mal va cesser, je crois ; tout va rentrer dans l'ordre. La réforme commence par l'Opéra ; & en attendant que *Melpomène* redevienne simple & belle de sa beauté, l'Opéra va se renfermer dans les Féeries, dans le merveilleux. Voici un beau commencement : *Alcindor*, qu'on a donné le Mardi 17, pour la rentrée du Spectacle, offre tout ce qu'on désiroit ; décorations, métamorphoses, ballets, coups de baguettes, marches, cérémonies, pantomimes ; tout cela est entassé dans l'Opéra nouveau, & les

yeux sont rassasiés de jouissances. Reste à sçavoir si tout cela a été bien arrangé ; car encore qu'on n'y regarde pas de si près dans un Opéra, toujours faut-il que cela soit un peu suivi, amené à propos, & qu'il y ait au moins une sorte d'intérêt, léger peut-être, mais qui, sans trop attacher, occupe un peu l'esprit. Le sujet est intéressant dans le Conte des *Mille & une Nuits*, d'où cet Opéra est tiré. Ces *Mille & une Nuits* sont une mine bien féconde. C'est une source intarissable, où l'on puise toujours, sans pouvoir l'épuiser. Elles ont fourni des Comédies, des Opéras, des Opéras-Comiques, & c'est encore à elles que nous devons *Alcindor*.

Alcindor est un jeune Roi de l'Isle d'Or, que protège *Almorvars*, Génie supérieur. *Almovars* craignant que la passion d'*Alcindor* pour la gloire, ne soit funeste à ses peuples, veut le rendre sensible. Il l'attire dans son Palais, & l'y entoure des objets les plus séduisans. *Alcindor*, peu sensible à tout le reste, remarque une jeune

beauté, dont l'image se présente à lui pendant son sommeil. Cependant *Almovars*, qui poursuit son dessein, charge son élève de lui choisir pour épouse, une jeune fille, accomplie d'ailleurs, mais *qui n'ait rien connu, ni désiré de rien connoître*. *Alcindor* accepte la commission, il publie qu'il va se marier, & donne rendez-vous à toutes les prétendantes dans le cabinet des épreuves. Elles accourent. Voilà un cabinet que je ne sçaurois passer. Pourquoi le public est-il plus indulgent? Je ne sçais pas, en vérité, ce que bientôt l'on n'exposera pas aux yeux des spectateurs. Aucune des prétendantes ne sort victorieuse de l'épreuve. Cet honneur étoit réservé à la jeune *Azélie*. Seulement elle avoue qu'elle aime *Alcindor*. Elle est voilée ; *Alcindor* ne peut la reconnoître. Il la conduit donc au Génie, il tire le rideau ; il reconnoît cette chère image qu'il a vue en songe. Il gémit, il se désespère ; *Azélie* laisse voir son trouble. Le Génie s'irrite, enlève *Azélie*, & laisse *Alcindor*. *Azélie* au milieu des

honneurs & des plaisirs, regrette toujours son Amant & son Père. La scène change, & représente un désert. *Azélie* s'y console avec son Père ; mais *Alcindor* paroît ; voilà le désert peuplé. Un oracle annonce qu'*Alcindor* perdra son trône, s'il épouse *Azélie* ; il renonce au trône. Ils étoient dans un antre : l'antre disparoît, & fait place à un Palais superbe ; *Alcindor* ne perd point son trône, & épouse *Azélie*.

Vous trouverez peut-être, Monsieur, cette analyse assez claire ; mais l'Opéra ne l'est pas autant. Il sembloit que le Conte étoit assez fourni d'incidents, cependant l'Auteur en a ajouté de nouveaux. Nous avons maintenant plus d'imagination que les Orientaux même : & dans nos mains la baguette des Fées & des Génies a bien autrement de pouvoir. Tout cela seroit fort beau, si le sujet avoit été mieux expliqué d'abord, conduit avec plus de clarté ; si les changemens de scène & les incidens eussent été un peu mieux ménagés ; la fatigue que le public a essuyée, pour demêler ce labyrinthe,

a nui à ses plaisirs & à l'effet de l'ouvrage, qui au surplus ne pourroit ni compromettre ni augmenter la réputation de M. *Rochon de Chabannes*.

Le Musicien a dû se trouver embarrassé dans cette foule d'incidens, lui qui étoit accoutumé à s'exercer sur des sujets simples & champêtres. Encore le tumulte de la représentation a-t-il empêché d'apprécier plusieurs morceaux dignes de M. *Dezede*; mais rien n'a empêché d'applaudir aux ballets charmans, semés dans cet Opéra, bien faits pour signaler le début de M. *Gardel* jeune, qui remplace son frère; il y dansoit lui-même, secondé par M. *Vestris*; c'est tout dire.

N'oublions pas sur-tout, Monsieur, de parler d'un homme qui devient de plus en plus, dirais-je, un Auteur ou un Acteur considérable? le Machiniste: la critique même d'un Opéra ou d'une Tragédie fait son éloge, & cet Opéra fait beaucoup d'honneur à M. *Boullay*.

Je suis, &c.

P. S. Dans ma prochaine Lettre,

Monsieur, je vous rendrai compte d'une autre nouveauté donnée aux Italiens. *Fellamar & Tom-Jones*; c'est la suite de *Tom-Jones à Londres*, par le même Auteur; ce qui est d'un bon augure pour la pièce.

L'ORAGE.

Idyle

Je viens de semer un arpent de maïs. La pluye m'a surpris au septième rayon. Le tonnerre a grondé; des nuages épais ont obscurci le Ciel; des éclairs rapides, sillonnant avec un fracas horrible & de tous côtés à la fois, les plaines inégales de l'air, ont répandu l'effroi dans toute la nature. L'oiseau timide a quitté la branche où les zéphirs se jouant de son poids, le balançoient mollement à travers le feuillage. Il tremble; il est retiré dans son nid. Il n'essaye plus les sons de ce gozier touchant & flexible qui, quelques momens auparavant, donnoit à sa

compagne chérie le désir de conserver les feux d'un chantre aussi ravissant ; à ses petits fraîchement éclos, le germe d'une émulation à laquelle nous devrons tant de plaisirs ; aux amans, le goût de la solitude ; au Philosophe, l'enthousiasme de la candeur & de la vertu. Le vigneron renonce à l'ouvrage, & collant contre la terre humide un corps que l'âge & le travail ont déjà courbé, il se fait du cep rampant, un foible abri contre l'orage : secondé par son chien dont la fidélité partage la frayeur du maître, & contient celle du troupeau, le berger rassemble autour d'un vieux chataigner, ses brebis innocentes, dont les tendres bêlemens font un contraste si énergique, avec les roulemens épouvantables de la foudre. Moi, belle *Egérie*, j'ai continué mon arpent de maïs.

J'adore la vertu, j'adore l'innocence... Oh ! quand au milieu des foiblesses du jeune âge, j'aurois commis quelques erreurs ; quand j'aurois éloigné de moi les regards de ce Dieu bienfaisant mais juste, dont tout rappelle à notre ame la bonté, les loix, la pro-

vidence infinie ;... Mon amour, cette inclination pure qui m'attache à la plus parfaite, à la plus vertueuse de ses créatures, mon amour fléchiroit la colère céleste, & m'en obtiendroit le pardon... Mais j'ai toujours prôné la candeur, & je t'adore à jamais, naïve, innocente *Egérie* ; ton image m'enflamme. Ton nom que je prononçe à chaque instant, soutient mon courage, le tonnère, les éclairs, la grêle, rien n'altère mon bonheur; j'ai continué mon arpent de maïs... Ah ! puisse-tu bientôt partager mes sentimens ! puisses-tu faire sur moi l'épreuve de ton cœur ! il aimera tendrement ;..... Dois-je espérer ?.... Oui,.... Oui, j'espère, ... *Egérie*, si tu veux récompenser l'amant le plus fidèle, celui qui s'occupera le plus de te rendre heureuse, oh ! qui plus que moi doit prétendre à ton cœur ?

L'arc-en-ciel annonce la réconciliation. La paix des élémens est signée. Bientôt le soleil dissipera ces vapeurs obscures qui couvroient son front. Déjà des nuages, affectant la forme & la couleur des toisons de nos brebis, sem-

blent nous promettre leur innocence, & par le calme, la transparence de leurs ondes, ils découvrent à l'œil curieux du campagnard, une nuance légère de cet azur céleste, gage magnifique & sûr de la sérénité. Le ciel est rafraîchi ; le vent du sud-ouest aura bientôt essuyé les chemins : alors je retournerai voir mon plant de maïs. J'y semerai légèrement des graines de pin, & mes bœufs moins sensibles à l'aiguillon qui les presse, qu'aux refrains de la chanson amoureuse à laquelle j'ai sçu règler leurs pas, mes bœufs pour applanir le sol, & recouvrir les semences, feront passer plusieurs fois dans le champ, la herse aux dents rapprochées. Cette chanson, belle *Egérie*, je l'ai faite pour toi. Ton nom s'y lit à chaque vers, il en fait tout le charme. Ainsi dans le silence des champs, j'apprends à toute la nature, le sentiment qui fait mon bonheur. Je le vante aux échos, à tous les arbres des montagnes, aux ruisseaux qui serpentent dans la prairie, & toi seule ne le sçais pas encore, *Egérie*. Oh! combien de fois j'ai désiré que ces

ruisseaux par le murmure agréable de leurs eaux transparantes, ces arbres par le doux frémissement de leurs feuilles, ces montagnes par l'organe si souvent indiscret de l'écho, puissent redire à ton cœur, un secret qui sans doute un jour l'intéressera.... Mais je goûte au moins la douceur de t'aimer pour toi seule ; & quand il me sera permis de t'exprimer la vivacité de mes feux, apprendras-tu sans plaisir qu'*Amyntas* soupiroit pour toi, bien avant d'avoir osé te le dire, & que sans se nourrir encore d'espérances, il trouvoit déjà mille délices à s'occuper de tes charmes & de tes vertus.

Par M. FRINARS DE SAINCY.

LETTRE AU RÉDACTEUR de l'Année Littérataire.

A Paris, le 25 Mars 1787.

MONSIEUR,

HÉRITIER du nom de *Vaniere*, je me trouve chargé des intérêts de sa

gloire ; & par conſéquent, forcé de repouſſer l'outrage qu'un inconnu vient de faire à la mémoire du *Virgile de la France*, (1) mon grand-oncle.

Au lieu de donner au public l'extrait de la vie de notre Poëte, qui ſe trouve à la tête de la dernière édition que l'on vient de faire de ſes Œuvres, le *Journal de Paris* vient de publier le libelle qu'un certain M. *Th.* lui a envoyé, dit-il. Je laiſſe au public le ſoin de juger le *Journal* : je vais me borner au libelle.

L'origine de la maiſon de *Vaniere* n'eſt point connue en France ; l'innocence de ſes mœurs, ſa bienfaiſance & ſon goût héréditaire pour la vie champêtre, ſont connus ; l'Auteur du *Prædium* tire du ſublime éloge que l'on a toujours fait de ſa candeur, de ſa probité & de ſon amour pour le bien, la gloire la plus pure ; ſon Ouvrage paſſe pour le plus riche &

---

(1) Nom que M. de Lamoignon a donné le premier au Père de Vaniere. Voyez le *Prædium*, liv. 7 ; enſuite le Parnaſſe François l'a adopté.

le plus étendu en son genre, par l'heureux & fécond mélange de préceptes d'agriculture & de vertus. Que fait l'inconnu ? il essaye de donner une origine à la maison de *Vaniere*; il tente de faire perdre le souvenir de ses vertus & de son goût de la vie champêtre ; il fait de l'Auteur du *Prædium*, un homme barbare & avide de sang, un persécuteur, un ravisseur d'héritages ; il cherche à faire passer son Poëme pour un ouvrage confus, incomplet, contenant des pages à déchirer.

Il faut être bien pressé par le besoin de nuire, pour donner aujourd'hui une origine de bourgeoisie au nom de *Vaniére*, tandis que personne en France n'a jamais osé ni pu rien statuer sur cette maison, qui n'est connue dans le Royame que par les grands hommes qui l'ont illustrée, & par quelques Officiers & Chevaliers de *St. Louis*, comme le *Chevalier de Vaniere*, Brigadier des Gardes du Corps de *Louis XV*, blessé à la bataille de *Fontenoi*; on lit dans le *Prædium*, liv. 5, page 143, & dans *Morery*, que les portes

du Château de *Vaniere* étoient continuellement entourées d'une troupe innombrable de pauvres : *tritas usque fores inopum turmis*, que personne ne rencontroit un indigent ou un voyageur infortuné qu'il ne lui indiquât le Château de *Vaniere*, *paternas monstraret miseris peregrè vel euntibus ædes*, comme s'il eût été un hospice fondé pour les malheureux, *fundata velut sibi tecta*. Les Dictionnaires des Illustres, dans l'ignorance à cet égard, se sont tous laissés conduire par la prudence, & se sont bornés à dire, en parlant de notre Poëte : « il *paroît* que ses parens faisoient leurs délices des occupations » de la campagne ». L'*Histoire Littéraire de Louis XIV*, tom. 3, ne pouvant, non plus que les autres, rien dire d'une maison qui ne s'étoit point fait connoître, & qui ne connoissoit d'autre grandeur que celle de la vertu, se borne à faire remarquer » l'innocence de ses mœurs » & la gloire qu'elle mettoit à faire valoir elle-même, ainsi que les anciens Romains, les biens qu'elle avoit hérités de ses

peres, » Aucun d'eux n'a même bien ſçu écrire le nom de *Vaniere*, dont on n'avoit eu de connoiſſance publique que par le mot latin *Vaniarius*. *Pluche* eſt preſque le ſeul qui l'a fidèlement tranſmis dans ſon ſecond volume du *Spectacle de la Nature*, cinquième entretien. Je me borne donc à répondre, en deux mots, que la maiſon de *Vaniere*, d'une origine qui ſe perd dans l'antiquité, tire ſa nobleſſe d'Eſpagne, & n'a jamais dérogé. Mais ce n'eſt pas à cela que je mets de l'importance : la vie qui eſt à la tête de cette derniere édition du *Prædium*, n'eſt pas de moi : & ſi le premier feuillet qui a été changé dans cette vie, n'étoit pas encore parvenu à l'inconnu, quand il a compoſé ſon libelle, l'incertitude de celui qui l'avoit fabriquée, auroit pu donner lieu à cette mépriſe.

Voici maintenant une fauſſeté d'une autre eſpèce. On lui reproche d'avoir oublié la culture des bleds & des prairies. M. *Th.* oublie ſûrement ici, qu'il a dit plus haut que *Vaniere* étoit devenu le Poëte des *champs*. Peut-on

être assez hardi pour avancer une pareille chose, tandis que les 7e & 8e chants du Poëme sont particulièrement consacrés à cette culture !

« Un reproche sérieux que mérite » le Poëte, dit-il, c'est d'avoir inséré » dans son ouvrage, une sortie contre » les Hérétiques; il propose poëtiquement à *Louis XIV*, de les persécuter. Ce que *Vaniere* écrivit en » vers latins que le Roi ne lisoit pas, » d'autre les répétoient au Monarque, » en prose françoise; & le sang couloit dans les Cèvenes. . . . . » Rien de plus atroce & de plus calomnieux. Cette assertion est noire : 1°. parce que le chant du Poëme dans lequel il est question de l'hérésie n'a été ajouté à l'ouvrage qu'en 1730, c'est-à-dire, 25 ans après le soulevement des Cévennes, 15 ans après la mort de *Louis XIV*; & par conséquent, dans un temps où le Monarque n'a jamais pu lire ni faire lire cet article, qui se trouve comme perdu dans le chant *Arborum morbi*, où il n'a été inséré que par hazard. Il est d'ailleurs aisé de se convaincre qu'aucune édition

antérieure à l'année 1730, ne présente ce chant ; 2°. parce que les Cévenes se sont soulevées d'elles mêmes; 3°. parce que le Poëte ne parle que de l'héréfie détruite ; & qu'il exhorte le Roi à prévenir le renouvellement du carnage qu'elle a fait, en affermissant la paix recouvrée. Voyez le *Prædium*, liv. 6.

Mais supposé, ce qui n'est pas, que *Vaniere* ait écrit contre l'héréfie dans un temps où elle ravageoit la France, ne feroit-il pas toujours d'une méchanceté odieuse, d'attribuer à *Vaniere* le sang qui auroit alors coulé? Etoit-il assez puissant pour déterminer lui seul, la volonté de *Louis XIV* ?

Le même esprit a fait dire à *Th.* que « *Vaniere* ayant emprunté » des épisodes à nos Fêtes religieuses, » il résulte de ce mêlange un assemblage assez discordant, le Vœu de » *Louis XIII*, la célébration de la » *Pâque* ». Tout cela, selon lui, est hors de propos dans un Poëme sur l'*Agriculture*; tandis que le plus grand mérite de ce Poëme, est d'avoir sçu

toujours placer la Religion à côté de la Nature.

Je ne m'arrêterai pas aux autres critiques littéraires qui ne sont ni plus justes ni mieux inspirées. Les bornes d'une lettre ne me le permettent pas. Mais je ne puis me dispenser d'insister sur l'article de la Bibliothèque.

« Le génie de la Poësie, continue » *Th.*, fut bientôt puni d'avoir été » persécuteur »..... Voilà une expression odieuse, & qui crie de toutes parts vengeance. (Il s'agit ici d'une Bibliothèque rare, qu'avoit M. de la *Berchere*, Archevêque de Narbonne : M.^r l'Archevêque reçut un jour une Epître en vers, dans laquelle sa Bibliothèque demandoit à être rendue publique ; éclairé sur le bien qui en pouvoit résulter, M. l'Archevêque légua à cet effet sa Bibliothèque aux Jésuites ; &, en même temps, il écrivit à *Vaniere*, pour lui annoncer ce don ; lui ajoutant que la beauté de son Poëme avoit beaucoup contribué à la destination qu'il faisoit de ses livres. On sçait, continue l'Histoire, quelles

circonstances firent dégénérer ce don en procès, qui fut bien triste pour les lettres en général; car cette Bibliothèque fut vendue, pour n'être plus désormais que les membres épars d'un grand corps.) Voilà mot à mot, ce qu'on trouve dans les Dictionnaires, & dans tous les autres ouvrages qui ont parlé de *Vaniere*: on n'y trouve rien autre chose. *Th.* est le seul qui ait osé avancer que « les héritiers de M. de la *Berchere* » prétendirent qu'il n'étoit pas permis » de suggérer un testament, même » avec de jolis vers. . . . & que le » Poëte étoit devenu plaideur, pour » n'avoir pas le démenti de son Epî» tre. » Cette affaire ne regardoit pas *Vaniere*, mais le Corps; & si *Vaniere* fut choisi par son Corps, pour poursuivre le procès, on sera toujours révolté de voir M. *Th.* mettre cette affaire uniquement sur la tête de *Vaniere*: tout le monde avoit regretté jusqu'ici, que cette superbe Bibliothèque, composée de 20000 volumes, n'ait pas été rendue publique; ceux même qui auroient été tentés

de croire que *Vaniere* avoit contribué à ce don, ne voyoient en lui qu'un ami du bien public, un grand patriote.

Est-ce donc là la reconnoissance à laquelle devoit s'attendre celui qui, dans ses écrits, s'est fait un devoir de rendre hommage à tous les hommes célèbres de son siècle! est-ce donc là la récompense que l'on donne aujourd'hui à une maison qui a sacrifié toute son ambition & toute sa fortune au bien de l'Etat & de la patrie! tant qu'elle a été opulente, cette maison, elle a partagé ses biens avec les pauvres; quand les guerres civiles ont diminué son opulence, elle a enseigné les moyens d'améliorer la terre, qui nourrit l'homme, ensuite elle a donné les véritables moyens d'être heureux, en produisant le meilleur ouvrage qui ait jamais paru sur l'éducation des peuples.

Mais ce n'est pas assez que de répondre à l'inconnu; il faut finir par donner une légère idée de notre grand homme, prise dans les registres de ceux qui n'ont pas craint de se nommer à la face de l'univers.

Vaniere, disent-ils, étoit un de ces hommes doués d'une candeur & d'une vertu que l'on ne retrouve plus dans nos mœurs; personne n'a été plus modeste dans le commerce de la vie, personne plus attaché à son dévoir; si la reconnoissance avoit fait des Dieux, *Vaniere* en seroit un. Quel magnifique éloge ne pourroit on pas faire de son cœur! il ne recevoit aucune marque d'amitié, aucun petit service qu'il n'éprouvât aussi tôt le plus pressant besoin d'en publier la gratitude; aussi tous ses ouvrages fourmillent-ils de témoignages reconnoissans; & ce qui lui fait le plus d'honneur sans doute, c'est d'avoir répandu jusqu'aux extrémités de l'univers avec son Poëme, les vertus & la gloire des illustres *Lamoignon*. Il a travaillé pendant 30 ans, quatorze heures par jour; & son zèle pour le bien des hommes a été jusqu'à désirer & solliciter, mais en vain, d'aller porter la lumière de l'Evangile dans les pays infidèles. Ne pouvant y parvenir, il y a suppléé, dit l'Histoire, par *de solides bienfaits*. Voyez *l'Histoire Litté-*

raire de Louis XIV, tom. 3, les différentes vies qui ont été faites, les siècles de la Littérature, le *Journal Economique* de Janvier 1759, le *Parnasse François*, &c.

Si *Vaniere* peut passer pour le plus grand homme de la France, en son genre, aussi est il l'homme de la France qui a reçu les plus grands honneurs: à son passage à Lyon, l'Académie vint le recevoir aux portes de la Ville; à son arrivé à Paris, le Monarque l'honora d'une pension; son jour d'entrée dans la Bibliothèque royale fut un jour de marque qu'on transmit à la postérité; les registres de cette Bibliothèque conservent encore le détail des honneurs qu'on lui fit; il est le premier des illustres dont on ait frappé la médaille de son vivant; & cette médaille annonce aux générations futures qu'il est à jamais devenu la richesse & les délices des campagnes, *Jacobus Vanierius ruris opes & deliciæ.* A son entrée dans la cour du Collège de *Louis le Grand*, les Classes s'interrompirent; & le Père *Porée* élevant la voix, dit à ses écoliers: Rethoriciens, sortez, & venez voir le

plus grand Poëte de nos jours? A sa mort, ajoute l'Histoire, le monde littéraire fut en deuil; les écoliers de *Louis le Grand* composèrent une élegie latine; *Isaac Badou* fit une Eglogue & une Epitaphe sur cet émule de *Virgile*; & M. *Desforges Maillard*, une Ode qui a été imprimée dans le *Parnasse François*. Comment, poursuit l'Histoire, ce grand homme n'auroit-il pas eu des amis, lui qui a si bien dépeint l'amitié dans ses *Opuscules*! il en eut sans doute & d'un mérite distingué! les *Lamoignon*, les *Cardinal de Fleury*, les *Flechier*, les *Campistron*, les *Laberchere*, les *d'Harcourt*, & *tant d'autres*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, L. DE FANIERE.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Voyage par l'Italie, en Egypte, au Mont-Liban & en Palestine ou Terre-Sainte; par M. l'Abbé de Binos, *Chanoine de la Cathédrale de Comminges.* 2 *volumes* in-12. *A Paris, chez* Antoine Boudet, *Imprimeur du Roi, rue St. Jacques.*

On ne voyage guère aujourd'hui que par intérêt, ou par esprit de Commerce; il en est peu à qui le désir de s'instruire, fasse entreprendre de longs voyages; il en est encore moins qu'une pieuse curiosité conduise dans

les régions saintes, où l'histoire de notre Religion est encore vivante, pour ainsi dire, dans les monumens qui l'attestent à tous les yeux; &, où l'on ne peut faire un pas, sans y rencontrer les traces de son divin Fondateur. Tel a été le respectable motif qui a retiré M. l'Abbé *de Binos* d'une vie douce & paisible qu'il menoit parmi les siens, pour lui faire courir les hazards d'une navigation pénible, & des dangers non moins certains dans un pays gardé par des esclaves despotes, & infecté de toutes sortes de voleurs & de brigands.

L'Auteur quitte sa patrie, *Saint Bertrand*, Ville Capitale de Comminges, le 26 Octobre 1776. A peine embarqué à Marseille, il eut à lutter, pendant quatre jours, contre une violente tempête qui le rejetta dans le port d'où il sortoit. » Je ne puis, » dit-il vous exprimer la peine que » me causa ce contre-temps; il sem» bloit que la mer ne vouloit plus de » nous. » Il ne se rebute point, & se rembarque le lendemain sur un autre vaisseau qui alloit à Ancône. Pendant

quelques jours la navigation fut heureuse ; mais bientôt de nouvelles tempêtes, dont je vous épargne le récit, viennent assaillir le vaisseau, & le forcent enfin à relâcher au Val d'Alexandrie, Port de Céphalonie.

Ce pays est sous la domination de la République de Venise, depuis le quinzième siècle. Les Céphaloniens ont l'air sauvage ; ils sont presque tous armés d'un fusil, & portent un pistolet & un couteau à la ceinture : une cape grossière de laine blanche ou brune, compose leur habillement; leurs larges culottes vont depuis l'estomach jusqu'aux pieds, & sont de toile de lin ; ils portent la barbe ou la moustache. Les femmes marchent tête nue, les cheveux flottans sur leurs épaules, ou tressés en rond sur leurs têtes ; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture ; leurs mains exercées dès l'enfance, au travail, ne dédaignent pas les plus rudes fonctions ; on les voit ramer seules dans des barques, comme les hommes. La République de Venise fait bien son possible pour empêcher les abus que

ces insulaires font de leur liberté ; mais elle est forcée, malgré elle, de les tolérer. La sévérité des loix & l'autorité ne peuvent rien sur ces hommes indomptables, qu'on voit s'entretuer à la moindre dispute. Ce pays fertile méritoit des citoyens plus doux.

Notre Voyageur se remet en mer : nous ne le suivrons pas dans l'énumération de toutes les Villes qu'il apperçoit dans sa course, nous citerons néanmoins le morceau suivant, pour vous faire juger de son style, souvent agréable & naïf.

» Bientôt, dit-il, la blancheur des
» murs de *Raguse* attira nos regards.
» Une grosse tour placée au milieu,
» les moles & la forme de la Ville
» excitèrent notre curiosiré. Le désir
» d'y aborder me fit proposer au chef
» de notre vaisseau de mouiller à la
» rade pour pouvoir aller à terre : il
» le promit, mais l'intérêt plus fort
» que les vents, lui fit oublier sa pa-
» role. Il ne regardoit ces objets que
» comme des amorces séduisantes,
» placées à dessein pour rallentir sa
» course, ou comme des signaux qui

» lui annoncoient d'aſſez loin le port
» d'Ancône, lieu de ſa deſtination.
» J'eus beau lui vanter la poſition de
» *Raguſe*, ſes édifices, ſes forteresſes,
» & ſuppoſer des beautés qu'on n'y
» trouveroit peut-être pas; rien ne
» put le toucher : ſouvent dans des
» momens de fureur, il murmuroit
» contre les flots, les tempêtes & les
» calmes qui retardoient ſa navigation.
» Cependant je m'amuſois à obſerver
» ſon chien, qui, allant de la proue
» à la pouppe, abboyoit, & préſentoit
» une gueule irritée aux flots que la
» mer envoyoit malgré lui ſur le
» pont ».

Il eſt temps de remettre notre Voyageur au port d'Ancône, où il arrive le 14 Janvier 1777, & où il prend congé du Capitaine *Bellucci*. Vous jugez bien que le premier ſoin de M. l'Abbé *de Binos* eſt d'aller viſiter *Lorette* & *la Sancta Caſa*, qui fait la plus riche partie d'une très-belle Egliſe. Une tradition conſtante dans le pays, atteſte que la maiſon de la Sainte Vierge, ſituée à Nazareth, où le Verbe s'eſt fait chair, a été con-

vertie en chapelle du temps des Apôtres, & entourée ensuite d'une Eglise par *Sainte Hélène*, mère de l'Empereur *Constantin*; que cette Chapelle a été visitée avec dévotion par plusieurs grands personnages, tels que *St. Jérôme*, *St. Louis*, & autres Princes François; qu'enfin elle a été transportée en Dalmatie, province de l'Illyrie, & de là dans la Marche d'Ancône, pays d'Italie, où est située la Ville de Lorette; mais on ignoroit jusqu'au treizième siècle d'où cette chapelle étoit venue. Cet événement miraculeux fut révélé à un homme simple qui le communiqua ensuite à des gens de bien. Ceux-ci voulant sçavoir la vérité, choisirent seize personnes pour aller à Jérusalem & à Nazareth, s'informer du vuide qu'elle avoit laissé; lesquels ayant pris la mesure de la Sainte Chapelle, trouvèrent dans la confrontation des lieux la plus exacte conformité, & rapportèrent avoir vu dans l'Eglise de Nazareth, une inscription gravée sur le mur, qui enseignoit que la Chapelle qui avoit été autrefois dans cet endroit,

avoit disparu. Ces Voyageurs, de retour dans leur pays, rendirent compte de leur mission. Il est impossible de fixer le prix des richesses que contient le trésor renfermé dans ce saint lieu. Ces richesses immenses composent deux trésors placés en deux endroits différens. Celui qui est dans la sainte maison renferme vingt-deux lampes d'or : la plus considérable est celle de Venise, pesant quatre-vingt marcs. On y voit plusieurs bustes d'or & d'argent, parmi lesquels il en est un d'argent du poids de sept cens marcs. La figure en or, qu'on voit entre les mains d'un Ange, pèse quarante-huit marcs ; c'est le poids de *Louis XIV*, lors de sa naissance. Il est nud sur un coussin diapré de fleurs de lys, les bras étendus, le visage riant, & la bouche un peu entr'ouverte qui laisse appercevoir les deux dents avec lesquelles il vint au monde: c'est un présent fait par *Anne d'Autriche*, qui, après plusieurs années de stérilité, accomplit son vœu, en offrant son fils *Louis XIV* à la Sainte Vierge. La figure en or qui offre les deux couronnes d'or qui sont

ſur les têtes de la ſtatue de la Vierge & de l'Enfant, eſt de *Louis XIII* Ces deux couronnes ſont enrichies d'un grand nombre de diamans. Le drap qui couvre la Sainte Vierge, eſt orné de toutes ſortes de pierres précieuſes. L'Autel, la baluſtrade, les portes d'entrée & les crédences ſont d'argent maſſif. Il eſt inutile de faire le détail de toutes les richeſſes que renferme le ſecond tréſor; elles étonnent l'imagination. On montre dans cette ſeconde ſalle, un tableau de *Raphaël* d'*Urbin*, le plus excellent Peintre qui ait paru depuis la renaiſſance des Beaux-Arts. Il repréſente la Ste. Vierge, tenant dans les mains un voile pour couvrir l'Enfant-Jeſus, couché à ſes pieds, & St. Joſeph ſe tenant en arrière, comme en extaſe: ce qui eſt très-remarquable, c'eſt l'attitude avec laquelle la Ste. Vierge tient le voile pour couvrir l'Enfant, & le naturel ſimple avec lequel celui-ci veut le prendre, en allongeant ſes bras & ſes mains. Un amateur, touché de la beauté de ce tableau, en offrit cinquante mille écus.

Nous voici à Rome, où l'admiration & l'extase de notre Voyageur augmentent à chaque pas. On a tant donné de descriptions de tous les chefs-d'œuvres de l'art que renferme cette magnifique capitale de la Chrétienté, qu'il n'est plus possible de rien dire de nouveau sur ce sujet. Je ne crois pas cependant qu'on ait fait une description plus animée & plus pittoresque de l'Eglise de St. Pierre, que celle de notre Auteur. Je vous conseille de la lire en entier dans son ouvrage. Je passe de fort longs détails des cérémonies Pontificales, pour vous dire un mot sur les mœurs des habitans de Rome moderne.

« Le vrai Romain est très attaché au
» Pontife ; il est bon ami, mais lent
» à se communiquer : son maintien
» grave, marque un homme réfléchi,
» & paroît donner un plus grand prix
» aux saillies de son esprit vif &
» pénétrant. Il recherche avec em-
» pressement les nouvelles politiques,
» & celles qui concernent les que-
» relles ou les guerres des Souverains ;
» on voit leur ancien goût retracé

» dans cette curiosité. Cependant
» l'humeur du peuple est pacifique ; &
» l'étranger ne peut que louer sa ci-
» vilité. Le seul quartier où cette
» qualité se fait moins remarquer,
» c'est à Trastevère : l'idée que les
» habitans ont d'être les vrais des-
» cendans des anciens Romains, qui
» renversèrent les trônes, & firent
» trembler les Nations, leur donne
» un caractère de fierté que de légers
» prétextes rendroient féroces, si une
» police surveillante ne sçavoit les
» contenir dans le devoir. La seule
» chose dont le Gouverneur, avec
» toute son attention, ne peut arrêter
» le cours, c'est la barbare manie des
» Plébéïens, d'assouvir leur haine
» avec le couteau. J'en ai vu quatre
» s'attaquer en plein jour, au milieu
» des places publiques, & se frapper
» plus cruellement, à mesure que le
» sang ruisseloit des membres blessés :
» ces horribles scènes sont fréquentes ;
» & quoiqu'elles soient propres à
» inspirer le dégoût & l'effroi, on
» voit les enfans badiner, s'exercer
» avec ce fer homicide, comme pour

» apprendre de bonne heure à le ren-
» dre un jour plus meurtrier. Les
» liqueurs spiritueuses dont s'abreuve
» la populace, à cause de leur bas
» prix, sont, pour ainsi dire, le fer-
» ment de ses disputes. La tasse de
» café ne coûte qu'une baïoque &
» demie, c'est-à-dire, six liards de
» notre monnoie. Ce bon marché
» engage le manœuvre & l'artisan à
» le prendre tous les matins dans les
» lieux publics. Le pain est toujours
» fixé à un bas prix : les autres ali-
» mens, tels que le poisson, légumes,
» œufs, &c. n'y sont pas vendus plus
» cher que dans les autres grandes
» Villes. Le prix de toutes ces den-
» rées, exposées en vente à la place
» Navonne, est fixé par le Prélat
» chargé de la Police. ».

De Rome, notre Voyageur se rend à Florence : il y admire différens édifices, & sur-tout la superbe Galerie des *Médicis*, qui contient les tableaux originaux des Peintres les plus fameux de l'univers. Ce qui rend le séjour de cette Ville bien agréable, c'est la douceur du Gouverne-

ment. On ne cesse de faire l'éloge du Grand Duc régnant : il donne Audience à tout le monde, trois jours de la semaine ; il écoute également & le pauvre & le riche ; il veut être instruit de tout, afin de corriger les abus. S'il y a des fêtes, des bals & des jeux publics, il y va travesti, sans que personne s'en doute, & voit par lui-même les abus qui méritent d'être corrigés. Dès lors, sans qu'on s'y attende, on voit paroître de nouveaux règlemens dictés par le discernement le plus éclairé & par la plus saine politique ; il fait tout par lui-même : sa sévérité pour le maintien du bon ordre, n'est jamais plus rigoureuse que dans les occasions où un Ministre infidèle a pu trahir sa confiance. L'indulgence à cet égard, ne lui paroît qu'une indifférence pour le bien public, & le désir d'être trompé.

A Venise, une des choses qui a le plus frappé M. l'Abbé *de Binos*, c'est l'Arsenal ; ce lieu qu'on peut regarder comme le rempart de la liberté, renferme dans sa vaste enceinte, tout ce qu'il faut pour équi-

per en peu de temps, une Flotte de trente vaisseaux de ligne, & pour armer au moins quarante mille hommes. *J'aimerois mieux*, disoit un Général de *Charles-Quint*, *avoir cet édifice que quatre Villes d'Italie*. On voit sur un monument de l'Eglise St. Marc, deux lions assez voisins l'un de l'autre; l'un qui est au milieu d'un lac, tenant dans sa gueule une branche d'olivier, est extrêmement gras; l'autre, qui est sur un éléphant & sur la terre ferme, est très-maigre; c'est le symbole de l'état ancien & moderne de la République, autrefois si puissante par son Commerce maritime, & resserrée maintenant dans les possessions de son territoire. Voici comment l'Auteur parle de la cérémonie des nôces de la Mer. « Cette nôce, que le plus » léger vent dissiperoit dans le mo- » ment de sa cérémonie, est célébrée » tous les ans avec pompe & magni- » ficence. Le jour de l'Ascension, le » Doge, accompagné de plusieurs » Sénateurs, du Patriarche, & de » certains membres du Chapitre de » la Cathédrale, entre dans un grand

» vaisseau plat, chargé de figures en » bas-reliefs dorés ; il est conduit par » ving-quatre rameurs, & suivi par » un nombre infini de gondoles, de » galiotes & de barques. Le coup-d'œil » que présente la Mer couverte de » bâtimens élégamment ornés, est le » plus beau qu'on puisse désirer ; les » canons tirés des forteresses & des » vaisseaux à trois mâts, font un bruit » effroyable. On voit ce fier vaisseau, » appellé le *Bucentaure*, couvert d'un » velours cramoisi, se traîner lente- » ment sur les eaux, dominant les » autres par sa hauteur, & recevant » leurs saluts & leurs hommages, » sans détourner sa proue altière. Il » est conduit près d'une petite isle, où » est l'Eglise de St. Nicolas. Le Doge » & sa suite y entendent la Messe, chan- » tée en musique & au son des instru- » mens ; il rentre ensuite dans le » vaisseau, & va à Liddo, jetter à la » Mer un anneau, en disant ces pa- » roles : *Mer, je t'épouse, en signe du* » *domaine que j'ai sur toi.* Aussi-tôt le » feu d'artillerie redouble, & l'on se » retire ».

Parmi un grand nombre de beaux édifices, on admire sur-tout l'Eglise de *St. Marc*. Sur le pavé de cette Eglise, partie en mosaïque, partie en marbre poli de différentes couleurs, entr'autres figures dont il est chargé, on voit deux coqs donner la chasse à un renard ; c'est l'emblême de l'expulsion de *Sforce*, Duc de Milan, causée par la poursuite des deux Princes François, *Louis XII* & *Charles VIII*.

De Venise, notre Voyageur continue sa route sur mer, passe à Trieste, Ville de l'Istrie, de Trieste à l'Isle de Zantes, qui est la fameuse *Jacinthe* qu'*Enée* côtoya avec sa flotte ; & de là il aborde à *Alexandrie* en Egypte ; on ne voit plus que le cadavre de cette cité, autrefois si superbe. Les anciens monumens qui se sont le mieux conservés, sont les obélisques, les colonnes, quelques Palais, entr'autres, celui qu'on dit avoir appartenu à *Armide*, que *le Tasse* a chantée. L'obélisque de *Virgile* est près de ce Palais ; celui de *Cléopâtre* est hors l'enceinte de l'ancienne Ville ; ils sont de granit rouge, & chargés d'hiéroglyphes. La

plus majestueuse des colonnes est celle de *Pompée*. La Ville, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'a guère plus de vingt mille habitans. Le Gouvernement y est cruel, ainsi que dans tous les lieux où les Beys exercent leur souveraineté. Une chose qui étonne dans ce peuple, c'est son courage à supporter les exactions & les vexations des Souverains. Le Bey secrétement averti de la richesse d'un particulier, lui demandera une grosse somme d'argent. Le refus suit quelquefois la proposition; mais la prompte menace du supplice du bâton, est une puissante clef qui fait ouvrir le trésor. Ce malheureux sujet le donne avec une résignation sans exemple, & se console par la croyance que cette perte étoit dans la volonté de Dieu.

Les seuls hommes qui ayent sçu se soustraire à un si affreux despotisme, ce sont ceux qui ont eu le courage de vivre dans les déserts, ce sont les Arabes qui font souvent une guerre cruelle à ces tyrans. Le désert qu'ils habitent, est à 50 lieues d'Alexandrie: ils mènent une vie pastorale, sembla-

ble à celle des temps d'*Abraham* ; ils ſe vantent d'être les deſcendans des Iſmaëlites : ils vont avec leurs troupeaux à laine, avec des vaches & des chameaux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, n'ayant pour équipage que des tentes qu'ils placent aux lieux où ils s'arrêtent ; ils vivent de lait, d'olives, de figues, & d'une pâte cuite ſous la cendre, qui leur tient lieu de pain. Ils mènent une vie tranquille, mais au premier ſignal de guerre, ils ſe raſſemblent au nombre de cent mille, & quelquefois plus ; leur courage s'anime par l'amour de la liberté. Ils ſont robuſtes, adroits, & bons cavaliers ; ils ont d'excellens chevaux pour la courſe & pour la marche ; ils en ont de maigres qu'on croiroit près d'expirer de faim, & qui galoppent d'une vîteſſe incroyable. Ils dépouillent le Voyageur ſans le tuer, pourvu qu'il ne réſiſte pas. Ils ſont néanmoins fort hoſpitaliers. L'étrantranger ſera dépouillé par les uns, & couvert par d'autres qu'il rencontrera plus loin. Leur Chef, qu'on traite de Roi, partage à égales portions, avec

le Grand-Seigneur, les offrandes qui se font à la Mecque par les Agis ou Pélerins. Le jour de l'élection de leur Chef, ils le font jurer par le serment le plus solemnel, qu'il résistera aux Turcs, qu'il ne fera sa demeure dans aucune Ville ou Château, & qu'il demeurera toujours en rase campagne, sous les tentes & les pavillons, & aux déserts comme leur grand-père *Kedar*. Ainsi, ils ont conservé le principe fondamental, l'unique principe de la liberté.

D'Alexandrie, l'Auteur va à Rosette, & delà au Grand-Caire. Cette Capitale de l'Egypte est située dans une plaine; elle est le séjour des Princes qui gouvernent le pays. La multitude qu'on voit entassée dans les rues, est innombrable; on évalue sa population à dix-huit cent mille habitans. Cette Ville est fort riche & très-commerçante; elle est comme le centre où aboutissent les Nations du monde connu. On voit des Ethiopiens, des Assyriens, des Arméniens, des Tartares & des Scythes. L'affluence en est si grande, que la Ville paroît petite,

malgré sa vaste étendue. Le nombre des rues est immense; la plûpart n'ont point de pavé : chacune a sa porte, que les habitans ferment, lorsque les Princes se font la guerre dans la Ville. Elles sont illuminées la nuit pour la commodité des Marchands, que la fraîcheur invite au travail, & dédommage des chaleurs du jour. Ces rues sont étroites, & couvertes de draps ou de nattes qui interceptent les rayons du soleil. L'hospitalité est si respectée chez cette Nation, que leur plus grand plaisir est de voir l'étranger se mêler à leurs repas, & manger de ce qui est servi sur leur table ; & par une suite de ce principe, ils ne dédaignent pas de se faire donner de ce que les autres mangent. « Un jour, » dit notre Auteur, j'étois assis devant » la porte de la maison où je logeois ; » un Egyptien qui passoit, s'arrête, » & me prend amicalement une por- » tion d'un gâteau que j'avais dans » la main, & après l'avoir mangée » devant moi, il se retira, me disant : » *Catavalla querac ! que Dieu accroisse* » *ton bien* ».

Ce pays renommé par sa beauté & sa fertilité, est gouverné par quinze Princes, qu'on appelle Beys, & par un Pacha. Il faut, dès qu'ils paroissent dans les rues, que les habitans qui sont à cheval ou sur des ânes, en descendent aussi-tôt; sans cette marque de respect, on recevroit à l'instant de cruelles bastonades. Les guerres que les Beys se font dans les Villes, sont aussi singulières que meurtrières : des pierres qu'ils amoncèlent dans les rues, leur servent de retranchemens; les troupes postées derrière, tirent leurs coups de fusil. Le peuple ne prend point de part à leurs querelles; il en est quitte en se barricadant, chacun dans son quartier; & témoin éloigné du combat, il fait des vœux pour que ces tyrans s'exterminent tous.

Tout le monde sçait que la grande félicité de ce pays provient des débordemens du Nil, qui arrivent en été. Le jour où l'on ouvre en céremonie la grande écluse, est un jour de fête & de joie. Le Bey, suivi de la Cour, précédé des drapeaux & des étendards, se rend au lieu où doit se

faire l'ouverture : on perce une porte murée au bord du fleuve; les eaux coulent aussi-tôt dans un grand canal qui traverse la Ville, & vont se répandre dans les campagnes voisines. Il n'est guère possible d'exprimer la satisfaction des Egyptiens : les uns se jettent dans le canal, attendent l'arrivée des eaux, & y demeurent jusqu'à ce qu'elles leur viennent aux épaules; les autres dansent sur les bords, au son de toute sorte d'instrumens.

La description des trois pyramides, que notre Auteur alla visiter, apprend peu de chose, après les excellens ouvrages qu'on a sur cette matière; il eut aussi le plaisir d'assister à la dépouille d'une Momie, qui avoit été enlevée des pyramides de Saccara par des Arabes, qui sçavent les découvrir dans les sinuosités de ces vastes monumens. M. l'Abbé *de Binos* décrit encore la manière dont les Egyptiens font éclorre les œufs par la chaleur artificielle; méthode qu'on a essayée parmi nous sans beaucoup de fruit.

Notre Voyageur s'embarque sur le Nil pour se rendre à Damiette, &

de là à Sidon. En ſortant de Damiette, il faut franchir le dangereux paſſage du *Bougas*. « Ce mot, dit l'Auteur, » qui en langue Arabe, ſignifie » *lieu de tempête*, n'exprime que foi» blement toute l'horreur de cet en» droit. C'eſt là que le Nil, s'embou» chant dans la Mer, la force à le » recevoir dans ſon ſein. Ce combat » eſt terrible : la Mer, comme irritée, » en mêlant ſes flots aux eaux rouſ» ſâtres du Nil, les amoncèle pour » repouſſer leur violence. L'un & » l'autre cherchent à ſe ſurmonter, » élèvent leurs eaux à une très-grande » hauteur, & accompagnent d'un » bruit effrayant leur horrible conflit. » Les vents venant bientôt prendre » part à la querelle, ſe déclarent tan» tôt pour l'un, tantôt pour l'autre : » l'hiver ils favoriſent la Mer ; l'été » ils protègent le fleuve : auſſi ce » paſſage toujours dangereux, l'eſt-il » moins au mois d'Août. C'eſt dans » cette ſaiſon, que le vent proſpère » qui accompagne le Nil, enflé de » ſa crûe, preſſe la Mer de lui » donner place ; mais jamais elle n'ac-

» corde cet avantage, au-delà d'une
» ou de deux lieues d'étendue : on
» distingue aisément les limites qu'elle
» met à cette faveur, par la couleur
» différente des deux eaux ».

Arrivé à Sidon, qui s'appelle aujourd'hui Seyde, & ensuite à Tripoly, notre Auteur marche pour visiter le Mont-Liban. Il faut au moins dix heures pour arriver jusqu'au sommet. C'est à cette hauteur seulement qu'on trouve le cèdre, ce Roi des arbres, qui semble être là au trône de gloire. C'est delà que Salomon fit descendre les cédres qui servirent à la construction du plus beau Temple de l'univers. Les cédres ne souffrent dans leur société, aucun arbre étranger ; ils habitent les lieux froids & élevés, dans lesquels les autres ne peuvent subsister ; le terrein même qui environne leur séjour, est nud, décharné, privé de verdure, & présente dans les glaces & les neiges dont il est presque toujours couvert, une barrière que la nature semble avoir posée pour éloigner les arbres qui

voudroient s'unir à eux, & partager leur empire.

Le milieu de la montagne en est la partie la plus agréable. Les habitans de ce lieu fortuné ont sçu tirer parti de sa fertilité & de la variété de ses productions. Un caractère doux & affable, une grande simplicité de mœurs, font trouver beaucoup d'agrément dans leur société. Ce pays est un de ceux qui ont sçu le mieux conserver le genre de vie de nos premiers pères. L'inoculation y est très-usitée; l'innocence des mœurs répond du succès : ils choisissent préférablement le mois de Septembre, comme plus favorable à cette opération ; ils n'observent presque pas de régime, & restent exposés à l'air, comme s'ils n'avoient point de précautions à prendre contre la maladie. La montagne du Liban a environ dix lieues d'étendue du nord au sud, & trois lieues de l'est à l'ouest. Cette montagne est divisée naturellement en plusieurs zônes ou ceintures horizontales : la première & la dernière sont les

les moins cultivées ; celle-ci, à cause de la rigueur du climat ; & l'autre, à cause du grand nombre de rochers qui occupent une partie de son étendue.

De Tripoli, M. l'Abbé *de Binos* se rend à Soura, l'ancienne Tyr, qui rappelle à peine, par ses ruines, l'idée de ce qu'elle fut. En allant de Soura à St. Jean d'Acre, on voit le Mont-Carmel, où le Prophête *Elie* fit sa demeure. C'est sur cette montagne qu'il prouva d'une manière éclatante, la protection dont Dieu l'honoroit, en faisant périr par le feu du ciel, ceux qui étoient venus troubler son repos dans cette solitude. A St. Jean d'Acre, qui est l'ancienne Ptolemaïs, du nom de *Ptolemée*, son Fondateur, on distingue les vieux murs de l'Eglise de St. Jean, que les Chevaliers de ce nom avoient fait bâtir. A Jaffa, notre Voyageur ne vit que les suites de la désolation d'un siège & des fureurs d'*Aboudab*, l'un des Chefs de *Mamelus*, qui avoit tout mis à sang dans cette Ville, en 1775. Ce tygre préparoit de nouveaux carnages; mais un délire

frénétique, suite ordinaire de la cruauté, s'empara de son esprit, & son mal ne pouvant être soulagé par aucun remède, il mourut au bout de cinq jours dans des souffrances cruelles, & vengea ainsi l'humanité & la nature.

Pour pénétrer dans la Palestine, sans avoir rien à craindre des Arabes, M. l'Abbé *de Binos* eut la précaution de prendre l'habit de Prêtre arménien, & de se faire escorter d'un chef de ces Arabes, moyennant dix huit piastres, qui font trente-six livres de notre monnoye; malgré cela, il se vit un peu traversé dans sa route, par d'autres Arabes, parce que son guide l'avoit laissé à moitié chemin; ruse ordinaire à ces conducteurs peu fidèles, pour faire payer le double aux voyageurs. Enfin le voilà à Jérusalem.

Pour mettre un ordre suivi dans la description des Saints lieux de la Palestine, l'Auteur a cru devoir commencer par ceux où les mystères ont pris naissance, avant de parler de celui où ils ont reçu leur plénitude: ainsi, le surlendemain de son arrivée à Jérusalem, il va à Bethléem, petite Ville

située sur une colline. Elle renferme une belle Eglise, bâtie par *Sainte Hélène* sur le lieu où *Jesus-Christ* est né. Dans la Chapelle de la Nativité, on voit la Créche où il a été déposé, & l'endroit où il a été adoré par les Mages. A peu de distance des murs de Jérusalem, est une grande caverne, qu'on appelle la Grotte du Prophête *Jérémie*; c'est là qu'il composa son livre des lamentations. Cette grotte, située au nord, est taillée dans le Roc; elle a trente pas de profondeur, & cent pas de circonférence, en comprenant la chambre du Santon qui l'habite aujourd'hui. A un mille du Bourg d'*Emmaüs*, est la fontaine des Apôtres, dont l'eau a la propriété de guérir plusieurs maladies: *Jesus-Christ* s'y arrêta avec eux pour en boire. Sur la partie de la montagne de Sion, qu'on a mise hors de l'enceinte de Jérusalem, est le Palais de *Caïphe*. En y entrant, & à la gauche, est une petite Eglise que *Sainte Hélène* fit bâtir sur les fondemens de la salle où ce Pontife donnoit audience. On a érigé un autel à l'endroit où *Jesus-*

Christ fut conduit & détenu, en attendant que le Pontife vint dans la salle pour l'interroger & le condamner. Au milieu de la cour, & à main droite, est un oranger qui marque l'endroit où l'on avoit allumé du feu pour la populace, & où *Saint Pierre*, qui avoit suivi *Jesus-Christ*, le renia trois fois. Près de la porte de l'Eglise, on voit une grosse pierre grise, conservée avec soin, qu'on dit avoir fait partie de la colonne sur laquelle le coq chanta. La grotte dans laquelle *Saint Pierre* alla pleurer son infidélité, est située sur le penchant du Mont-Sion. Sur cette même Montagne, est la maison qu'on appelle le Cénacle. C'est là que *Jesus-Christ* fit la Cène avec ses Disciples, & qu'il se montra à eux après sa résurrection. Ce Cénacle, entouré d'un grand mur, offre encore un bel édifice; il est défendu aux Chrétiens d'y pénétrer.

La Montagne des Oliviers, placée au levant de Jérusalem, est couronnée par trois pointes rangées sur sa cime. C'est sur cette Montagne que *Jesus* enseigna à ses Disciples l'Oraison Dominicale: on y a bâti un oratoire

dont on voit les fondemens. Près de là est une grotte bâtie en voûte, où les Apôtres composèrent le Symbole de la Foi. A deux cens pas de cet endroit, on remarque le lieu où *Jesus* s'arrêta le jour qu'il étoit parti de Betphagé, pour faire son entrée à Jérusalem; c'est là qu'il contempla cette Ville, & qu'il versa des larmes sur le sort qu'elle devoit avoir. Le jardin de Gethsemani est au pied de la Montagne des Oliviers, voisin du Torrent de Cédron. Parmi les Oliviers qui couvrent son étendue, on en remarque huit qui sont très-vieux; leur prodigieuse grosseur donne à ces arbres l'air d'une grande antiquité. Un Santon, qui en est le propriétaire, en vend les fruits aux Chrétiens, qui font des chapelets de leurs noyaux. Au centre de ce jardin est un rocher qui indique le lieu où les trois Disciples se reposoient, lorsque leur Maître alloit prier dans la grotte voisine, où il sua sang & eau. A quinze pas de là, est marqué le lieu où le traitre *Judas* livra *Jesus*. Dans le Palais de *Pilate*, on avoit bâti une Eglise dont il ne reste

que les murs. On voit encore le lieu, où il fit flageller *Jesus-Christ* : il consiste en une salle de vingt pieds en quarré ; de petites colonnes de marbre blanc indiquent l'Autel que les Chrétiens y avoient construit : les Turcs en ont fait une écurie, & l'Auteur y trouva des chevaux.

Sur le Mont Golgotha, où *Jesus* fut crucifié, est l'Eglise du Saint Sépulchre, où l'on voit les tombeaux de *Godefroi* de *Bouillon* & de *Baudouin*. On monte par un escalier de dix-huit dégrés sur le haut du Calvaire ; on marche sur la platte-forme de cette montagne érigée en chapelle. La place où *Jesus-Christ* fut étendu & cloué sur la Croix, se distingue sur le pavé par un quarré long d'environ sept pieds. A quelque pas de là est le trou où la Croix fut plantée. Le rocher se fendit lorsque *Jesus* expira : cette fente a cinq pieds de long & un & demi de large. Le St. Sépulchre est long de six pieds, large de deux, & haut de deux & demi ; il est revêtu de pierres blanches bien polies, sur lesquelles est dressé un Autel pour y

célébrer la Messe » A huit heures du
» soir, dit l'Auteur, je vis arriver
» dans l'Eglise environ quatre cens
» Pélerins Arméniens, de tout âge,
» tant hommes que femmes, for-
» mant deux haies. Les Janissaires pla-
» cés aux aîles de la Procession, mar-
» choient avec gravité, & paroissoient
» faire l'office de maîtres de cérémo-
» nies. Les Chrétiens portoient chacun
» un cierge allumé ; leur Ministre, qui
» terminoit la marche, tenoit une
» Croix dans ses mains ; ils se rangè-
» rent tous autour du Saint Sépul-
» chre, & personne n'y entra. Le
» Prêtre qui étoit devant la porte,
» prononça un discours pathétique :
» lorsqu'il eut fini, ces étrangers
» quittèrent leurs brodequins & leurs
» pantoufles, & se disposèrent à faire
» leur entrée : un bruit confus se fit
» entendre ; on se frappoit la poitrine,
» & le nom divin étoit souvent répété.
» Mais bientôt la scène devint atten-
» drissante, on n'entendoit que des
» cris plaintifs & des gémissemens ;
» on les voyoit les mains levées au
» Ciel, & tout-à-coup ils se proster-

» noient à terre : le sentiment de chacun
» s'exprimoit à raison de sa vivacité.
» Celui des hommes se manifestoit
» par des tons forts & bruyans, la
» douleur & la joie s'y peignoient
» tour-à-tour : le petit intervalle où
» ils ne disoient rien, étoit rempli par
» les accens affectueux & tendres des
» femmes. Cette alternative donna
» un grand mouvement à la sensibilité ;
» mais lorsque les sanglots des deux
» sexes se rencontroient, la commotion
» étoit plus forte ; il falloit avoir un cœur
» de rocher pour n'en pas être ému :
» ces expressions d'une douleur pieuse
» durèrent une heure, & chacun en
» porta l'hommage dans le sacré dépôt
» qu'il visita. » Les Récollets, gardiens des saints lieux de la Palestine, n'ont pour tout bien que les dons des fidèles. Ces aumônes, qui sont le fruit de leur quête, leur sont portées par des Religieux de leur ordre, appellés Conducteurs. La charité est plus ou moins abondante dans certains Royaumes. L'Italie, Malthe, l'Allemagne fournissent leur contingent ; la Reine d'Hongrie envoyoit annuellement dix-

huit mille sequins. La France y fait passer de l'argent ; mais sa plus grande générosité consiste dans la protection que la piété de nos Rois accorde aux Saints lieux. Le Portugal a donné en divers temps quarante-mille guinées, & ne se lasse point d'être chaque année libéral. L'Espagne, plus bienfaisante encore, envoya, peu de temps avant l'arrivée de l'Auteur à Jérusalem, quatre cents mille piastres, dont l'emploi fut destiné à l'entretien des Eglises & de ses Ministres, au payement des dettes contractées par la Terre-Sainte, & au soutien des familles qui languissoient dans la pauvreté.

Notre Voyageur quitte Jérusalem au mois de Décembre 1777, & arrive dans l'Isle de Chypre, au mois de Janvier 1778. Les Grecs avoient donné à cette Isle le nom d'*heureuse* ; mais il s'en faut bien qu'elle ait aujourd'hui la fécondité que les Arts & la population y avoient autrefois répandue. On n'y compte guère plus de 30000 ames. Une des montagnes de Chypre se trouve revêtue de pierre d'amiante, dont les anciens habitans sçavoient faire des

mouchoirs qu'on jettoit au feu pour les blanchir. C'est dommage que le génie des Artistes modernes ne se soit pas occupé de faire renaître cette curieuse branche de l'industrie. Après trois mois d'une navigation très-difficile, M. l'Abbé *de Binos* arrive au Lazaret de Livourne, où il fait la quarantaine. Delà il se rend à Rome, où il reste trois mois; mais il ne nous dit rien de ce qu'il a fait & vu pendant ce temps. Il va passer le mois d'Août à Naples, où il est témoin d'une éruption du Vésuve. Il part en Septembre pour Gênes, Turin, Milan, Parmes, Plaisance, Reggio, Modène, Bologne, Venise, d'où il s'embarque pour Trieste; & passant par la Corinthie & la Syrie, il arrive en Décembre, à Vienne en autriche; il se propose de raconter dans une suite de ses *Voyages*, les particularités que ces différens lieux lui ont offertes. Il quitte Vienne le 29 Mars 1779; & traversant la Baviere, il entre en France par Strasbourg, d'où il vient à Paris. S'étant reposé deux mois dans cette Capitale, il se rend en Gascogne, où le pays de

Comminges, qu'il habite, est situé. C'est là qu'il jouit, beaucoup mieux que dans ses courses, de tout ce qu'il a vu par le plaisir si naturel de le conter à ses amis.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

La Science de la Legislation; par M. le Chevalier Gaetano Filangieri, *Ouvrage traduit de l'Italien, d'après l'édition de Naples, de 1784, volumes I & II*, in-8°. *A Paris, chez* Cuchet, *rue & hôtel Serpente, 1786: 7 liv. 10 s. broché.*

DEPUIS l'immortel Essai du Marquis de *Beccaria*, nul ouvrage de législation n'a fait plus de sensation en Italie, (& parmi les François au courant de la littérature étrangère), que le vaste Traité que nous annonçons. L'Auteur éclairé des lumières & de la raison de

toute l'Europe, sans préjugés comme sans passion, nous paroît un Philosophe profond & religieux, qui aime les hommes autant qu'il déteste les abus & la tyrannie. Chaque page de ce prosateur énergique respire la grandeur des vues, la nouveauté des idées, & le plus courageux patriotisme. Cet » Ouvrage, dit son élégant & fidèle » Traducteur, aura le bonheur de » rendre plus communes plusieurs » vérités morales. La manière dont » il est composé semble devoir fortifier cette espérance. La raison de » l'Ecrivain, s'il est permis de s'exprimer ainsi, y est plus au niveau » de la raison publique, que dans » beaucoup d'autres Traités de morale » législative. Il n'élève ses principes » qu'à une hauteur où tous les esprits » puissent atteindre; il donne d'ailleurs à son style cette abondance, » ce mouvement & cet éclat qui annoncent que l'on veut parler aux » hommes, & que l'on peut s'en faire » écouter. Souvent même il marche » environné de toutes les forces de » l'éloquence, parce qu'il est persuadé

» sans doute, que si l'esprit philoso-
» phique découvre la vérité, ce n'est
» pas lui qui la rend populaire. »

On voit par cet échantillon du Traducteur, que son esprit n'est pas moins formé que son talent. *On ne s'apperçoit point qu'il traduit*, tant l'aisance & la clarté sont les qualités qui distinguent sa jeune plume. C'est *Audran* qui copie *Le Brun*, & son Burin traduit toujours avec feu le génie du pinceau. Nous ne craignons pas d'être taxés d'exaggération, si *des Juges compétens* veulent se donner la peine de comparer l'original avec la copie, & sentir quelle maturité de jugement suppose *la propriété* & la facilité de style que nous y avons remarquée.

Au reste, comme nulle production humaine n'est exempte de fautes, & que le divin *Homere*, ainsi que le divin *Platon*, ont leur moment de sommeil & de rêves; nous dirons avec franchise quelles taches nous avons cru appercevoir dans le Législateur italien. *J. J. Rousseau* & *Montesquieu* nous paroissent être les

Philosophes de ce siècle qu'il a le plus étudiés, soit pour les combattre, soit pour marcher sur leurs traces. Trop souvent il ne fait qu'amplifier leurs idées & délayer leurs pensées. La hardiesse & l'éloquence nous semblent caractériser son Ouvrage; mais sa hardiesse l'entraîne quelquefois dans les brouillards des systêmes, & son éloquence devient de l'*ardeur*, & dégénère en pompeuses déclamations.

Mais il faut le dire, il faut le répèter, on ne peut refuser à M. *Filangieri*, d'aimer beaucoup les hommes, & d'avoir consacré sa vie à l'étude du *bon* & du *vrai*, qui respirent dans tous ses livres. Voici la marche de son Ouvrage.

Il est divisé en sept livres, dont l'Auteur a déjà donné au public les quatre premiers. De ces quatre, le Traducteur en offre deux, & il se propose de faire paroître successivement les autres volumes publiés ou qui doivent l'être. Le premier livre contient le développement des règles générales de la *Science Législative*; le second traite des *Loix Politiques* &

Economiques; le troisième, des *Loix Criminelles*; le quatrième, *des Mœurs & de l'Instruction publique*; le cinquième, de la *Religion*; le sixième, de la *Propriété*; & le septième, de la *Puissance Paternelle*.

On voit que ce beau plan est comme un large rêts qui couvre la société entière; il est sage, bon & méthodique, & l'on sent par l'exécution, que celui qui l'a conçu est vraiment Philosophe, c'est-à-dire, qu'il pense en grand, & qu'il n'écrit que pour rendre les hommes plus éclairés & plus heureux.

Nous allons rapporter un de ses morceaux où il parle *de la Religion de l'Etat*, & nous somme sûrs d'intéresser tous nos lecteurs par cette brillante citation.

Chapitre 17. Septième rapport des Loix.

« Il n'est point d'objet dont les » grands Législateurs se soient plus » profondément occupés que du rap-

» port des Loix avec la Religion d'un
» pays.

« Si nous remontons à l'enfance des
» Nations, nous ne trouverons dans
» les fausses Religions, qu'un culte,
» mais point de dogmes. On érigeoit
» un Autel, on immoloit une victime,
» on faisoit quelques libations pour
» implorer le secours du Ciel, ou
» pour appaiser sa colère. Voilà ce
» que les peuples naissans appelloient
» *Religion.*

» Dans la suite, ils commencèrent
» à croire que les Dieux devoient un
» jour récompenser la vertu & punir
» le crime. Mais leurs idées sur le
» crime & sur la vertu étoient vagues
» & souvent fausses. La Religion leur
» ordonnoit quelquefois ce que la
» morale leur défendoit; & celle-ci
» sembloit commander ce que la Re-
» ligion ne vouloit pas. Pressés ainsi
» par deux forces opposées, environ-
» nés d'erreurs, & distinguant à peine
» le crime de la vertu, & le bien du
» mal; il fallut que les Loix vinssent
» interposer leur autorité, & leur
» enseignassent ce qu'ils devoient ref-

» pecter & ce qu'ils devoient fuir.
» Certainement ce n'étoient point les
» Dieux abominables du paganisme
» qui pouvoient prescrire aux hom-
» mes une morale pure. Rien n'en
» étoit plus éloigné que les actions
» qu'on leur attribuoit. Leur culte
» portoit l'empreinte des folies & des
» crimes qu'une aveugle stupidité
» avoit consacrés à la vénération
» publique, avec les monstres fan-
» tastiques qui les avoient commis.
» C'étoit un devoir de Religion, pour
» le Grec & le Romain, de croire aux
» oracles & aux songes, de règler ses
» actions d'après les réponses de la
» *Pythie*, le vol des oiseaux, & l'appé-
» tit des poulets sacrés ; il devoit
» respecter les observations des Au-
» gures & des Aruspices : mais la
» Religion lui prescrivoit-elle de
» même d'être juste, sobre & chaste ?
» Lorsque le Payen honoroit, comme
» le Père des Dieux, le ravisseur
» d'*Europe* & de *Ganimède* ; lorsqu'il
» voyoit des hommes souillés des
» crimes les plus honteux, devenir
» l'objet d'une apothèose ; lorsque les

» emblêmes de *Vénus*, de l'*Amour* & des
» *Graces*, exposés à ses regards, faisoient
» couler le feu dans ses veines & embrâ-
» soient son ame de toutes les ardeurs
» de la volupté ; lorsque pour hono-
» rer l'infame Dieu des Jardins, où
» l'obscène divinité d'*Amathonte*, il
» ne falloit leur offrir d'autre culte que
» l'ivresse de l'Amour, d'autre encens
» que l'héroïsme du plaisir, d'autres
» sacrifices que ceux de la pudeur.
» Lorsque le crédule Payen ne voyoit
» enfin autour de lui que des divinités
» protectrices des crimes & des plaisirs
» des sens : quels secours ses Mœurs
» pouvoient-elles tirer de sa Religion !
» Loin de les protéger, elle les anéan-
» tissoit. C'étoit à leur sagesse de répa-
» rer les maux que causoit la Religion.
» S'il eut été question de la détruire,
» il est aisé de sentir tout ce qu'une
» pareille entreprise eût exigé de
» combinaisons de la part d'un Lé-
» gislateur. A cet égard, ses travaux
» son devenus infiniment moins diffi-
» ciles de nos jours. . . . . »

Eloge de la Religion Chrétienne.

» L'Europe professe une Religion
» dont les préceptes, conformes à ceux
» de la morale la plus pure, resserrent
» les liens de la société, & main-
» tiennent l'ordre public, qui, aux
» menaces des Loix contre les crimes,
» joint celles d'un Juge équitable,
» pour lequel il n'est point de ténèbres
» ni de secret domestique; qui maî-
» trise les passions & les dirige vers
» un objet utile; qui surveille non-
» seulement les passions, mais encore
» les désirs & les pensées; qui unit
» le citoyen au citoyen, & le sujet
» au Souverain; qui fait tomber le
» glaive des mains de l'offensé, & or-
» donne à la Loi de s'en faire, pour
» venger son offense; qui enfin pres-
» crit un culte & des pratiques re-
» ligieuses, mais permet d'en dis-
» penser pour des raisons d'Etat. Avec
» une Religion semblable, que reste-
» t-il à faire aux Loix? rien que de la
» défendre contre les atteintes de
» l'incrédulité & de la superstition,
» & de conserver sa pureté, qui peut

» être également altérée, & par ses » ennemis, & par des Ministres peu » éclairés. Ainsi, l'on préviendra ses » abus, & les hommes n'auront plus » que des bienfaits à attendre d'elle.

» Voilà ce qui distingue essentielle» ment les rapports des Loix avec les » fausses Religions, de leurs rapports » avec le vrai culte.

» Les principes qui dérivent de » ces premiers rapports, sont tou» jours des principes de correction; » ceux qui naissent des autres, ne » peuvent être que des principes de » simple protection; car servir utile» ment la Religion parmi nous, ce » n'est jamais que prévenir ses abus. » Un corps de Loix, par exemple, » qui régleroit le nombre des Ecclé» siastiques d'après les véritables » besoins de la Religion; qui em» pêcheroit les uns de se corrompre » dans l'opulence; & les autres, de » s'avilir dans la misère, en enlevant » aux premiers des richesses qui peu» vent être plus utilement employées, » en dérobant les seconds aux hu» miliations de la mendicité, & en

» assignant à chacun, comme on le
» verra dans une autre endroit de cet
» Ouvrage, un salaire proportionné
» à l'ordre où il se trouve placé dans
» la hiérarchie, à ses travaux & à sa
» dignité; ce corps de Loix, dis-je,
» feroit disparoître tous les abus dont
» la Religion est souillée; il seroit son
» plus ferme appui, comme le garant
» de sa sûreté, & il raffermiroit sur
» la même base le bonheur de l'Etat
» & la majesté de la Religion. Il est
» aisé de voir, en effet, qu'en rédui-
» sant les Ecclésiastiques à un nombre
» déterminé, il ne seroit plus si diffi-
» cile de voir le Sacerdoce honoré
» par des mœurs pures & par toute
» la perfection qu'il exige; alors,
» du fond du sanctuaire, on verroit
» sortir une foule d'hommes qui,
» rendus à l'Agriculture & aux Arts,
» cesseroient d'être à charge à l'Etat.
» Le nombre des célibataires ainsi
» diminué, l'on ne verroit plus tant
» de mains impures se poser sur l'Autel
» du Seigneur; la paix des familles,
» l'honnêteté conjugale n'auroient
» plus tant à redouter des crimes qui

» deshonorent un état de sainteté ; »
» la population se ressentiroit moins
» du sacrifice qui leur est ordonné.

» L'excès des richesses d'un côté,
» & de l'autre, l'extrême pauvreté,
» éloignés à la fois par cette réforme,
» les Gens d'Eglise n'irriteroient plus
» les hommes par leur faste, & n'exci-
» teroient plus le mépris public par
» leur misère. Lorsque la Nation aura
» pourvu à leurs besoins ; lorsqu'ils
» pourront tous se passer d'aumônes
» particulières, leur bouche, qui ne
» doit s'ouvrir que pour annoncer les
» vérités de la morale & les dogmes
» de la Religion, n'ira plus s'avilir
» à mendier une subsistance que l'Etat
» leur doit, puisqu'ils le servent. La
» parole de Dieu sera entendue avec
» recueillement, parce qu'on ne crain-
» dra plus de la voir servir de prétexte
» aux demandes importunes de ses
» serviteurs ; & l'on verra s'enfuir
» loin du sanctuaire, l'imposture & la
» superstition, parce qu'elles ne pour-
» ront plus devenir une source de
» richesses ».

Voilà comment la Religion Chré-

tienne devroit être protégée ; & tels ſont les principes généraux qui dérivent du rapport des Loix avec elle. . . . . . .

Au moment où nous achevons de rédiger cet article, les Journaux d'Italie annoncent avec les plus grands éloge, les tomes 5, 6 & 7 *de la Science de la Légiſlation.* Les preſſes de Florence, de Milan & de Veniſe, en multiplient les éditions. Les deux premiers volumes en ſont à la ſixième réimpreſſion depuis 1780. Cet empreſſement du public n'eſt pas un ſigne de réuſſite équivoque, ſurtout lorſqu'il s'agit d'un ouvrage auſſi grave que celui-ci. Il faut en conclure avec le Traducteur, que cette Italie, jadis ſi fertile en Poëtes & en conteurs, eſt aujourd'hui le pays de la terre où la ſcience des droits & des devoirs de l'homme eſt cultivée avec le plus d'ardeur & peut-être même avec le plus de ſuccès.

Je ſuis, &c.

BERENGER.

CONCERT SPIRITUEL.

LES Concerts de la quinzaine de Pâques, Monsieur, ont attiré des assemblées nombreuses & brillantes, quoique le Directeur, malgré ses soins & son zèle, se soit trouvé dans l'impossibilité d'offrir au public aucune nouveauté : mais le temps n'est plus où la France avoit besoin pour ses plaisirs, des virtuoses étrangères. Nos instrumens, & nos voix n'ont rien à envier à l'Allemagne & à l'Italie. Quand on a *Cheron*, *Laïs* & *Rousseau*, il est inutile de faire venir à grands, frais des chanteurs ultramontains. Les Dlles. *Renaud*, *Maillard*, *Dozon*, &c. ne nous permettent point de regretter les Cantatrices Allemandes ou Italiennes ; enfin des violons tels que *Guerillot*, *Gervais*, *Bertheaume* ; des violoncelles tels que *Duport*, &c. nous dispensent absolument d'avoir recours à ces peuples qui s'arrogeoient autrefois une grande supériorité sur nous dans la musique : que les chanteurs Italiens & les symphonies

phonistes Allemands aillent donc maintenant faire admirer leurs rares talens dans ces contrées hyperboréennes où les arts agréables sont des plantes exotiques; qu'ils aillent charmer les oreilles des Russes; ils ne viendront à Paris que pour être jugés par leurs pairs.

Parmi les morceaux de musique exécutés au Concert pour la première fois, le public a distingué le *Stabat* de *Rispoli.* Les Musiciens, à l'envi l'un de l'autre, s'efforcent d'égaler *Pergoleze*: si quelqu'un pouvoit s'en flatter, c'étoit le célèbre *Hayden*: mais quand un homme de génie s'est emparé des grands traits que fournit un sujet, ceux qui viennent après lui sont réduits à le copier: le verset *Stabat Mater*, & celui qui commence par *Vidit suum dulcem natum*, &c. ont été rendus par *Pergoleze* d'une manière si pathétique, qu'il est impossible à aucun Musicien de faire mieux: c'est le sublime de la douleur. Ceux qui entreprennent de remettre en musique ces versets, se distinguent du moins, par la richesse des accompagnemens: mais *Pergoleze*

avec trois inſtrumens, produit plus d'effet que ces profonds harmoniſtes avec toutes les forces réunies d'un nombreux orcheſtre: en muſique, comme en politique, le grand homme eſt celui qui fait de grandes choſes avec les moyens les plus ſimples: je ne conçois pas comment des Muſiciens ſupérieurs, tels qu'*Hayden*, ne ſont pas honteux d'être ſi ſçavans & de faire tant de bruit, à la vue des partitions de *Pergoleze* ſi nues, ſi ſimples, où quelques groſſes notes font ſur les cœurs une ſi vive impreſſion.

Riſpoli a auſſi des accompagnemens très-chargés & très-brillans; les deux verſets *Stabat Mater* & *Vidit ſuum*, &c. ſont beaux, parce qu'ils rentrent comme néceſſairement dans les motifs de *Pergoleze:* le morceau qui m'a paru le meilleur, & du plus grand effet, eſt le verſet *O quam triſtis & afflicta*, &c. chanté en chœur; la facture en eſt ſimple, majeſtueuſe & antique; il n'a été que médiocrement applaudi.

M. *Berton* eſt un jeune compoſiteur de la plus grande eſpérance: ſon âge

ſemble demander de l'indulgence, mais ſes compoſitions n'en ont pas beſoin. On a applaudi avec tranſport, le jour de Pâques, une Ode ſacrée d'une touche vigoureuſe & d'une ſuperbe expreſſion. Le public a auſſi rendu juſtice aux talens diſtingués de M. *Vion* & de M. l'Abbé *le Preux*. Le Sieur *Babini*, *tenore* Italien, n'a pas réuni tous les ſuffrages ; ſa voix n'eſt pas aſſez brillante pour ſauver ce que la manière Italienne a pour nous de déſagréable ; ſes paſſages, ſes points d'orgue continuels & toute la prétentaille des ariettes de bravoure, ont fatigué une grande partie des auditeurs : ces difficultés ne ſont ſupportables que par l'extrême perfection avec laquelle on les exécute, encore deviennent elles faſtidieuſes quand on les prodigue, parce qu'elles ſont eſſentiellement uniformes & monotones, & qu'elles étouffent abſolument l'expreſſion de l'air où elles ſont multipliées : jamais ces hoquets, ces gargariſmes & ces caſcades ne pourront dédommager d'un beau trait de mélodie ; & il faut être bien blaſé ſur

la bonne & vraie musique, pour s'amuser de ces colifichets difficiles.

Les Dlles. *Renaud* ont excité à la Salle du Concert, le même enthousiasme qu'au Théâtre Italien. L'âge n'a rien ôté à M. *Bezozzi*, de sa belle embouchure, de sa manière sûre & brillante : les symphonies concertantes qu'il a exécutées avec le sieur *Garnier* ont fait le plus grand plaisir : au mérite de l'exécution se joignoit celui de la musique dont le genre étoit très-agréable & très-convenable à l'instrument : le même éloge est dû aux sieurs *Guerillot* & *Imbaut*, qu'on a souvent entendus & toujours avec une satisfaction nouvelle : M. *Mestrino* auroit eu plus de succès encore, si son talent s'étoit exercé sur de bonne musique : c'est un amour-propre mal entendu dans tout joueur d'instrumens, que de se piquer d'exécuter ses propres ouvrages, quand il n'a pas le génie de la composition. M. *Menel* a surpris le public, qui ne le connoissoit point encore, par la manière supérieure dont il a exécuté un concerto de

violoncelle. Quelques enfans prodigieux ont fait la plus vive sensation. Mlle. *Rigel*, sur le *forte-Piano*, a enlevé tous les suffrages ; & particulièrement les deux fréres *Guerin*, dont l'un n'a pas onze ans, ont joué du violon & du violoncelle, de manière à étonner tous les amateurs, par une exécution admirable, indépendamment-même de leur âge. M. *Punto* a prouvé qu'il étoit toujours le premier de l'Europe sur le cors-de-chasse ; & s'il eut moins voulu le prouver, peut-être eût-il fait un plaisir encore plus général.

Le goût & le discernement du sieur *le Gros*, Directeur de ce Concert, ont singulièrement brillé cette année, où n'ayant rien de nouveau pour piquer la curiosité du public, il s'est efforcé d'y suppléer par le bon choix des morceaux & des Artistes.

Je suis, &c.



COMÉDIE ITALIENNE.

Vous avez admiré plus d'une fois, Monsieur, l'activité des Acteurs du Théâtre Italien; & vous ne serez plus surpris que leur rentrée soit marquée par une nouveauté. La curiosité du public est toujours piquée & satisfaite: les Auteurs sont au moins tirés d'inquiétude; & on ne les fait pas languir, comme aux François. *Tom Jones & Fellamar* est le titre de la nouvelle Comédie qu'ils viennent de donner.

Il s'est écoulé environ seize ans depuis la première Comédie de *Tom Jones* à Londres; car la fille de *Tom Jones* a quinze ans. Cette fille a nom *Sophie*, comme sa mère: cette ressemblance est le fondement de toute l'intrigue. Milord *Fellamar*, Amant de *Sophie*, a, comme vous le sçavez, sacrifié son inclination au bonheur de *Tom Jones*. Depuis, il n'a cessé de le servir en véritable ami. Il le fait entrer au service, & le met à portée

de déployer ses talens & son courage, & de mériter le titre de *Commodore*; *Werstern* s'est réconcilié avec lui, & à cause de lui, avec les Lords. Tourmenté par la goutte, & condamné par les Médecins, à ne plus chasser, il a accepté l'offre de *Fellamar*, qui lui cédoit une maison de plaisance à un mille de Londres : & c'est là qu'il vit avec sa femme, sa fille & son ancien voisin *Alworthy*. *Fellamar*, depuis quelque temps, y vient plus souvent ; il y est, ainsi que Lady *Bellaston*, au moment où la pièce commence. *Jones* seul est absent ; il s'est signalé par de généreux exploits, & la Gazette ne parle que de lui.

On apprend dès la première scène, que la jeune *Sophie* aime Milord *Fellamar*; dès la seconde, on reconnoît que Milord *Fellamar* est amoureux de la jeune *Sophie*. Discret & respectueux, il n'a jamais osé lui faire l'aveu de son amour ; il s'en dédommage en l'écrivant sur ses tablettes : ces tablettes sont surprises par Lady *Bellaston*, & vous verrez l'usage qu'elle en fait.

Cette *Bellaston* est toujours jalouse de *Sophie* : son amour pour *Jones* a fait place à la vengeance. Elle se propose d'empoisonner le bonheur dont *Jones* jouit avec sa femme, en lui persuadant que sa femme est aimée de *Fellamar*. Ces tablettes la servent à souhait ; car le nom de *Sophie* y est souvent répété, & *Sophie* est le nom de la femme de *Jones*. Mme. *Millers*, cette bonne *Millers*, devenue la femme de *Padrige*, indignée que son mari serve, sans le vouloir, d'instrument à la vengeance de Lady *Bellaston*, s'explique très-vertement avec elle, trop peut-être ; car elle lui manque de respect, & Lady *Bellaston* ne doit pas le souffrir. Cette Lady *Bellaston* joue non seulement un mauvais, mais un sot personnage dans la pièce : quoi qu'il en soit, elle distille son poison dans l'ame de *Wernstern* & d'*Alworthy* : ce qui ne me paroît pas tout-à-fait naturel. Que le bouillant *Werstern* se laisse aisément persuader, je le conçois : son ancienne antipathie contre les Lords, peut se réveiller en un instant ; & d'ailleurs, il ne s'est

jamais donné le temps de réfléchir. Mais qu'*Alworthy*, le sage *Alworthy* soit aussi crédule, & sur la foi de Lady *Bellaston*, qu'il vient de traiter avec tout le mépris qu'elle mérite, croye *Fellamar* capable de trahison, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Les voilà donc tous deux persuadés que Lord *Fellamar* aime toujours la femme de *Jones*. Delà son apparente amitié pour le mari ; delà l'offre de son château ; delà ses assiduités ; delà l'avancement de *Jones* & son éloignement. Il y a cependant deux *Sophies*. On a dû remarquer le penchant de *Milord* pour la jeune. Mais il falloit que cela fût ainsi pour que cette suite eût lieu ; & dans le vrai, il n'y auroit point de pièces, si l'on étoit d'une exactitude scrupuleuse & géométrique. *Western* rompt ouvertement avec *Milord* : celui-ci part, moins pour se dérober à l'emportement de *Western*, que pour prévenir les suites d'une imprudence de *Jones*. *Jones* arrive : on l'avoit dit mort ; ce qui avoit consterné toute la maison ; lamentations bien tristes dans une

Comédie. A son arrivée la joie renaît dans tous les cœurs. Mais bientôt son beau-père lui apprend la fatale nouvelle; redites un peu fatiguantes. Sur ces entrefaites, on le cite à l'Amirauté. Il y va, suivi de son oncle. Voici le sujet de cet incident. *Tom Jones* a quitté son bord, sans ordre; son excuse est l'impatience de revoir sa famille : son véritable crime est la jalousie que cause sa victoire. Il est d'abord condamné à la mort, puis la peine est commuée en un exil. Il vient faire ses adieux à sa famille. Nouvelles lamentations qui attristent & refroidissent la scène. *Fellamar* arrive, & déclare qu'après avoir signé, comme juge, l'arrêt qui condamne *Tom Jones*, il l'a servi comme ami, & a obtenu sa grace du Roi. Ils partent tous, pour aller remercier *S. M. Sophie* seule reste avec Lady *Belaston*, qui profite de ces instans pour achever son ouvrage. Elle persuade à *Sophie* que *Fellamar*, toujours épris de sa mère, a refusé l'offre qu'elle *Bellaston* lui faisoit de demander pour lui la fille : la jeune *Sophie* est au désespoir. Tout le monde

revient, *Western* est enchanté : le *Roi lui a parlé*. Le voilà réconcilié, un peu légèrement avec *Fellamar*. Celui-ci veut rester seul avec *Jones*. C'est pour lui déclarer que le Ro il'a nomm Amiral. Il est étonnant que le Ro ine le lui ait pas dit à lui même. Aussi n'est ce qu'un prétexte de l'Auteur, qui vouloit ménager une entrevue entre les deux amis. *Jones* plaint *Fellamar*, gémit de le voir malheureux sans espoir de guérison, & d'être ingrat malgré lui. *Fellamar* demande l'explication de ces mots, *Tom* lui montre ses tablettes. *Fellamar* frémit de la méprise, & avoue son amour pour la jeune *Sophie*. *Tom Jones* transporté de joie, prie *Milord* de s'éloigner, rappelle sa femme & sa fille, & leur fait part de ce qu'il vient d'apprendre : *Sophie* ne repète que ces mots : *Fellamar m'aimeroit* ! Sa mère achève le reste, & déclare que *Fellamar est aimé*. Il paroît, & *Western* est tout étonné de le trouver aux genoux de sa petite-fille.

Je n'ai pu vous faire en peu de mots, Monsieur, l'analyse de cette pièce, qui est chargée d'incidens. Car

il faut le dire, elle manque de cette belle simplicité qui est le premier mérite de tout ouvrage. On ne peut pas dire non plus que ce soit une véritable Comédie; car elle offre une foule de scènes & de situations pathétiques & larmoyantes. La méprise de *Werstern* sur les sentimens de *Fellamar* est peu fondée; les aventures de *Jones* ne sont peut-être pas très-bien liées avec l'intrigue principale; malgré tout cela, la pièce intéresse. Chaque mot de *Sophie* va au cœur: *Fellamar* élève l'ame: c'est un sage sensible: on admire le Lord, on aime sa jeune maîtresse. Hier, Monsieur, je ne songeois point aux défauts de la pièce; je pleurois, j'étois attendri; ce n'est que ce matin que ces idées me sont revenues: à l'égard du style, on n'en peut guère juger à la répréséntation: j'y ai pourtant remarqué des enjambemens pénibles: mais aussi j'ai été frappé d'une foule de vers naturels; hier même, j'en répétois plusieurs au sortir du spectacle: aujourd'hui, je ne me souviens plus que de ceux-ci:

Quand je parle bien haut, c'est que j'ai bien raison.

. . . .

Quelle fille à sa mère a dit la vérité ?

. . . .

La haine, en vieillissant, rafine son poison ;
Et je n'avois qu'un pas d'elle à la trahison.

Cent vers peut-être de cette force, des scènes tout entières, sur-tout celle entre *Fellamar* & la jeune *Sophie* ; ces deux caractères, tout cela ne peut que faire honneur à M. *Desforges*... On voit cependant qu'il est capable de faire encore mieux, qu'il pourroit soigner davantage son style, simplifier ses plans, dégager ses Comédies du larmoyant & du romanesque ; mais tel qu'il est, Monsieur, c'est un Auteur très-intéressant pour le Théâtre Italien ; il doit à son tour être bien content des Acteurs. MM. *Granger*, *Raymond*, *Courcelles*, & *Perigny*, ont fort bien rendu leur rôles : Mme. *Gonthier* paroît faite tout exprès pour jouer la bonne *Millers*, & cette jeune Mme. *St. Aubin* semble être *Sophie* elle-même.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Sentimens d'une Ame pénitente, revenue des erreurs de la Philosophie moderne, au saint joug de la Religion; où l'on trouvera le modèle de la véritable conversion de l'esprit & du cœur, & toutes les règles nécessaires pour mener dans le monde une vie chrétienne & conforme à l'Evangile : Ouvrage non moins utile aux Pasteurs des ames qu'aux simples fidèles ; par feu M. de Besombes de St. Geniés, *Conseiller à la Cour des Aides de Montauban, & de l'Académie de cette Ville; traduit du latin, par M. l'Abbé* C*** P***, *avec cette Epigraphe tirée du Pséaume 118 :*

Viam veritatis elegi.

2 vol. in-12. *prix*, 5 *liv. brochés*, & 6 *liv. reliés. A Montauban, chez* Pierre Ch. Cazamea, *Editeur & Libraire-Juré; & se trouvent à Paris, chez* Nyon *aîné, Libraire, rue du Jardinet*, 1786, *avec approbation & privilège du Roi.*

Ce livre, Monsieur, a beaucoup de rapport avec l'*l'Imitation de Jesus-*

Christ. Il a été de même composé en latin, dans le même esprit ; il est également l'ouvrage d'un homme modeste, qui ne vouloit point être connu, qui ne vouloit pas même que son ouvrage fût public. Ce n'est qu'un an avant sa mort, qu'on l'a déterminé à le mettre au jour. L'Auteur de cet Ouvrage fut pendant sa vie, « le flambeau de la Cour des » Aides de Montauban, la lumière » de l'Académie de cette Ville, l'ami » & le protecteur des lettres qu'il » cultiva toute sa vie avec le plus » grand succès, si connu dans la Pro» vince par son respect pour la Reli» gion, son amour pour la justice, » l'ami des pauvres, le modèle des » vrais Chrétiens, par une vie mor» tifiée, austère, pénitente, & par » la pratique exacte de toutes les » vertus. Il est mort à Cahors en odeur » de sainteté, le 20 Octobre 1783, » dans la soixante-cinquième année de » son âge ».

Citer cet éloge de l'Auteur, c'est presque avoir fait celui de l'ouvrage

Il eſt le fruit des loiſirs de trente ans de magiſtrature. M. *de S. Geniés* ſe délaſſoit des travaux de ſon état, en liſant, en étudiant la Bible. Auſſi chaque ligne de cette production annonce qu'il en étoit pénétré. Il faiſoit ſur-tout ſes délices de l'*Imitation.*

» Il l'avoit lue toute ſa vie, il la » ſavoit preſque toute par cœur ; mais » il ne la trouvoit pas aſſez nourrie, » ſi j'oſe le dire, ni aſſez forte pour » la plûpart de Chrétiens, qui de» manderoient, ſur tout dans ce » ſiècle d'incrédulité & d'aveugle» ment des inſtructions touchantes » comme celles de l'imitation, mais » plus étendues, plus convaincantes, » plus frappantes ».

Dans un parallèle de ces deux ouvrages, le Traducteur paroît donner l'avantage à celui qu'il a traduit. C'eſt aſſez l'uſage. Pour moi, Monſieur, qui ai lu l'un & l'autre, ſans traduire aucun des deux, j'eſtime infiniment l'ouvrage moderne : mais j'admire toujours l'*Imitation*. *Les ſentimens d'une Ame pénitente* ont quelque

chose de plus fort, mais l'*Imitation* est plus touchante ; l'un convainc, mais l'autre persuade : on croit assez à la Religion ; le tout est de la faire aimer. Et si le cœur étoit gagné, on auroit bon marché de l'esprit. Mais l'*Imitation* peut être toujours le premier livre de piété, sans que l'ouvrage de M. de *St. Geniès* en soit moins estimable. Outre que le second rang seroit encore beau à occuper ; les rangs ne sont rien en un pareil sujet. Un Auteur doit être content s'il a pu faire le bien, ramener une seule ame dans la bonne voie. Voilà tous les honneurs auxquels on doit aspirer, & ils n'échapperont pas à celui des *sentimens*, &c. & quand même notre Auteur eut formé en secret ce vœu si délicat vers exprimé par *Boileau* dans son épître 7 :

Et plût au Ciel... pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier voulût lui donner son suffrage !

il seroit encore satisfait de ce côté,

puiſque ſon ouvrage a été accueilli par une auguſte Princeſſe qui ne veut plus tenir au monde qu'en accueillant les pieux ouvrages qui y paroiſſent de temps en temps.



TABLE DES MATIERES CONTENUES

DANS CE TROISIEME VOLUME.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVII.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME QUATRIEME.



À PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

La Religion considérée comme l'unique base du bonheur & de la véritable Philosophie : ouvrage fait pour servir à l'éducation de S. A. S. Mgr. le Duc D'ORLÉANS, *& dans lequel on expose & l'on réfute les principes des prétendus Philosophes modernes, par Madame la Marquise* de Sillery, *ci-devant Madame Comtesse* de Genlis, 1 *vol.* in-8°. *A Paris, à l'*Imprimerie Polytipe, *rue Favart.*

POUR sentir tout le prix de cette production, Monsieur, il ne faut pas perdre de vue son objet : si on la

regarde simplement comme un ouvrage de Morale & de Métaphysique, fait pour le public, ce n'est qu'un rapprochement très-estimable sans doute, & très-utile, de ce qu'on a dit de mieux en faveur de la Religion & contre les prétendus Philosophes modernes ; mais si on considère cet essai comme destiné à l'éducation d'un Prince, c'est alors un livre infiniment précieux ; c'est un service important rendu à la société & à l'humanité ; car il est bien intéressant pour le bonheur public, que ceux qui, par leur naissance & leur rang, sont au-dessus des loix, soient gouvernés par des principes ; & comme l'a dit *Montesquieu*, *quand il seroit inutile que les Sujets eussent une Religion, il ne le seroit pas que les Princes en eussent, & qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines, puissent avoir.*

La partie polémique de cet ouvrage où l'Auteur combat les nouveaux Philosophes, est celle qui offre le plus d'intérêt & d'utilité. Tant de grands hommes ont employé leurs veilles &

leurs talens à la défense de la Religion Chrétienne ; tant d'Orateurs font retentir tous les jours, les chaires de la Capitale & des Provinces, des preuves de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, des peines & des récompenses d'une autre vie, &c. que Mde. la Marquise de *Sillery* ne peut avoir à cet égard que le mérite d'avoir choisi & rassemblé les traits les plus frappans de ces modernes Apôtres : mais il me semble qu'on ne peut refuser à cette amazone chrétienne, l'honneur d'avoir fait la guerre aux Philosophes avec un succès très-distingué. Ce n'est pas que plusieurs Ecrivains n'ayent réfuté victorieusement les dangereux principes de ces pretendus sages : mais les uns ont dédaigné de parer la raison ou n'en ont pas eu le talent ; les autres ont sçu réunir l'élégance à la solidité ; mais leur état même les a rendu suspects aux gens du monde ; ce sont des Prêtres & des Théologiens. Ils n'ont eu ni cabales ni prôneurs ; les Philosophes, juges & parties dans leur propre cause, les ont représentés à la

bonne compagnie comme de tristes raisonneurs & d'ennuyeux pédans. D'ailleurs, tous les ornemens du style ne rendront jamais la saine morale aussi agréable aux grands & aux riches que la doctrine philosophique qui flatte toutes leurs passions. Enfin, peut-être a-t-il manqué à la plûpart de ces Ecrivains, quelqu'élégans qu'ils soient, un ton & une connoissance du monde nécessaires pour réussir auprès des lecteurs d'une certaine classe. Mais lorsqu'à la force des raisonnemens, aux charmes de l'élocution on réunit, comme Mme la Marquise *de Sillery*, l'intérêt qu'inspire un sexe fait pour plaire, la finesse du meilleur ton, un rang dans la société, un nom dans la littérature & dans le monde, on peut se flatter d'être pour le moins aussi lu, aussi répandu que les Philosophes : un pareil Auteur ne repousse les gens de monde par aucun préjugé. Eh! quel est l'homme qui ne soit enchanté d'avoir une femme aimable pour prédicateur!

La meilleure manière de réfuter les dogmes des Philosophes, est d'éclairer

le public sur la médiocrité de leurs talens : leur autorité ne tient qu'à l'opinion qu'on a de leur génie & de leurs lumières ; leur crédit tombe nécessairement avec leur réputation littéraire ; c'est leur style qui est le passe-port & le véhicule de leurs erreurs ; & on aura suffisamment prouvé qu'ils ne raisonnent pas bien, quand on aura prouvé qu'ils écrivent mal. Plusieurs Journalistes ont employé contr'eux avec succès, l'arme de la critique & du ridicule ; mais les Philosophes, à force d'injures & de calomnies atroces, sont parvenus à persuader au gens du monde, que les critiques les mieux motivées & les plus judicieuses, n'étoient que d'affreux libelles, des satyres grossières & dégoûtantes, dictées par un intérêt sordide. Mme. la Marquise de *Sillery*, qui n'est point Journaliste, & contre laquelle on n'a aucune prévention, peut donc tourner avec plus d'effet & de succès contre les Philosophes, les mêmes traits qui, dans la main des Journalistes, manquent trop souvent leur coup : les mêmes observations qui, dans

l'*Année Littéraire*, par exemple, sont regardées comme d'horribles injures, comme de sanglans outrages faits aux talens & à la mémoire des grands hommes, paroîtront dans son Livre, des jugemens dictés par le goût, & pourront peut-être désabuser une foule d'enthousiastes aveugles. Cependant, telle est la force du préjugé, que même après la lecture du livre de Mme. la Marquise de *Sillery*, il y a des Philosophes qui disent encore hautement, qu'il sera *difficile de persuader aux gens de goût*, que des Écrivains tels que *Diderot* & d'*Alembert*, *sont de mauvais Ecrivains* : aussi les Philosophes de cette espèce, ne sont pas ceux dont Mme. la Marquise de *Sillery* peut raisonnablement espérer la conversion. Ils sçavent bien intérieurement à quoi s'en tenir ; mais pour admirer certains personnages, ils ont des raisons d'une force à qui tout cède, & même la raison : ce n'est pas aux gens de goût qu'il est difficile de persuader que d'*Alembert* & *Diderot* sont de mauvais Ecrivains ; ils n'ignorent pas que l'un est une précieuse

qui joignoit à un caractère doux & vertueux, des talens distingués ; il vivoit seul dans une petite maison près de Paris, forcé de se réduire à l'absolu nécessaire pour faire subsister deux sœurs infirmes, dont il étoit l'unique appui. Quelques personnes touchées de son mérite, s'occupèrent avec succès, des moyens de changer son sort. On lui offrit un emploi honorable & lucratif; il le refusa obstinément, afin de conserver *sa liberté. Je suis libre*, disoit-il, *je ne veux pas prendre de chaînes, je vis retiré, je n'attends rien des hommes, je ne leur demande rien ; ils n'ont pas le droit d'attenter à ma liberté.* L'Auteur observe très-bien que ce Philosophe étoit de bonne foi; ceux-là sont rares. En général, leurs préjugés résistent aux raisonnemens, mais cèdent à l'intérêt.

Quel nom faut-il donner à l'aveugle & injuste prétention des Philosophes, contre les Ministres de la Religion ? « Il y a long-temps qu'on a prouvé » dans d'excellens ouvrages, qu'en » général les Ecclésiastiques sont des » citoyens très-utiles par l'emploi

» bienfaisant que la seule décence de
» leur état les oblige de faire de leurs
» richesses. J'ai vu toutes les provinces
» de la France, & dans toutes les
» terres possédées par des religieux ;
» je n'ai point trouvé de pauvres ;
» j'y ai vu l'agriculture florissante,
» des paysans plus heureux & moins
» grossiers qu'ailleurs. Sans parler des
» aumônes immenses distribuées à Paris
» par son Archevêque & ses Curés,
» combien de millions de pauvres
» secourus, de laboureurs encouragés
» dans toute l'étendue du Royaume
» par les Ministres de l'Eglise ! Si
» les Ecclésiastiques suivent strictement
» les obligations que leur impose
» leur état, leur charité n'a point de
» bornes, & même lorsqu'ils ne les
» suivent pas avec une scrupuleuse
» exactitude, ils font encore infini-
» ment plus d'aumônes dans leurs
» terres que n'en font communément
» les seigneurs séculiers. Le faste leur
» est interdit, il est à la fois pour eux
» un tort & un ridicule, & c'est le
» faste sur-tout qui produit l'avarice
» & l'endurcissement du cœur ; ne

ridicule & grimacière, & l'autre un énergumène, toujours en convulsion; c'est à cette foule de lecteurs sans idées, sans principes, sans discernement, qui ne jugent que d'après autrui, qui n'admirent que sur parole, & dont l'opinion toujours incertaine, flotte au gré des prôneurs & des intrigans. Ceux-là, s'il leur reste une étincelle de sens commun, seront persuadés par les passages que l'on cite de l'un & de l'autre. D'après de pareilles pièces, le procès doit être jugé sans appel.

Mme. la Marquise de *Sillery* fait retomber sur la moderne philosophie, les reproches injustes que celle-ci fait à la Religion: les sages du jour n'ont cessé de se répandre en déclamations contre le fanatisme religieux, tandis qu'eux-mêmes introduisoient dans la Nation le fanatisme le plus extravagant & le plus dangereux: l'Evangile, qui ne respire que la douceur, la charité & la paix, condamne hautement les excès du fanatisme. Tout Chrétien ne peut être fanatique sans outrager son Dieu & violer sa Religion: ce n'est

pas la Religion Chrétienne qu'il faut accuser d'un fanatisme expressément contraire à sa première loi. Mais la philosophie le prêche, & l'inspire hautement dans les livres de ses chefs; elle ne se soutient elle-même que par le fanatisme ; elle n'a point d'autre base que l'idolâtrie pour certains hommes deshonorés par l'abus qu'ils ont fait de leurs talens ; elle a tous les caractères d'une secte qui veut s'élever sur les ruines de la Religion dominante ; il ne lui manque qu'un corps de doctrine qu'elle puisse avouer: c'est ce défaut qui l'a fait tomber si promptement, & qui va l'anéantir pour jamais : ses principes sont si honteux, si révoltans pour la conscience, si contraires à toute espèce de société, qu'ils ne peuvent convenir qu'à un petit nombre de riches corrompus par le luxe: il est impossible qu'aucune Nation les adopte, ou elle ne subsisteroit pas long-temps. Quand on lit dans Mme. la Marquise de *Sillery*, les diatribes virulentes & séditieuses d'un Philosophe qui, dans un excès de rage, excite les peuples à renverser les Trônes & les

Autels, à chasser les Rois & les Prêtres; on commence par frémir de cet excès d'audace, on finit par le mépris pour une folie plus ridicule encore que dangereuse, quand on voit que l'Auteur qui veut tout détruire, ne substitue rien à la place, que ce qu'il appelle *la philosophie*. *Platon* disoit très-bien que le monde seroit heureux, quand il seroit gouverné par des sages; mais le même *Platon* n'imaginoit pas qu'une société pût subsister sans Religion & sans Chefs.

Ces absurdités ne se trouvent point dans des *Ouvrages obscurs*, comme on a prétendu l'insinuer, mais dans des ouvrages très-célèbres, très-répandus, dont on a fait plusieurs éditions.

Mme. *de Sillery* compare ensuite les effets du fanatisme religieux avec ceux du fanatisme philosophique: » remarquons encore que le fanatisme » de Religion n'a qu'un objet ou un » seul prétexte, la Religion: par » conséquent, il ne sçauroit produire » des maux permanens. Il ne peut » troubler l'Etat que dans des temps

» d'héréſie & de diſpute de contro-
» verſe, & même alors la diſcorde
» qu'il excite, ne ſe répand point dans
» l'univers entier ; il n'a ni l'intention,
» ni le pouvoir redoutable de ſoulever
» tous les peuples à la fois. Il n'en eſt
» pas ainſi du fanatiſme philoſophique,
» qui brave toutes les bienſéances,
» qui offre l'exemple de l'audace la
» plus effrénée, qui déifie les Auteurs
» des ouvrages les plus licencieux,
» qui donne à ces corrupteurs des
» mœurs publiques, les noms auguſtes
» de *bienfaiteur du genre humain!* .....
» Traiter de préjugés la décence &
» la pudeur, flatter & favoriſer toutes
» les paſſions, vanter le luxe, inſulter
» les Rois, leurs Miniſtres & les Magiſ-
» trats, déclamer contre le Gouver-
» nement, propoſer aux Nations
» l'abolition totale & du culte & des
» loix, exhorter tous les peuples de
» la terre à la révolte, au parricide ;
» tel eſt le fanatiſme philoſophique.
» Ce n'eſt là ni un vice local & paſſa-
» ger, ni un mal produit par une
» cauſe particulière ; c'eſt un feu
» dévorant & deſtructeur, qui peut
» embraſer la terre entière, & qui ne

» manquera jamais d'aliment, tant que
» les hommes auront du goût pour la
» volupté & pour l'indépendance ».

Les Philosophes se piquent sur-tout d'être supérieurs aux préjugés, & prennent droit de mépriser les hommes religieux comme autant de vils jouets de l'imposture & d'esclaves imbécilles de l'erreur; cependant ils sont eux-mêmes entêtés d'une foule d'opinions aussi fausses que dangereuses; & voici les principales. Parce qu'ils n'ont point eux-mêmes de vertu; parce que l'intérêt personnel est leur unique principe & le seul mobile de toute leur conduite, ils ne croyent point à la vertu; ils ont un souverain mépris pour l'espèce humaine; ils font des peintures horribles de la Cour & du monde, qui ne peuvent qu'inspirer à leurs lecteurs une misanthropie funeste à la société. L'orgueil est toujours le principe de cette humeur noire: ils se regardent comme des êtres privilégiés, supérieurs aux autres hommes; & cependant ils voyent que réellement ils sont peu de chose dans le monde, & qu'ils ont besoin de beaucoup de manège & de bassesse pour faire

prendre à leur fortune une certaine consistance : delà ces dépits secrets d'une excessive vanité que tout irrite ; & que rien ne peut satisfaire : dans les antichambres des Ministres, qu'ils assiègent continuellement malgré leur philosophie, ils font intérieurement des satyres sanglantes du luxe & de la morgue de ce même homme à qui ils vont demander une place ou une pension, & qui les accueille toujours avec plus de politesse & d'égards que souvent ils n'en méritent.

Leurs idées sur la *liberté de penser*, sont aussi fort singulières. Ils prétendent que tout homme a le droit d'écrire, de publier, de répandre toutes les extravagances qui lui passent par la tête, & qu'aucune Puissance ne peut, sans tyrannie, l'empêcher de dire hautement ce qu'il pense : cette assertion là même est une des plus grandes absurdités qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Elle prouve une ignorance absolue des principes fondamentaux de la société. Dans tout Etat bien gouverné, les citoyens ne doivent lire & entendre que ce qui est conforme aux bonnes

mœurs, aux loix & aux usages de la Nation : c'étoient de grands tyrans que ces Lacédémoniens, ces enthousiastes de la liberté, qui portèrent un décret pour défendre d'ajouter quelques cordes à la lyre : ils pensoient qu'une musique nouvelle pouvoit avoir une influence dangereuse sur les mœurs des citoyens ; & ils préféroient avec raison, les bonnes mœurs à la perfection des arts : ce *Platon* qui ne vouloit pas qu'on lût dans sa République, les Poëmes d'*Homere*, étoit sans doute un barbare, un visigoth, un ennemi des talens & des arts. Il n'est pas douteux que la liberté avec laquelle on a laissé circuler dans le Royaume, les livres impies, séditieux, obscènes de ces Philosophes qu'on appelle des *grands hommes*, n'ayent causé à la France beaucoup plus de maux que toutes les guerres de Religion, & le bénéfice léger qu'a produit à l'Etat la consommation du papier, ne peut entrer en comparaison avec le tort immense & irréparable que de pareilles sottises ont fait à la Nation ; & on le sentira sur-tout dans les générations suivantes.

Leurs préjugés contre l'autorité la

plus légitime qui leur paroît porter atteinte à l'indépendance naturelle de l'homme, sont ridicules dans la théorie & très-pernicieux dans la pratique; car toute société n'est fondée que sur la mutuelle dépendance des membres qui la composent, & la subordination est nécessaire au maintien de l'ordre & de cette paix dont ils sont si jaloux. Que signifient donc toutes leurs déclamations sur la liberté & la dignité de l'homme? Comment, avec tant de prétentions à la philosophie, peuvent-ils ignorer que la véritable liberté de l'homme, celle que les Stoïciens regardoient comme l'apanage de leur sage, consiste à se rendre maître de ses passions? Le sage, même dans les fers, est libre; obéir aux loix, remplir les devoirs de la société, employer les jours & les nuits à des travaux utiles, ce n'est point un esclavage, c'est la plus noble fonction de l'homme; & cette liberté que vantent les modernes Philosophes, est celle d'un sauvage ou d'un animal féroce. Plusieurs d'entr'eux sont la victime de ce préjugé sur la liberté. Mme. la Marquise *de Sillery* a connu un Philosophe

» pouvant ſe faire remarquer par le
» luxe & la magnificence, les Eccléſiaſtiques ne ſçauroient avoir qu'une
» ſorte de vanité, la ſeule qu'on
» puiſſe reſpecter, celle de ſe diſtinguer par des vertus; il en eſt une
» qu'on exige particulièrement d'eux,
» c'eſt la charité. L'opinion publique,
» l'honneur, la Religion, leur font
» également l'indiſpenſable loi d'être
» humains & charitables. Que l'on
» conſidère encore combien les Eccléſiaſtiques ſont utiles par les inſtructions qu'ils donnent, & les principes qu'ils enſeignent? Que deviendroit le peuple des campagnes;
» à quels vices affreux ne ſeroit-il pas
» livré, s'il étoit privé des exhortations & des leçons de ſes Paſteurs!
» Les Miniſtres de l'Egliſe ſeroient-ils remplacés par des Philoſophes?
» Il eſt à croire que dans ce cas, on
» verroit d'étranges révolutions, &
» que les *principes ſur l'égalité* &
» *l'amour de la liberté*, pourroient
» bien affranchir les payſans & les
» laboureurs de cette profonde ſoumiſſion que leur impoſent les pré-

» ceptes de l'Evangile. Enfin, quelles
» obligations les sciences & les lettres
» n'ont-elles pas à plusieurs Ordres
» Religieux, dont les laborieuses re-
» cherches ont produit dans tous les
» genres, des ouvrages si sçavans &
» si utiles ? »

On a tellement prodigué dans ces dernières années, le nom de Philosophie & de Philosophe, & on en a fait des applications si singulières, que c'est aujourd'hui un problême que de déterminer précisément ce que c'est qu'un Philosophe. Dans l'antiquité on donnoit le nom de Philosophe, à ceux qui s'élevoient au-dessus des passions & des vices de la multitude, qui dans leurs discours, dans leurs actions, dans toute leur conduite, se piquoient d'observer scrupuleusement les règles de la bienséance, de la modestie & de l'honnêteté; qui instruisoient le peuple par leurs exemples, encore plus que par leurs préceptes. Mais parmi nous, qu'est-ce qu'un Philosophe ? Si l'on jette un coup-d'œil sur les individus qu'on a singulièrement & comme ex-

clusivement décorés de ce titre, quel bouleversement de toutes les idées! quel étrange abus des termes! Prenons, par exemple, l'idole de la nation Françoise, le fondateur, le patriarche de la moderne philosophie, le grand homme, le Philosophe par excellence, le divin & non jamais assez loué *Voltaire*; que voyons-nous? l'être le plus vil & le plus méprisable aux yeux du véritable sage, qui regarde les talens comme un avantage bien frivole, en comparaison de la vertu: un homme esclave des passions les plus misérables & les plus basses; un homme vain, intéressé, colère, fourbe, menteur, bouffon, calomniateur; un homme qui a passé toute sa vie à écrire, & dont la plupart des écrits sont remplis de bévues, de faussetés, d'injures, d'obscénités, de facéties & de turlupinades: n'est-ce pas là l'antipode du Philosophe? & qu'y a-t-il de commun entre lui & la philosophie, sinon quelques belles maximes qu'il lui a dérobées, & auxquelles il a sçu donner le coloris poëtique? Il étoit donc réservé à

notre siècle, où tous les genres sont confondus, où tous les principes sont renversés, de faire un Philosophe & même un grand Philosophe, d'un homme qui ne fut jamais qu'un Poëte agréable & brillant.

Dans la suite des temps, quand l'enthousiasme philosophique aura fait place à une autre folie, le public n'entendra plus dans la plûpart des écrits d'aujourd'hui, si on les lit encore, le sens du mot *Philosophe* : il faudroit donc, par égard pour la postérité, ajouter dans toutes les éditions des Dictionnaires, au mot Philosophe, cette définition nouvelle; *vers le milieu du 18e siècle, l'acception de ce mot a été totalement changée; & il n'a plus signifié qu'un homme qui, pour faire sa réputation & sa fortune, attaque ouvertement ou d'une manière détournée, la Religion & le Gouvernement.* Voilà le probléme de Mme. la Marquise *de Sillery* résolu, & la notion la plus précise qu'on puisse avoir de ce qu'est aujourd'hui un Philosophe. Voilà pourquoi dans le *nouveau style*, on n'appelle plus Philosophes, les *Pascal*, les

Nicole, les *Malebranche*, les *Fenelon*, les *la Bruyere*, &c. &c. quoique dans le vrai ces hommes ayent été de très-grands Philosophes, & que leurs écrits contiennent la plus sublime philosophie ; mais ils ont toujours respecté la Religion & le gouvernement ; ils n'ont point affiché sur ces objets importans, une autre manière de penser que la multitude : dès-lors ce sont, si l'on veut, des Moralistes éloquens, de profonds Métaphysiciens, des hommes vertueux, des sages ; mais ce ne sont point des Philosophes, parce qu'ils n'ont point le caractère essentiel & distinctif de la philosophie : voilà les idées justes & vraies que l'on a des choses dans ce fameux siécle de raison & de lumières, & dont tous les prétendus Philosophes parlent avec une emphase assûrément très-peu philosophique ; car c'est encore un des traits qui font le plus d'honneur à la sagesse de notre siécle, que de confondre deux choses aussi incompatibles que la philosophie & l'enthousiasme, l'esprit philosophique & l'esprit de secte.

Quelles sont donc les grandes obligations que nous avons à la philosophie moderne ? quelles sont les lumières qu'elle a répandues, les découvertes qu'elle a faites ? quels sont les chef-d'œuvres qu'elle a produits ? L'examen & l'espèce d'inventaire que fait Mme. la Marquise *de Sillery* des richesses philosophiques de notre siècle, n'en donnent pas une haute idée. Le seul grand Ecrivain du parti est *Voltaire* ; encore les bons ouvrages sont-ils ceux qu'il a composés d'après les anciens principes, lorsqu'il ne suivoit encore d'autre parti que celui du bon goût ; la plûpart de ses écrits purement *philosophiques*, seront méprisés de la postérité, & le sont déjà de tout lecteur sensé. Mme. la Marquise *de Sillery* attaque, avec autant de vigueur que de succès, ce gros Dictionnaire qui est comme la forteresse & le boulevard de la moderne philosophie, & dont les Editeurs disoient modestement d'eux-mêmes qu'ils étoient *les bienfaiteurs du genre-humain*, & qu'on devoit leur *élever des statues* ; d'après la connoissance très-approfondie de nos différentes

différentes manufactures, elle a trouvé qu'il n'y avoit pas un seul article de cette vaste compilation, concernant les arts & métiers, auquel on ne puisse reprocher le manque de clarté ou d'exactitude : d'ailleurs, jamais une réflexion neuve ou judicieuse sur les moyens & les méthodes qui, dans plusieurs métiers, paroissent très-imparfaites : les Encyclopédistes n'ont point suivi avec détail les procédés des manufactures ; ils n'ont point voyagé chez les peuples industrieux, tels que les Hollandois, les Anglois, les Allemands, pour comparer leurs manufactures avec les nôtres, & nous donner sur cet objet des résultats intéressans & des idées neuves. Ils se sont contentés de demander aux différens artistes, des détails par écrit, dont ils ont corrigé le style, & dont ils ont, faute de connoître les métiers, retranché souvent des explications très-nécessaires, pour y substituer des phrases très-inutiles. S'il y avoit dans l'Encyclopédie, un article qui dût être bien traité, c'est l'article *Philosophe*; &

cependant cet article n'est que l'extrait fidèle d'un ouvrage aussi méprisable par le style que par les principes qu'on y développe ; on y trouve entr'autres traits curieux, cette définition du bonheur qui convient à un Philosophe; *il lui faut outre le nécessaire précis, un honnête superflu nécessaire à un homme, & par lequel seul on est heureux. La pauvreté nous prive du bien-être qui est le paradis du Philosophe.*

N'y a-t-il pas un peu de cruauté à Madame *de Sillery*, à détruire le seul titre littéraire qu'ait jamais eu le Géomètre d'*Alembert*? Toute sa réputation d'Ecrivain étoit fondée sur la Préface de l'Encyclopédie : c'étoit cette Préface que l'on opposoit aux censeurs malins, qui demandoient pourquoi un mathématicien siégeoit dans le sénat de la littérature. Et maintenant, à quoi se réduit cette Préface? le plan, l'enchaînement des idées, & c'est ce qu'il y a de meilleur, appartiennent à *Bacon*; il ne lui reste que le style, & ce style est sans chaleur, sans intérêt, sans élévation, diffus, aride & languissant; il n'a que le mérite de n'être jamais emphatique & empoulé, comme

celui de plusieurs de ses confrères & de ses successeurs. Le progrès des sciences dans ce siécle, est dû aux découvertes du grand *Newton*, homme très-religieux, quoiqu'au jugement de M. *de Voltaire*, ce soit le plus grand génie qui ait existé : il est dû au temps qui perfectionne nécessairement tout ce qui tient à l'observation & à l'expérience ; il est dû à des hommes paisibles, modestes, sans ambition & sans intrigue, ensevelis dans leur cabinet, & qui n'avoient assurément rien de commun avec la philosophie moderne : pour ce qui regarde la littérature & les arts, cette philosophie en a corrompu absolument le goût ; elle a dénaturé la Poësie, l'éloquence, l'histoire ; les lumières qu'elle a répandues sur notre siécle, se réduisent donc rigoureusement à quelques principes destructeurs de toute société, tels que ceux-ci : point de Dieu, point d'ame, point de culte, point de subordination ; & cependant point de liberté morale ; les passions & les sens, unique source du bonheur ; pour mobile universel de toutes les

actions, l'intérêt personnel. Voilà en en peu de mots, tout le code philosophique ; voilà le fin & le sublime de la nouvelle doctrine : encore ces belles découvertes n'appartiennent-elles pas à nos Philosophes actuels. Ils ne sont que les échos de *Hobbes*, de *Spinosa*, de *Bayle*, de *Collins*, de *Tindal*, de *Shaffsbury*. Du reste, on n'apperçoit dans la société aucune trace du véritable esprit philosophique. « Je vois, dit Mme. la Marquise *de* » *Sillery*, une multitude de gens d'es- » prit, des sociétés entières, adopter » & croire des folies dont on se seroit » moqué dans des temps que nous » appellons barbares ; *la Baguette divi-* » *natoire*, *les Mystères de la Cabale* » occupent de très-grands personna- » ges. On entend parler familièrement » de morts ressuscités ; plus d'une » personne a soupé souvent avec » *Socrate* & *Marc-Aurèle*. On est en- » vironné de prodiges, on se trouve » dans des cercles nombreux où l'on » voit des valets & des servantes qui » marchent en dormant & qui prédi- » sent l'avenir. On se promène dans

» des jardins magiques, dont les » arbres enchantés, causent à ceux » qui les touchent, des *convulsions* & » des *crises* salutaires; l'on rencontre » des gens qui, par le pouvoir d'une » admirable *harmonie*, lisent au fond » des cœurs, en pénètrent les plus » secrets replis, & sont eux-mêmes » forcés invinciblement de répondre » *à la pensée*, & d'obéir à *la volonté* » *muette* des objets auxquels ils s'unis- « sent. Enfin, on a vu le contraire de » ce qui s'étoit jusqu'alors constam- » mant pratiqué, la rusticité villageoise » se jouer inpunément de la crédulité » de l'habitant des Villes, & des *Méde-* » *cins* dupés par la charlatanerie des » *malades*. Tels sont les résultats *de* » *ces lumières philosophiques* si vantées: » M. *de Voltaire* a voulu être *universel*; » tous ses disciples avoient aussi la » prétention d'être à la fois *législateurs*, » *politiques*, *littérateurs*, *savans*, *ama-* » *teurs des beaux arts*, & *philosophes*. » Cette manie a gagné tout le monde. » On veut parler des chose qu'on en- » tend le moins : à l'aide de quelques » mots scientifiques, retenus par

» hasard & toujours placés mal-à-pro-
» pos, on croit démontrer les effets
» de la baguette divinatoire & du
» magnétisme, par d'excellens raison-
» nemens de *physique & de chymie*.
» Quand les ignorans sont devenus
» vains & présomptueux, qu'ils se
» croient des Philosophes profonds,
» ils ne peuvent être éclairés par
» les vrais sçavans. Toute décision
» contraire à leurs préjugés, les ré-
» volte, & l'amour propre rend leur
» obstination insurmontable. Ainsi la
» philosophie moderne, en ébranlant
» tous les principes, en bouleversant
» toutes les idées, a corrompu les
» mœurs & gâté les esprits ; les idées
» fausses en tout, sont la suite néces-
» saire des mauvais principes ; la dé-
» pravation de l'ame entraîne toujours
» celle de l'esprit & du goût. Chacun
» s'est fait une morale à son gré, une
» logique à sa mode ; le désir de la
» célébrité a succédé à l'amour de la
» véritable gloire ; les opinions les
» plus extravagantes, ont été défen-
» dues, soutenues, adoptées ; les so-
» phismes, les paradoxes ont été reçus

» comme d'excellens argumens, & » l'on a dédaigné, méprisé les seules » choses qui puissent assurer des succès » durables : *la raison & la vérité* ».

On se doute bien que le livre de Mme. la Marquise *de Sillery* n'aura pas le bonneur de plaire à tout le monde : on a cherché à détourner autant qu'il est possible, les coups terribles qu'elle porte à la philosophie : mais les ouvrages des Philosophes donnent tant de prise, qu'il eût peut-être été plus adroit de les abandonner : les efforts même qu'on a faits pour défendre une pareille cause, prouvent combien elle est mauvaise.

On a reproché à l'Auteur d'*attribuer à la philosophie ou à ses abus, les crimes des scélérats*, comme s'il n'y avoit pas eu de *grands crimes & des scélérats dans des pays & dans des temps où le mot de Philosophe n'étoit pas même connu* : ce sophisme n'est pas même spécieux ; Mme. la Marquise *de Sillery* n'attribue point à la philosophie *tous* les crimes des scélérats ; mais elle pense avec raison, qu'une philosophie qui renverse tous les prin-

cipes de la morale, en leur ôtant leur sanction ; qu'une philosophie qui met les passions en liberté, est faite pour produire des scélérats & des crimes : ce n'est point là un *lieu commun*, c'est une réflexion judicieuse, beaucoup plus *digne d'un bon esprit* que la petite subtilité du critique. On l'accuse encore d'*imputer aux Philosophes en général, les absurdités qu'on trouve dans des ouvrages obscurs ou méprisés par les Philosophes autant ou plus que par leurs ennemis : d'attribuer un systême commun de doctrine dangereuse à des Ecrivains qui diffèrent entr'eux sur des points essentiels ; de confondre les fauteurs de l'athéïsme, avec les plus zélés défenseurs de l'existence d'un Dieu :* on prend delà occasion de louer le *zèle* de *Voltaire*, *qui a*, dit-on, *attaqué & réfuté cent fois l'Auteur du Systême de la Nature, avec plus de chaleur que Mme. la Marquise de Sillery elle-même, & qui a constamment reconnu un Dieu rémunérateur & vengeur.*

Des raisonnemens de cette espèce, sur-tout de la part d'un apologiste des Philosophes, ne peuvent être ex-

cusés que par l'impossibilité de trouver de bonnes raisons : voilà pourquoi on a cru même entrevoir de l'adresse & de l'art dans ces reproches qui peuvent éblouir quelques lecteurs frivoles, mais qui ne soutiennent pas l'examen.

Mme la Marquise *de Sillery* pourroit être accusée d'injustice, si elle attribuoit à *chaque Philosophe en particulier*, *toutes* les absurdités qu'elle rapporte ; mais elle a raison de les attribuer aux *Philosophes en général* ; c'est-à-dire, à l'esprit qui les anime *tous*. Il y a des absurdités trop fortes, trop révoltantes que les Philosophes n'osent pas risquer sous leur nom, pour ne pas choquer les esprits qu'ils veulent séduire : il étoit du *decorum* de la philosophie que son chef reconnût l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame. Ces idées sont gravées trop profondément dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'il se trouve dans les ouvrages de *Voltaire*, quelques endroits qui tendent à l'athéisme & au matérialisme, & où il s'est étrangement oublié, cependant en général & le plus souvent, il n'est que déiste ; mais il ne faut pas croire qu'il y ait

au fond une si grande différence entre les athées & les déistes : en détruisant la révélation, on détruit absolument ce que l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame ont de plus avantageux pour la société, les récompenses & les peines d'une autre vie : il n'est pas exact de dire que *Voltaire a constamment reconnu un Dieu rémunérateur & vengeur* ; car il n'a jamais fait aucune mention expresse & précise des récompenses réservées aux bons, & sur-tout des punitions réservées aux méchans ; il a au contraire constamment attaqué la Religion qui établit ces récompenses & ces peines : c'est anéantir Dieu que de lui ôter ses rapports avec l'homme. J'ignore si le *Systême de la Nature*, le Livre *de l'Esprit*, *la Vie de M. Turgot*, *l'Histoire des Etablissemens des Européens dans les Indes*, *les Pensées Philosophiques*, *l'Emile*, la *nouvelle Héloïse*, &c. &c. sont des ouvrages *méprisés par* les Philosophes ; mais ce ne sont point des *ouvrages obscurs* ; au reste Mme la Marquise *de Sillery* a répondu elle-même victorieusement dans son propre ou-

vrage aux objections du critique.

» La secte formée par M. de *Voltaire*
» n'ayant point de principes assurés,
» ne pouvoit avoir de plan ; mais elle
» avoit un but, celui de dominer,
» d'entraîner & de régner sur les es-
» prits, & les moyens imaginés pour
» y parvenir, furent certainement très-
» adroits & très-bien concertés.
» Comme on ne cherchoit point la
» vérité, on sentit qu'il étoit impossi-
» ble d'établir entre *les Philosophes*
» une certaine conformité de princi-
» pes & d'opinions ; d'ailleurs, en
» laissant à chacun la liberté de pro-
» duire des systêmes à son gré, on
» pouvoit donner une multitude d'ou-
» vrages, qui offriroient sûrement une
» variété piquante, faite pour plaire
» au public. Cependant il falloit con-
» venir de quelques points principaux
» qui se réduisirent à ceux-ci : *d'atta-*
» *quer ouvertement la Religion, de*
» *prêcher une tolérance illimitée, de favo-*
» *riser les passions, sur-tout d'ériger en*
» *vertu sublime le goût de l'indépen-*
» *dance ; d'excuser & d'autoriser les*
» *foiblesses & les égaremens de l'amour.*

» Du reste, on enrôla indifféremment » les Athées & les Déistes; mais on » défendit à ces derniers d'admettre » des punitions dans une autre vie; » on leur ordonna de soutenir que » l'ame immortelle ne peut être que » récompensée, & que l'Être-Suprême » réserve aux scélérats même une éter- » nelle félicité. Comme on ne vouloit » que plaire & séduire pour entraîner » la multitude, il étoit bien nécessaire » d'établir fortement une croyance si » favorable à toutes les passions hu- » maines; aussi *ce dogme philosophique* » fut-il régardé comme le plus im- » portant de tous, & quiconque » auroit osé le nier, même en rejet- » tant la révélation, eût été exclus du » parti; on auroit prononcé contre » lui ce terrible anathême: *il n'est* » *point Philosophe.* Et par le même » principe on statua de plus que ceux » qui refuseroient d'entrer dans l'asso- » ciation, quoique d'ailleurs traités » en ennemis, seroient cependant » réputés *Philosophes*, s'ils décla- » roient ne pas croire aux punitions » après cette vie. Enfin, on convint

» encore de se louer réciproquement » dans les assemblées publiques, dans » les petits cercles, dans les bro- » chures, dans les *in-folio*, & de ne » dédaigner aucun des moyens qui » pourroient augmenter le crédit & » la réputation de la secte ».

Voici enfin le dernier chef d'accusation & le plus grave : *il y a long-temps qu'on a cherché à décrier la morale & même les talens de certains Philosophes, en détachant de leurs ouvrages des phrases qui étant isolées & quelquefois tronquées, seroient en effet difficiles à justifier. Les illustres Auteurs des Préjugés Legitimes contre l'Encyclopédie, des petites Lettres sur de grands Philosophes, du Mémoire sur les Cacouacs, de l'Année Littéraire, &c. ont employé cet ingénieux artifice, & l'on sçait avec quel succès. Mme la Marquise de Sillery qui copie les mêmes traits que ces Messieurs ont déjà cités, a trop d'esprit & de talent pour avoir besoin de copier même les plus excellens modèles.*

Quelqu'*ingénieux* que soit *l'artifice* employé dans une pareille réflexion, il est trop apparent, & par conséquent

sans effet. Si l'*illustre* Auteur de cette critique eût poussé la complaisance jusqu'à citer une phrase, seulement une de ces phrases isolées ou tronquées, qui rétablie & remise à sa place, présente un sens honnête & louable, il auroit évité l'inconvénient assez grave d'accuser gratuitement un Auteur respectable, de mauvaise foi, ou d'une négligence impardonnable en pareille matière. Mais quoiqu'on ne le soupçonne pas de manquer d'adresse, je doute qu'il soit capable d'un pareil tour de force. Au reste, on sçait que les passages de *Voltaire* & de ces *Messieurs* cités par les Auteurs des *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, *des petites Lettres sur de grands Philosophes*, *du Mémoire sur les Cacouacs*, *de l'Année Litteraire*, &c. ont toujours excité l'indignation & le mépris des honnêtes gens & des bons citoyens, & ce *succès* est assez flatteur ; il est à croire que ces *illustres* Auteurs n'ont pas compté sur le suffrage des prétendus Philosophes, & qu'ils peuvent s'en passer.

Des imputations aussi peu fondées

ſont peut-être le plus bel éloge qu'on puiſſe faire de l'ouvrage de Mme. la Marquiſe *de Sillery* ; puiſque l'eſprit de parti n'a pu lui oppoſer d'objections plus ſolides, c'eſt une grande preuve que ſon livre eſt excellent, que les grands principes de la Religion & de la morale y ſont expoſés avec une éloquence digne du ſujet, & qu'il eſt très-propre à préſerver la jeuneſſe du venin des nouvelles opinions & d'un fanatiſme aveugle pour des Ecrivains dangereux.

Je ſuis, &c.



LETTRE II.

*Histoire abrégée de l'Eglise, où l'on expose ses combats & ses victoires dans les temps de persécutions, d'héréfies & de scandales; & où l'on montre que sa conservation est une œuvre divine, ainsi que son établissement : pour servir de suite à l'Histoire de la Bible; par l'*Auteur de la Doctrine Chrétienne; *prix relié, 2 liv. 5 s. A Paris, chez* Charles - Pierre Berton, *Libraire, rue St. Victor, vis-à-vis le Séminaire St. Nicolas-du-Chardonnet, au Soleil levant.*

C'EST sans doute, Monsieur, un spectacle bien intéressant que de voir l'Eglise naître, pour ainsi dire, avec son divin Auteur, dans le sein de l'humiliation & de la pauvreté, se fortifier & s'étendre par les persécutions,

sortir victorieuse & triomphante des combats que lui livrent les puissances de la terre, se conserver pure & sans tache au milieu des hérésies & des scandales ; & c'est en même temps une preuve bien frappante que si un Dieu l'a fondée, un Dieu veille & préside à sa conservation. Tel est le tableau que présente cet abrégé rapide de l'*Histoire de l'Eglise*. Les faits y sont pressés, sans être confondus, ils se lient & s'enchaînent naturellement les uns avec les autres, & forment un ensemble parfait, qui doit porter la lumière & la conviction dans tous les esprits. Le style de cet ouvrage est pur, correct & d'une élégante simplicité. L'Auteur plaît en même temps qu'il instruit & qu'il éclaire. On reconnoît par-tout l'Ecrivain (1) dont le zèle & les talens ont déjà été si utiles à l'éducation publique & à la Religion.

Je suis, &c.

(1) M. L'Homond, Professeur-Emérite de l'Université de Paris, & connu si avantageusement par plusieurs ouvrages élémentaires qui ont mérité le suffrage & l'approbation de toutes les personnes de goût.

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

De Trapes près Versailles, ce 19 Avril 1787.

Le bruit des réclamations qui se sont élevées dans Versailles contre les petites observations que j'ai eu l'honneur de vous adresser dernièrement, est parvenu, Monsieur, jusque dans ma solitude, & la lettre *de M. le Chler. de Cubieres* que je viens de lire dans votre N°. d'hier, ne fait que me les confirmer.

Avant de répondre à cette lettre, permettez-moi, Monsieur, de rendre ici à *M. le Chler de Cubieres* toute la justice qu'il mérite : je n'ai pas l'honneur de le connoître, hélas ! je ne connois personne, je vis tout seul ! mais de tous les Poëtes qui se sont distingués dans le genre où *Voltaire* seul s'est rendu inimitable, M. *de Cubieres* est un de ceux qui ont montré le plus de dispositions & de vrais talens : & si ses poësies légères l'ont

fait regarder comme un Poëte très-agréable, & ses dissertations sur la Comédie, comme un homme de beaucoup de goût ; sa réponse nous le montre aujourd'hui comme l'adversaire le plus honnête & le plus modeste. Au reste, M. *de Cubieres* peut être assuré que si cette foible parodie n'ajoute pas un nouveau fleuron à sa couronne, elle n'obscurcira pas non plus ceux dont elle brille déjà.

De quoi s'agit-il dans cette affaire, Monsieur ! d'avoir osé avancer : 1° *que la tentative des Rivales n'avoit pas été heureuse ; 2° que l'Amateur de Musique avoit formé une nouvelle compagnie Poëtique.*

Quant au premier article, il seroit, je crois, bien difficile à *M. de Cubieres* de contredire un fait dont tout Versailles à été temoin. Je demande en effet si une pièce qui n'est jouée qu'une seule fois, & dont les rôles sont retirés le lendemain, si cette pièce a eu du succès, si elle a réussi. Je n'examine pas si la musique est réellement *d'une beauté ravissante*, si on y trouve *la même fraîcheur de coloris, la même*

fléxibilité de talens, *la même suavité d'expression* que dans *Théodore* : je n'examine pas tout cela ; j'ai déjà dit que je n'étois pas Musicien, je ne suis qu'Amateur ; je parle d'un fait, & le fait est que *les Rivales* n'ont été jouées qu'une fois, & qu'elles ont été retirées. Est-ce là un succès ? appelle-t-on cela réussir ? enfin je ne sçais pas, comme l'assûre *M. le Chler. de Cubieres*, si plusieurs spectateurs *se sont essuyé les yeux* ; mais j'étois aussi à la représentation, & j'en connois beaucoup qui ont porté le mouchoir au front pour essuyer, non des marques de sensibilité, mais des marques d'un sentiment plus pénible & moins agréable. M. *de Cubieres* convient *que les paroles ne pouvoient pas réussir, & qu'elles n'ont pas réussi*. Je n'ai pas dit autre chose ; nous sommes d'accord là-dessus, & sur tout ce qu'il dit des difficultés qu'il a eu à vaincre, elles ont sans doute été insurmontables. Mais ce ne sont pas les paroles *des Rivales*, qui ont nui au succès de la pièce, puisque, comme l'observe fort bien M. *de Cubieres*, *les paroles n'ont pas tué cet Opéra*. La

comparaiſon, car il faut toujours comparer pour bien juger, la comparaiſon ne doit exiſter qu'entre les Muſiciens, & non entre les Poëtes: or, *Paſiello* & *Sarti* ont toujours été joués avec la plus grande affluence & & les plus grands applaudiſſemens, & *les Rivales* ne l'ont été qu'une ſeule fois, & foiblement applaudies; donc..... je n'achève pas, de peur d'être accuſé de lèze Muſique. Concluons donc, pour ce premier article, *que ſi les Rivales n'ont été jouées qu'une ſeule fois, ſi les rôles ont été retirés le lendemain, la tentative n'a pas été heureuſe.*

Il ne m'eſt pas permis de parler auſſi clairement ſur l'article *de la nouvelle compagnie Poëtique.* Mais je puis faire ſur ce ſujet à M. *de Cubieres*, quelques révélations que ſûrement il ignore. Il peut être ſûr que ſes actions ont très peu de valeur *pour la bourſe dramatique de Verſailles.* En conſéquence, elles ont été tranſportées à Paris, dans la rue des Anglois. Les vrais talens ſont modeſtes, & la démarche a été infructueuſe. Revenues à Verſailles, elles

ont été mises sur la place, & il y a eu des gens assez hardis pour les endosser, quoique nés & habitans de Versailles.

M. *de Cubieres* m'apprend que l'Amateur de Musique à qui nous devons la connoissance des *Rivales*, est M. *Simon*. Il n'est pas étonnant que vivant loin des affaires, des intrigues & du tourbillon, je ne connoisse pas même de réputation, les talens de M. *Simon*. On m'a observé qu'il avoit fait l'ouverture *des Rivales*; je lui en fais mon compliment. Au reste, je ne crois pas que ma lettre puisse lui causer la moindre peine; un ouvrage qui ne lui appartient pas, doit peu exciter sa sensibilité. La pièce n'a pas réussi : que lui importe? Il n'y étoit pour rien; car tout le monde sçait que les ouvertures sont malheureusement aujourd'hui des morceaux de musique, des symphonies détachées du sujet principal, & que ce n'est jamais de-là que dépend le succès ou le désastre d'une pièce. Il est malheureux pour lui que le public de Versailles n'ait pas mieux jugé.

Depuis ma dernière lettre écrite, on a donné ici une autre pièce, nommée *Hélène & Francisque*, qui a eu beaucoup de succès ; mais par prudence, je ne vous en parlerai pas, & je finirai en vous renouvellant les assûrances des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

AVIS

Sur la Galerie Historique universelle de M. de P***, *dont il paroît neuf Livraisons, chez* Mérigot *le jeune, Libraire, à Paris, sur le quai des Augustins ; chez* Giar, *Libraire, à Valenciennes, sur la place ; & chez les principaux Libraires de l'Europe. Prix, 3 liv. 12 s. chaque Livraison de huit Portraits.*

M. *de Pujol*, Auteur de toutes les parties de cet Ouvrage, ayant, en sa qualité de Prévôt de la ville de Valenciennes, reçu ordre du Roi de se rendre à l'Assemblée des Notables, a dû suspendre son travail pendant le temps de la durée de cette Assemblée

ſeulement. Il a l'honneur d'en prévenir Meſſieurs les Souſcripteurs, & celui de les aſſurer que, rendu à lui-même, il ſera d'autant plus exact à remplir ſes engagemens, qu'il veut, autant qu'il eſt en lui, mériter l'accueil favorable que le public a fait à ſon Ouvrage. La dixième Livraiſon, compoſée des Portraits & des abrégés de la vie d'*Ariſtote*, de *J. Aſtruc*, de *Caton d'Utique*, de *Charlemagne*, d'*A. van-Dyck*, d'*Eſp. Fléchier*, de Madame *de Graffigny*, & du Maréchal de *Noailles*, paroîtra vers la fin de Juillet prochain.

Hiſtoire du trouble de l'Amérique Angloiſe, écrite ſur les Mémoires les plus authentiques, & dédiée au Roi; par François Soulés, 4 *vol.* in-8°. *avec des Cartes* (1), *& cette Epigraphe :*

Tros Tyriuſque mihi diſcrimine nullo agetur. VIRG. ÆNEID. *Lib. I.*

A Paris, chez Buiſſon, *Libraire, hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins,* 1787. *Prix,* 16 *liv. br.* 20 *liv. rel.; &* 18 *liv. broché, franc par la Poſte.*

---

(1) Le 4e & dernier volume avec les Cartes, ſera remis ſous moins de trois ſemaines.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire, sur le caractère & les ouvrages de Boileau.

Le public a paru dernièrement adopter les nouvelles idées de M. *Nigond Doutremer* sur la Promenade de *Long-Champ*. Elles étoient justes, raisonnables, & méritoient un pareil succès. L'Auteur en les proposant, n'étoit point sorti de sa sphère. Un Peintre est juge compétent de la beauté d'un site. Mais qu'il est difficile de ne pas s'oublier dans la prospérité! Fier d'être devenu l'arbitre & l'ordonnateur des plaisirs du public, notre donneur d'avis ne fait qu'un saut du Bois de Boulogne sur le Parnasse; & de l'allée

de Madrid, le voilà dans les douces promenades d'Hélicon : on peut dire qu'il y est bien plus étranger qu'en France : il paroît qu'à *mesure qu'il acquiert des renseignemens sur le local de sa nouvelle patrie*, il se persuade de plus en plus que la présomption, jadis le partage des *sots*, est devenue par le *progrès des lumières*, une qualité fort à la mode & même essentielle, pour réussir dans le monde ; que la modestie, autrefois le caractère du vrai talent, n'est plus que la vertu des dupes & de ceux qui ne connoissent pas le *local* de leur patrie.

Je vous l'avoue, Monsieur, je ne croyois pas que M. *Nigood Doutremer*, Peintre étranger, qui étudie encore *le caractère de la nation & l'esprit de la langue*; qui ne fait que *commencer à se familiariser avec nos bons Auteurs*, eût acquis déjà une assez grande connoissance du *local*, pour oser adresser au *Journal de Paris* (1), une sa-

(1) Voyez le Journal de Paris du lundi 23 Avril de cette année, page 494, à l'article *Variété*

tyre très-maligne contre *Boileau*, ſous la forme modeſte de doutes & de queſtions d'un pauvre étranger, qui ne ſçait comment *aſſeoir ſes idées*.

Ce *pauvre étranger* entr'autres *renſeignemens* qu'il a reçus, a ſans doute appris déjà que *Boileau* eſt un des Ecrivains du ſiècle de *Louis XIV*, qui déplaît le plus à un parti très-puiſſant dans la littérature ; qu'autrefois l'Académie Françoiſe couronna avec de grands éloges, une ſuite d'héréſies & de blaſphêmes littéraires, où l'on diſoit que *Boileau* n'avoit ni *feu*, *ni verve*, *ni fécondité* ; que l'Auteur d'un ouvrage auſſi bien penſé, eſt aujourd'hui Secrétaire de l'Académie : mais il ne ſçait peut-être pas que *Boileau* a deux grands crimes aux yeux de la plûpart de nos Auteurs modernes : le premier eſt cette extrême perfection de ſes ouvrages ; cette raiſon mâle & vigoureuſe, cet admirable enchaînement des idées, cette netteté, ce ſens droit, ces beautés ſolides & auſtères ; en un mot, toutes les qualités qui leur manquent abſolument, & qui peuvent

ouvrir les yeux du public sur les défauts contraires dont leurs écrits fourmillent. Le second est la sévérité de son goût, le ridicule ineffaçable dont il a couvert les mauvais Ecrivains qui, de son temps, avoient usurpé la gloire due au vrai génie, & qui presque tous étoient de l'Académie Françoise. Il est vrai qu'il rendit en cela un service important à la société & à la littérature ; mais les ennemis de *Boileau* sont personnellemet intéressés à la cause des *Chapelain* & des *Cotin* : des satyres contre des Académiciens distingués ! voilà un exemple dangereux & qui tire à conséquence ; comme ils n'ont pas la conscience tranquille sur leur réputation, en décriant *Boileau*, ils veulent décourager quiconque seroit tenté de marcher sur ses traces.

Ce qu'on n'aura pas dit sûrement à M. *Nigood*, c'est que le public qui d'ailleurs est aujourd'hui fort dupe, n'a cependant point pris le change sur le mérite de *Boileau* ;

L'Académie en corps a beau le censurer,
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Boileau est encore aujourd'hui l'oracle du goût, le plus parfait modèle de l'éloquence poëtique & de la versification françoise; l'Ecrivain auquel notre Littérature a le plus d'obligations; & sa gloire aura la même durée que celle de notre Poësie & de notre langue. Si les Auteurs du *Journal de Paris*, *ne sont point d'accord*, comme le dit M. Nigood, *sur le plus ou le moins de reconnoissance que l'on doit à Boileau*, la Nation s'accorde à publier que c'est lui qui a proscrit ce ton faux & romanesque qui défiguroit la plûpart des écrits, qui a banni les équivoques, les pointes, les jeux-de-mots, le style précieux, obscur & maniéré, les mauvaises plaisanteries, défauts si chers & si fêtés à l'hôtel de Rambouillet; que c'est lui en un mot, à qui l'on doit ce sens exquis, ce goût du vrai & du beau qui, dans les beaux jours du siècle de *Louis XIV*, se trouvoit également dans les Auteurs & dans les Lecteurs.

M. *Nigood* commence par des éloges: c'est un artifice aujourd'hui bien usé. Il fait à *Boileau* la grace de

convenir que son Art Poëtique *est réellement un beau catéchisme, & qu'il le sçait par cœur* : il remarque ensuite que *Boileau Despréaux est le seul de tous les Ecrivains qui, par l'admirable perfection de ses ouvrages, se soit rendu immortel sous deux noms également familiers, également consacrés.* Remarque importante sans doute : quand on n'a que six lignes d'éloges à donner à un homme tel que *Boileau*, il ne faut pas en perdre trois à une observation aussi minutieuse & aussi puérile. Cependant, persuadé qu'il a rendu à cet Ecrivain toute la justice qui lui est due, le voilà qui enfile une litanie de doutes, de questions, de *pourquoi* qui ne finissent pas. Il me paroît que les Auteurs du *Journal de Paris* n'ont pas eu pitié de l'*embarras* de ce *pauvre étranger*, & ne se sont pas donné la peine de résoudre des *difficultés* dont *son maître de goût lui-même* n'avoit pu venir à bout : en insérant dans leur *Journal* des questions de cette nature, c'étoit annoncer d'avance qu'ils n'y répondroient pas. Je vais donc tâcher de suppléer au silence du *Journal de*

Paris, & pour soutenir l'honneur de la politesse Françoise à l'égard des étrangers, j'essayerai de répondre aux questions de M. *Doutremer*, d'une *manière satisfaisante*, quoique je ne me pique pas d'être aussi habile que son *maître de goût*.

Demande. *Pourquoi ce génie souple & fécond, qui a donné de si excellens préceptes, n'a-t-il pas en même temps fourni les exemples des différens genres qu'il a traités? pourquoi n'avez-vous pas de lui une seule Eglogue, une Elégie, une scène comique, tragique ou lyrique.*

Réponse. Parce que *Boileau* n'a point eu la manie d'être universel, & qu'il a été assez judicieux pour se renfermer dans son génie, qui le portoit à la Poësie satyrique & didactique. On pourroit aussi demander pourquoi *Moliere* n'a point fait de Tragédies; pourquoi *Corneille* ne nous a laissé ni Eglogue, ni Elégie, &c. &c. La présomption qui porte un Ecrivain à essayer tous les genres, est une marque infaillible de médiocrité.

Demande. *Pourquoi promettre toute*

Voilà tout ce qu'on dit dans l'Art Poëtique, du *Triolet*, de la *Ballade* & du *Rondeau* : est-ce donc là ce qui s'appelle en *parler harmonieusement* ? le Sonnet étoit encore fort à la mode, lorsque *Boileau* en a donné une *description technique*; & cette description est un chef-d'œuvre de difficulté vaincue, un morceau de Poësie très-curieux, que les amateurs seroient bien fâchés de ne pas trouver dans l'Art poëtique.

Demande. *Pourquoi passer sous silence dans son Code poëtique, le Conte tout-à-fait inconnu des Anciens, la Fable, dont* Lafontaine *son ami, lui fournissoit chaque jour de si beaux modèles ?*

Réponse. Le Conte n'étoit point tout-à-fait *inconnu* aux Anciens : il y en a quelques-uns dans *Horace*, & une foule de charmans dans les Métamorphoses & les Fastes d'*Ovide* ; mais les Anciens n'en faisoient point un genre à part, parce qu'ils étoient persuadés que le caractère essentiel de la Poësie épique est de *conter* ou de raconter. *Boileau* n'en a point parlé, parce que ce genre lui pa-

roissoit deshonoré par la licence & les mauvaises mœurs. Il seroit bien à désirer, sans doute, qu'il nous eût donné sur la Fable, un morceau pareil à ceux qu'on ne se lasse point d'admirer sur l'Eglogue, l'Ode, l'Elégie, &c. Mais pourquoi s'obstiner à lui reprocher cette omission, & répéter inutilement une accusation déjà cent fois intentée contre l'Auteur de l'Art poëtique. Jouissons de ce qu'il a bien voulu nous donner, sans nous plaindre trop durement de ce qu'il nous a refusé.

Demande. *Pourquoi ne trouve-t-on jamais de lui un seul vers de dix syllabes, vers qui, par sa coupe inégale, devient si aisément imitatif, prête si bien à la gaieté, & devoit être, ce me semble, l'air sur lequel il falloit chanter son Lutrin? Pourquoi n'a-t il pas employé les rimes redoublées qui marquent l'abondance, les vers mêlés qui viennent d'eux-mêmes, & sur-tout ceux de huit syllabes dont on a fait depuis un si bel usage.*

Réponse. Il faut être de bien mauvaise humeur contre *Boileau*, pour

songer à lui faire de pareilles chicanes ; *Boileau* a pensé qu'il suffisoit à sa gloire de perfectionner le plus beau, le plus difficile des vers françois. Cela ne suffit pas à M. *Doutrémer*; il lui faut des vers de dix syllabes ; je suis fâché que *Boileau* n'en ait pas fait pour lui plaire. Il est très-probable que l'Auteur immortel du *Lutrin* a sçu, mieux que personne, *l'air sur lequel il devoit chanter* la fameuse querelle du *Trésorier* & du *Chantre* : la gravité même du vers Alexandrin sert à faire ressortir le comique du sujet ; le vers de dix syllabes eût été bien moins convenable. Puisque le *Lutrin* écrit en grands vers, est, de l'aveu de tous les connoisseurs, un ouvrage parfait, croyons qu'il ne falloit pas le *chanter sur un autre air* : au reste, pour contenter le goût un peu fantasque de M. *Doutremer*, il y a dans le Recueil des pièces fugitives de *Boileau*, des *rimes redoublées*, des *vers de huit syllabes*, des *vers mêlés* : malheureusement on n'y trouve point de vers de dix syllabes ; il faut qu'il se fasse une raison là-dessus.

Demande. *On souffre de voir cet ami de la vérité, si avare d'éloges pour les Ecrivains du premier ordre, & si prodigue de louanges pour la Cour & les Courtisans. On regrette que ce grand Peintre, au milieu des chef-d'œuvres & des merveilles de son siècle, ne nous parle jamais des Arts, & dépense tant d'esprit & de rimes pour l'amour de Dieu, l'Equivoque, les embarras de Paris.*

Réponse. M. *Nigood Doutremer*, témoin tous les jours d'un vil commerce de flatterie entre les plus médiocres Ecrivains, qui s'accablent mutuellement d'éloges fastueux & ridicules, s'imagine sans doute que c'étoit aussi la mode du temps de *Boileau*; il ignore peut-être que dans ce siècle de la décence & de la raison, les basses manœuvres des prôneurs, n'étoient point connues: les Auteurs se louoient par leurs ouvrages; & laissoient au public le soin de les apprécier. *Corneille*, *Molière*, *Lafontaine* n'avoient point besoin des louanges de *Boileau*; ils ne l'ont point loué lui-même. Et sans s'être loués réciproquement, ces

grands hommes n'en sont pas moins aujourd'hui les objets de l'admiration publique : tandis que les petits Auteurs de nos jours, en dépit des pompeux éloges qu'ils donnent & qu'ils reçoivent, vont tous s'ensevelir dans un profond oubli.

C'est le plus précieux avantage de la Poësie, d'immortaliser les Héros : *Boileau* qui ne louoit point les Auteurs, a loué *Louis XIV*. Il devoit cet hommage aux bienfaits du Monarque ; il le devoit à ses vertus, à ses belles actions, aux merveilles de son règne dont il étoit entouré : les courtisans qu'il a loués étoient le *grand Condé*, le Maréchal *de Vivonne*, *Colbert*, *la Rochefoucault*, *Pompone*, *Montausier* : on seroit tenté de croire d'après ces expressions, *la Cour & les courtisans*, employées par un étranger tel que M. *Doutremer*, qui n'en sent pas la valeur, que *Boileau* prostitua lâchement sa muse & son encens à la faveur, qu'il se deshonora lui-même en prodiguant des éloges intéressés à des hommes diffamés par leurs vices & par leurs brigandages. La vertu, la probité,

les mœurs ont toujours avoué les louanges données par *Boileau*. *Louis XIV* même ne l'a point assez enrichi pour qu'on puisse soupçonner le Poëte d'avoir, en écrivant, consulté l'intérêt plus que la justice : aujourd'hui le plus méprisable Auteur, par la flatterie, la bassesse & l'intrigue, est sûr d'obtenir une fortune infiniment supérieure à celle que l'Auteur de l'Art poëtique avoit méritée par le plus rare talent : mais alors les pensions modiques accordées aux gens de lettres, étoient très-honorables & très-flatteuses ; parce qu'elles étoient la récompense du génie modeste, & non la proye de l'homme intrigant & protégé. Ce n'est pas ce que *Louis XIV* a donné aux gens de lettres, qui au fond se réduit à peu de chose, c'est la manière dont il a donné, qui lui a fait tant d'honneur dans la postérité ; d'autres Princes ont donné davantage sans avoir acquis la même réputation.

Boileau, en homme vertueux & sensé, a donné dans ses vers la préférence aux monumens utiles à la société & à l'humanité, sur les arts de luxe tels que la

Peinture, la Sculpture, la Musique : son sujet d'ailleurs n'exigeoit point qu'il en parlât ; & s'il eut été obligé d'en parler, il l'eût fait sans doute avec plus de discernement & de connoissance que le fameux *Voltaire*, qui n'a cessé de louer le luxe, sans avoir aucun goût, aucune sensibilité pour les arts : *l'amour de Dieu*, & *l'Équivoque* ne sont pas à la vérité, les meilleurs ouvrages de *Boileau* du côté du style : il étoit toujours correct, mais l'âge le rendoit dur. Au reste, les sujets de ces deux épitres sont graves & importans, & l'on peut *dépenser de l'esprit & des rimes* à les traiter, tout aussi bien qu'à parler des Ballons & du Magnétisme : je sçais que des lecteurs sans principes ne peuvent pas trouver beaucoup d'intérêt à un poëme sur *l'amour de Dieu* ; mais un pareil sujet étoit très-piquant sous *Louis XIV*, où l'on avoit de la religion ; & les sujets qui nous intéressent beaucoup aujourd'hui, auroient paru alors très-frivoles & très-ridicules. *L'équivoque* est un sujet très-important & très-moral, fait pour attacher même les Philosophes : j'exhorte M. *Doutrez*

mer à relire la pièce. *Les embarras de Paris* présentent un tableau agréable & comique, où l'on peut déployer toutes les couleurs de la poësie : & de pareilles descriptions sont bien préférables aux niaiseries sentimentales, aux amplifications pédantesques, à toutes les homélies versifiées de nos Poëtes pédagogues.

Demande. *Comment n'a-t-il pas au moins pressenti quelle force, quelle énergie on pourroit donner à l'art des vers, en les nourrissant des grandes idées d'une morale universelle & de la saine philosophie ? Comment n'a-t-il pas imaginé qu'on cesseroit d'invoquer Pegaze & Phœbus, qu'on se lasseroit insensiblement des vieilles illusions de la Mythologie, & que la poësie changeroit enfin de langage & de couleurs ? Comment* Boileau *entouré de ce qu'il y avoit de grands hommes & de sçavans dans son pays,* Boileau, *disciple* d'Horace *& contemporain de* Pope, *est-il éternellement occupé de la facture du monotone* Alexandrin, *jamais du progrès des lumières & de la marche de l'esprit humain.*

Réponse. On voit que toutes les questions n'ont été faites que pour

amener celle-ci, & que le grand crime de *Boileau* est de n'avoir pas été *Philosophe*. Je ne connois rien qui révolte davantage & qui soit plus propre à exciter l'indignation que l'injustice & la partialité aveugle : en lisant cette question où la vérité est si cruellement outragée, je n'ai pu me défendre d'un mouvement de colère, & j'ai été tenté de répondre durement au questionneur ; mais je me suis calmé sur le champ, en réfléchissant que c'étoit un étranger, initié peut-être depuis peu aux mystères philosophiques, dont on avoit étourdi les oreilles des prétendus triomphes de la vérité, des progrès de la raison & des lumières, des merveilles de la Philosophie moderne, & qui exprimoit moins ses propres idées qu'il n'étoit l'écho de celles d'autrui. Voilà donc *Boileau* réduit à marier des mots, à peser des syllabes, à coudre des hémistiches, tristement borné *à la facture du monotone alexandrin* ; & c'est du Poëte de la raison, de l'ami du bon sens ; c'est d'un Poëte vraiment Philosophe, qu'on ose parler ainsi à la face d'une Nation

que l'on dit éclairée, tandis qu'il suffit d'ouvrir le livre, pour se convaincre qu'aucun Poëte n'a plus nourri ses vers d'une *saine Philosophie*. Voyez la Satyre 4[e] à M. *le Vayer*, sur les *Folies humaines*; la Satyre 5[e]. à M. *Dangeau*, sur la *Noblesse*; la Satyre 8[e] sur *l'abus que l'Homme fait de la raison*: lisez les Epîtres au *Marquis de Seignelay*, sur les *charmes de la Vérité*; à M. *Arnaud*, sur la *mauvaise Honte*; à M. *de Guillerague*, sur la *connoissance de Soi-même*; l'Epître à *mon Jardinier*, &c.

Je voudrois bien sçavoir si la morale contenue dans ces différentes pièces, n'est que pour les Parisiens & les François; si elle n'est pas *universelle* & convenable à tous les hommes. Voyez une foule de traits de mœurs, d'excellens préceptes répandus dans tous ses écrits, & d'autant plus agréables, qu'ils ne sont point gâtés par le pédantisme & la morgue magistrale. Voyez les admirables leçons qu'il donne aux Poëtes, sur la fin de l'Art poëtique, & sur-tout ce trait

de Philoſophie profonde, confirmée aujourd'hui par l'expérience :

En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur,
Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.

Il faut convenir que *Boileau* reſpecte la Religion, les Mœurs & le Gouvernement ; qu'il ne cherche point à éblouir par de dangereux ſophiſmes ; qu'il ne s'égare point dans les détours d'une métaphyſique obſcure & alembiquée ; qu'il ne nous donne point de mauvais rêves pour des idées neuves & hardies ; qu'il n'eſt ni charlatan, ni déclamateur, ni fanatique ; en un mot, qu'il n'eſt point *Philoſophe* dans le ſens qu'une certaine claſſe d'Ecrivains attache à ce mot ; mais aucun Poëte ne penſe & ne raiſonne mieux, n'a des idées plus juſtes & plus nobles, une logique plus ſaine & plus vigoureuſe ; & ſans afficher la Philoſophie, aucun n'eſt plus véritablement Philoſophe ; c'eſt par-tout la raiſon & le bon ſens, parés de toutes les graces de la Poëſie ; la plûpart de ſes vers ſont des ſentences & des proverbes admirables, qui ſe

gravent facilement dans la mémoire ; & par-là même, c'eſt le Poëte le plus utile à la jeuneſſe.

Je ne pardonne pas à M. *Nigood*, qui eſt cenſé avoir lu *Boileau*, d'ignorer que ce Poëte n'*invoque* preſque jamais *Pégaze* & *Phœbus*, & fait très-peu d'uſage de la fable : dans ſes Satyres, pas la moindre trace des *vieilles illuſions de la Mythologie*. Dans les Epîtres, je ne vois que la fiction magnifique du *paſſage du Rhin*, un des morceaux de Poëſie épique, qui fait le plus d'honneur à notre langue ; dans le *Lutrin*, pas l'ombre de Mythologie ; & dans l'Art poëtique, elle n'eſt employée qu'autant que le ſujet & l'ornement du ſtyle l'exigent. Il eſt poſſible que *Boileau* n'ait pas eu aſſez mauvaiſe opinion du goût de la poſtérité, pour *imaginer que la Poëſie dût changer de langage & de couleurs*. Elle n'en a point changé en effet, ſi ce n'eſt dans les écrits de quelques rimeurs ſoi-diſant Philoſophes, qui réellement ont rendu barbare le langage de la Poëſie, & ont abſolument flétri ſes couleurs ; mais les véritables

Poëtes, jaloux de la perfection de leur Art, se gardent bien de changer le *langage & les couleurs* que *Boileau* a donnés à la Poësie ; & encore aujourd'hui, les meilleurs vers sont ceux qui ressemblent le plus à ceux de *Boileau.*

Quand les fumées philosophiques dont M. *Nigood* est enivré, seront un peu dissipées, je l'invite, pour l'honneur de la moderne Philosophie, à consigner dans le *Journal de Paris*, une seule de ces vérités morales, découvertes dans notre siècle, & inconnues au siècle précédent ; & je m'engage de mon côté à lui prouver qu'il n'y a pas dans les prétendus Philosophes de notre siècle, une seule idée juste, vraie & utile sur la Métaphysique, la Morale & la Politique, que leurs prédécesseurs ne puissent revendiquer. Enfin, pour achever de mettre au fait M. *Doutremer* sur ce *progrès des lumières*, & sur cette *marche de l'esprit humain* qui lui tourne la tête ; je le prie de vouloir bien regarder autour de lui, d'observer ce qui se passe, d'examiner nos mœurs ; c'est

toujours dans la conduite d'une Nation qu'il faut étudier l'esprit général qui l'anime ; il verra de quelle nature est ce *progrès des lumières*, si cette *marche de l'esprit humain* est en avant, ou en arrière; en un mot, il verra par nos actions, de quelle espèce est la Philosophie qu'on nous enseigne, & il félicitera sans doute la patrie d'avoir de pareils Docteurs.

Demande. *Après toutes ces questions, Messieurs, il en resteroit peut-être une plus importante encore. Il seroit facile de montrer, le livre à la main, nombre d'expressions, nombre de façons de parler qui sans doute étoient reçues au temps de ce célèbre Satyrique & qui certainement sont aujourd'hui des fautes de françois, ce qui dans le fait accuse moins le goût très-épuré du Poëte que l'instabilité de nos idiomes modernes.*

Reponse. Voilà sans doute une *question* bien *importante* : qu'il y ait dans *Boileau* quelques taches, quelques imperfections, quelques défauts, ses plus grands admirateurs en conviennent ; c'est le sort de tous les ouvrages humains, & c'est sur-tout aux Auteurs

qu'il faut appliquer ce qu'*Horace* a dit de l'homme.

Optimus ille est
Qui minimis urgetur.

Le meilleur est celui qui a le moins de défauts. Or *Boileau* est un des Ecrivains qui satisfait le plus le goût & la raison d'un lecteur délicat & qui les choque le moins souvent.

L'homme aux questions finit par de très-humbles excuses à *Boileau*, qu'il eût mieux valu ne point offenser par des observations fausses, injustes ou puériles : *je demande humblement pardon si mon profond respect pour le nom de* Despréaux *ne me rend point aveugle sur sa Législation.* Il n'a point été question dans la lettre du Peintre, de *la Legislation* de *Despréaux*. M. *Nigood* n'a attaqué aucun des préceptes de goût consignés dans l'Art poëtique.

Je sçais qu'il faut des titres que je n'ai point pour analyser ce qu'on doit seulement admirer..... De Peintre que je suis, si je me livrois au genre polémique, & m'avisois de régenter mon maître,

maître, on me renverroit bien vite à ma palette & à mes pinceaux.

Si M. *Nigood* a cru employer ici un artifice oratoire, il s'est trompé, & ne se connoît pas plus en Rhétorique qu'en Poësie; ce prétendu artifice est précisément ce qui le condamne, ce qui rend sa témérité inexcusable: que penser d'un homme qui dit au public: je sçais très-bien que mes questions sont impertinentes; cela ne m'empêche pas de les faire: je n'ignore pas que je parle à tort & à travers de ce que je n'entends point, & cependant je ne puis me résoudre au silence: je m'expose de gaieté de cœur à l'affront d'être sifflé & renvoyé à mon attelier, quoiqu'intérieurement très-persuadé que je le mérite & que c'est le seul fruit que je puisse recueillir de mes réflexions critiques.

(*Note du Rédacteur.*). Cette lettre étoit déja imprimée, lorsqu'il a paru dans le *Journal de Paris* du lundi 7 Mai, une réponse aux questions de M. *Nigood*. Elle ne ressemble presque en rien à celle que nous offrons au public. Quoique peu dis-

posés à prendre la défense de M. *Nigood*, nous observerons cependant par amour pour la justice, qu'on l'accuse d'un anachronisme dont il n'est pas coupable. Les Fables *de la Fontaine* au nombre de cent-vingt-quatre, divisées en six livres, ont été publiées pour la première fois en 1668, *in*-4°. chez *Claude Barbin* : M. *Coste* est mon garant. On peut consulter l'avertissement qu'il a mis à la tête de son édition de 1757. L'Art poëtique a paru en 1674, comme il est dit dans les remarques qui précedent ce Poëme, dans l'édition de Hollande 1711, à Amsterdam, chez les F. *G.* & *R. Westein*. L'Auteur de la lettre insérée dans *le Journal de Paris* le lundi 7 Mai, n'est donc pas fondé à dire que les *Fables de la Fontaine ont été imprimées pour la première fois en 1678* ; & que l'Art poëtique n'a paru qu'en 1684.

Dans la même lettre, pour prouver que le Conte n'étoit pas tout-à-fait inconnu aux Anciens, on cite les *Fables Milesiennes* & *Apulée*, que l'on dit être le *premier Auteur connu de la Matrone d'Ephese*. Ce n'est point *Apulée*, mais *Petrone*, antérieur de plus

d'un siécle à *Apulée*, qui est *le premier Auteur connu de la Matrone d'Ephése*. D'ailleurs, lorsque M. *Nigood* a dit que *le Conte étoit tout-à-fait inconnu aux Anciens*, il est visible qu'il n'a voulu parler que des Contes en vers, & non pas des Contes en prose, tels que les *fables Milesiennes* & la *Matrone d'Ephése*.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Opuscules Poëtiques; par M. le Chevalier de Cubières, *des Académies & Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marseille, Rouen, Hesse-Cassel; nouvelle Edition, corrigée & augmentée, trois Volumes* in-16, *reliés, dorés sur tranche, 9 liv. brochés 7 liv. 4 s. A Orléans, de l'Imprimerie de* Couret de Villeneuve, *Imprimeur du Roi, rue du Colombier. Et se trouvent à Paris, chez* Cuchet, *Libraire, rue & hôtel Serpente 1786.*

TROIS Volumes d'*Opuscules Poëtiques!* c'est beaucoup, Monsieur, il

a pourtant fallu que je lusse tout cela pour vous en rendre compte. J'ai, à plusieurs reprises, fermé & rouvert le livre : enfin j'en suis venu à bout. Que vous dirai-je donc? je ne sais trop; c'est ici le cas de répéter encore pour la mille & unième fois le vers de *Martial*.

Sunt bona, sunt mala, sunt quædam mediocria plura.

Au fond, c'est peut-être la faute des vers en eux-mêmes. Ils ne sont pas faits pour être ainsi entassés ensemble. Une Epître, un Conte, une Epigramme, se font lire avec plaisir dans une feuille légère, ou parmi de la prose. Mais dans trois volumes, des vers, & encore des vers, & toujours des vers ! cela est bien fatiguant. On peut dire alors de ces Poësies, ce que le *Savetier* de *la Fontaine* disoit des fêtes, *l'une fait tort à l'autre*. Par exemple, Monsieur, la moitié du premier volume est consacré aux *Thémiréïdes*; c'est-à-dire, qu'il est question de *Thémire* dans 76 pages; je sais que *Tibulle* & *Properce* ont ainsi chanté toujours *Delie* & *Cinthie*; mais c'étoient *Tibulle*

& *Properce*. Il y a peu de ton & de couleur dans ces *Thémiréides*. J'en ai cependant remarqué une qui a pour titre, *La mort de Thémire*. Elle a vraiment de l'énergie & elle respire la sensibilité. Je crois même me ressouvenir que c'est par cette pièce que *M. le Chevalier de Cubieres* s'annonça dans la carrière des lettres, & cela promettoit. On applaudit alors à la chaleur de ce début :

Barbare, qu'as-tu fait ?.. Mon amante n'est
plus !
Elle n'est plus ; mes pleurs, mes cris sont
superflus :
Je voudrois vainement la rendre à la lumière ;
J'ai vu son sang couler sous ta main meurtrière !
Elle n'est plus... Ô toi qui fus son assassin !
Que ne puis-je, à mon tour, te déchirer
le sein !
Que ne peut cette main, à t'écrire occupée,
Y plonger lentement, y retourner l'épée,
L'en retirer fumante, & l'y plonger encor !

Toute l'Epitre étoit sur ce ton, &

fut distinguée dans l'*Almanach des Muses* d'il y a dix ans peut être. Je n'ai pas l'époque bien présente. J'ai encore éprouvé, en ouvrant le second volume, ce plaisir que l'on goûte, en retrouvant les personnes que l'on a connues autrefois : *l'Idyle à l'arbre qui m'est cher*, est aussi une des premières pièces que M. le Chevalier *de Cubières* ait données au public, & elle fit dans le temps, un égale sensation. Elle annonçoit à la fois un Poëte & une ame sensible. Je n'avois pas oublié quelques-uns des vers que voici :

La terre, ainsi qu'à vous, lui servit de berceau ;
Quand vous étiez enfant, il étoit arbrisseau :
Il a crû comme vous ; comme vous, avec l'âge,
Il a développé ses rameaux, son feuillage :
Comme vous, il reçut de la puissante main
Qui d'un limon grossier tira le genre humain,
Une seve de feu, vivifiante, active,
Qui toujours réparant la chaleur fugitive,

Des pieds monte à la tige, emplit tous les
vaisseaux,
De la tige s'élève, atteint tous les rameaux ;
Des rameaux abreuvés, par des routes voisines,
Retourne, redescend jusques dans les racines ;
Et toujours circulant, même après les
beaux jours,
Dans son règne éternel se succède toujours.

Cette fin étoit encore noble & touchante.

Vous méprisez mon arbre ! Alors que sur
vos têtes
Le temps aura jetté neuf lustres redoublés,
Et qu'elles fléchiront sous leurs ans rassemblés,
Vous ne serez pas loin de l'instant redoutable :
Vous tomberez, & lui devient toujours
plus stable,
Victorieux du temps par qui tout est vaincu,
Il sera jeune encore, quand vous aurez
vécu ;

Immobile, il verra vos rapides années
Passer, comme un torrent, devant vos destinées;
Il vous verra mourir, & ses larges rameaux
De leur ombrage épais couvriront vos tombeaux.

Je le répète, Monsieur, cette pièce & la précedente sont presque la première production de l'Auteur. Comment se fait il donc que ce qui a suivi y ait répondu si peu? Seroit-ce le sort des ouvrages de l'esprit, comme de ceux de la nature? Le premier jet est-il toujours le plus fort, le plus puissant? Plusieurs exemples inviteroient à le croire? On acquiert par la suite, encore pas toujours, du goût, de l'expérience; mais le génie n'acquiert rien, il s'annonce d'abord, & décline souvent. Seroit-ce aussi que les applaudissements outrés, l'usage du monde, les délices de la vie, nuisent au talent, énervent le génie? On ne compose plus alors, parce que la verve nous entraîne; mais pour plaire, pour être loué, caressé, fêté. On rime par occasion, on fait des à-propos, des im-

promptu, des bouquets, que sais-je ? ne seroit-ce pas là l'histoire de nos jeunes Poëtes ? & la plupart d'entre eux qui, après un premier succès, pourroient escalader le Capitole, ne rencontrent-ils pas des *Capoue* ? Quoi qu'il en soit, Monsieur, je n'ai trouvé dans tout ce recueil, en trois volumes, aucune pièce qui approchât des deux que je vous ai citées. J'ai trouvé souvent de l'esprit, de la grace, sur-tout beaucoup, peut-être trop de facilité, mais peu de caractère, d'énergie, de véritable sensibilité. En général on voit que M. *de Cubieres* a trop écrit. Nos grands Poëtes, si l'on en excepte *Voltaire*, qui est un Ecrivain à part, ne faisoient pas tant de vers que cela. Ils ne rimoient pas à tout propos. Ils laissoient en prose ce qui devoit être en prose : ils ne disoient pas, en parlant d'une lettre brûlée :

> Mes yeux ont tant versé de pleurs
> Qu'ils ont failli l'éteindre.

Ils auroient craint que l'on ne se moquât d'eux s'ils avoient imprimé,

Je la poserai sur mon cœur,
Pour la réduire en cendre.

Ils ne faisoient pas, à quelque prix que ce fût, venir les roses dans leurs vers ; ils auroient dérobé aux yeux du public, des plaisanteries échappées par hazard, peut-être bien reçues alors, mais bien fades en vérité, telles que celle-ci sur *deux roses captives*.

A ces deux infortunées
Daignez donc rendre leurs droits,
Vous avez quatorze années,
Elles ont quatorze mois.

Il faut être juste pourtant, Monsieur, je ne prétends pas dire que tout le recueil soit sur ce ton, ni que les autres pièces, quoiqu'infiniment au-dessous des deux premières, soient tout-à-fait sans mérite. *L'Eloge de Voltaire* n'est pas indigne du Poëte de Ferney ; on le fait parler lui-même, & l'on met dans sa bouche quelques vers que lui-même auroit pu faire, & des louanges que lui-même auroit pu se donner. *L'Epitre à Moliere* est agréable & ingénieuse ; mais on n'y trouve pas assez de verve & de chaleur : c'est en général le défaut qu'on pourroit reprocher à notre Poëte. Sa

Poésie est souvent lâche & diffuse : ce n'est quelquefois que de la prose rimée. Plusieurs pièces sont là, on ne sçait trop pourquoi. Tel quatrain semble n'avoir été imprimé que pour remplir une demi-page vuide : Que direz-vous, Monsieur, de ce quatrain sur un Drame ?

Eh quoi ! vous voulez qu'aux François
On ait vu tant de monde un jour caniculaire,
Et qu'un Drame lugubre ait eu tant de succès ?
Hélas ! n'en suis-je pas témoin auriculaire ?

Que fait ici la *Confession de Desdemona*, romance *en dialogue*, *imitée de Shakespear*, copie foible & pâle de la scène Angloise, scène à la fois terrible & touchante ? Cette imitation ne suffit pas assûrément, pour réparer l'infidélité de *Voltaire*, qui a si indignement parodié ce beau morceau. Enfin, que font telles & telles pièces, agréables peut-être en société, mais indignes de l'impression ? Un seul volume, un seul petit volume in-16 eût fait plus d'honneur à l'Auteur, & n'eût rien fait perdre au public.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, &c. des Chinois; par les Missionnaires de Pekin, *Tome* XIIe. *Prix, 15 liv. relié* (1). *Vie* de Koung-Tsée, *appellé vulgairement* Confucius, *le plus célèbre d'entre les Philosophes Chinois, & le restaurateur de l'ancienne Doctrine, avec cette Epigrahe, tirée de Tacite, vie d'Agricola :*

Ne famam quidem, cui etiam sæpè boni indulgent,
Ostentanda virtute, aut per artem quæsivit.

A Paris, chez Nyon l'*aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement, 1786, avec approbation & privilége du Roi.*

Ce douzième volume est sans contredit, Monsieur, le plus inté-

(1) On a été obligé d'augmenter le prix de ce volume, à cause du grand nombre de figures qui y sont insérées, & des soins qu'il a fallu apporter à leur gravure.

reſſant de tous : il contient la vie de l'homme qui fait le plus d'honneur à la Chine, & dont elle tire ſon plus grand luſtre.

Des prodiges ont, dit-on, précédé & accompagné la naiſſance de *Confucius*. M. *Amiot*, ſon hiſtorien, ſe contente des les raconter, ſans nous obliger d'y croire. En général, il raconte à la manière des Chinois : ce n'eſt point ſon opinion ſur *Confucius*, c'eſt celle des Chinois qu'il rapporte. Delà, quelques longueurs, quelques détails minutieux peut-être, mais très-importans aux yeux d'un peuple qui révère la mémoire de ſon Légiſlateur ; l'hiſtoire en eſt un peu plus longue, mais elle en eſt plus fidelle : au ſurplus, j'élaguerai tous ces prodiges : la vie de *Confucius* ſera bien aſſez intéreſſante ſans cela.

Confucius n'eut point d'enfance : dès ſes plus tendres années, il ſe diſtinguoit par ſa ſoumiſſion aux ordres de ſa mère, ſon reſpect pour les vieillards : ſes jeux étoient des cérémonies graves : devenu écolier, il ſe fit admirer par ſa modeſtie, ſon

application, ses progrès, sur-tout par sa vertu : à l'âge de dix-sept ans, c'étoit déjà un homme, un homme propre à tout. Né pour les plus hautes charges, il se contenta du Mandarinat subalterne, d'*Inspecteur sur la vente & la distribution des grains*. L'emploi étoit petit, mais il l'aggrandit & l'honora : il y trouva l'occasion de faire beaucoup de bien, & d'y acquérir de la réputation. Dès l'âge de dix-neuf ans, sa mère le maria, & à vingt ans, il étoit père ; car ce grand Philosophe vécut comme tout le monde, & ne se singularisa que par sa vertu. On le jugea bientôt digne d'une charge plus considérable, & il fut nommé *Inspecteur général des campagnes & des troupeaux* : s'il s'étoit montré supérieur à son premier emploi, il ne fut point au-dessous de celui-ci, & il y mérita les bénédictions du peuple & le renom d'un grand Philosophe. Mais le Philosophe étoit homme & sensible. La mort de sa mère l'arrêta tout court dans sa carrière, & les trois années qui la suivirent, furent pour lui trois années

de solitude & de deuil. Outre qu'il satisfaisoit par là sa tendresse, il étoit jaloux de faire revivre les anciennes cérémonies, depuis long-temps négligées. Sa vie entière fut un effort continuel pour ressusciter l'ancienne doctrine; ce temps de retraite ne fut point perdu pour lui. Il le consacra à l'étude, à la méditation, & se perfectionna de plus en plus dans la science de la morale, qu'il a portée si loin. Ses délassemens même étoient dignes de lui, & il cultiva sur-tout avec soin & avec succès, l'étude de la Musique, qu'il rappella à son illustre origine, à la louange du *Tien* (divinité des Chinois), & à l'éloge de la vertu.

Les trois années du deuil se sont écoulées, & *Confucius* reparoit dans le monde. Déjà il reçoit des ambassades des Rois voisins; déjà il commence ses voyages : comme *Platon*, il va instruire les Rois; & trouve, comme lui, des *Denis* le Tyran : mais *Platon* à cette époque, étoit dans l'âge mûr; & au retour de son premier voyage, *Confucius* n'avoit que 28 ans. Depuis cet âge jusqu'à 30 ans, il délibéra

mûrement sur le genre de vie qu'il embrasseroit ; & après avoir balancé les avantages & les inconvéniens de chaque état, il s'arrêta irrévocablement au dessein de consacrer toute sa vie à l'instruction de ses semblables : vœu sublime, auquel il fut fidèle jusqu'à son dernier soupir !

Je regrette, Monsieur, de ne pouvoir entrer avec vous dans cette illustre carrière qu'a fournie *Confucius* : vous ne regretteriez pas votre peine, ni moi non plus. Mais ces détails nous meneroient trop loin. Jamais vie ne fut plus active ; jamais voyageur n'observa si bien ; jamais Philosophe ne répondit si bien à tout. A chaque pas il s'arrête, & trouve matière à instruction pour ses élèves.

A l'entrée d'un voyage, il rencontre un homme désespéré ; il calme son désespoir, & le rend à sa famille & à lui-même : ailleurs, il trouve dans deux sceaux suspendus à un puits célèbre, l'emblême d'une morale exquise, & dont la trace s'étoit perdue dans le pays même ; une autre fois, curieux seulement en apparence, d'observer le

butin d'un oiseleur, & de sçavoir pourquoi il n'y avoit là que de jeunes oiseaux, il saisit cette occasion d'apprendre à ses disciples que la jeunesse crédule, présomptueuse, imprudente, court à sa perte, instructions simples, douces, familières, & plus profitables sur-tout que les beaux discours & les graves maximes. Ses disciples pourtant, n'étoient pas tous des jeunes gens : c'étoient même pour la plûpart, des hommes faits, des hommes de tous les âges & de toutes les professions, qui venoient de temps en temps l'écouter, le consulter; quelques-uns lui étoient plus intimément attachés, & le suivoient par-tout. Tel étoit sur-tout le jeune *Yenhoei*, modèle de sagesse, de douceur & de vertu, mort à la fleur de l'âge, & justement regretté de son maître, & des Chinois, à qui sa mémoire est encore chère & précieuse.

La sagesse de *Confucius* ne se bornoit pas à de stériles préceptes; élevé à la Magistrature, il met en pratique lui-même ce qu'il avoit conseillé, & débute par un acte de sévérité nécessaire, pour faire refleurir la Justice;

tombé entre les mains de brigands ; il conserve dans les fers, sa constance & sa tranquillité : écoutez-le, Monsieur, écoutez-le lui même :

« C'est à présent, (dit-il au bouillant » *Tséelou*, l'un de ses disciples) c'est » à présent le temps de montrer les » progrès que vous avez faits dans » l'étude de la sagesse ; si vous n'êtes » pas aussi résigné que vous l'étiez, » ou paroissiez l'être, avant le funeste » évènement qui nous retient ici ; » vous ne différez pas de l'homme » ordinaire, & vous avez perdu votre » temps à ma suite. N'oubliez pas le » motif qui vous engagea à vous » attacher à moi ; ne vous laissez » point abattre ; supportez courageu» sement une disgrace à laquelle vous » n'avez pas donné lieu. . . . . .

. . . .

» Ne perdons rien de notre humeur ; » travaillons de concert à adoucir » nos maux ; communiquons-nous » mutuellement nos réflexions, & » tâchons de faire notre profit de ce » qui nous arrive ».

Que voilà bien, Monsieur, la véri-

table grandeur, sans morgue, sans enflure, sans ostentation ! Elle se peint encore dans ces paroles simples & nobles :

« Je suis sous la protection du ciel ; » je remplis les devoirs qui me sont » imposés. *Ni Sée Ma-Hoang-Touin*, » ni tous autres, ne sçauroient me » nuire, qu'autant que ce même ciel, » auquel j'obéis, le leur permettra ; » soyez tranquille sur mon compte ».

Il n'eut pas la consolation de voir de son vivant ses préceptes mis en pratique. Les Rois l'appellèrent souvent auprès d'eux & l'écoutèrent avec autant d'attention que de respect ; mais à peine étoit-il sorti de leurs états, qu'ils oublioient ses conseils. Quelquefois des Ministres ombrageux réussirent à l'écarter ou à rendre ses leçons infructueuses : il eut souvent occasion de prononcer ces mots touchants :

» Je vois bien qu'il n'y a rien à faire » ici pour moi. Ce seroit perdre mon » temps que de m'y arrêter davantage. » J'ai vu mes anciens disciples ; j'en » ai fait de nouveaux ; les uns & les » autres sont assez instruits pour pou-

» voir expliquer l'ancienne doctrine à
» qui voudra l'apprendre ».

Cette espérance n'a pas été trompée. Ses disciples, qui avoient recueilli précieusement ses sages instructions, les ont répandues dans toute la Chine, où eux-mêmes étoient dispersés ; grace à cette édifiante tradition, l'ancienne doctrine a repris vigueur, les antiques cérémonies ont été de nouveau observées, & le nom de *Confucius*, revéré dans toutes la Chine, est parvenu jusqu'à nous.

Ce n'est pas seulement dans ses entretiens avec ses disciples & dans ces entrevues avec les Rois, que *Confucius* a montré son zèle & sa sagesse : il a laissé après lui des ouvrages excellens & où respirent sa religion, son patriotisme, sa saine morale & son humanité. Le plus important de tous, sont les six *Kings* mis en ordre par lui, & enrichis d'une foule d'observations précieuses. Ç'avoit été l'ouvrage de toute sa vie : ce fut la consolation de ses derniers instants :

» Il acheva enfin ce grand ouvrage,
» & quand il l'eut conduit au dégré

» de perfection où il le vouloit, il
» cessa d'écrire, & ne pensa plus qu'à
» se disposer à la mort. Mais en ter-
» minant sa carrière littéraire, il crut
» qu'il étoit de son devoir de remer-
» cier le ciel de lui avoir donné assez
» de vie & de force pour pouvoir la
» fournir jusqu'au bout. Il assembla
» ceux de ses disciples qui lui étoient
» le plus attachés, & sur lesquels il
» comptoit le plus pour la publication
» de sa doctrine après sa mort; & les
» ayant conduits au pied de l'un de
» ces antiques tertres, près duquel
» on avoit construit un *ting* ou pavil-
» lon, pour en conserver la mémoire,
» il leur enjoignit d'y dresser un autel.
» L'autel dressé, il y déposa les six
» Kings; puis se mettant à deux ge-
» noux, la face tournée du côté du
» nord, il adora le ciel, & le remercia
» avec les sentimens de la plus sincère
» reconnoissance, du bienfait insigne
» qu'il lui avoit accordé, en prolon-
» geant le cours de sa vie autant de
» temps qu'il lui en falloit pour pou-
» voir remplir l'objet qui seul lui
» faisoit désirer de vivre. Il s'étoit

» disposé à cette pieuse cérémonie,
» par la purification & par le jeûne;
» il la termina par l'offrande entière
» & sans réserve du fruit de son tra-
» vail ».

La fin de sa vie n'étoit pas éloignée; peu de temps après cette pieuse cérémonie, il tomba dans un profond assoupissement, qui dura sept jours, & le huitième, il rendit l'esprit, la seizième année du règne de *Ngai-koung*, Roi de Tou; 479 avant *Jesus-Christ*, & 9 ans avant la naissance de *Socrate*. Sa mort causa un deuil universel. Elle réveilla le souvenir de toutes ses vertus. Ses disciples sur-tout convinrent de porter le deuil de leur maître, aussi long-temps qu'on porte celui d'un père. L'un d'eux le porta trois ans de plus, & s'enferma tout ce temps dans une cahute, non loin de son tombeau. A son exemple, cent de ses anciens disciples, vinrent s'établir auprès de ce lieu respectable, & y formèrent un village, se déclarant *Vassaux* de *Tsée-Sée*, petit-fils de leur *Confucius*, & son unique héritier. On montre encore un tronc aride, reste

précieux des arbres plantés autour de sa tombe. Ses ouvrages, ses habits de cérémonie, ses instrumens de musique, son char, & quelques-uns de ses meubles furent déposés dans une salle, construite dans le voisinage; à son imitation, d'autres *Miao* (c'est le nom de ces salles) ont été construits; & tout homme lettré, tout Mandarin doit s'y rendre avant d'entrer en exercice de sa charge; hommage bien dû sans doute au Législateur de la Chine, & mieux mérité que celui du conquérant arabe!

Ce volume, orné d'estampes, est terminé par une lettre curieuse de M. *Amyot*, où il rend compte d'une fête assez bisarre, mais touchante, donnée par le nouvel Empereur à tous les vieillards de son empire... Mais j'ai la tête & le cœur pleins de *Confucius*, & quand on a parlé de lui, on ne peut plus s'occuper de personne.

Je suis, &c.



LETTRE V.

Leçons de Morale, ou Lectures Académiques, faites dans l'Université de Leipzig ; par feu M. Gellert ; *auxquelles on a joint des réflexions sur la personne & les écrits de l'Auteur ; le tout traduit de l'Allemand. Nouvelle édition, revue & corrigée, 2 vol.* in-8°. *prix, 5 liv. 10. f. broché. A Genève, chez* Barde, Manget & Compagnie, *Imprimeur-Libraires ; & se trouvent à Paris, chez* Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins,* N°. 13.

SECOND EXTRAIT.

SIXIÈME règle : tenez-vous en garde contre l'impression des sens & les illusions de l'imagination ; modérez vos penchans légitimes ; étouffez aussi-tôt

aussi-tôt ceux qui sont déréglés, & opposez la raison aux fausses idées, d'où les passions tirent leur origine. La septième & la huitième règles sont de nous former continuellement d'après les bons exemples que nous avons sous les yeux, & d'après la lecture des bons ouvrages.

La onzième & douzième *Leçons* roulent *sur le soin qu'on doit prendre de la santé.* A cet égard, une excessive inquiétude est plus nuisible qu'une trop grande négligence; & une attention trop curieuse aux dispositions du corps, empêche de songer aux facultés de l'ame. Il n'y a point de maladie plus dangereuse que le fréquent usage de la Médecine. Les moyens de conserver la santé, & de l'étayer lorsqu'elle chancelle, peuvent aisément se connoître par l'expérience, par l'attention à ce qui se passe en nous & chez les autres. *Eprouve*, dit le fils de Sirach, *ce qui convient à ta personne, & ne lui permets pas ce qui est mauvais.* Ce n'est pas tant l'habile Médecin, qu'une attention réfléchie, qui nous apprend

que la modération dans le manger, le boire & les plaisirs ; l'application au travail, & l'exercice du corps ; l'assujétissement des passions fougueuses ; un cœur libre de souci & d'agitation, des recréations réglées après le travail, sont les plus sûrs soutiens de la santé.

La treizième *Leçon* traite *de la décence & du soin qu'on doit prendre de son extérieur*. L'attention à tout ce qui peut rendre notre extérieur décent, quelque éloignée qu'elle soit de la vertu, peut devenir de la vertu, lorsqu'elle a pour objet de se rendre plus utile, & de ne choquer personne. Au reste, trop de recherche dans la parure est aussi contraire à la décence, qu'un extérieur trop négligé.

Dans la quatorzième *Leçon*, il est question *des devoirs qui ont pour objet les biens extérieurs, relativement à l'état de société où nous vivons ; & en premier lieu, de ceux qui se rapportent à la bonne réputation & à la gloire*. La renommée ne peut donner à l'ame aucune excellence, si elle ne la possède

en propre & n'en a le sentiment intime. Cette approbation de notre conscience, qui nous rend le témoignage que nous nous sommes sincérement, & de notre mieux, appliqués à nous conformer aux loix de la raison & de la vertu, est donc préalablement requise, pour que la réputation que nous nous sommes faite, ne soit pas un vain bruit sans réalité. Le plus sûr & principal moyen de se faire une bonne réputation, est de s'efforcer à se rendre utile, & d'être un homme de bien.

Dans la quinzième *Leçon*, il est parlé *des biens extérieurs qui se rapportent aux richesses, aux honneurs & à l'autorité.* Il est difficile d'être homme de bien avec de grandes richesses. Il est souvent difficile en certains pays, d'être homme d'honneur, en aspirant aux honneurs ; il n'est pas moins difficile d'être juste & sage, avec une grande autorité. Relativement à ces choses, c'est dans l'état de médiocrité qu'il est moins rare de trouver l'honnête homme. L'épargne dispense d'être riche ; la véritable

gloire eſt au-deſſus de tous les honneurs; & l'eſtime publique vaut mieux que l'autorité.

L'Auteur examine, dans la ſeizième Leçon, *les devoirs qui ont pour objet les biens de l'ame, & en particulier, l'exercice de ſes facultés intellectuelles.* L'eſprit ſe fortifie par l'expérience; l'uſage fréquent de ſes facultés recule les bornes de ſes connoiſſances; & lui donne plus d'empire ſur le cœur & ſur ſes penchans. La négligence, au contraire, l'abus des forces de l'entendement, font naître dans l'ame, comme dans un Etat mal gouverné, des méſintelligences, des oppoſitions & des révoltes. L'erreur & l'illuſion prennent la place des idées juſtes & vraies. Des opinions mal fondées donnent lieu à des déſirs irréguliers; elles nous font attacher aux objets de nos affections, un prix qu'ils n'ont pas; elles excitent des paſſions impétueuſes qui font le tourment de notre cœur, & des perſonnes avec qui nous vivons. Lorſque nous nous occupons ſouvent, & d'une manière convenable, des ouvrages de l'art, nous perfectionnons

notre goût en le délectant. Ce goût pour les chef-d'œuvres de l'art, nous en fait mieux appercevoir les beautés, & excite dans notre ame plus d'ardeur à les rechercher : elle se pénètre de l'idée du beau, de l'ordre, de l'harmonie & du sublime; elle apprend insensiblement à s'y conformer pour la conduite de la vie & la décence extérieure, en conséquence de cette règle générale, que lui fournit la nature, d'écarter tout ce qui peut déplaire, & d'adopter tout ce qui a de l'agrément.

L'application de notre esprit à l'étude & à la contemplation des merveilles de la nature, est l'objet de la dix-septième *Leçon*. M. *Gellert* ne traite pas seulement ce sujet en Moraliste, mais en Peintre & en Poëte. Jugez-en par ce passage : « Tout homme qui pense, trouve par-tout mille occasions de se livrer à cette étude. Une feuille que nous voyons se développer, sans y prendre le moindre intérêt ; une fleur que nous foulons aux pieds, sans être frappés ne l'éclat de ses couleurs ; un insecte que nous ju-

[illegible]

[illegible] ds;
[illegible] is
[illegible]

canaux! Chacune de ces petites parties est à son tour un tout, auquel il n'y a rien à ajouter ou à retrancher; un tout complet, & qui s'accorde cependant avec la structure de la fleur & sa destination. Considérez ce calice qui en renfermoit les feuilles, & dont elles se dégagent peu-à-peu & toutes à la fois; n'en admirez-vous pas l'étonnante texture? De plus, la sève qui fournit à la fleur sa nourriture, elle la tire à travers les secrets canaux de la tige, qui tient elle-même à l'oignon, dont les racines pénètrent dans la terre, & en pompent les sucs, pour les distribuer dans toutes les parties de la plante. C'est ainsi que la considération attentive d'une seule fleur, eh, qu'il en est d'espèces différentes! présente à notre esprit tant de sujets de réflexions, & étend ses vues au point qu'il peut à peine y suffire ».

Les devoirs qui ont pour objet les biens du cœur, & en particulier l'assujetissement de nos désirs & de nos passions, sont traités dans la dix-huitième leçon. Ce *ne sont ni nos lumières*, ni l'étendue

geons à peine digne de nos regards; quelle ſageſſe ne nous annoncent ils pas! quel art admirable dans la compoſition & l'aſſemblage de leurs parties ne nous indiquent-ils pas, à moins que nous ne nous refuſions nous-mêmes à entendre leur langage! Que l'on décompoſe une feuille ou une fleur, en n'oubliant pas de faire attention à la bonne odeur qu'elle répand, & ce qu'il y a de merveilleux dans ce ſentiment agréable dont elle nous affecte. D'où vient à cette fleur ſon odeur ſi balſamique? Et celle-ci, & cent autres, pourquoi ſont-elles ſi différemment, quoique toutes d'une manière qui nous recrée? Quel mélange de couleurs raviſſantes! Les nuances de cette fleur, la beauté de ſon panache, ne la rendent-elle pas plus belle, que ſi l'ordonnance de ſon coloris étoit différent? Ses feuilles ſont compaſſées & diſpoſées de manière à faire un tout régulier. S'il en manquoit une, la ſymmétrie en ſouffriroit. Et chacune de ſes feuilles combien ne reſſemble-t-elle pas à de petites parties? que de filamens & de

canaux ! Chacune de ces petites parties est à son tour un tout, auquel il n'y a rien à ajouter ou à retrancher; un tout complet, & qui s'accorde cependant avec la structure de la fleur & sa destination. Considérez ce calice qui en renfermoit les feuilles, & dont elles se dégagent peu-à-peu & toutes à la fois; n'en admirez-vous pas l'étonnante texture? De plus, la sève qui fournit à la fleur sa nourriture, elle la tire à travers les secrets canaux de la tige, qui tient elle-même à l'oignon, dont les racines pénètrent dans la terre, & en pompent les sucs, pour les distribuer dans toutes les parties de la plante. C'est ainsi que la considération attentive d'une seule fleur, eh, qu'il en est d'espèces différentes! présente à notre esprit tant de sujets de réflexions, & étend ses vues au point qu'il peut à peine y suffire ».

Les devoirs qui ont pour objet les biens du cœur, & en particulier l'assujetissement de nos désirs & de nos passions, sont traités dans la dix-huitième leçon. Ce ne sont ni nos lumières, ni l'étendue

de nos connoissances qui peuvent nous rendre heureux; mais leur usage & leur juste application à leur véritable but. L'esprit qui ne contribue en aucune manière à rendre le cœur vertueux, loin d'être un avantage, est le poison de l'ame. Celui qui a le plus de lumières, & qui agit d'une manière qui y est opposée, est par cela même plus malheureux qu'un autre qui est dans l'ignorance. Nous pouvons être riches en science & pauvres en vertu. Nous pouvons acquérir le plus grand crédit dans le monde par la supériorité de nos vues & de nos principes, faire parade de grandeur d'ame & de fermeté, & néanmoins nous montrer abattus dans l'adversité, présomptueux dans la prospérité, désolés à la moindre marque de mépris, & semblables à la feuille que le vent agite, à l'occasion de la plus légère disgrace. En ce cas, le plus simple manœuvre qui supporte patiemment sa mauvaise fortune, comparé à nous, est un héros. Eussions-nous consacré toute notre vie à de sçavantes spéculations, aux quelles le monde entier auroit applaudi; des

couronnes de lauriers & toutes les marques d'honneur fussent-elles entassées sur notre lit de mort, la conscience peut nous y mettre au supplice, & nous faire mourir avec le désespoir d'un payen.

Malheureusement de pareils exemples ne sont pas rares de nos jours, & l'on ne peut trop rappeller à nos beaux-esprits un exemple contraire. Nous lisons dans la vie d'*Addisson*, que toute espérance de relever de sa maladie étant perdue, les Médecins l'ayant abandonné, il fit appeller un jeune homme, son proche parent, à qui, en mourant, il vouloit encore donner une utile leçon. Arrivé près de son lit, & voyant qu'il se taisoit, le jeune parent, après quelques moments d'un silence discret & modeste, lui dit : vous m'avez fait appeller, Monsieur ; je pense & je me flatte que vous avez quelques ordres à me donner ; ils seront sacrés pour moi. *Addisson*, lui prenant la main & la lui serrant, *voyez*, lui dit-il, avec une douce tranquillité, *de quelle paix un Chrétien peut*

jouir à sa mort, à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il expira.

La tranquillité de l'ame & la patience, font le sujet de la dix-neuvième *Leçon*. La tranquillité de l'ame est l'effet de l'empire sur nos passions, & de la sagesse avec laquelle nous apprécions les choses de ce monde; elle nous fait opposer à l'impression désagréable de quoi que ce soit, le sentiment agréable & supérieur d'un plus grand bien. Il est sensible sans doute de ne pas obtenir la gloire qu'on a méritée; de perdre par les calomnies & les pratiques artificieuses des hommes, la bonne réputation qu'on s'étoit acquise par ses vertus. Mais combien la tranquillité d'ame ne tempère-t-elle pas cette amertume! c'est l'écho de ta gloire qui ne se fait plus entendre; mais elle-même est encore en ta puissance; elle te parle au fond de ton cœur. Tu n'as rien perdu de ton excellence, n'ayant eu pour but que de faire ton devoir, quand même le monde entier penseroit mal de toi.

L'humilité dont il est parlé dans la

vingtième *Leçon*, est une vertu qui n'a été connue que par le Christianisme, & c'est peut-être la seule qui puisse remédier aux abus sans nombre de la société. A l'humilité on oppose l'orgueil, son plus grand ennemi, qui la qualifie de bassesse, & d'oubli de la gloire; qui lui insulte en des termes outrageans, quoique souvent, sans le savoir, il souhaite de la trouver par-tout ailleurs. En effet, quelque complaisance que l'orgueil ait en sa propre présomption, il la déteste dans les autres; & malgré toutes les railleries qu'il fait de la modestie & de l'humilité, il n'est pas rare qu'il s'affectionne aux personnes modestes, & se trouve à son aise dans leur société. C'est une preuve certaine que l'humilité est une excellente vertu, puisque son ennemi capital la recherche; & que l'orgueil a quelque chose qui répugne, puisque celui-même qui en est dominé, ne peut rien moins que le souffrir en autrui. Une maxime bien vraie de la *Rochefoucault*, est celle-ci : *force gens veulent être dévots; mais personne ne veut être humble*.

C'eſt le peu d'humilité des dévots qui a décrié la dévotion. C'eſt le peu d'humilité des Miniſtres de la parole céleſte qui a preſque éteint la foi. On ne peut ſe rappeller, ſans un rire d'approbation, l'ignorante ingénuité d'une petite fille que l'on queſtionnoit ſur le cathéchiſme, & à qui l'on demandoit : *qu'eſt-ce que l'orgueil?* elle repondit : *c'eſt une vertu qui fait les Prêtres.*

La vingt-unième *Leçon* traite *de la bienveillance univerſelle.* Quelque affoibli que ſoit ce penchant, il ſubſiſte encore dans tous les cœurs. Nous nous ſentons une diſpoſition à rendre ſervice aux autres, ſans aucune vue d'intérêt. Nous ne pouvons nous empêcher d'approuver & d'honorer en eux de nobles diſpoſitions à la bienfaiſance, & les actes qui les manifeſtent, ſans même qu'il en réſulte aucun avantage par rapport à nous. Nous éprouvons une tranquillité, une approbation ſecrette du cœur, bien ſatisfaiſante, lorſque nous avons contribué à rendre les autres heureux, même par la perte de quelques avan-

tages, lorſque nous les avons délivrés du danger, en nous y expoſant nous-mêmes, adouci ou terminé leurs peines par nos ſoins, nos travaux, & en y ſacrifiant une partie de notre bien-être. Plus nous remarquons de déſintéreſſement dans les bienfaiteurs du genre humain, plus il leur en a coûté d'efforts de génie, de fatigues & de ſacrifices. Plus ils ſe ſont montrés n'avoir en vue que l'avantage des autres, & plus le nombre de ceux à l'utilité deſquels ils ſe ſont conſacrés, eſt grand; plus auſſi ils nous paroiſſent recommandables, & dignes de notre affection. Autant avons-nous de mépris pour une ame qui ſemble avoir dépouillé tout ſentiment d'humanité, & qui, uniquement occupée d'elle-même, n'eſt ſenſible, ni au bonheur des autres, ni à leur infortune, quand même cette perſonne auroit vécu dans un ſiècle ou un pays différent du nôtre: tout cela prouve que la bienveillance univerſelle eſt un penchant qui tient à l'eſſence de notre ame; & qui s'y trouve imprimé de la main même du Créateur.

La vingt-deuxième & la vingt-troisième *Leçons* roulent sur l'éducation. On a tant rebattu cette matière depuis quelque temps, que les oreilles en sont fatiguées. La seule réflexion qu'on n'ait pas faite, c'est que dans un pays où les Mœurs générales ne valent rien, l'éducation ne peut jamais être bonne; parce que les principes du monde & de la corruption publique détruisent en peu de temps, les principes particuliers que le plus sage Instituteur peut donner à un enfant.

La vingt-quatrième *Leçon* est consacrée *aux devoirs de la parenté & de l'amitié.* Quelque forte que soit l'obligation de procurer l'avantage de nos proches, cette affection particulière doit cependant être restreinte par la bienveillance qui est due à tous les hommes, pour ne pas dégénérer en partialité intéressée, préjudiciable au bien public. Prétendre pousser ses parens dans les emplois, & les préférer avec peu de mérite, aux personnes qui en ont un supérieur, par la seule raison qu'ils nous appartiennent;

les enrichir, parce qu'on a un foible pour eux, tandis qu'on laiſſe dans la néceſſité des hommes qui les valent, qui leur ſont ſouvent préférables, & qui ſe trouvent dans un plus grand beſoin; c'eſt une injuſtice envers la ſociété, & une double injuſtice, en ce que nous faiſons le malheur des uns, en leur procurant des emplois ou des richeſſes qu'ils ne ſont pas en état d'adminiſtrer, & qu'en négligeant les autres, nous nuiſons par notre faute, à l'ordre & au repos public.

Les liens du ſang ſont l'ouvrage de la nature; c'eſt le commerce de la vie & les bons offices mutuels qui les reſſerrent. Les liaiſons d'amitié ſont auſſi ménagées par la nature; mais elles ſont l'effet de notre choix & de nos qualités morales. La véritable amitié ſuppoſe toujours un mérite réciproque, au moins réputé tel. On peut dire de l'amitié qu'elle eſt un lien plus étroit & plus noble que la parenté, & qu'un ami véritable aime mieux qu'un frère.

Dans la vingt-cinquième *Leçon*

M. *Gellert* parle *du mariage & des devoirs des Epoux.* L'hymen n'est point fait pour le bonheur des insensés. Ses nœuds doivent former entre deux cœurs bien faits, un attachement qui dure autant que leur vie, & un accord unanime à pratiquer les vertus sociales. Quand des personnes, en formant une union si intime, perdent de vue cet objet, ou sont incapables de le remplir, elles deshonorent l'hymen ; elles en violent les droits sacrés. Il est remarquable que les peuples les plus sauvages ont regardé, & regardent encore les droits de l'hymen comme inviolables, jusque là qu'il se trouve dans l'Afrique, une Nation dont les mœurs diffèrent peu d'ailleurs, de celles de la brute, chez laquelle néanmoins il existe une loi qui punit de mort l'adultère. Pourquoi les contempteurs de la loi naturelle, qui se fondent sur l'exemple des sauvages, chez qui ils prétendent qu'elle n'a pas lieu, n'en appellent-ils pas aussi à cet exemple, par rapport à la sainteté du mariage ?

La vingt-sixième *Leçon* termine ce

cours de Morale, comme l'Auteur l'a commencé, en rapportant à Dieu tout principe de vertu, en rappellant *les devoirs envers Dieu, considérés comme la source de tous les autres devoirs.* Nous ne pouvons nous faire de Dieu une trop haute idée ; nous ne pouvons nous le représenter jamais aussi digne qu'il l'est, d'être aimé. Il faut concentrer dans l'image que nous nous en formons, tout ce qu'il y a de parfait, tout ce que la raison nous représente comme aimable, tout ce que la création & la conservation de l'univers nous offrent de grand & d'excellent. Le ciel & la terre nous annoncent sa bonté & sa majesté souveraine. C'est lui qu'attestent chaque étoile du firmament, chaque production de la terre, chaque goutte d'eau de la mer, chaque battement de notre poulx, chaque sentiment de notre cœur, chaque pensée de notre ame, chaque reproche secret de notre conscience, chaque mouvement de joie qui accompagne une bonne action. Le vice redoute l'éternité, parce qu'il est contraint de redouter Dieu, avec une frayeur d'esclave, & que n'osant

prétendre d'être l'objet de sa bonté infinie, il ne s'en forme que des idées peu relevées. Soyez vertueux, & pensez à la puissance sans borne de votre Créateur; après cela, que votre ame soit un être simple, ou composé de parties, vous aurez toujours la certitude que le Tout-Puissant a le pouvoir de la faire vivre éternellement. Soyez vertueux, & il vous sera inconcevable que celui qui est infiniment bon, l'anéantisse jamais.

Nous nous sommes attachés à montrer le plan que l'Auteur a suivi dans ce cours de Morale; nous en avons indiqué toutes les distributions, toutes les divisions, & nous avons donné quelque idée de la manière dont il en a rempli les détails; on y trouve plus de sentimens que de discussions, plus de sagesse que d'éloquence, plus de raison que d'esprit, plus de religion que de Philosophie. Nous souhaiterions que le *Cathéchisme de Morale* proposé au concours de l'Académie Françoise, fut composé dans les mêmes principes & les mêmes vues, & il ne

peut guère en avoir d'autres, pour être vraiment utile; mais que devoit donc penser le fondateur de ce prix, puisque dans ce siècle de lumières & de raison, il nous renvoye au *Cathéchisme* pour la Morale?

Je suis, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

Je ne puis, Monsieur, suivre les Italiens dans leur marche rapide. *Boileau* & *Racine* s'excusoient auprès de *Louis XIV*, de n'avoir pas assisté à la conquête de la Franche-Comté, en disant qu'ils n'avoient pas eu le temps de faire faire leurs habits. Et moi, je pourrois dire que les nouveautés du Théâtre Italien se succèdent si vîte, qu'il ne m'est pas possible de vous en rendre compte aussi-tôt qu'elles paroissent. Les Comédiens Italiens s'occupent peut-être déjà d'une autre nouveauté, au moment où je vous

annonce *Azemia*, Comédie en 3 actes mélées d'ariettes : elle est intéressante. Elle offre plusieurs situations piquantes. Deux ou trois caractères sont d'une fraîcheur délicieuse. Voici en deux mots le sujet *d'Azemia*.

Azemia a fait naufrage avec sa fille & son ami Milord *Atkinson*. Sa fille & lui se sont sauvés & ont été jettés sur une côte déserte. *Milord* a disparu, mais son jeune fils *Prosper*, a été sauvé avec *Azemia* & son père. Douze ans se sont écoulés, lorsque la pièce commence. *Prosper* a été élevé dans une innocence extrême qui lui laisse ignorer le sexe d'*Azemia*, & lui dit en général beaucoup de mal des femmes. Malgré tout cela, il les aime ; & quand *Azemia* lui a avoué qu'elle en est une, il l'en aime encore davantage. Cette scène est fort agréable ; un bâtiment Espagnol aborde dans cette Isle ; le Capitaine voit *Azemia*, & en devient amoureux. *Prosper* est déjà jaloux, & éclate en reproches. Le Capitaine s'emporte, & refuse d'emmener *Prosper* : il n'offre ses services qu'à *Azemia* & à son père, qui tous deux refusent

de le suivre à ce prix. L'Espagnol conçoit le projet d'enlever *Azemia*, & envoye à l'entrée de la nuit, une troupe d'Espagnols : ils rodent dans les environs, & ne peuvent trouver la demeure de . . . . . Cependant un étranger erre aussi dans cette Isle, & entend la voix d'un jeune homme, c'est celle de *Prosper*. *Prosper* enfermé dans sa cabane, ne peut lui offrir d'asyle, mais il lui indique celle qu'habitent *Azemia* & son père. Les ravisseurs prêtent l'oreille, & profitent des renseignemens qu'on donne à l'étranger : la situation est vraiment piquante........ paroît, reconnoît dans l'étranger, *Milord Atkinson*, le père de *Prosper*. On entend des cris : c'est *Azemia* qu'on enlève : *Atkinson*, son domestique, *Eduin* & *Prosper* volent à son secours. Ce ne sont pas eux cependant qui la sauvent. Les ravisseurs rencontrent une troupe de sauvages, & s'enfuyent : *Azemia* profite du *conflict des voleurs*, & se sauve. Elle apperçoit le commandant Espagnol, celui-même qui la faisoit enlever. *Azemia* l'ignore, & le croit un homme d'hon-

neur. Elle court à lui ; elle se jette presque entre ses bras, & implore son appui. Cette confiance pique la générosité du Capitaine, & étouffe son amour. Cette situation, rappelle l'intrépidité de la généreuse *Marguerite* Reine d'Angleterre qui, à l'aspect d'un brigand, se rassure & dépose entre ses bras son fils unique, en lui recommandant le fils de son Roi. Mais elle n'en est pas moins touchante ici. *Atkinson*, son fils & *Eduin* paroissent & veulent arracher *Azemia* des mains de l'Espagnol qu'ils croyent toujours son ravisseur. *Azemia* les désarme en les désabusant. L'Espagnol confesse sa première faute, & renonce hautement à ses espérances, & comme de raison, les jeunes gens s'épousent.

Voilà l'intrigue de la pièce. Mais elle gagne à être détaillée. Toutes les scènes de *Prosper* & d'*Azemia* sont intéressantes, sans être très-neuves. J'ai sur-tout aimé celle où *Prosper* enfermé dans sa cabane, s'entretient du haut d'un rocher avec son amie ; l'entretien n'en est pas moins tendre ;

& le ſpectateur eſt plus tranquille. Bien que l'intérêt domine dans cette pièce, elle n'eſt pas ſans gaieté. Un valet de l'Eſpagnol décrit très-joyeuſement la réception qu'il ſe promet de ſa chère famille; il eſt vrai que la muſique l'accompagne parfaitement en cet endroit. En général, elle eſt très-piquante & très-agréable: j'ai remarqué pluſieurs airs frais & délicieux: & je crois que cet ouvrage eſt celui qui fait le plus d'honneur à M. *Daleyrac*, connu par pluſieurs autres ſuccès. On voit qu'il aime ſur-tout à travailler de concert avec M. *de la Chabreuſſiere*. On ne peut qu'applaudir à cette ſociété ſi agréable pour eux & pour le public.

Je ſuis, &c.

A Mme. CLAIRANSON,

Jouant le Rôle de NINA, *ſur le Théâtre de Genève.*

Recevez mon hommage, aimable Clairanſon,
Qui pourroit dans Nina regretter Dugazon?

Vous avez ses talens, elle n'a point vos
charmes.
Ah ! lorsque sur ce banc arrosé de vos
larmes,
Vous attendez Germeuil, Germeuil qui ne
vient pas,
Ou qu'un bouquet en main, égarée, incertaine,
Cherchant le Bien-aimé, portant par-tout
vos pas,
Vos beaux cheveux épars, vous errez sur
la scène ;
Pour ne point succomber à la séduction,
Il faut être insensible & ne voir ni n'entendre.
Heureux cent fois celui qui, dans l'illusion,
Où vous plongez son cœur par votre voix
si tendre,
Croit perdre & retrouver avec vous sa
raison ;
Plus heureux le Germeuil qui vous la fait
reprendre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.



LETTRE VI.

Voyage de Provence, contenant tout ce qui peut donner une idée de l'Etat ancien & moderne des Villes, les curiosités qu'elles renferment, la position des anciens peuples, des Anecdotes Littéraires, d'autres qui regardent des hommes célèbres, l'Histoire Naturelle, les plantes, le climat, &c. &c. Cinq Lettres sur les Trouvères & les Troubadours, & la vie de trois Troubadours; par M. l'Abbé Papon. *Nouvelle Edition.* 2 *vol.* in-12. *A Paris, chez* Moutard, *Imprimeur-Libraire de la* REINE, *rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.*

CE voyage de Provence est une espèce d'abrégé de la grande histoire de cette Province, par le même Au-

teur, dont le quatrième volume *in 4°.* vient de paroître ; nous ne tarderons pas d'en rendre compte. L'Auteur a donné à l'ouvrage que nous annonçons, le titre de *Voyage*, parce que cette forme lui a paru plus commode pour la description des différens lieux, où il fait, pour ainsi dire, voyager son lecteur. Son plan est de suivre l'ordre des Diocèses ; il commence par ceux qui sont situés dans l'intérieur de la Provence ; il parcourt ensuite ceux qui sont le long des côtes, & finit par *Glandèves* & *Senez*. Avant tout, il dit un mot d'Avignon & de la fontaine de Vaucluse, qu'on trouve sur sa route, quand on va de Lyon en Provence.

La Ville d'Avignon n'a rien qui réponde à la beauté de sa situation ; elle est grande, mais mal bâtie ; on n'y compte qu'environ vingt-six mille ames. *Jeanne* première, Reine de Naples & Comtesse de Provence, dans la circonstance la plus malheureuse où jamais Princesse se soit trouvée, vendit au Pape *Clément VI*, en 1348, la Ville d'Avignon pour la somme de

quatre-vingt mille florins d'or. Depuis cette époque, la Cour de Rome en à toujours été en possession. Elle y entretient un Vice-Légat qui commande en même temps dans le Comtat-Venaissin. Cette Ville offre peu d'objets de curiosité, excepté les tableaux de quelques Peintres célèbres. Dans une des salles des Célestins, on en voit un qui représente un Squelette de grandeur naturelle, & un cercueil enveloppé dans une toile d'araignée, peinte avec beaucoup de vérité. Au bas du tableau, on lit des vers en lettres gothiques, qui attestent que ce Squelette est celui d'une femme célèbre par sa beauté. On dit que le Roi *René* l'avoit aimée, & qu'ayant ensuite éprouvé des remords, il avoit voulu faire sentir l'aveuglement de sa passion, en représentant sous cette forme hideuse, la beauté dont il avoit été idolâtre.

Dans une chapelle des Cordeliers, on remarque le tombeau de la belle *Laure*, femme de *Hugues de Sade*, devenue si célèbre par les vers de *Pétrarque*. Ce Poëte fit en l'honneur

de cette Dame, jusqu'à 318 sonnets & 88 chansons, *qui prouvent*, dit M. l'Abbé Papon, *combien la réputation de ces deux Amans étoit attachée au sort qui les unissoit*. Cette réflexion peut être fine, mais elle ne nous paroît pas claire; nous avouons même que nous ne l'entendons pas.

Pour aller à la Fontaine de Vaucluse, on traverse la plus belle partie du terroir d'Avignon, & de celui de Lîle, qui est dans une plaine charmante. La description de cette Fontaine est par-tout. *Pétrarque* habitoit près du village de Vaucluse, une petite maison de paysan, dont il ne reste plus de vestiges: il la comparoît à la maison de *Fabrice* ou de *Caton*. « Ici, » dit-il, je fais la guerre à mes sens; je ne » vois que le ciel, l'eau & les rochers: » ni or, ni pierreries, ni ivoire, ni » pourpre. La seule femme qui s'offre » à mes yeux, est une servante noire, » sèche & brûlée comme les déserts » de la Lybie. Je n'entends que des » bœufs qui mugissent, des moutons » qui bêlent, des oiseaux qui gazouil- » lent, & des eaux qui murmurent. Je

» garde le silence depuis le matin
» jusqu'au soir, n'ayant personne à qui
» parler; le peuple uniquement occupé
» à cultiver sa vigne & ses vergers,
» ou à tendre des filets, ne connoît ni
» la conversation, ni la société. Je me
» contente souvent du pain noir de
» mon valet, & je le mange même
» avec une sorte de plaisir. Les figues,
» les raisins, les noix, les amandes sont
» mes délices. J'aime les poissons dont
» ce fleuve abonde; c'est un plaisir
» pour moi, de les voir prendre au
» filet, & de les prendre quelquefois
» moi-même. Je ne parle pas de mes
» habits; tout est changé; je ne porte
» plus ceux dont j'aimois tant à me
» parer; vous me prendriez pour un
» Laboureur ou pour un Berger ».

De Vaucluse on vient reprendre à Avignon, la route de Provence; à deux lieues de cette Ville, on passe la Durance, rivière inégale dans son lit, & fort rapide, comme toutes celles qui ont leur source dans les Alpes, & qui reçoivent plusieurs torrens! Aussi est-elle appellée par le Poëte *Ausone, Sparsis incerta Druentia ripis.*

Quand on l'a traversée, le premier endroit qu'on trouve, est *Noves* : on croit que la belle *Laure* y prit naissance, & que son père en étoit Seigneur.

De *Noves*, l'Auteur passe tout de suite à *Lambesc*, petite Ville, où les Communautés de la Province tiennent, tous les ans, leurs Assemblées. Il n'en dit qu'un mot, & nous parle plus amplement d'*Aix*, capitale de la Provence, & la plus ancienne Ville que les Romains ayent eue dans les Gaules. M. l'Abbé *Papon* fait une description très-détaillée de cette farce ambulante, qui se joue tous les ans, à Aix, le jour de la Fête-Dieu, sous le nom de Procession. Rien de plus grotesque & de plus opposé au véritable esprit de la Religion, qui ne permet pas d'entretenir la piété, ou plutôt la superstition dans le cœur des peuples, par des mascarades & des singeries. La Ville d'Aix est la patrie de quelques hommes célèbres. On mettra de ce nombre, si l'on veut, le Père *Thomassin*, que le Pape vouloit faire Cardinal, pour l'attirer à Rome, & à

qui *Louis XIV* fit manquer cette dignité, parce qu'il vouloit le garder à Paris. Quoiqu'Auteur de plusieurs ouvrages fort sçavans, le Père *Thomassin* avoit oublié sur la fin de ses jours, qu'il eût écrit.

Tournefort naquit aussi à Aix, en 1656. Sa passion pour la Botanique étoit extrême. Un jour qu'il étoit allé herboriser sur les Monts-Pyrénées, peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de son ardeur; car une méchante cabane où il couchoit, tomba tout à coup, & il fut deux heures enseveli sous les ruines. Il y seroit mort, si l'on eût encore tardé quelque temps à l'en retirer. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tous les petits cantons qu'il parcourt, & qui offrent peu de chose à la curiosité.

A deux lieues environ de Saint-Maximin, on voit la Sainte-Beaume, où, suivant la tradition du pays, *Sainte Madeleine* fit pénitence : ce lieu a été long-temps célèbre par le nombre & la qualité des Pélerins que la dévotion y attiroit. *Louis XIV*, le Duc d'*Anjou*, son frère, la *Reine-Mère*, & une partie

de la Cour, allèrent visiter la Sainte-Baume, en 1660. La hauteur de la montagne où se trouve cette grotte, est de 504 toises.

La petite Ville de Brignolle étoit regardée comme une place importante, par les différens partis qui déchirèrent la Provence durant ses guerres civiles. Le Duç d'*Epernon* en étoit maître en 1595, lorsque le Parlement & la plus grande partie de la Province s'étoient réunis pour le faire dépouiller de son Gouvernement : un paysan imagina de se défaire de lui, par un moyen bien exécrable. Il remplit deux sacs de poudre, desquels sortoit une longue ficelle; il suffisoit de la tirer pour faire partir un artifice qui y étoit caché. Il les apporta à la maison où le Duc logeoit, & il les plaça lorsqu'il étoit à table, immédiatement au-dessous de la salle à manger, contre un mur mitoyen qui soutenoit le plancher. Quelques personnes ayant voulu voir ce qu'ils contenoient, eurent à peine commencé à les délier, que le feu prit aux poudres, fit sauter le plancher, renversa le mur mitoyen, & auroit fait

de plus grands ravages, si les portes & les fenêtres, qui étoient ouvertes, n'avoient donné une libre issue à l'air. Le Duc d'*Epernon* fut blessé au bras droit, à la cuisse, & eut la barbe & les cheveux brûlés. Les convives enveloppés dans la flamme & la fumée, & entraînés dans la chûte du plancher, en furent quittes aussi pour quelques meurtrissures. Cet attentat fut commis un samedi, par un homme qui passoit pour être attaché aux Protestans. Cette circonstance, jointe à ce que dans les mines on employe une mêche appellée, *Saucisse*, fit dire au Duc : *mes ennemis ont voulu me faire manger de la Saucisse un samedi ; mais je suis trop bon Chrétien.*

L'Auteur nous raconte une atrocité encore plus révoltante, dont le village de *Roussillon* fut témoin, dans le douzième siècle. C'est le même fait que celui qui sert de catastrophe à la Tragédie de *Gabrielle de Vergi* ; mais les auteurs de *Roussillon* n'étoient pas les mêmes. De tout temps la Provence a été féconde en crimes monstrueux.

Le Château de *Sisteron* servit de

feu de la jeunesse, & doué de cette sensibilité sur laquelle il n'eut pas toujours assez d'empire, fixa sur cette jeune personne, un regard qui trahit les mouvemens de son cœur. Elle s'en apperçut; & frappée des suites d'une foiblesse, que le rang & les qualités du vainqueur ne pourroient pas justifier, elle se retira dans sa chambre, & eut le courage de se défigurer le visage, à une fumée brûlante. *François I*, frappé de ce trait de vertu, fit donner à la Demoiselle, une somme qui lui servit tout à la fois de dot, & de gage de son estime.

Le fameux *Gassendi* naquit à *Champtercider*, à une lieue & demie de *Digne*, en 1592. Le talent singulier avec lequel il rajeunit en quelque manière, la vieille Philosophie d'*Epicure*, le rendit, pendant quelque temps, le rival de *Descartes*, qui en créoit une nouvelle beaucoup plus approchante de la vérité. *Gassendi* étoit sçavant en plus d'un genre; il étoit sur-tout fort versé dans les Mathématiques & l'Astronomie, & avoit contribué avec ses amis *Peyresc* & *Gautier*, Prieur de

la Vallette, à répandre en Provence, le goût des connoissances utiles. Le Comte d'*Alais* écrivoit à *Gassendi*: *si les Grands négligeoient un homme de votre mérite, il faudroit qu'ils eussent chassé les Muses de la France.*

La Ville d'*Arles*, qui a joué un si grand rôle sous les Empereurs Romains, est beaucoup moins grande & moins peuplée qu'autrefois; c'est une des raisons pour laquelle on y trouve encore quelques restes d'anciens monumens, parce que les habitans n'ont eu besoin ni des pierres, ni du local pour bâtir. Cependant ces monumens y sont en petit nombre. L'Amphithéâtre est remarquable; mais tel qu'il est, il nous retrace à peine l'idée de ce qu'il étoit anciennement. Les gradins ont été démolis, l'arène est remplie de maisons, & la seule galerie qui reste & forme la circonférence de ce vaste édifice, est coupée par des magasins & des logemens pratiqués entre les arceaux. Ce qu'on voit encore avec plaisir, c'est la porte d'entrée du côté du nord, quoique le terrein, qui s'est considérablement exhaussé,

détruise l'effet de ses belles proportions. L'arene, suivant l'estimation qui en a été faite, avoit, dans son plus grand diamètre, 38 toises : elle paroît beaucoup plus grande à présent, parce que les gradins étant détruits, elle n'a point d'autre borne que l'enceinte intérieure des murs. La galerie du rez-de-chaussée, par laquelle on faisoit entrer les animaux & les gladiateurs, sert de cave aux maisons bâties dans l'épaisseur des murs de cet édifice.

Arles est la patrie de plusieurs hommes célèbres. On peut citer ce brave *Porcellet*, qui avoit suivi à la chasse, avec cinq autres Gentilshommes, *Richard Cœur-de-Lion*, Roi d'Angleterre, lorsqu'il combattoit en Palestine, en 1193 : ils furent investis par un corps de Sarrasins, qui tombèrent sur eux, le sabre à la main : *Richard* & ses six compagnons se défendirent vigoureusement pendant quelque temps : mais de six, il y en avoit déjà quatre de tués, & il alloit lui-même perdre la vie ou la liberté, lorsque *Porcellet*, faisant encore des prodiges de valeur,

s'écria en langue Sarrasine : *je suis le Roi.* Aussi-tôt les Sarrasins qui combattoient contre *Richard*, abandonnent ce Prince, se joignent à ceux qui étoient aux prises avec *Porcellet*, croyant qu'effectivement c'étoit le Roi, s'attroupent autour de lui, le serrent de près, & se saisissent de sa personne, sans lui faire de mal, espérant d'avoir part à sa rançon. Cette méprise donna le temps à *Richard* de se sauver ; & quand il fut en lieu de sûreté, il se hâta de retirer des mains des barbares, l'homme généreux auquel il devoit la vie & la liberté. Il donna pour sa rançon, les dix plus puissans Satrapes qu'il eût parmi ses prisonniers.

Marseille est sans contredit la plus ancienne & la plus belle Ville de la Provence. Rien ne fut plus brillant que cette Cité, tant que dura son gouvernement Républicain. Elle fut l'*Athènes des Gaules*, suivant l'expression de *Ciceron*, & la *maîtresse des études*, suivant *Pline*. On y cultivoit avec succès la Géographie, la Médecine, les Mathématiques, l'Eloquence & la Poësie, puisqu'on y donna une

Edition d'*Homere*. On peut juger des beaux Arts par les médailles qui nous restent. Il y en a qui peuvent le disputer à tout ce que la Grèce a de plus fini en ce genre ; ce sont des chefs-d'œuvres de gravure & de dessin. Rien dans cette Ville de plus frappant que le coup-d'œil de la porte d'Aix à la porte de Rome ; ce sont les deux extrémités d'une rue qui peut avoir un mille de long ; mais il faut la voir un dimanche au soir au printemps ou en été, lorsque les habitans s'y rassemblent pour profiter de la fraîcheur. Un autre coup-d'œil bien intéressant est celui du port, en temps de paix, à cause de l'affluence de toutes les nations commerçantes. C'est un tableau raccourci de l'Europe par la variété de costumes, de mœurs & de langage.

D'un coup d'œil on voit, on admire,
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, République, Empire ;
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les nations.

A *Toulon*, l'Arsenal fait l'admiration des Voyageurs. En passant sur

le port, on s'arrêtera pour voir les deux termes qui soutiennent le balcon de l'Hôtel-de-Ville. Ce sont des chefs-d'œuvres du célèbre *P..get*. On dit que cet Artiste ayant à se plaindre de deux Consuls qui étoient alors à la tête de l'administration, exprima les traits de leur visage sur ces figures, avec tant de vérité, qu'on ne pouvoit les méconnoître, & que ces Messieurs, après leur Consulat, n'osèrent plus passer devant l'Hôtel-de-Ville.

Hières est l'endroit le plus délicieux de la Provence. Les jardins & les plantes offrent un spectacle, qu'on ne trouve dans aucun autre canton de cette Province; en hiver même, lorsque la nature est engourdie dans le reste de la France, elle est encore belle dans ces jardins, où, par une illusion dont on ne peut se défendre, on croit, en arrivant, avoir changé de saison & de climat. *Hières* est la patrie du P. *Massillon*, un de nos plus éloquens Prédicateurs. Une femme du peuple, se trouvant pressée par la foule en entrant à *Notre-Dame*, un jour que cet Orateur prêchoit, dit, avec un ton

de vivacité : *ce diable de Massillon, quand il prêche, remue tout Paris.*

Fréjus est la patrie de *Julius-Agricola*, un des plus grands Généraux de son temps, & un des hommes les plus vertueux. Ses succès ne servirent qu'à lui attirer la jalousie des courtisans, & même celle de l'Empereur *Domitien*, qui le rappella de la grande Bretagne, & qui, pour tout accueil, l'embrassa froidement sans lui dire un seul mot. *Agricola* ne parut point étonné de cette froideur ; mais il sentit qu'il falloit tempérer l'éclat de sa réputation par des vertus obscures. Il prit le parti de se retirer à la campagne où il vécut tranquille. Il étoit beau-père de *Tacite*, qui a écrit sa vie.

L'Isle *Sainte-Marguerite* est fameuse par le prisonnier au *Masque de Fer*, qui y fut transféré vers la fin du dernier siècle. Il n'y avoit que peu de personnes attachées à son service, qui eussent la liberté de lui parler. Un jour que M. de *Saint-Mars* s'entretenoit avec lui, en se tenant hors de la chambre dans une espèce de corridor, pour voir de loin ceux qui vien-

droient ; le fils d'un de ses amis arrive, & s'avance vers l'endroit où il entend du bruit. Le gouverneur, qui l'apperçoit, ferme aussi-tôt la porte de la chambre, court précipitamment au-devant du jeune homme, & d'un air troublé, il lui demande s'il a entendu quelque chose. Dès qu'il se fut assuré du contraire, il le fit repartir le jour même, & il écrivit à son ami, *que peu s'en étoit fallu que cette aventure n'eût coûté cher à son fils; qu'il le lui renvoyoit de peur de quelque autre imprudence.*

» J'eus la curiosité, dit l'Auteur, le » 2 Février 1778, d'entrer dans la » chambre de cet infortuné prisonnier. » Elle n'est éclairée que par une fenêtre » du côté du nord, percée dans un » mur fort épais, & fermée par trois » grilles de fer, placées à une distance » égale. Cette fenêtre donne sur la » mer. Je trouvai dans la citadelle un » Officier de la Compagnie Franche, » âgé de 79 ans: il me dit que son » père, qui servoit dans la même Com- » pagnie, lui avoit plusieurs fois » raconté qu'un *Frater* apperçut un

» jour, sous la fenêtre du prisonnier
» quelque chose de blanc qui flottoit
» sur l'eau : il l'alla prendre & l'ap-
» porta à M. de *Saint-Marc*. C'étoit
» une chemise très-fine, pliée avec
» assez de négligence, & sur laquelle
» le prisonnier avoit écrit d'un bout
» à l'autre. M. de *Saint-Marc*, après
» l'avoir dépliée, & avoir lu quelques
» lignes, demanda au *Frater*, d'un air
» fort embarrassé, s'il n'avoit pas eu
» la curiosité de lire le contenu. Celui-
» ci l'assura du contraire; mais deux
» jours après il fut trouvé mort dans
» son lit. C'est un fait que l'Officier
» a entendu raconter tant de fois à
» son père, & à l'Aumônier du fort,
» de ce temps là, qu'il le regarde
» comme incontestable. Le suivant
» me paroît également certain, d'après
» tous les témoignages que j'ai recueil-
» lis sur les lieux, & dans le Monastère
» de *Lérins*, où la tradition s'en est
» conservée. On cherchoit une per-
» sonne du sexe pour servir le prison-
» nier. Une femme du Village de
» Mongins vint s'offrir, dans la per-
» suasion que ce seroit un moyen de

» faire sa fortune de ses enfans; mais
» quand on lui dit qu'il falloit renon-
» cer à les voir, & même à conserver
» aucune liaison avec le reste des
» hommes, elle refusa de s'enfermer
» avec un prisonnier dont la connois-
» sance coûtoit si cher. Je dois dire
» encore qu'on avoit mis aux deux
» extrémités du fort, du côté de la
» mer, deux sentinelles qui avoient
» ordre de tirer sur les bateaux qui
» s'approchoient à une certaine dis-
» tance. La personne qui servoit le
» prisonnier mourut à l'Isle *Sainte-*
» *Marguerite*. Le père de l'Officier,
» dont je viens de parler, qui étoit,
» pour certaines choses, l'homme de
» confiance de M. de *Saint-Marc*,
» a souvent dit à son fils qu'il étoit
» allé prendre le mort à l'heure de
» minuit dans la prison, & qu'il
» l'avoit porté sur ses épaules dans le
» lieu de la sépulture. Il croyoit que
» c'étoit le prisonnier lui-même qui
» étoit mort; c'étoit comme je viens
» de le dire, la personne qui le servoit,
» & ce fut alors qu'on chercha une
» femme pour le remplacer. »

Il y a encore plusieurs autres choses curieuses & intéressantes dans ce *Voyage* : voilà celles qui nous ont paru le plus frappantes. Les connoissances variées & le style agréable de M. l'Abbé *Papon*, contribuent à rendre cette lecture fort amusante. Les lettres sur les *Troubadours* & *les Trouvères*, sont d'une critique légère, & néanmoins bien raisonnée ; elles tendent à détruire le sentiment de M. *le Grand*, qui donnoit la préférence aux *Trouvéres*. Il n'en est pas moins vrai que les successeurs des *Trouvères* ont laissé bien loin derrière eux les successeurs des *Troubadours*, & qu'il ne nous est pas encore venu un excellent Poëte de Provence. Vous lirez aussi avec plaisir les vies de trois fameux *Troubadours*, qui terminent le second volume. Ce *Voyage* fera connoître suffisamment la Provence aux gens du monde, peu empressés de lire l'histoire d'une Province en quatre gros volumes *in*-4°. : il est d'un Littérateur instruit, & qui a sçu concilier l'érudition avec les agrémens du style.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Œdipe à Colone, Opéra en trois Actes, dédié à la REINE, représenté devant Leurs Majestés à Versailles, le 4 Janvier 1786; & pour la première fois, sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, le 30 Janvier 1787. Prix, 30 ſ. A Paris, de l'Imprimerie de P. Delormel, *Imprimeur de ladite Académie, rue du Foin St. Jacques, à l'Image de Ste. Geneviève.*

ON peut dire que les Opéra ne ſont plus aujourd'hui que des contrefaçons de nos Tragédies. Deux ou trois belles ſcènes avoient fait le ſuccès de l'*Œdipe chez Admète* de M. *Ducis* : M. *Guillard* a tranſporté ces deux ou trois ſcènes ſur le Théâtre Lyrique, & elles ont ſoutenu ſon Opéra. Il eſt vrai qu'il a eu le bon eſprit de ſe débarraſſer de la double

action d'*Alceste*, qui a paru si déplacée dans la Tragédie, & qu'il a remis la scène à sa véritable place, d'après l'exemple de *Sophocle*. Pour lier davantage le rôle de *Polynice* à l'intrigue de la pièce, il suppose que *Thésée* a une fille, & que ce Héros donne sa fille au fils d'*Œdipe*, avec de puissans secours, pour aller combattre contre son frère. Cette supposition est absolument démentie par l'histoire grecque; mais on n'y regarde pas de si près au Théâtre, sur-tout à l'Opéra. C'est par là que s'ouvre la scène. *Polynice* est si transporté de cette double faveur de *Thésée*, qu'il s'écrie:

> Ethéocle, frémis d'effroi!
> La valeur & la beauté même
> Se réunissent contre toi;
> Cède à leur *voix* suprême;
> Tremble devant ton Roi!

Vous sentez bien qu'un Roi, armé pour défendre son trône, ne cède point à *la voix de la beauté ni de la valeur*; cela ne signifie rien; mais qu'importe; le bon sens & l'Opéra n'ont jamais

jamais été trop bons amis. *Thésée* déclare ses intentions à son peuple & à ses soldats. Les soldats en chœur, jurent de se battre pour *Polynice* :

Thèbes nous ouvrira ses portes,
Ou *le dernier de nous* mourra sous ses remparts,

Ils veulent dire qu'ils *mourront tous jusqu'au dernier* ; ne regardons pas de si près à ce que chantent des soldats. Ils font différentes évolutions pour se mettre en train, & ils s'éloignent. Après quoi de jeunes Athéniénes viennent offrir des présens à *Eriphile*, (c'est la fille de *Thésée* ;) on chante, on danse, pour se réjouir de son mariage : rien de plus naturel. *Thésée* fait cesser le bal, pour mener son gendre au Temple des Furies : ce Temple là n'est pas trop bien choisi pour célébrer un mariage. A ce nom des filles du Styx, *Polynice* sent ses remords se réveiller ; l'image de son père se présente à son esprit ; & il apprend au Roi, comment il a eu *la foiblesse de signer l'exil* du malheureux *Œdipe*. Il a peur, d'après cela, que les *Eumé-*

tides ne lui fassent un fort mauvais accueil. *Théfée* le rassure comme il peut, & ils s'approchent du Temple. Voici *l'hymne aux Furies* que chante le Grand-Prêtre :

O vous, que l'innocence même
N'ose implorer qu'avec terreur,
De votre justice suprême
Ne déployez pas la rigueur,
Vous percez *dans la nuit obscure*
Du cœur des perfides mortels;
L'audace impie & l'imposture
N'ont jamais souillé vos autels.

Les *Euménides*, qui *percent dans la nuit du cœur* de *Polynice*, ne se rendent point aux vœux qu'on leur offre pour lui. A chaque prière qu'on leur adresse, elles répondent par un *grand silence*. Ce *grand silence* produit un grand effet au milieu du bruit & du vacarme d'un Opéra. O prodige! on veut brûler l'encens; *le feu s'éteint, & le réchaud sacré se renverse*. Quoi de plus capable d'inspirer la terreur? Ajoutez à cela le tonnerre qui gronde; & les trois *Euménides* qu'on apperçoit

en groupe. Le chœur les supplie de s'appaiser ; elles répondent, comme dans l'*Orphée* de M. *Gluck*, *non*, *non*. Tous les Acteurs fuyent en désordre ; ainsi finit le premier acte.

L'acte second se passe dans un *désert épouvantable*. On apperçoit dans le fond un autre temple des *Euménides*, & sur le côté des ifs, des cyprès & des rochers. C'est là que *Polynice* vient se promener tout seul, & rêver à sa maîtresse & à son père. Il n'a pas plutôt parlé de son père qu'on apperçoit un vieillard aveugle & soutenu par *Antigone* ; c'est *Œdipe* lui-même. *Polynice* qui désiroit si vivement de le revoir, ne l'a pas plutôt apperçu, qu'il s'enfuit. La scène suivante est un extrait de celle de M. *Ducis* ; & toute abrégée, toute décharnée qu'elle est, elle produit encore un effet tragique & touchant ; elle prête beaucoup aux grands mouvemens de la musique. Le chœur du peuple qui arrive, & qui veut chasser *Œdipe*, sert à varier & à soutenir le pathétique de la situation ; c'est là que triomphe le Musicien, car le Poëte n'a eu qu'à copier M. *Ducis*.

Théſée vient fort à propos défendre & protéger *Œdipe* contre les inſultes du peuple ; il emmène ce malheureux vieillard, & termine le ſecond acte.

Au troiſième acte, la ſcène eſt dans le Palais *de Théſée. Polynice* paroît avec ſa ſœur ; il lui dit qu'il craint pour *Œdipe* :

Hélas ! un Dieu vengeur habite parmi
nous ;
Par-tout la mort nous environne :
Les ſombres Déités qu'on adore à Colone,
Par les plus grands fléaux annoncent leur
courroux,
Les meilleurs citoyens ſont frappés de la
foudre.
On s'aſſemble en tumulte, on ne ſçait que
réſoudre.
Par un grand ſacrifice on veut fléchir les
Dieux,
Et l'on demande enfin Œdipe pour victime.

On ne conçoit pas d'où peut provenir toute cette déſolation, ni pourquoi la préſence d'*Œdipe* à Colone feroit ſi funeſte ; puiſqu'au contraire la cendre de ce Prince doit être *pour Athènes*

un gage précieux. Au reste, nous verrons à la fin de la pièce à quoi tient ce courroux supposé des Dieux & des Furies; dont il n'est plus parlé dans les scènes suivantes. *Polynice*; aussi bon fils désormais qu'il a été dénaturé, propose à sa sœur de partager ses soins & ses peines *pour soulager son père en ses pressans besoins. Je sais*, dit-il,

Je sçais tous mes forfaits.
Je fus ingrat, dénaturé, barbare;
Mais qu'au moins *mon retour* répare
Les crimes affreux *que j'ai faits.*
. . . . Tout me sera facile;
Oui, je renonce, en ce moment,
A mes droits, à mon scèptre, *à la main d'Eriphile.*
Juge par là, ma sœur, si mon cœur se repent.

On ne l'accusera pas d'immoler trop facilement son devoir à son amour; car il sacrifie au contraire son amour & sa maîtresse, sans y faire aucune façon, & sans aucun respect pour la parole qui l'engage à *Thésée* & à sa fille. Si la Princesse

étoit instruite d'une disposition si peu galante, elle ne lui donneroit pas si tendrement sa main à la fin de la pièce. Enfin *Polynice* veut voir son père, & le fléchir ; cette scène entre le père & le fils, est encore retournée sur celle de M. *Ducis* ; c'est la même situation ; ce sont les mêmes discours ; & elle finit de même par le pardon qu'*Œdipe* accorde à *Polynice*. Aussi-tôt le Grand-Prêtre vient apprendre que le courroux des Dieux est *fléchi* ;

Œdipe a pardonné, le Ciel pardonne aussi.

Ainsi la colère du Ciel venoit du courroux d'*Œdipe* contre son fils ; & *ces meilleurs citoyens* de Colone qui ont été *frappés de la foudre*, ont été les victimes d'un courroux qu'ils n'avoient sûrement pas mérité. Rien de plus absurde sans contredit. *Polynice* reprend aussi tôt son amour ; *Thésée* lui amène sa fille ; les deux amans s'épousent, & l'on danse. Ainsi tout le monde est content. On n'a jamais vu régner tant de joie dans la famille d'*Œdipe*.

Pour donner une idée du talent de M. *Guillard* à greffer un Opéra sur

une tragédie, & à tailler des vers lyriques sur des vers tragiques, nous allons rapporter un passage de l'*Œdipe chez Admète* auquel nous comparerons le morceau parallèle de l'*Œdipe à Colone*; on verra jusqu'où s'étendent le mérite & la difficulté d'un si rare travail. C'est dans la scène du père & du fils que M. *Ducis* fait parler ainsi le malheureux *Œdipe* :

C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père;
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.

Va, tu n'es point mon fils ; seul elle est ma famille,

Antigone, est-ce toi, viens, mon sang, viens ma fille,

Soutiens mon foible corps dans tes bras généreux :

Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux ;

Toi seule a de ce sort corrigé l'injustice ;

Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.

Voyons les grandes beautés que M. *Guillard* a tirées de son génie, dans l'imitation qu'il a faite de ce passage.

Mon fils ! tu ne l'es plus ; va, ma haine est trop forte.

D'Etéocle & de toi tous les droits sont perdus.

Dans mon ame ulcérée, oui, la nature est morte ;

Ton frère & toi, je ne vous connois plus,

Antigone me reste, Antigone est ma fille ;

Elle est tout pour mon cœur ; seule elle est ma famille.

m'a prodigué sa tendresse & ses soins ;

Son zèle, dans mes maux, m'a fait trouver des charmes :
Elle les partageoit, elle eſſuyoit mes larmes ;
Son amour attentif prévenoit mes beſoins ;
Viens, ô mon digne ſang ! viens, mon guide fidèle ;
Que ton père attendri te preſſe ſur ſon cœur :
Puiſſe des Dieux la juſtice éternelle
A ma reconnoiſſance égaler ton bonheur !

C'eſt ainſi que les meilleurs endroits de la Tragédie ſont embellis par l'Opéra. Je ne doute point que le Muſicien n'ait trouvé à faire briller ſon talent ; c'eſt du talent du Poëte qu'il faut douter. Le beau travail de démembrer les idées & les vers d'un autre, pour les reproduire ſous une forme triviale, & comme ſon propre ouvrage ! c'eſt pourtant de ce travail que M. *Guillard* s'applaudit en aſpirant aux prix fondés pour de ſi belles compoſitions. N'eſt ce pas là un mérite bien digne d'être encouragé ?

Je ſuis, &c.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Je vous l'ai déjà dit, Monsieur, le Théâtre François n'est pas aussi fécond en nouveautés que le Théâtre Italien & l'Opéra. Déjà les Comédiens Italiens en ont offert deux au public, & les Comédiens François se contentent de tirer de temps en temps de leur répertoire, des pièces oubliées. Ils ont remis *Coriolan* & *Briseis*; voilà les nouveautés dont on nous régale: auteurs qui languissez, prenez patience, vous mourrez un jour, & alors on vous jouera. M. de la *Harpe*, plus heureux, jouit de son vivant. Sa Tragédie de *Coriolan* a produit à-peu-près le même effet qu'aux premières représentations. Les trois premiers actes ont été assez bien reçus : on a trouvé sur-tout fort Tragiques les adieux de *Coriolan* à sa mère & à la patrie. Son ressentiment concentré, son air morne & immobile ont été sentis comme ils devoient

l'être : *Coriolan* a paru très-beau lorsque refusant titres, honneurs, distinctions, il ne demande aux Volsques qu'un bouclier, le mot du combat, &c. Cet abandon a entraîné les spectateurs. Mais depuis ce moment l'action a paru languir. Ici le défaut de la pièce s'est fait sentir. *Volumnius* est venu trop tôt. Ce ne fut qu'après plusieurs défaites, plusieurs villes forcées, que Rome se détermina à envoyer des Ambassadeurs. Ici, il n'y avoit encore qu'un camp forcé. On ne reconnoît plus la fierté de Rome. *Veturie* a fait une foible sensation. Elle est plus intéressante dans Vertot. Quelques-uns ont regretté la femme de *Coriolan*, le cortége des Dames Romaines : peut être tout cela est-il beau dans une histoire, & eût moins bien réussi sur la scène. Quoi qu'il en soit, cette belle entrevue a été un peu froide. Elle n'a rien qui la distingue beaucoup des scènes que *Veturie* a déjà eues avec son fils. Enfin le dénouement a été désagréable. Il paroît peu naturel que les Volsques amènent *Coriolan* au lieu où est *Veturie*; cela

donne d'ailleurs un air languissant à cette fin : *Veturie* devoit voler auprès de son fils; mais les mourants ont la fureur de venir faire leurs adieux. Le style a paru sage & élégant, mais froid & peu tragique ; rentré chez moi, j'ai ouvert *les Révolutions Romaines*, & j'ai mieux aimé encore le *Coriolan* de *Vertot*.

Je relis ma lettre, Monsieur, & je m'apperçois que je me suis trompé. Je vous ai dit que pour toute nouveauté, les Comédiens François remettoient des Tragédies & des Comédies anciennes ; enfin, des pièces déjà jouées ; quelle injustice ! Mardi premier Mai, ils ont représenté une comédie nouvelle en cinq actes en prose. Tout Paris y a couru, attiré par la nouveauté. La salle a retenti d'applaudissements : le spectacle a duré quatre heures, & pas un spectateur ne s'est ennuyé. On n'a pas demandé l'Auteur, parce qu'on le connoissoit, & chacun s'est retiré plein de joie & d'allégresse. Deux jours après, on a redonné la même pièce ; même affluence, mêmes applaudisse-

mens, mêmes tranſports de joie : on dit que cette pièce aura beaucoup de repréſentations, qu'il n'y a point de raiſons pour qu'elle finiſſe. Pour le coup, Monſieur, voilà votre curioſité à ſon comble. Quel eſt cet Auteur connu du public ? Vous le connoiſſez auſſi. Quoi, vous ne devinez pas ? Cette Comédie, annoncée depuis ſi long temps, affichée mardi premier mai, comme Comédie nouvelle ... Eh bien, c'eſt le *Mariage de Figaro ou la Folle Journée*.

ENFIN Mr. *Poinſinet de Sivry* a vu reprendre ſa Tragédie de *Briſéis*. Elle fut donnée pour la première fois, en 1759, (remarquez bien cette date, Monſieur,) elle fut, dit-on, bien accueillie; déjà elle avoit eu 4 repréſentations. A la 5e, *le Kain* ſe démit le pied au 4e. acte. Le ſort *d'Achille* eſt d'être bleſſé au talon. Cet accident arrête les repréſentations : *le Kain*

guérit, mais *Briseïs* ne se remit pas sitôt de cette entorse. Cependant *tout vient à point à qui peut attendre.* Après 28 ans, le 11 Mai 1787, *Briseïs* a reparu sur la scène : il y auroit bien des choses à dire, Monsieur, sur cette longue interruption : mais cela parle assez de soi-même. J'observerai seulement que le *Journal* annonça la veille, que les représentations seroient au profit d'un Maître de pension qui depuis plusieurs années nourrit & instruit gratuitement le fils de l'Auteur : cette annonce étoit bien faite pour intéresser ; mais s'il faut l'avouer, je n'ai pu me défendre d'un mouvement d'indignation en voyant M. *la Rive* laisser le rôle d'*Achille* à son double. Auroit-il dédaigné un rôle que *le Kain* a joué ? ce refus ne feroit pas honneur à son goût ; car le rôle est beau & tragique. A-t-il craint

l'accident de *le Kain*? Mon dessein n'est point de mortifier M. *St. Prix*; il a rempli de son mieux ce personnage important : & à la 2e. représentation, le public lui a témoigné sa satisfaction. Mais enfin le public aime M. *la Rive*, il pouvoit prendre de l'humeur, & il en a pris ; cette humeur pouvoit nuire à la piéce, & c'est un risque que les Acteurs devroient épargner à un Auteur vieilli dans l'attente, envers qui l'on avoit eu des torts, & qui consacroit toutes ses espérances à satisfaire une dette sacrée, celle de la reconnoissance. Le rôle de *Briseis* a de même été abandonné à Mlle. *Fleury* : je ne l'ai point trouvé mal rendu ; mais enfin les premières Actrices devoient se disputer l'honneur de le jouer : en vérité, Monsieur, je dirois à tous ces premiers Acteurs ce que M. *Jourdain* dit au Maître de

Musique, *vous n'étiez pas trop bons pour jouer ces rôles*. Mais c'est assez parler des Acteurs : parlons de la pièce.

Briseis a excité un vif enthousiasme. Les Amateurs d'*Homere*, car il y en a encore, ont été charmés de le voir reproduit sur la scène ; & ceux qui ne connoissoient point l'*Iliade*, ont pu s'en former une idée. Il étoit difficile de faire entrer plus heureusement dans un cadre étroit, un Poëme entier. Aucun évènement intéressant n'en a été oublié. Le courroux d'*Achille*, la démarche suppliante d'*Ulysse* & d'*Ajax*, les instances de *Patrocle*, sa généreuse résolution, sa mort ; la fureur d'*Achille*, son retour aux combats, sa lutte contre le Fleuve du *Xanthe*, sa victoire sur *Hector*, sa vengeance, la douleur & les prières de *Priam*, la pitié d'*Achille*, tout est

peint à grands traits, & à la manière d'*Homere*.

Il est malheureux, Monsieur, que tout cela n'ait point suffi à l'Auteur, & qu'il y ait cousu une espèce de Roman : il se sert d'abord d'un petit moyen. Il suppose qu'*Achille* rend à *Priam* un fort, voisin des murs de Troye, dont il s'étoit emparé. *Priam* vient s'y établir dès le premier Acte; la scène se passe dans ce fort; & pour que *Priam* n'y soit pas oisif, on l'y fait retrouver sa fille. *Briséis* n'est autre chose qu'*Hyppodamie*. Il y a dans la pièce un certain *Brisès*, qui passoit pour le père de *Briséis*, & qui joue un rôle beaucoup plus intéressant qu'il ne devroit. Son récit, ses exhortations, la reconnoissance, tout cela blesse l'unité, & gâte la noble simplicité du Grec. Trente ans plus tard, on auroit osé présenter la colère d'*Achille* toute

seule, comme on nous a donné le *Philoctete de Sophocle*. *Briseis* dégagée de tout ce qui est romanesque, *Briseis* en trois Actes, auroit fait la plus grande sensation ; car par-tout où M. *P. de S.* prend *Homere* pour guide, il paroît pénétré de son génie, & digne de lui servir d'interprête auprès de nous. Et même sa Tragédie, telle quelle est, n'est pas faite pour laisser le spectateur tranquille. *Achille* est le vrai *Achille* d'*Homere*. *Patrocle* est un peu plus intéressant. C'est une belle scène que celle où il déclare qu'il va combattre *Hector*. Celle où *Ulysse*, accompagné d'*Ajax*, essaye d'appaiser *Achille*, est pleine d'adresse & d'art: *Ulysse* y est bien aussi l'*Ulysse* de l'*Iliade* & de l'*Odyssée* ; & M. *Dorival* mérite le même éloge. J'ai pourtant regretté dans cette ambassade, le bon *Phenix*, qui plaît tant,

dans *Homere*, malgré son bavardage. Le retour d'*Achille*, qui vient de tuer *Hector*, est terrible. Le récit qu'il fait, à *Priam* lui-même, des détails de sa victoire & de sa vengeance, est affreux; mais il est bien tragique. Cependant j'aurois mieux aimé que *Priam* ne parût qu'au 5e acte, & vînt comme dans l'*Iliade*, redemander le corps de son fils. Quoi qu'il en soit, les prières de *Priam* sont du plus grand pathéthique. *Briseis* est fière & noble; mais je ne puis lui pardonner de jetter un romanesque, une sorte de langueur sur toute la pièce. *Achille* joue auprès d'elle un foible personnage, & cela lui fait tort. Le style de cette Tragédie n'a pas toujours ce naturel, cette simplicité qui sont si remarquables dans *Homere*. J'ai applaudi avec tout le public, à plusieurs vers enfantés par la verve, à des vers de génie. En

un mot, Monsieur; les beautés de *Briséis* l'emportent sur ses défauts : les défauts appartiennent au temps où elle a été faite; les beautés sont de tous les temps : *Briséis* ne peut que faire honneur à M. *Poinsinet de Sivry*, & même au Poëme sublime où le sujet a été puisé.

Je suis, &c.



*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE.

Vous êtes le défenseur du goût, &, commme une sentinelle vigilante, vous observez avec une application continuelle tout ce qui se passe dans la république des lettres. D'après cela, je m'étonne que vous ayez lu, sans la relever, une assertion très-fausse au sujet du Poëte *Rotrou* & du Docteur *Quesnay*, qui se trouve dans l'extrait que les Auteurs du *Journal de Paris*, feuille du 23 Avril dernier, N°. 113, ont donné de l'histoire de la Ville de Chartres, du pays Chartrain & de la Beauce; par M. *Doyen*. Ils y ont avancé, peut-être d'après ce nouvel Historien, mais avec trop peu de fon-

dement, qu'entre les principaux hommes célèbres de *Chartres*, qui ne vivent plus, il faut compter *Rotrou* & le Docteur *Quesnay*. Rien n'est moins exact.

L'Auteur de *Venceslas*, (*Jean Rotrou*) est né à *Dreux* le 19 Août 1609, (Voyez le dictionnaire des Théâtres de Paris) & il subsiste encore dans cette Ville plusieurs personnes de son nom & de sa famille, à laquelle j'ai personnellement l'avantage d'être allié.

Quant au Docteur *Quesnay*, j'ai dans mon cabinet son portrait très-bien gravé en 1767, d'après le buste peint par *Fredou*, au bas duquel on lit ces mots latins : » *D. Franciscus Quesnay*, » *ex. Montfort. Natus die 4â. Junii* » *1694* » ; inscription qui n'est pas même encore exacte, puisqu'il est certain & à ma connoissance particu-

lière, que ce ſavant Médecin eſt né à *Meni*, ſimple village ſitué à la porte de la petite Ville de Montfort-Lamaury où moi même je ſuis né.

Les Villes de Dreux & de Montfort ne ſont pas même ſituées en Beauce. Elles dépendent ſeulement du Diocèſe de *Chartres*. Mais ce n'étoit point une raiſon pour que ce nouvel Hiſtorien de cette dernière Ville, déjà ſi féconde en grands hommes, lui fît honneur d'avoir encore produit le maître du grand *Corneille* & le célèbre Docteur que le feu *Roi* appelloit ingénieuſement ſon *penſeur*. Qu'il me ſoit permis, à votre défaut, Monſieur, de revendiquer cette gloire pour ceux à qui elle appartient. J'y ſuis intéreſſé à l'égard de ces deux hommes illuſtres par un double titre bien précieux pour moi, étant allié de l'un & le compatriote de l'autre. Je

désire que ma réclamation vous paroisse digne d'être accueillie dans vos Feuilles que je lis toujours avec un nouvel intérêt ; & j'ai l'honneur d'être avec toute la considération due à vos talens,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur. ROBERT, Avocat en Parlement.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Anecdotes originales de Pierre-le-Grand, recueillies de la conversation de diverses personnes de distinction de Petersbourg & de Moscou; par M. de Stæhlin, *Membre de l'Académie Impériale de Petersbourg, ouvrage traduit de l'Allemand. A Strasbourg; & à Paris, chez les principaux Libraires.*

Vous sçavez, Monsieur, que la Cour de Russie, ne trouvant ni dans son Empire de deux mille lieues d'étendue, ni dans toute l'Allemagne, un Historien digne d'écrire la vie de

Pierre-le-Grand, & frappée de l'étonnante réputation de *Voltaire*, ne crut pas pouvoir mieux faire que de s'adresser à lui, & de lui envoyer tous les Mémoires & les matériaux nécessaires pour un ouvrage si intéressant. On n'épargna rien de ce qu'on sçavoit le plus propre à exciter le zèle de cet Ecrivain; les louanges & les présens les plus magnifiques furent prodigués. La Czarine lui envoya une suite de Médailles Russes en or, un nombre considérable de fourrures précieuses en martres-zibelines choisies, en renard noir ou gris, & beaucoup d'autres choses d'une très-grande valeur. Mais quelle fut la surprise de la Cour, lorsqu'au lieu d'une Histoire digne du Héros, on ne vit qu'un squelette informe, indigne même de *Voltaire* !

L'Auteur Allemand s'exprime là-dessus avec une franchise remarquable; voici ses propres termes. « L'amour » de l'argent empêcha l'Historien de » faire usage au moins de la moitié des » manuscrits qui lui furent envoyés. » Il a même substitué, dans plusieurs

» endroits, ses propres pensées à celles
» de son Héros, avec des circonstances
» tout-à-fait opposées à celles qui sont
» détaillées dans les manuscrits. L'ob-
» jet de *Voltaire*, en composant un
» livre aussi imparfait, & en n'em-
» ployant qu'une très-petite partie des
» matériaux qu'on lui avoit envoyés,
» dont ensuite il a fait usage dans quel-
» ques autres de ses productions,
» étoit de donner de nouvelles éditions
» l'une après l'autre, en les perfec-
» tionnant successivement, & par ce
» moyen de remplir sa bourse. »

En cela son objet fut manqué : son Histoire fut si mal reçue en France, qu'on lui épargna la peine d'une nouvelle édition. M. de *Schouvalow*, Chambellan de la Czarine, lui accusa la réception de son ouvrage par une lettre fort polie, dans laquelle il lui observoit cependant ce qu'il y avoit trouvé de défectueux, & lui faisoit les questions suivantes. Il lui demandoit : 1°. comment il se faisoit, qu'ayant eu entre ses mains une aussi riche collection de matériaux indispensables pour cette Histoire, il n'avoit fait usage

que d'un si petit nombre ? 2°. Pourquoi il avoit altéré, tronqué ses originaux, & même souvent dit tout le contraire de ce qu'ils contenoient ? Pourquoi il n'avoit fait usage dans son livre, d'aucune des *Anecdotes* qui étoient entre ses mains ? 3°. Pourquoi enfin, il avoit omis, sans nécessité, les noms de plusieurs grands personnages, & estropié tellement ceux qu'il lui avoit plu de nommer, qu'ils n'étoient presque plus reconnoissables ; tels que *Scheremetu* pour *Scheremetoff*; *Tchernischu* pour *Tchernischeff*, &c. Cette dernière question fut faite par M. *Taubert*, Conseiller & Sous-bibliothécaire, qui avoit tiré beaucoup de choses des livres & des manuscrits Russes, pour servir à la composition de l'ouvrage de l'Ecrivain françois.

Voltaire répondit à la première question, qu'il n'avoit pas coutume de copier aveuglément les manuscrits qu'on lui envoyoit, mais d'écrire ses pensées relativement aux renseignemens qu'il avoit lui-même. A la seconde : qu'il connoissoit bien le mérite des *Anecdotes* qu'on lui avoit communiquées, mais qu'il n'étoit

point entré dans son plan de raconter les particularités de la vie de *Pierre-le-Grand*, & conséquemment d'y faire entrer des *Anecdotes*. Quant au troisième reproche, il répondit à sa manière ordinaire : *pour ce qui est de l'estropiement des noms propres, il me semble que c'est un Allemand qui me fait ce reproche. Je lui souhaite plus d'esprit & moins de consonnes*. Ce fut ainsi qu'il se justifia.

Sur ce dernier article, *Voltaire* n'avoit pas tout-à-fait tort : il écrivoit en François, & principalement pour des François ; la rudesse barbare des noms Russes auroit entièrement dérouté l'attention & fatigué la délicatesse de ses lecteurs. Il crut devoir imiter en cela, les Ecrivains Grecs, qui ont absolument changé les noms des hommes & des lieux étrangers dont ils parloient, pour les conformer à la nature & au génie de la langue Grecque. On pourroit aussi le justifier en quelque chose, sur le premier reproche ; car il ne devoit pas s'en rapporter scrupuleusement aux mémoires qu'on lui envoyoit ; il au-

roit eu un peu trop l'air d'un flatteur à gage, & d'un Historien suivant la Cour. Quant aux *Anecdotes*, nous allons voir qu'il est inexcusable de n'avoir pas fait usage des plus intéressantes, qui étoient même nécessaires pour l'intelligence des faits, & pour bien faire connoître son Héros; enfin, son plus grand tort fut d'écrire une mauvaise Histoire, ayant tous les moyens d'en faire une bonne : à moins qu'on ne veuille dire que le génie lui ait manqué.

Voici comment il s'explique dans sa Préface, sur l'omission des faits particuliers & des *Anecdotes* dont on lui avoit fait part.

» Cette Histoire, dit-il, contient
» la vie publique du Czar, laquelle
» a été utile, non sa vie privée, sur
» laquelle on a quelques *Anecdotes*,
» d'ailleurs assez connues. Les secrets
» de son cabinet, de son lit & de sa
» table, ne peuvent être bien dé-
» taillés par un étranger, & ne doi-
» vent point l'être. Si quelqu'un eut
» pu donner de tels mémoires, c'eût
» été un Prince *Menzikoff*, un

» Général *Sheremeto*, qui l'ont vu si
» long-temps dans son intérieur; ils
» ne l'ont pas fait; & tout ce qui
» aujourd'hui ne seroit appuyé que
» sur des bruits publics, ne mérite-
» roit point de créance ».

On reconnoît là, comme en bien d'autres choses, le peu de bonne foi de *Voltaire*. Les *Anecdotes* envoyées par la Cour de Russie, étoient appuyées du témoignage authentique de ceux qui les avoient conservées, & de l'approbation de cette même Cour qui les confioit à l'Historien : il en avoit donc des garans certains & respectables, qui ne l'eussent pas désavoué. D'ailleurs, la plûpart de ces *Anecdotes* ont rapport à des faits publics, qu'elles servent même à développer & à éclaircir. Où *Voltaire* avoit-il vu que les loix de l'Histoire lui défendoient de pénétrer dans la vie privée de son Héros ? C'est là partie la plus intéressante d'une Histoire particulière; c'est une des plus utiles aux hommes de tous les états; c'est ce qui fait peut-être le plus de plaisir dans la vie d'*Alexandre*, & dans celles

de tous ces grands hommes que *Plutarque* nous a si bien fait connoître. Voyons donc quelles sont ces *Anecdotes* que *Voltaire* n'a pas jugées dignes de sa maigre Histoire.

On ne conçoit pas comment cet Auteur ayant à parler de la révolte des Strélitz, qui éclata dans l'Empire, durant l'enfance de *Pierre I*, & qui mit ce jeune Prince à deux doigts de sa perte, a pu négliger le trait suivant. Dans le premier feu de cette révolte, *Pierre* fut conduit par sa mère & par un petit nombre de serviteurs fidèles, à l'Abbaye de Troëtz, où l'on se croyoit en sûreté. Mais cette retraite n'échappa point aux rebelles, & bientôt on en vit accourir une bande furieuse, cherchant le Czar, pour l'égorger. Ils fouillèrent toute la maison; & ne le trouvant pas, quelques-uns de ces bandits pénétrèrent jusques dans l'Eglise. Là ils apperçurent le Prince entre les bras de sa mère, sur l'Autel même & dans le lieu le plus sacré. Soudain l'un de ces scélérats court le sabre à la main, sur cet enfant; il le prend d'une

main par l'épaule ; de l'autre il lève le fer meurtrier, & se préparoit à lui trancher la tête : l'Enfant Impérial le regardoit d'un œil effaré. Tout-à-coup un autre rebelle crie au premier : *arrête, frère ! non pas sur l'Autel ; attends qu'il soit hors de l'Eglise ; il ne peut plus nous échapper.* Dans le même instant, voilà que les autres Strelitz voyant entrer sur la place de l'Eglise, un nombreux détachement de Cavalerie qui voloit au secours du Czar ; ils crient à ceux qui étoient dans l'Eglise, de prendre la fuite : tous se sauvent à la hâte & en désordre, & le jeune Czar échappe ainsi à la mort. L'impression de ce péril avoit fait une trace si profonde dans son cerveau, que, plus de vingt ans après, ce Prince passant en revue une troupe de Matelots nouvellement enrôlés, & les examinant avec attention, tout-à-coup il jette un cri de frayeur, & saute en arrière de quelques pas, en ordonnant de saisir l'un de ces Matelots. Ce malheureux tombe aux pieds du Czar, & s'écrie : grace ! grace ! je suis coupable ; je mérite la mort.

Personne ne sçavoit ce que cela vouloit dire ; ceux qui connoissoient cet homme, l'avoient toujours vu exact à son service, & d'une conduite régulière. Quel fut l'étonnement général, lorsqu'on entendit le Czar lui demander s'il n'avoit pas été Strélitz, & même celui qui, dans le Monastère de Troëtz lui avoit tenu le fer sur la poitrine ? Le Matelot en fit l'aveu, & sur les nouvelles questions du Prince, raconta qu'ayant été enrôlé fort jeune dans ce corps, il s'étoit trouvé enveloppé dans la révolte ; qu'ensuite frappé de repentir, il l'avoit abandonné, avant même que ses complices eussent été arrêtés ; que, pendant plusieurs années, il avoit erré au loin dans les déserts, menant la vie la plus misérable ; & qu'enfin, s'étant présenté à l'Amirauté d'Archangel comme un paysan venu de Sybérie, il avoit été reçu matelot, & avoit servi en honnête homme jusqu'à ce moment. Le Monarque, touché d'un sentiment de clémence à ce récit naïf, eut pitié du malheureux, & lui fit don de la vie, mais avec

défense de se représenter jamais devant ses yeux.

Voici un second trait, non moins remarquable, qui ne devoit point être oublié dans la vie d'un Prince dont on vouloit peindre la fermeté & l'intrépidité. Dans une autre rebellion des Strélitzs, postérieure de plusieurs années à celle dont nous venons de parler, une troupe de ces dangereux soldats, ayant à leur tête deux Officiers, nommés *Sikel* & *Soukanin*, trama le noir complot d'assassiner *Pierre I*. Pour y mieux réussir, ils imaginèrent de mettre le feu pendant la nuit, à deux maisons de Moscou, voisines l'une de l'autre; & comme l'Empereur, dans tous les cas d'incendie, ne manquoit jamais de se trouver un des premiers à l'endroit où étoit le feu, les Conjurés devoient y accourir aussi, comme pour y donner du secours, & profiter du trouble & du tumulte pour entourer le Czar dans la foule, & lui donner le coup de la mort sans être remarqués. On prit jour pour l'exécution de ce projet horrible. Les Conjurés se raf-

ſemblèrent & dinèrent chez *Soukanin*; ils reſtèrent à boire juſqu'à la nuit. Mais tandis qu'ils s'efforçoient de prendre avec la biere & l'eau-de-vie, la doſe de courage dont ils avoient beſoin, l'un d'eux preſſé par ſa conſcience & par l'excès de la boiſſon, deſcendit vers les huit heures du ſoir, dans la cour, où un autre le ſuivit, agité des mêmes inquiétudes. Se voyant ſeuls, l'un dit à l'autre : *frére, je ne ſçais pas trop à quoi tout ceci aboutira ; ce que j'y vois de plus ſûr, c'eſt qu'il nous en arrivera mal. Comment nous y prendre pour nous tirer avec honneur de ce mauvais pas ? — Frère, répondit l'autre, tu as raiſon ; j'y ſonge comme toi ; je ne vois pas d'autre moyen que d'aller tout découvrir au Czar*. Après avoir pris un prétexte pour ſe ſéparer quelque temps de leur compagnie, ils ſe rendirent droit au Château, près de Moſcou, où le Czar faiſoit ſa réſidence, & demandèrent à lui parler en perſonne. Le Czar les fit introduire. Ils ſe proſternèrent aux pieds du Monarque, en diſant qu'ils lui apportoient leur tête, qu'ils avoient

mérité de la perdre pour avoir pris part à un complot contre la vie de Sa Majesté, avec plusieurs de leurs camarades, qui, à l'instant même, étoient assemblés chez *Soukanin*; & ils expliquèrent tout le complot. Ce Prince écouta froidement un rapport aussi effrayant, & se contenta de leur demander s'il étoit bien vrai; ce qu'ils confirmèrent. Le Czar fit garder ces deux Strélitz dans le Château, & écrivit à l'instant un billet au Capitaine de ses Gardes, portant ordre d'assembler sa compagnie entière dans le plus grand silence, & de se rendre vers onze heures, à la maison de *Soukanin*, de l'investir, & d'arrêter prisonnier tout ce qui s'y trouveroit. Le Capitaine exécute ponctuellement les ordres de son Maître : mais le Czar croyant les avoir donnés pour dix heures, pensa qu'en se rendant vers dix heures & demie à la maison de *Stoukanin*, il les trouveroit exécutés. Dans cette idée, il monte en cariole aussi-tôt après dix heures, avec un seul de ses valets-de-chambre, & va droit au lieu indiqué; il y arrive

à dix heures & demie, & s'étonne de ne pas trouver un seul de ses Gardes, ni devant la porte, ni autour de sa maison. Il pense que sans doute ils sont distribués dans la cour & dans la maison même : sans balancer, il va droit à la cour, descend à la porte, & dans la maison, avec son domestique pour suite. Tout y fut en mouvement, dès qu'on apprit que le Czar étoit là. *Pierre-le-Grand* entra sans aucun sentiment de crainte, & trouva dans la chambre *Soukanin* & *Sikel* avec tous les Conjurés. Tous se levèrent précipitamment, & donnèrent à leur Maître les marques ordinaires de respect. Il les salua familièrement, & leur dit qu'en passant devant la maison, & la voyant très-éclairée, il avoit présumé que le maître du logis n'y étoit pas seul; & comme il étoit encore de trop bonne heure pour s'aller coucher, qu'il lui avoit pris envie d'entrer pour boire un coup avec la compagnie. Le Czar outré contre son Capitaine des Gardes, qu'il accusoit de n'avoir pas exécuté son ordre, se gardoit bien d'en laisser rien apper-

cevoir. Il fut assis long-temps au milieu des Conjurés, qui, se tenant debout, buvoient à la ronde, à sa santé, & il leur en faisoit raison. Cependant un des Strélitz fit un signe à *Soukanin*, & lui dit même tout bas : *il est temps, frère. Soukanin*, qui ne vouloit pas encore éclater, répondit : *pas encore*. Le Czar qui l'entendit, s'élance de son siège, & donne un coup de poing à *Soukanin* au milieu du visage, en lui disant : *s'il n'est pas temps pour toi, fils de chien, il l'est pour moi ; allons, qu'on lie ces chiens là*. Onze heures sonnoient, & à l'instant même le Capitaine des Gardes entroit dans la salle, suivi de sa Compagnie en armes. A cette vue, les traîtres tombèrent à genoux, & avouèrent leur crime. Le Czar leur commanda de se lier les uns les autres, & ils le firent. Alors se tournant vers le Capitaine de ses Gardes, dans le premier mouvement il lui appliqua un soufflet, en lui reprochant d'avoir tardé d'une heure entière. Le Capitaine tire le billet qu'il avoit reçu, & le montre au Prince ;

celui-ci convient de sa méprise, baisa le Capitaine au Front, le reconnut hautement pour un fidèle Officier, & lui remit la garde des traîtres. On sçait quelle fut la peine de leur crime.

Vous avez peut-être été surpris de ce soufflet si vivement appliqué à un Capitaine des Gardes. Un Roi de France se deshonoreroit en faisant un pareil outrage ; mais en Russie, c'est un usage Impérial, auquel on est si accoutumé, qu'on n'y prend pas garde ; & l'on voit par ces *Anecdotes*, que *Pierre I*, très-prompt à s'irriter, distribuoit largement les soufflets dans sa Cour ; puis souvent en étoit fâché, & reconnoissoit franchement son tort. Ses sujets n'étoient point sensibles à cet affront, & se croyoient fort honorés de ses réparations : mais *le Blond*, Architecte François, qu'il avoit attiré dans ses Etats, ayant reçu de lui un coup de canne, dans un premier mouvement de colère, qu'avoit excité un faux rapport de *Menzikoff*, jaloux des faveurs de *le Blond* ; cet Architecte, désespéré d'un pareil outrage, qu'il n'avoit pas mérité, en conçut

un tel chagrin, qu'il en prit la fièvre, & mourut peu de temps après. Ce genre de récompense ne devoit pas encourager les François à transplanter leur talent à la Cour de Russie.

Voltaire, dans sa Préface, contredit ceux qui prétendent que le Czar, en abolissant le Patriarchat, se déclara lui-même Patriarche, & réunit sur sa tête les deux puissances. *Voltaire* avoit pourtant en main l'*Anecdote* suivante, attestée par des témoins oculaires & dignes de foi.

Après la mort d'*Adrien*, Patriarche de Moscou, cette dignité resta vacante pendant plusieurs années, quoique *Pierre I* eût été vivement sollicité par le haut Clergé de ses Etats, d'y nommer un sujet digne de la remplir. Ce n'étoit pas l'intention du Monarque, qui répondit long-temps d'une manière vague, & s'excusa sur les embarras de la guerre. Quoique l'Archevêque de Novogorod, *Théophane Procopvitz*, se fût mis sur les rangs pour obtenir cette place, il entra aisément dans les projets du Czar, & lui conseilla de substituer à

un Patriarche, un Collége Eccléſiaſtique, ſous le nom de Synode Conſiſtorial. Ce projet fut exécuté en 1721. L'Empereur étant venu un jour au Synode, aux ſéances duquel il préſidoit ſouvent, on lui remit une requête, par laquelle il étoit ſupplié de nommer un nouveau Patriarche : tranſporté de colère à cette lecture ; *voilà votre Patriarche*, s'écria-t-il, en ſe frappant la poitrine avec violence ; puis ſe levant, il s'en alla. De ce moment, on n'a plus entendu parler qu'il lui ait été préſenté de pareilles ſuppliques.

L'Auteur Allemand, qui raconte ce fait avec plus de détail, ajoute : « J'ai entendu raconter cette *Anecdote* » au comte *Beſtoucheff*, grand Chancelier de Ruſſie ; & le Secrétaire du » Cabinet de l'Empereur, qui étoit » préſent, m'aſſûra que *Pierre-le-Grand* avoit frappé d'une main ſur » ſa poitrine, & de l'autre avoit tiré » ſon couteau de chaſſe ; & que frappant du plat ſur la table, il avoit » dit tout en colère : *voilà votre* » *Patriarche* ».

Je demande encore si *Voltaire* dans le récit de la guerre du Czar contre les Turcs, où il se vit bloqué au camp de la Prouth en 1711, par une armée de cent mille hommes, devoit oublier l'*Anecdote* suivante, qui relève beaucoup le caractère du Czar que *Voltaire* a peint bien en petit dans cette situation désespérée.

Il est certain que le Czar ne devoit jamais sortir d'une situation si périlleuse, si le Général des Turcs eût voulu vaincre. Dans ce moment terrible, il paroît que *Pierre-le-Grand* fut moins inquiet pour lui-même que pour le danger de l'Etat. Quand il se crut perdu sans retour, il entre dans sa tente, s'assied tranquillement, se met à écrire, cachète sa lettre, & fait appeller celui de tous ses Officiers en qui il avoit le plus de confiance. *Te fais-tu fort*, lui dit-il, *de passer à travers le Camp Ennemi, & de porter une lettre à Petersbourg?* L'Officier qui connoissoit parfaitement toute la contrée, répondit qu'oui, & assura sa Majesté que la lettre seroit remise. *Pierre-le-Grand*, comptant sur la

parole de son serviteur, lui donne sa lettre adressée au Sénat, le baise au front, & lui dit ces deux mots seulement : *va donc à la garde de Dieu !* en neuf jours l'Officier fut rendu dans sa Capitale ; il remit sa lettre en plein Sénat, & l'on en fit lecture, les portes fermées. Quel fut l'étonnement de cette Assemblée, lorsqu'ills entendirent ce qui suit !

« Je vous annonce que, trompé par
» de faux avis, & sans qu'il y ait de
» ma faute, je me trouve ici enfermé
» dans mon Camp par une Armée
» Turque quatre fois plus forte que la
» mienne, les vivres coupés, & sur
» le point de nous voir tailler en
» pièces ou prendre prisonniers, à
» moins que le Ciel ne vienne à notre
» secours d'une manière innattendue.
» S'il arrive que je sois pris par les
» Turcs, vous n'aurez plus à me
» considérer comme votre Czar &
» Seigneur, ni à tenir compte d'au-
» cun ordre qui pourroit vous être
» porté de ma part, pas même quand
» vous y reconnoîtriez ma propre
» main : mais vous attendrez que je

» vienne moi-même en personne. Si » je dois périr ici, & que vous rece- » viez la nouvelle de ma mort bien » confirmée, alors vous choisirez pour » mon successeur le plus digne d'entre » vous. »

L'Original de cette lettre se trouve encore dans le cabinet de *Pierre-le-Grand*, au Palais Impérial de Pétersbourg, parmi une foule d'autres papiers de la main de ce Monarque. Le Prince *Stcherbatoff*, qui en a la garde, l'a montré à plusieurs personnes d'un rang distingué. Il semble que *Voltaire*, en refusant de faire usage de traits si remarquables & si frappans, ait écarté à dessein de son Histoire, tout l'intérêt qu'il y pouvoit mettre. On aura lieu d'appliquer la même réflexion à chacune des *Anecdotes* qu'on va lire.

Pierre I n'étoit âgé que de 25 ans, lorsqu'il tomba malade d'une fièvre inflammatoire qui le conduisit aux portes du tombeau. On se flattoit à peine que ce Prince en relevât, la consternation étoit générale, & l'on faisoit jour & nuit dans toutes les

Egliſes des prières publiques pour ſon rétabliſſement. Dans ces triſtes conjonctures, le Juge criminel vint ſe préſenter, ſelon l'ancien uſage, & demander s'il ne ſeroit pas à propos de rendre la liberté à neuf criminels condamnés à mort pour meurtres & vols de grands chemins, afin que ces malheureux adreſſaſſent des prières à Dieu pour la guériſon du Czar. On en rendit compte au Prince malade; il ordonna de faire approcher le Juge de ſon lit, & lui commanda de lire à haute voix les noms des neufs criminels, & les chefs d'accuſation : quand le Juge eut obéi, le Monarque, d'une voix foible & entrecoupée, lui dit : » penſes-tu qu'en accordant l'impunité à des ſcélérats, & en arrêtant » le cours de la juſtice, je ferois une » bonne action, & que le Ciel en ré» compenſe, prolongeroit mes jours? » crois-tu que Dieu exauceroit de » préférence les vœux des aſſaſſins & » des impies qui l'ont oublié lui» même? va, je t'ordonne de faire » exécuter dès demain la ſentence » prononcée contre ces malfaiteurs ;

» & si quelque chose peut obtenir du » Ciel qu'il me rende la vie & la » santé, j'espère que ce sera cette » œuvre de justice. » Les intentions du Czar furent remplies ; son état s'améliora de jour en jour, & en peu de temps, ce Prince fut entièrement rétabli.

Pierre-le-Grand étoit persuadé que la vraie grandeur ne consiste point dans l'appareil & la magnificence. Il en dédaignoit l'étalage, qui n'étoit à ses yeux qu'une vanité puérile & fatigante. D'après cette façon de penser & sa manière de vivre, il regardoit comme un grand mal la prodigalité de certaines Cours, & disoit qu'il n'y avoit point de pays où l'on ne pût employer ces dépenses superflues, à soulager les peuples, & augmenter la puissance de l'Etat. Il ne cachoit pas son sentiment à ce sujet, même dans les Cours qu'il visitoit. Un jour le Roi d'Angleterre, *Guillaume*, lui ayant demandé comment il trouvoit Londres. *Très-bien*, répondit le Czar, *j'ai sur-tout du plaisir à voir la simplicité, la propreté & la modestie avec*

laquelle s'habille la nation la plus riche de l'Europe.

Le Roi de Prusse *Frédéric I*, pensoit bien différemment. Dès que ce Prince eût appris que *Pierre-le-Grand* se proposoit de voyager en Hollande & en France, il lui fit faire toute sorte d'instances pour l'engager à prendre sa route par Berlin. Il ordonna en même temps tous les apprêts de la plus brillante réception, & pour les fêtes superbes qu'il vouloit donner à son Hôte si illustre. Le Czar au contraire, recommanda expressément que l'on ne fît aucune cérémonie pour lui; mais le Roi ne changea point de résolution. Le Monarque Russe avoit pour cette raison réglé sa marche de manière qu'il n'entra que le soir fort tard dans Berlin, & descendit dans un logement que lui avoit fait préparer son Ambassadeur. *Fréderic* l'envoya complimenter par son Grand-Maître des Cérémonies & deux de ses gentilshommes. Le Czar leur fit entendre qu'il n'avoit que quelques jours à rester à Berlin; que si le Roi le vou-

loit

loit bien, il iroit le voir le lendemain vers midi. Le lendemain à neuf heures, six des plus belles voitures de la Cour se rendirent au logement du Czar qui, dans ce moment, avoit avec lui six jeunes Seigneurs Russes, qu'il avoit envoyés à Berlin pour y étudier. Ces magnifiques équipages attendirent le Prince Russe & sa suite jusqu'à midi: les gens qui les conduisoient reçurent avis que ce Prince étoit déjà depuis long temps à la Cour, & même avec le Roi. A onze heures, il s'étoit glissé par une porte de derrière, & avoit été à pied tout simplement au Palais Royal. Après la réception la plus amicale, le Roi tout surpris, lui demanda, s'il étoit vrai que sa Majesté fût venue à pied, & ne se fût point servie des équipages qu'il lui avoit envoyés. Le Czar le remercia de son attention, & lui dit: *je les ai évitées, je ne suis point accoutumé à cette magnificence; je ne veux point d'étalage à la Ville, & vais toujours à pied. Il m'arrive souvent de faire dans un jour cinq fois plus de chemin qu'aujourd'hui.*

On sçait que *Pierre I*, avoit montré

dès sa jeunesse une horreur comme naturelle pour l'eau; néanmoins il vint à bout de vaincre sa répugnance pour cet élément, & même il prit tant de goût pour la navigation, qu'elle devint pour lui une sorte de passion. Il la poussa au point de s'exposer souvent aux dangers les plus évidens. La confiance qu'il avoit dans son savoir en fait de pilotage, le rendit d'une intrépidité inébranlable. Etoit-il surpris par une tempête, loin de perdre courage, il rassuroit les matelots effrayés. *Ne craignez rien*, *leur* disoit-il gaiement, *le Czar Pierre ne peut pas se noyer; avez-vous jamais entendu dire qu'un Empereur de Russie ait péri dans l'eau?* Un jour ce Monarque invita les Ministres étrangers résidens à sa Cour, à faire une partie de promenade sur l'eau, de Pétersbourg à Cronstadt, afin de leur montrer sa flotte qui étoit prête à mettre à la voile. Ils s'embarquérent avec lui sur un paquebot hollandois, dont le Prince lui-même tenoit le gouvernail. Comme ils étoient en mer, à peu près à moitié chemin, il s'éleva un vent d'ouest

assez fort, & l'Empereur apperçut au loin dans l'horison un léger brouillard avec un nuage qui se formoit. Il avertit ses compagnons de voyage, que cela leur annonçoit une tempête prochaine. La plûpart effrayés conseillèrent à *Pierre I* de diminuer de voiles; quelques-uns lui proposèrent de retourner sur leurs pas, ou au moins d'aborder à Peterhof; mais le Prince, qui ne voyoit pas le danger aussi grand qu'ils le trouvoient, & qui auroit cru se deshonorer en retournant, se contenta de leur dire: *ne vous inquiètez pas, Messieurs.* Cependant la tempête que ce Pilote expérimenté avoit prédite, approchoit de plus en plus. Les vents & le tonnerre se firent entendre avec fureur, & les vagues heurtant le bâtiment d'une manière terrible, les menaçoient d'un prochain naufrage. La frayeur de la mort étoit peinte sur toutes les figures. *Pierre-le-Grand* seul & ses matelots paroissent dans la sécurité. Ce Monarque intrépide, attentif aux soins du gouvernail, commandoit tranquillement les différentes manœuvres,

ſans faire attention aux diſcours ni aux prières de ſes compagnons de voyage. Un d'eux s'approchant de lui d'un air ſérieux & effrayé lui dit; *je ſupplie votre Majeſté, au nom de Dieu, de retourner à Pétersbourg, ou à Peterhof qui eſt encore plus proche, & de ne pas oublier que ma Cour ne m'a pas envoyé vers votre Majeſté pour me faire noyer. Si je péris ici, comme il y a toute apparence, votre Majeſté en répondra au Roi mon Maître.* A ces mots, le Czar ne put s'empêcher de rire, malgré le preſſant danger où étoit le bâtiment. *Monſieur*, répondit-il, *ſi vous vous noyez, nous nous noyerons tous auſſi, & votre Cour ne pourra rendre perſonne reſponſable de votre excellence.* Cependant le Czar, voyant qu'il luttoit en vain contre la tempête, dirigea vers la terre, & louvoyant quelque temps ſur la côte, échappa au danger en abordant à Péterhof. Là il rendit ſes compagnons à la vie, au moyen d'un bon repas & d'excellent vin de Hongrie. Il les laiſſa ſe repoſer toute la nuit, mais lui ſe remit en mer le lendemain dès la pointe du jour,

pour se rendre à Cronstadt, & envoya des chaloupes pour les chercher.

Pierre I avoit plus de bon sens que de saillie dans l'esprit. Le peu de bons mots qu'on rapporte de lui, sont tous marqués au coin de la raison. Lors de son premier voyage à Londres, un jour après avoir passé la matinée à voir le magnifique Hôpital de Greenwich pour les Matelots invalides, & à examiner l'ordre qui règne dans cette maison, il se rendit à la Cour à dîner avec le Roi *Guillaume*. Ce Prince lui demanda comment il avoit trouvé l'Hôpital de Greenwich: *parfaitement bien*, repondit le Czar, *au point même que si j'avois un conseil à donner à votre Majesté, ce seroit d'y établir votre Cour, & de céder ce Palais-ci aux Matelots.*

Pierre allant en Hollande, & passant par le pays de Valdeck, dans la basse Saxe, voulut profiter de l'occasion pour prendre pendant quelques jours les eaux de Pyrmont. Les Comtes de Valdeck s'y rendirent pour recevoir un hôte si distingué, & l'invitèrent à venir voir leur nouveau Palais d'Ar-

holzen, lorsqu'il auroit pris les eaux. Ce Prince s'y rendit en effet : il y fut traité avec la plus grande magnificence ; & après le repas qui fut très-long, on le conduisit dans toutes les parties du Château. Alors le Comte règnant lui ayant demandé comment il trouvoit ce nouvel édifice, le Czar, accoutumé à une vie fort simple, répondit qu'à la vérité la situation en étoit charmante & la structure d'un goût distingué, mais qu'il ne le croyoit cependant pas exempt de défauts. Le Comte ayant pressé Sa Majesté de s'expliquer : *je n'y en trouve qu'un seul*, dit le Monarque, c'est que *les cuisines me paroissent beaucoup trop grandes.*

Le Czar, contre l'usage de tous les autres Princes, n'entretenoit point de chasseurs ; il avoit des gardes-forêts pour veiller, non à la conservation du gibier, mais des chênes. Loin de prendre quelque plaisir à la chasse, il avoit beaucoup de répugnance à voir souffrir les animaux. Ce Prince se trouvant dans une terre de la Province de Moscou, où il étoit allé passer quelques jours, un Gentil-

Homme du voisinage, qui étoit grand chasseur, crut lui faire une fête en l'invitant à une partie de chasse qu'il avoit préparée, & qui devoit se terminer à celle de l'ours. Mais le Monarque le remercia avec bonté, & refusa d'être de la partie. *Chassez, Messieurs*, leur dit-il, *chassez tant qu'il vous plaira ; faites la guerre aux bêtes sauvages. Pour moi, je ne saurois m'amuser à cela, tant que j'aurai des ennemis à combattre hors du pays, & des sujets opiniâtres & indociles à réprimer.*

Pierre-le-Grand ne connoissoit presque aucun jeu de cartes, & ne jouoit que très-rarement. Il préféroit de passer les soirées à s'entretenir avec ses Officiers de Marine, des Constructeurs de vaisseaux & des Marchands ; aussi le jeu étoit-il peu à la mode à sa Cour. Il n'étoit pas entièrement défendu à l'armée, ni sur la flotte, mais la perte ne devoit pas excéder un rouble ; celui qui perdoit plus, étoit dispensé de payer, selon les réglemens. Ce Monarque avoit coutume de dire que les joueurs n'avoient

aucun goût pour les choses utiles, & qu'ils ne pensoient qu'aux moyens de s'attrapper réciproquement de l'argent.

Dans les premières années que la Ville de Pétersbourg fut bâti, il n'y avoit encore que peu de rues de pavées; & pour peu qu'il y eût de pluie, elles étoient fort sales & fort bourbeuses. Cependant dès que le Czar y paroissoit, tout le monde se jettoit à genoux sur son passage, selon l'ancien usage de la Nation. Il est aisé de juger en quel état on se relevoit. *Pierre-le-Grand*, peu jaloux de ces respects inutiles, faisoit toujours signe au peuple de s'en abstenir, & déclara plusieurs fois que cette étiquette n'avoit rien de flatteur pour lui. Mais comme cela n'opéroit rien, & qu'on s'en tenoit toujours à la vieille coutume, ce Prince se vit enfin obligé de faire faire défenses publiques, sous peine du knout, de s'agenouiller devant lui dans la rue: & de se couvrir de boue pour honorer le Souverain.

Ce Monarque avoit fort bien étu-

dié le caractère distinctif des particuliers des différentes Nations de l'Europe ; il connoissoit leur façon de penser & de vivre ; & d'après cette connoissance, il s'étoit fait des règles de conduite & de traitement à l'égard des étrangers qu'il attiroit dans ses Etats. Un jour qu'il se trouvoit à l'Amirauté, & qu'il y étoit question de donner du service à divers étrangers, il en prit occasion de parler sur la manière de se comporter à leur égard, sur leurs dispositions, leurs talens, leurs inclinations, & particulièrement sur le plus ou le moins de gages qu'on pouvoit leur accorder. « A un François, disoit-il, » on peut toujours donner une meil- » leure paye ; c'est un bon vivant » qui ne thésaurise pas, & qui dé- » pense bien dans le pays, ce qu'il » y gagne. Pour l'Allemand, il n'y » a pas grande différence à faire ; il » aime assez la bonne chaire, & ne » met guère de côté. L'Anglois » demande quelque chose de plus ; » car il veut être au large, dût-il lui » en coûter même du sien. Quant

» au Hollandois, il mange à peine
» son saoul, & ne songe qu'à épargner ; il faut lui donner moins.
» Encore moins à l'Italien ; il est si
» chiche de son naturel, qu'il a toujours de l'argent de trop : d'ailleurs, il n'en fait pas mystère ; il
» avoue tout bonnement qu'il ne sert
» chez l'étranger que dans la vue
» d'y épargner de quoi vivre à son
» aise dans son Paradis, sa chère
» Italie, où l'argent est rare ».

Il y avoit à Varsowie, une Dame charmante, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeunesse, dont l'esprit & les graces rendoient la société infiniment agréable. Elle descendoit d'une des plus anciennes familles de Pologne, & étoit alliée aux meilleures maisons du Royaume, ce qui lui donnoit beaucoup d'influence dans les affaires publiques. *Pierre-le-Grand* étoit intimément lié avec cette Dame, & passoit souvent des soirées entières avec elle, mettant à profit ses grandes connoissances sur les principales maisons de la Pologne & les matières d'Etat. Le Monarque de la Russie

voyant *Charles XII* revenir de Saxe avec une Armée fraîchement recrutée & abondamment pourvue de toutes sortes de munitions, traverser la Silésie pour entrer en Pologne, & delà pénétrer dans son Empire par l'Ukraine, se trouva très-embarrassé. Dans un danger si pressant, ce Prince ordonna de détruire tous les hameaux, les villages, les petites villes situées sur la route que les Suédois devoient tenir, depuis leur entrée dans la Pologne jusque dans l'Ukraine, & de brûler toutes les provisions, afin que l'ennemi ne pût trouver aucune espèce de subsistance. Pendant que cet ordre cruel s'exécutoit & excitoit les clameurs des malheureux habitans de la Pologne & de l'Ukraine, *Pierre I* étoit resté à Varsovie. La Dame, dont nous venons de parler, fit à ce Prince des représentations sérieuses sur l'état misérable auquel il réduisoit un peuple nombreux & innocent, non seulement en Pologne, mais encore dans ses propres Etats; que ce parti violent lui ôteroit à lui-même & à son Armée, tout moyen de subsister dans un pays

autrefois si florissant & si heureux. » J'en conviens, répliqua le Czar, » mais je n'ai point d'autre ressource » pour arrêter l'ennemi & gagner du temps ». Votre Majesté, répliqua la Dame, fait comme un certain gentilhomme Polonois, qui ayant éprouvé quelque chagrin de sa femme, s'avisa, pour la punir, de se faire eunuque.

Ce Recueil renferme plusieurs autres *Anecdotes*, non moins intéressantes & curieuses; je regrette que les bornes de ce Journal ne me permettent pas de vous en faire connoître un plus grand nombre. Tous ces différens traits rapprochés, forment un ensemble qui caractérise très-bien *Pierre I*, & nous en donne un portrait fort ressemblant; ce que son Historien n'avoit pas sçu faire. Il en résulte que ce Héros de la Russie avoit des vices & des défauts de terroir, dont il n'avoit pu se purger entièrement; mais qu'il avoit plusieurs des qualités qui font les grands hommes. Sa gloire la plus vraie est d'avoir retiré son peuple de la barbarie; mais il ne paroît pas

que les Russes soient capables de devenir jamais un peuple bien distingué. Toute Nation qui naît esclave, est condamnée à la bassesse & à l'abrutissement. Je ne conçois pas quelle espérance *Pierre I* pouvoit fonder sur des sujets auxquels il falloit défendre, sous peine d'un châtiment infame, de se jetter dans la boue en présence de leur Maître.

Je suis, &c.



ASÊME,

CONTE PHYLOSOPHIQUE,

Traduit de l'Anglois de Goldsmith.

LA où le Mont-Tauris élève sa tête & se perd dans les nues, où il ne présente à l'œil du Voyageur que l'aspect des rochers qui menacent ruine, de torrens qui se précipitent, & tous aspects effrayants de la nature; c'est dans les grottes de cette horrible montagne que vivoit *Asême* le misanthrope, loin de toute société humaine, & détestant jusqu'aux traces des hommes.

Asême avoit passé sa jeunesse parmi ses semblables; il avoit pris part à leurs amusemens & les avoit vraiment aimés: mais né compatissant & sensible il dépensa tout son bien au soulagement des malheureux. Jamais on n'employoit en vain son assistance; le Voyageur fatigué ne manquoit jamais de trouver un asyle chez lui,

& il ne cessa de faire du bien, que lorsqu'il n'en eut plus les moyens.

Il s'attendoit au moins que la reconnoissance le consoleroit d'un bien qu'il avoit ainsi dépensé en bonnes actions : aussi s'adressa-t-il avec confiance à ceux qu'il avoit précédemment obligés, persuadé qu'il en seroit secouru ; les ingrats devinrent bientôt las de ses importunités ; la pitié est un sentiment si passager ! Dès-lors il commença à envisager le monde sous un aspect tout différent ; il apperçut des vices qu'il croyoit ne pas exister. De quelque côté qu'il portât ses regards, il voyoit l'ingratitude & la dissimulation liguées contre lui. Résolu donc de ne plus vivre dans un monde qu'il détestoit, & qui payoit sa haine de mépris, il s'étoit retiré dans ces cavernes sombres, pour mieux nourrir dans la solitude, son ressentiment, & pour ne s'entretenir qu'avec son cœur, le seul qu'il connût être honnête.

Une grotte étoit son seul abri contre les injures du temps ; du fruit, cueilli avec peine sur la pente du

rocher, faisoit sa nourriture, & il se désaltéroit en allant chercher, au risque des plus grands dangers, un peu d'eau au bas de la cascade. Ses jours couloient ainsi, loin de toute société humaine, méditant toujours & s'applaudissant quelquefois de pouvoir vivre, sans le secours de ses semblables.

Au pied de la montagne, un lac immense déployoit son onde argentée; sa vaste surface réfléchissoit cet horrible rocher, qui sembloit menacer d'une chûte prochaine. C'est là qu'il se plaisoit à venir quelquefois; & se baissant de dessus une hauteur qui avançoit dans ce lac, il portoit ses regards sur la plaine liquide qui étoit sous ses yeux. « Que la nature est » belle! s'écrioit-il souvent, qu'elle » est aimable, même dans ses tableaux les plus sauvages! Combien » le contraste de cette surface unie » avec ces monceaux menaçans de » rochers dont les têtes altières se » perdent dans le nues. Combien, » dis je, ce contraste est majestueux! » Mais la beauté de ces tableaux

» n'approche en rien de leur utilité ;
» c'est d'ici que cent rivières tirent leur
» source, & portent dans leur cours,
» la santé aux différens pays qu'elles
» arrosent. Toutes les parties de
» l'univers sont belles ; elles sont toutes
» justes & sages : chacune d'elles a son
» utilité, les orages même & les tem-
» pêtes. Mais l'homme, cet être vil,
» est le seul monstre que porte la
» terre. Pourquoi suis-je né de cette
» race maudite, dont les déborde-
» mens sont presque un reproche à la
» sagesse du Créateur ? Si les hommes
» ne connoissoient point le vice ;
» l'harmonie, l'ordre, la bonne intel-
» ligence, régneroient dans la nature.
» Un monde, composé de perfections
» morales, seroit le résultat d'un
» Agent parfaitement moral. O *Alla* !
» faut-il donc que je vive aussi dans
» les ténèbres, le doute & le déses-
» poir ! »

En prononçant ces dernières paroles, il alloit se précipiter dans le lac, pour faire cesser ses doutes & terminer ses chagrins, lorsque tout-à-coup il voit un Génie marcher fière-

ment ſur les eaux, & s'approcher de la colline où il étoit. Une apparition auſſi ſubite lui fait ſuſpendre la réſolution ; il s'arrête, contemple le Génie, & croit démêler dans ſon regard quelque choſe de divin & qui inſpiroit le reſpect.

« Fils d'*Adam*, s'écria le Génie, » arrête ta téméraire réſolution ; le » Père des fidèles a vu ta droiture, » ton intégrité, ton infortune, il t'a » plaint & m'a envoyé vers toi, pour » apporter du ſoulagement à tes maux. » Donne-moi la main, & ſuis moi » ſans crainte par-tout où je te con- » duirai : reconnois le Génie de la » conviction, que le grand Prophête, » employe pour tirer de l'erreur ceux » qui s'égarent, non par curioſité, » mais par droiture d'intention. Suis- » moi, & apprends à devenir ſage ».

Aſème auſſi-tôt deſcendit & marcha avec ſon guide ſur le lac ; arrivés à-peu-près vers le milieu du baſſin, ils commencèrent tous les deux à enfoncer ; les eaux ſe rejoignirent bientôt au deſſus de leurs têtes : ils deſcendirent ainſi pluſieurs milles braſſes, lorſ-

qu'*Asême* se croyant sur le point de rendre son dernier soupir, se trouva tout à coup avec son guide divin dans un autre monde, où jamais traces d'hommes n'avoient encore paru. Son étonnement fut extrême, lorsqu'il y vit un soleil semblable à celui qui nous éclaire, l'ether au-dessus de sa tête & la verdure sous ses pieds.

» Je vois bien quel est ton étonnement, dit le Génie, mais prête-moi » un moment ton attention. Ce monde » fut créé à la prière & sous les » auspices de notre grand Prophête, » tourmenté un jour des mêmes idées » qui remplissoient ton esprit, lorsque » je vins te trouver. Les habitans de » cette planète sont créés conformément à tes souhaits; ils ne connoissent point le vice. Ce monde à » quelques égards ressemble bien au » tien, mais il en différe en ce qu'il » est habité par des hommes qui n'agissent jamais mal; si tu préfère ce séjour-» ci à celui que tu viens de quitter, il » ne tient qu'à toi d'y passer le reste » de ta vie; mais je vais te guider » quelque temps encore, pour satis-

» faire à tes doutes & te mieux faire
» connoître ta ſociété & ta nouvelle
» habitation.

» Un monde ſans vices ! des êtres
» doués de raiſon & vertueux en même
» temps ! s'écria *Aſême*, dans le délire
» de la joie. Je te remercie, ô *Alla !*
» tu as enfin exaucé mes vœux : c'eſt
» ici que je trouverai le bonheur. Oui
» j'accepterois l'immortalité, pour
» vivre parmi des hommes qui ne
» connoîtroient point l'ingratitude,
» la fraude, la violence, l'injuſtice &
» mille autres vices, qui ſont les
» fléaux de la ſociété.

» Calme tes transports, réplique
» ce Génie. Jette un coup-d'œil autour
» de toi, réflechis ſur tout ce qui
» t'environne, & fais-moi part du réſul-
» tat de tes obſervations. Mène-moi
» par-tout où tu jugeras à propos ;
» je t'aſſiſterai toujours & t'éclairerai
» de mes lumières. » *Aſême* & ſon
guide marchèrent quelque temps en
ſilence, le premier ne pouvant revenir
de ſon étonnement : à la fin reprenant
ſon air de ſatisfaction, il ne put s'em-
pêcher d'obſerver que le pays avoit

beaucoup de ressemblance avec celui qu'il avoit quitté, mais que ce monde soûterrein avoit conservé encore toute la rudesse des premiers âges.

» Ici, dit *Asème*, j'apperçois des » animaux de proye & d'autres, qui » ne semblent destinés qu'à leur servir » de pâture; c'est absolument de » même dans le monde qui est au-» dessus de nos têtes. S'il m'avoit été » permis de donner des conseils à » notre Prophête, j'aurois remédié à » ce défaut; & je n'aurois pas voulu » d'animaux voraces qui ne font que » détruire d'autres parties de la créa-» tion. » J'aime à voir l'intérêt que tu » prends aux petits animaux, dit le Gé-» nie en souriant, mais quant à eux, le » monde que tu habitois & celui-ci » se ressemblent parfaitement; & cela » par une bonne raison; car, si la » terre étoit obligée de nourrir de » ses productions tous les animaux, » elle pourroit en contenir bien moins, » qu'en les faisant ainsi servir de pâture » les uns aux autres; ensorte qu'au-» lieu de se détruire ils subsistent dans » le plus grand nombre possible.

» Mais hâtons-nous d'arriver au pays
» habité, pour voir les objets d'inſ-
» truction qu'il nous fournira. »

Ils traversèrent la forêt, & arrivèrent enfin au pays habité par ces hommes ſans vices : *Aſême* ſe réjouiſſoit déjà intérieurement des plaiſirs purs dont il eſpéroit jouir dans une ſociété auſſi innocente. Mais il étoit à peine ſorti de la forêt, qu'il apperçoit un habitant du pays, fuyant de toutes ſes forces, une armée d'écureuils qui le ſerroit de près. « Ciel ! s'écria *Aſême*, pourquoi ſe » ſauve-t-il ? que peut-il craindre » d'auſſi vils animaux ?

Dans le même moment il voit d'un autre côté deux chiens, qui pourſuivoient un autre habitant du pays qui faiſoit tous ſes efforts pour leur échapper. » Ceci, dit *Aſême* à ſon » guide, m'étonne on ne peut davan- » tage, & je ne puis concevoir ce que » je vois. « Les habitans du pays, lui » répondit le Génie, trouvant qu'il » étoit injuſte d'uſer de ruſe ou de » force envers des animaux privés » de raiſon, les ont laiſſé s'accroître

» à un tel point, que maintenant ils
» viennent les inquiéter dans leurs paiſibles habitations. Il auroit donc
» fallu les détruire, s'écria *Aſême*,
» vous voyez les ſuites d'une pareille
» pitié. Mais cette tendre compaſſion,
» dit le Génie en ſouriant, que tu
» me témoignois, il n'y a qu'un mo-
» ment, pour les petits animaux, tu
» ne l'as donc plus? tu parois avoir
» oublié cette branche de la juſtice.

» J'avoue ma mépriſe, dit *Aſême*;
» je ſuis convaincu maintenant qu'il
» faut uſer de tyrannie & d'injuſtice
» envers les animaux, ſi nous vou-
» lons nous aſſûrer la jouiſſance du
» monde. Mais ne nous arrêtons pas
» davantage ſur ce ſujet : examinons
» un peu les rapports des hommes
» entr'eux ».

Plus *Aſême* s'avançoit dans le pays, plus il s'étonnoit de ne découvrir ni édifices, ni villes, aucune eſpèce de grands bâtimens. Son compagnon appercevant ſa ſurpriſe, lui dit là-deſſus, que les habitans du nouveau monde ſe contentoient de leur antique ſimplicité; que chacun d'eux

avoit sa petite maison grossièrement bâtie, mais suffisamment grande pour loger sa famille, & que c'étoit là où se bornoient tous leurs désirs; qu'ils pensoient trop sagement pour vouloir élever des Palais, dont la magnificence ne feroit qu'enfler leur orgueil & inspirer de la jalousie à ceux qui n'en pourroient point posséder; qu'enfin, ils ne bâtissoient que pour la commodité, & non pour l'apparence. — « Ils n'ont donc parmi eux, dit » *Aséme*, ni Architéctes, ni Peintres, » ni Statuaires. — Au reste, ces Arts » n'étant que des Arts d'agrément, » on peut fort bien s'en passer. Mais » vous me ferez plaisir de m'intro» duire le plutôt possible, dans la » société de quelques-uns de leurs » sages : une conversation instructive » est une de mes jouissances, & je ne » chéris rien tant que la sagesse. La » sagesse, dit son guide, quelle bi» zarrerie ! nous ne la connoissons » pas; car nous n'avons point d'occa» sions d'en faire usage : la vraie » sagesse n'est autre chose que la » connoissance de nos devoirs & des

» devoirs

» devoirs des autres à notre égard ;
» mais ici, de quoi nous serviroit-
» elle ? Chacun se conduit d'après les
» règles de la justice, & se persuade
» que les autres en font autant. Si par
» sagesse, vous entendez cette vaine
» curiosité & ces chimériques spécu-
» lations de vos Philosophes, comme
» ce sont des plaisirs qui naissent de la
» vanité ou de l'avarice, nous sommes
» trop vertueux pour y penser. Tout
» cela peut être vrai, dit *Asême*,
» mais il me semble remarquer dans
» ce peuple, un grand amour de la
» solitude ; chaque famille se tient
» renfermée dans ses petites posses-
» sions, sans qu'aucune société, aucun
» commerce les lient avec les autres.
» —Votre remarque est en effet, très-
» juste, il n'y a pas de société établie,
» & il ne doit point y en avoir non
» plus ; car les sociétés se sont for-
» mées ou par la crainte, ou par
» l'amitié : or les hommes, parmi
» lesquels nous nous trouvons main-
» tenant, sont trop bons pour se
» craindre, & aucun motif ne peut
» engager à des amitiés particu-

» lières, puisqu'ils sont tous égale-
» ment estimables. — Eh bien donc,
» dit le Sceptique, puisque je dois
» passer ma vie sur cette terre, &
» qu'il faut que je sois privé des
» Beaux-Arts, de la Sagesse & de
» l'Amitié, je serois bien-aise au
» moins d'avoir un Compagnon, qui
» pût me communiquer ses idées, &
» auquel je pusse faire part des miennes.
» Eh! pour quelle raison, dit le Génie?
» La flaterie & la curiosité sont des
» motifs vicieux, & que l'on ne
» tolère point ici. Quant à votre sa-
» gesse, qu'il n'en soit plus question».

» Il faut pourtant, dit *Aséme*, que
» ces habitans soient heureux; car
» enfin chacun paroît être satisfait de
» ce qu'il posséde, & ne désire que
» ce qui est absolument nécessaire à
» sa subsistance; ils doivent donc être
» toujours prêts à soulager ceux qui
» ont besoin de leurs secours. »

Il avoit à peine proféré ces paroles, qu'il est frappé soudain par les gémissemens d'un malheureux, couché au bord du chemin, & qui, dans la plus grande misère, se plaignoit de la

rigueur de son sort avec beaucoup de douceur. *Asême* aussi-tôt vole vers lui & veut le soulager, mais en vain, l'infortuné étoit au dernier période de la consomption.

» O bisarrerie étrange ! s'écria le » fils d'*Adam ;* quoi ! des hommes » sans vices sont exposés ainsi à souffrir » la misère, sans pouvoir être sou- » lagés. » — N'en soyez pas surpris, » dit le malheureux *moribond ;* com- » ment puis-je exiger que des gens » qui n'ont rien au-de là de leurs » besoins urgens, & qui se contentent » d'un modique entretien, aillent se » priver encore de ce peu pour me » soulager ? ils n'ont jamais un grain » d'orge de superflu, & toutes les » choses de première nécessité, on » ne peut s'en passer.

— « Pourquoi donc ne leur donnoit- » on pas au-delà de ce superflu, » s'écria *Asême ?* Mais je vois bien » que je me contredis encore. Ah ! » tout dans ce monde, n'est que ténè- » bres, doute & perplexité. Ici la » reconnoissance même n'est point » une vertu, puisqu'ils ne savent pas

» ce que c'eſt que d'obliger ; en ont-
» ils donc une ſeule ! continua *Aſême*,
» & connoiſſent-ils au moins ce que
» c'eſt que l'amour de la patrie?
» —Arrête, *Aſême*, lui dit ſon guide,
» en jettant ſur lui un régard ſévère,
» & ne vas pas rapporter toutes les
» vertus à ta ſageſſe ; les mêmes motifs
» d'amour-propre qui nous font pré-
» férer nos intérêts à ceux des autres,
» nous font auſſi aimer notre patrie
» plus que celle de l'étranger.

» Rien n'eſt plus exempt de vices
» que cette égalité de ſentiment que
» nous avons pour tous les pays. O
» Dieu ! s'écria le pélerin dans l'épan-
» chement de la douleur, où m'a-t-
» on tranſporté ! Dans ce monde
» biſarre, hors la tempérance, on n'y
» pratique aucune vertu ; & en cela,
» la ſimple brute leur eſt égale. Pour
» le courage, la libéralité, l'amitié,
» la ſageſſe, l'amour de la patrie ils
» ne les connoiſſent point du tout.
» Faut-il donc connoître le vice,
» pour connoître la vertu? Reconduis-
» moi, ô mon Génie, dans ce même
» monde que j'ai ſi fort mépriſé ; le

» monde dont *Alla* eſt l'Auteur, eſt
» bien plus ſagement formé que celui
» que *Mahomet* a projetté. Je ſçaurai
» maintenant ſupporter l'ingratitude,
» le mépris & la haine; car je puis les
» avoir mérité. Lorſque je me ſuis
» élevé contre la ſageſſe, ô providence
» divine! je n'ai montré que ma tur-
» pitude. Déſormais, fais que je m'abſ-
» tiene du vice & que je le plaigne
» dans mon prochain. »

Il avoit à peine achevé de parler, que le Génie prenant un regard farouche & évoquant le tonnerre & les éclairs, diſparut dans un tourbillon. *Aſême* étourdi par cette ſcène effroyable, cherchoit à retrouver ſon monde imaginaire, lorſqu'il apperçut qu'il étoit dans la même poſture & au même endroit où, le déſeſpoir dans l'ame, il avoit voulu ſe jetter dans le lac; ſon pied droit, qu'il avoit avancé pour ſe précipiter, n'étoit pas encore retiré.

Ce fut alors qu'il quitta les bords affreux de ce ſéjour d'horreur. Une douce tranquillité ſe répandit dans ſon ame; il s'achemina vers Segeſterm

sa Ville natale ; là il se livra entièrement au commerce. Il sçut faire usage de la sagesse qu'il avoit acquise dans la retraite, & quelques années d'une vie retirée, le mirent bientot à son aise ; sa maison redevint opulente ; ses amis vinrent à lui de tous côtés, & il ne les reçut point avec dédain. C'est ainsi qu'*Asém*, après avoir passé son jeune âge dans le malheur, retrouva dans sa vieillesse, le bonheur & la tranquillité.

Par le Prince BORIS GOLITZIN.

COMÉDIE FRANÇOISE.

CET *Hercule* promis depuis si long-temps, attendu avec tant d'impatience, a enfin paru, Monsieur, hier 24 Mai, sur la scène Françoise. S'il faut que je le dise, je ne partageois point l'enthousiasme qu'il sembloit inspirer d'avance à tout le monde. Je concevois bien qu'*Hercule* devoit être un personnage tragique ; on me disoit qu'il étoit fortement dessiné. Ces récits, le souvenir de la Tragédie Grecque me préparoient à la terreur, à l'admi-

ration ; mais, je doutois que ce sujet pût jamais intéresser ; & puis je n'augurois pas très-bien de ce bûcher, de cette espèce d'ascension : c'est dans cette disposition que je suis allé au Théâtre François. Tout ce que j'avois prévu est arrivé. *Hercule au Mont-Œta* a fait très-peu d'effet, moins même que je n'avois cru. Le 1er. Acte a paru languissant & froid. *Dejanire* ouvre la scène avec *Illus* son fils, & l'envoie chercher son père : c'est d'abord une imitation de la scène d'*Hyppolite* avec *Theramene* ; & puis cette scène est beaucoup trop longue : on y remarque même une sorte d'élégance & d'afféterie beaucoup trop Françoise. *Dejanire* reste avec sa confidente ; puis *Illus* revient, & est bientôt suivi de *Philoctete*, qui annonce son maître, & le sacrifice qu'il veut faire au pied du Mont-Œta. *Philoctete* joue en général dans cette pièce, un personnage peu intéressant. Au surplus, c'est un reproche qu'on peut faire à tous les rôles, sans excepter celui d'*Hercule*. *Iole* ouvre le second Acte, c'est une captive qu'*Her-*

cule a amenée avec lui : il l'aime, & elle aime *Illus*. Confidences, plaintes, lamentations, jalousie de *Dejanire*; tout cela remplit presque le second Acte, & est, je suis fâché de le dire, froid & languissant. *Hercule* paroît à la fin du second acte, & ranime un peu la scène; mais le coup une fois porté, rien ne peut ranimer le public froid & glacé. N'attendez point de moi, Monsieur, une analyse détaillée des trois derniers Actes. *Hercule* déclare à son fils qu'il aime *Iole*, & qu'il va la lui faire épouser; il prie son fils d'accepter ce présent, & d'épouser *Iole* pour l'amour de lui. *Illus*, noble & franc, lui avoue qu'il obéit sans répugnance; qu'il aime *Iole*, & qu'il en est aimé : la jalousie d'*Hercule* se reveille, & il sort sans s'expliquer davantage. Cette scène est fort belle, mais j'ai vu à regret qu'*Hercule* appuyoit trop sur la magnanimité de son sacrifice; sa sortie même est un peu celle d'un Capitan. La véritable grandeur est plus simple. Encore un mot sur cette scène : à la ruse près, c'est la scène de *Mithridate* & de *Sciphares*.

Mais voici des imitations bien plus marquées. La jalousie de *Dejanire*, l'écharpe qu'elle donne à *Iole* pour *Hercule*, l'empoisonnement d'*Hercule*, ses douleurs, tout cela se voit dans *Médée*; la seule différence entre les deux Tragédies, c'est que *Médée* connoît la vertu de sa robe, & que *Dejanire* ne croit à son écharpe, présent fatal du Centaure *Nessus*, d'autre pouvoir que celui de ramener un infidèle. Mais un motif différent ne change pas les situations. Et puis quelle nécessité de remettre sur la scène des traits affreux, qui révoltent sans intéresser. Au cinquième Acte, la décoration change, & représente le Mont-Œta, un bûcher: *Hercule* est au pied de la montagne, étendu, abattu, assoupi. Ses douleurs se sont un peu calmées. Ici, Monsieur, choisissez: c'est *Philoctete* ou le Roi *Léar*. Mais *Philoctete* est plus beau, plus tragique que son maître; & le Roi *Léar* avec ses extravagances, parle au cœur. A son réveil, *Hercule* dit les plus belles choses du monde; mais je dirai d'*Hercule* ce que j'ai dit de

Bayard : ces hommes-là n'étoient point de beaux parleurs : ils se battoient ; voilà tout. Je ne sçais pourquoi, même les beaux vers qu'il débite n'ont point fait d'effet. Le monologue d'*Hercule* est trop long ; point d'action, toujours des paroles : pour la troisième fois les Prêtres, les Soldats & le Peuple se rassemblent ; car la scène est presque toujours pleine. *Hercule* monte au bûcher, toujours un peu en *Matamore*. Il y a pourtant quelque chose de sublime dans son intrépide dévouement : & le public est demeuré froid. Peut-être *Hercule* est-il trop grand, trop au-dessus de nous : il nous faut des Héros plus imparfaits. *Hercule* est enlevé dans un nuage ; & cette ascension est fort belle. C'est je crois alors pour la premiere fois, que l'on a applaudi unanimement ; mais il est un peu trop tard ; & ce coup de théâtre une fois exécuté, le public est retombé dans sa froideur, & j'ai entendu que tout le monde disoit autour de moi ; ce n'est pas là une bonne pièce. *Hercule* n'intéresse point, il n'excite même pas toujours

l'admiration : *Illus* est un foible fils d'un tel père. *Dejanire* est une copie de *Médée* : *Iole* est presque nulle ; c'est un autre *Creuse*. D'après le rôle que *Philoctete* joue en tout ceci, on ne se douteroit jamais que c'est le même qui nous intéresse si fort dans la Tragédie de *Sophocle*, traduite par M. de la *Harpe* : enfin, M. *Larive* s'est bien trompé, en préférant le rôle d'*Hercule* à celui d'*Achille* dans *Briseis* : sa peau de lyon est superbe, son costume est imposant. On dit qu'il aimoit ce rôle, qu'il l'a étudié pendant trois mois : on ne peut que lui sçavoir gré de son zèle ; mais en dérobant quelques-uns de ces instans au rôle d'*Achille*, il eût rendu justice à un Auteur respectable & intéressant, & il eût mieux servi le public.

Je suis, &c.



Bayard : ce-
point d
toient
quoi
n'o
d'
i

LETTRE IX.

Galerie universelle des Hommes qui se sont distingués dans l'empire des lettres, depuis le siècle de Léon X jusqu'à nos jours, des plus grands Ministres & hommes d'Etat les plus distingués, ornée de leurs Portaits; dédiée à LL. AA. SS. Messeigneurs le Duc de Chartres, le Duc de Montpensier & le Comte de Beaujolois : présentée au Roi, avec cette Epigraphe :

C'est en les comparant qu'on peut mieux les connoître.

A Paris, chez l'Auteur, au Bureau de la Galerie universelle, maison de M. de Bouville, rue du Petit-Lyon St. Sauveur, au Bureau de la Loterie; Bailly, *Libraire, rue St. Honoré, près la Barrière des Sergens;* & Laporte, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.* 1787, *avec approbation & privilége du Roi.*

VOICI, Monsieur, une nouvelle Galerie ouverte aux Amateurs. Vous y trouverez à la vérité, peu de portraits nouveaux; mais ils seront rangés d'une autre manière. C'est à-peu-près

la seule nouveauté dont on se pique à présent. Et, en effet, la liste de nos grands hommes, de nos beaux esprits, est susceptible de tant de combinaisons ! c'est un beau champ pour nos Historiens. Qu'avec cela, l'on imagine un titre piquant ou pompeux, on est sûr du succès; n'y eût il que la nouveauté des estampes, ce seroit un titre suffisant pour piquer la curiosité. Nos Historiens d'autrefois, n'avoient pas songé à cela. Il n'avoient pas toujours un graveur à leurs ordres. Ils racontoient, & voilà tout. Maintenant l'Historien & le Déssinateur marchent de compagnie, & se réunissent pour doubler nos plaisirs. Un Pape en habit Pontificaux, un Sçavant en bonnet doctoral, un grand Général Polonois décoré du bâton d'or, un penseur une tête de mort à la main, tout cela a quelque chose d'intéressant, de curieux. Et puis ce rapprochement bizarre peut-être, de personnages étonnés de se trouver à côté l'un de l'autre: *Léon X*, *Pierre-le-Grand*, *Erasme*, *François I*, *Young*, le Comte *de Rewuski* ! Cette première livraison

lecture n'est point du tout fatigante. Elle l'est d'autant moins, que la narration est très-agréable, le style piquant, quelquefois un peu trop pompeux & figuré, mais toujours rapide & intéressant. Ces histoires ont sur-tout le mérite de l'impartialité, mérite plus rare que jamais. Tout en admirant *Leon X*, on avoue ses fautes; & à travers le Pontife, & le Protecteur des Lettres, on nous montre l'homme. Sa vie est précédée d'un *Discours préliminaire* sur l'influence des Lettres sur les hommes en société: discours où respire l'enthousiasme & la saine Philosophie. C'est avec le même feu & la même égalité qu'on nous donne dans le premier cahier, un tableau précis, mais fidèle, de la littérature françoise. En un mot, Monsieur, cette *Galerie* sera très-piquante: & digne des jeunes Princes à qui elle est dédiée, & de son Auteur. M. le Comte *de la Platiere* joindra à la variété des matières & à l'intérêt du style, le charme des portraits & la beauté des caractères. Ce que cette entreprise paroît avoir de bizarre, ne

doit pas s'imputer à l'Editeur; la faute en est à nous, Lecteurs légers, frivoles, qu'il faut amuser avec des images comme des enfans. Ne pouvant pas nous corriger, on est obligé de se plier à nos foibles; & puisque les lectures sérieuses, les histoires suivies nous fatiguent, il faut bien, pour nous faire lire malgré nous, mettre l'Histoire en pièces, & faire d'un *in-folio*, plusieurs brochures.

Je suis, &c.



LETTRE X.

La Guide des Supérieures, ou Avis à une Supérieure, sur les moyens de se conduire & de bien conduire les autres; par une Religieuse..... *vol.* in-8°. *: prix, 3 liv. broché; & se vend à Paris, chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins.*

CET ouvrage, Monsieur, qui n'a rien d'imposant par le titre, mérite cependant l'attention du public par le ton de sagesse & de piété douce & éclairée qui y règne. Quoique l'Auteur ne semble se proposer que le bonheur & la sanctification de tant de personnes faites pour nous intéresser, puisqu'elles nous édifient par leurs vertus, & que presque toutes se dévouent à l'éducation de la jeunesse de leur sexe; les hommes mêmes, & sur-tout ceux qui sont chargés de conduire les autres, comme les Directeurs & Instituteurs,

y trouveront d'excellentes leçons & des moyens admirablement appropriés à ce qu'ils doivent faire pour se rendre vraiment utiles. Quelles connoissances du cœur humain, & avec quelle douceur de sentiment & quelle force de raison on fait agir & parler ceux qui sont chargés de maintenir cette subordination si nécessaire à la paix & par conséquent au bonheur de toute la société & de tous les individus qui la composent. Nous avons lu peu d'ouvrages aussi solides, aussi intéressans, & par le fond des choses & par la manière simple, claire & insinuante dont elles sont présentées. Nous allons entrer dans quelques détails : l'Auteur veut d'abord que la Supérieure se forme une grande idée de sa place, non pour s'en prévaloir, mais pour en remplir plus dignement les devoirs : » Vous » éprouverez alors, dit-elle, presque » continuellement en vous même la » sainte inquiétude qui prévient les » négligences, un courage ferme » contre les difficultés, une vive ar» deur pour opérer de grandes choses, » beaucoup d'attention à ne pas négli-

» ger les petites, un zèle qui embrasse
» tous les moyens, qui s'étend à
» toutes les personnes, & qui ne se
» lasse jamais.

Elle demande ensuite le bon exemple, comme le plus sûr moyen de porter efficacement au bien; une grande pureté d'intention, & qu'on cherche en tout Dieu qui nous a confié ces ames pour les former & les rendre dignes de lui; du zèle, & qu'il y a de choses sages & raisonnables sur ce zèle, sur la douceur, la patience, la charité qui doivent l'acconpagner; le soin de se faire aimer : « C'est, dit
» l'Auteur, l'affection bien connue
» des supérieurs pour leurs inférieurs,
» & celle des inférieurs pour leurs
» supérieurs, qui sont l'ame de tout
» bon gouvernement. Voici comme
» s'explique à ce sujet, l'Auteur des
» conseils de la sagesse; & ce passage
» est si beau, que je ne puis m'empêcher
» de l'insérer ici. Se faire aimer, dit
» cet Auteur, voilà le grand & divin
» secret de l'économie dans les mai-
» sons, de la politique sur les trones,
» de la hiérarchie dans le sanctuaire.

» En quelque gouvernement que ce » soit, si vous voulez qu'il soit heureux, » soyez aimable. Ne tâchez point de » vous former une méthode plus » spirituelle & moins connue. Dieu, » tout Dieu qu'il est, n'en suit point » d'autre dans l'empire de son éter- » nité. » Mais développons cette belle pensée par des leçons de pratique & des réflexions d'expérience. 1°. « Pour » être aimable aux autres & en être » aimé, il faut les aimer soi-même; car » l'amour ne peut s'acquérir, comme il » ne peut se payer que par l'amour..... » Cet amour cependant, prenez-y » garde, doit être sans foiblesse, sans » bassesse, sans petitesse & sans cette » familiarité incivile qui, tôt ou tard, » engendre le mépris...... Vivez en » sainte joie parmi vos enfans, disoit » *St. François de Sales à Ste. Françoise* » *de Chantal*; montrez-leur une poi- » trine spirituelle, de bonnes vues & » de gracieux abords, afin qu'elles y » accourent en gaieté. Je ne dis pas » que vous soyez flateuse, cajoleuse, » rieuse, mais douce, suave, aimable, » affable.

2°. « Vous ne devez faire acception » d'aucune, mais agir également bien » à l'égard de toutes, selon l'état & » le besoin de chacune.... Evitez donc les prédilections, les préventions.....

» 3°. Il faut que vous gagniez leur » confiance. Si vous savez la mériter » & l'attirer, vous aurez la consolation » d'être ordinairement assurée que vos » ordres seront reçus & bien suivis, » parce que les autres se persuaderont » facilement qu'ils auront été sagement donnés, & quelquefois les » regarderont comme autant de preuves de votre affection pour elles.

4°. Ne souffrez jamais qu'on parle mal de personne en votre présence, & prenez autant que vous pourrez, le parti des absentes.

5°. Ne marquez jamais à personne de l'indifférence & du mépris, qu'il ne vous échappe point d'expressions qui marquent l'un ou l'autre.

L'Auteur passe ensuite à la prudence & au secret. » La conduite des » autres exige de la part d'une Supé» rieure, une grande attention aux » divers caractères, aux diverses incli-

» nations, aux différens dégrés de
» vertus ou de foiblesses de chacune,
» afin d'y proportionner sa manière
» d'agir à leur égard.

Les fautes, dit-elle ailleurs, toutes
secretes qu'elles sont, doivent » être
» ordinairement reprises, mais ména-
» gez l'amour-propre de la coupable
» pour vous ménager à vous-même
» la facilité de corriger sans blesser, & la
» satisfaction de le faire avec succès. »
On ajoute sur le secret & contre l'es-
pionage qui n'est jamais bon à rien,
puisqu'il avilit toujours celles qui le
pratiquent, les avis les plus sages &
les plus raisonnables, les plus charita-
bles. L'article de l'instruction, du soin
qu'il faut se donner pour la rendre
claire & persuasive, est un des plus
importans & des mieux traités. On
y entre dans tous les détails, & l'on
fait bien de ne négliger rien sur un
objet aussi essentiel. Un fond de paresse
& beaucoup d'amour propre s'oppo-
sent au soin de s'instruire sur tout ce
qui n'est pas sensible & extérieur. La
moralité cependant, & par conséquent
la bonté de nos œuvres viennent plus

de l'intérieur & de la perfection des motifs que de cette reserve, de cette surface que nous sommes si jaloux de bien composer. Rien de ce qui conduit à la vertu, de ce qui la rend solide & aimable n'est omis dans cet excellent ouvrage; & quoiqu'il soit court, tout s'y trouve exposé sans confusion & avec une étendue suffisante pour tous les bons esprits. Nous ne sçaurions donc trop exhorter à le lire & les personnes pour qui il a été plus particulièrement composé & ceux même qui veulent mettre dans leur conduite & dans celles qu'ils sont chargées de diriger, de l'exactitude, de la suite, de la prudence & de la vraie & solide piété.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

Roland furieux, Poëme héroïque de l'Arioste, nouvelle Traduction; par MM. Pankouke & Framery, *10 vol. A Paris, chez* Plassan, *Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

BOILEAU, l'ami du bon sens & le Poëte de la raison, disoit dans son *Art poëtique*:

Il faut même en chansons du bon sens & de l'art.

à plus forte raison en faut-il dans un *Poëme héroïque*, le plus noble & le plus difficile de tous les genres de

Poësie. Voici cependant un Poëte *heroïque* qui a sçu se passer de *l'art* & du *bon sens*, & qui cependant s'est acquis dans sa patrie une si prodigieuse réputation qu'on ne parle jamais de lui sans ajouter à son nom l'épithète de *divin*; on lui donne même la préférence sur un autre Poëte du même pays qui a sçu réunir à toutes les richesses d'une imagination vive & brillante, la sagesse du plan & l'exacte observation des règles de l'art. Dans quel pays direz-vous, porte-t on de pareils jugemens? est-ce chez les *Topinamboux*? non; c'est dans la patrie des *Virgile* & des *Horace*, c'est en Italie; & c'est au temps même de la renaissance des lettres, lorsque les grands modèles de l'antiquité jusqu'alors inconnus, ou dédaignés, commençoient à fixer tous les regards, que ce chef-d'œuvre de folie, & cette débauche du génie poëtique s'attirèrent une si grande attention. Cependant tout ce qu'il y avoit alors de personnages graves & sensés en Italie, furent de l'avis du Cardinal *Hypolyte d'Est*, qui après

avoir lu le *Roland furieux*, dit à l'Auteur : *Messire Louis, où diable avez-vous pris toutes ces extravagances.*

Dans le siècle du goût & de la raison en France, dans les beaux jours de *Louis XIV*, on laissa l'Italie s'engouer des contes de vieille de *Messer Lodovico*, on aima ses graces & son enjouement, sans admirer son prétendu Poëme : *Boileau* préféroit ses contes amusans à la froide gravité de certains Poëtes empesés :

J'aime mieux Arioste & ses fables comiques,
Que ces Auteurs toujours froids & mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur croiroient se faire affront,
Si les graces jamais leur déridoient le front ;

On voit que *Boileau* regardoit *l'Arioste* à-peu-près comme un fou, mais comme un fou très-gai & très-agréable ; il étoit bien éloigné d'en faire un homme divin. *Voltaire* lui-même, lorf

qu'il publia son *Essai sur le Poëme épique*, n'osa pas donner à l'*Arioste* une place parmi les grands maîtres de l'*Epopée*; il n'eut pas le front d'associer à l'*Iliade*, à l'*Eneïde*, à la *Jérusalem délivrée*, un amas de folies & d'impertinences harmonieuses: *Voltaire* alors respectoit les loix de la raison & du goût, parce que le public les respectoit encore, & que ce grand Philosophe a toujours eu un soin extrême d'étudier & de flatter l'opinion publique. Mais dans sa vieillesse, lorsqu'il a vu que la tête tournoit absolument à la Nation, il s'est répandu en éloges fastueux de l'*Arioste*, & il a poussé l'enthousiasme jusqu'à mettre au-dessus d'*Homere* & de *Virgile*, un homme qu'autrefois il n'avoit pas jugé digne de tenir un rang parmi les Poëtes épiques.

Aujourd'hui que les sublimes clartés de la Philosophie ont achevé de bannir des esprits toute espèce de raison & de jugement, & qu'on n'exige pas même de bon sens dans les Traités de Morale; l'*Arioste* est devenu en France un homme tout aussi *divin*

qu'en Italie. On adore ses caprices les plus bisarres & les plus ridicules ; on est à genoux devant ses fictions les plus absurdes & les plus extravagantes ; & des contes qui ne le cèdent point à ceux de *Peau d'ane*, causent des ravissemens & des extases à nos graves littérateurs. Le bon *La Fontaine* l'avouoit ingénuement :

> Si Peau d'ane m'étoit conté, ...
> J'y prendrois un plaisir extrême.

Les hommes sont toujours des enfans, qu'on amuse avec des contes ; & ceux de l'*Arioste* sont très-amusans ; mais il y a bien loin du plaisir que nous fait un conte, à l'admiration pour l'Auteur. Si l'on accorde au génie brute & grossier, la même gloire qu'au génie poli & cultivé ; si le talent de débiter des sottises avec grace, l'emporte sur les nobles inventions d'une imagination sage & reglée, il faut donc anéantir tous les principes de goût fondés sur la nature & le bon sens ; il n'y a plus ni art ni littérature ; & la Poësie, autrefois destinée à relever les attraits de la raison &

de la vérité, ne servira plus que de masque aux traits hideux de la folie & du mensonge.

Il faut sans doute laisser un libre essor au génie des Poëtes ; mais cette liberté ne doit pas aller jusqu'à leur permettre de choquer ouvertement la nature & le bon sens.

Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas
Scimus & hanc veniam petimusque damusque vicissim ;
Sed non ut placidis coeant immitia non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Or c'est cet assemblage bisarre des idées les plus disparates ; c'est cette incohérence, cette confusion, ce désordre qui, dans le Poëme de l'*Arioste*, révolte un lecteur sensé. Il semble que le Poëte ait pris plaisir à réaliser le monstre dont *Horace* fait la description au commencement de l'Art poëtique : on diroit que son génie insulte à toutes les règles, s'indigne de toute

eſpèce de contrainte ; & c'eſt de tous les Ecrivains, celui qui a le mieux montré ce que peut la nature ſans le ſecours de l'art.

Le principe fondamental de toute eſpèce d'ouvrage d'eſprit, eſt cette union des différentes parties qui forment un ſeul tout : l'*Arioſte* n'a ni plan, ni deſſin, ni ſujet : je *chante*, dit-il, *les dames*, *les paladins*, *les combats*, *les amours*, *la galanterie*, *&c.* Son Poëme eſt la ſuite d'un autre, & peu lui importe que ſon lecteur connoiſſe ou non, les fables de *Pulci* & de *Boyardo*; il les ſuppoſe connues : c'eſt un tiſſu d'aventures qui n'ont point de liaiſon entr'elles; & l'Auteur a une ſi grande averſion pour l'ordre & pour l'unité, qu'il ne ſe donne pas même la peine de raconter une hiſtoire de ſuite, il l'interrompt au plus bel endroit comme pour ſe jouer de la curioſité du lecteur ; il en commence une autre qu'il n'achève point encore ; delà il ſaute à une troiſième, & vous promène impitoyablement dans ce tortueux labyrinthe, ſans s'embarraſſer ſi on aura la patience de le ſuivre. On conçoit que les tran-

ſitions ne lui coutent rien : *la continuation de cette aventure*, dit-il, *ſe trouvera dans la ſuite ;* ou bien : *attendez un moment, je vous prie, car l'amour que je ſens pour le brave Roger, vient de m'en rappeller ſoudain le ſouvenir.*

La vraiſemblance eſt un des grands préceptes de l'art ; c'eſt le mérite eſſentiel de toute fiction poëtique ; c'eſt ce qui diſtingue l'œuvre du Poëte des contes abſurdes des Romanciers. Il eſt vrai que le merveilleux eſt la baſe de l'*Epopée*, & que le merveilleux ſuppoſe toujours des incidens extraordinaires qui s'élèvent au-deſſus des loix de la nature : mais ce merveilleux même peut & doit s'accorder avec la vraiſemblance : dès qu'on admet des divinités & des êtres d'un ordre ſupérieur à l'humanité, les effets de leur puiſſance deviennent en quelque ſorte, vraiſemblables. Le merveilleux de la féerie peut donc entrer dans un Poëme épique, ſans que le Poëte puiſſe être accuſé d'abſurdité ; mais ce merveilleux même a ſes bornes : d'alleurs, l'*Arioſte* ne ſe borne point là : il y a dans ſon Poëme, une foule de

fictions extravagantes & monstrueuses qui n'ont point de rapport à la féerie.

Encore si ces fables avoient un but moral; si elles cachoient, sous le voile de l'allégorie, des vérités utiles & importantes; car les plus agréables fictions perdent beaucoup de leur prix, quand elles ne renferment aucune leçon : c'est cette utilité morale qui annoblit les contes d'*Homere* dans *l'Odissée : Circé, les Syrenes, le Ciclope Polypheme*, &c. cachent sous une écorce grossière, la plus sublime Philosophie. Pour l'*Arioste*, il s'embarrasse fort peu d'instruire : la plûpart des aventures de son Poëme semblent n'avoir été imaginées que pour amuser des enfans : il y en a quelques-unes, en très-petit nombre, dont il résulte quelque instruction & ce sont les plus vraisemblables & les plus naturelles.

Si on ne considère l'*Arioste* que du côté de l'invention, il faut le reléguer dans la classe des plus méprisables Romanciers : ce qui fait sa gloire, ce qui lui donne un rang parmi les Poëtes, c'est le charme de son style élégant, précis, naturel, varié; c'est

le talent singulier de peindre des couleurs les plus vraies tous les objets dont il parle; c'est l'aisance & la grace avec laquelle il sçait prendre tous les tons, depuis le sublime jusqu'au familier : & en cela il a quelque rapport avec notre inimitable *la Fontaine*; mais *la Fontaine* eut l'avantage d'écrire dans un siècle plus poli & plus éclairé : il badine avec plus de délicatesse & de goût, il sçait mieux proportionner son style aux sujets qu'il traite. L'*Arioste* est souvent plus trivial que familier; il mêle indiscrètement le comique avec le sérieux; il donne dans la farce; il se permet beaucoup de jeux de mots, de quolibets, de pointes & d'allusions froides.

Il faut sans doute attribuer à un enthousiasme aveugle pour la Poësie, les éloges qu'ont donnés à ce Recueil de contes bouffons, deux Papes très-célèbres, *Clément VII* & *Leon X*. Si l'on en croit même *David Blondel* & *Bayle*, *Léon X* publia une Bulle en faveur de l'*Arioste*, où il menaçoit d'excommunier tous ceux qui blâme-

roient cet Ouvrage, ou qui en empêcheroient le débit.

Ce qui n'est peut-être pas moins singulier, c'est de trouver à la tête des plus fanatiques admirateurs de l'*Arioste*, un Mathématicien & un Géomètre tel que *Galilée* : on rapporte qu'un Géomètre, après avoir lu l'*Iphigénie* de *Racine*, dit froidement : qu'est-ce que cela prouve ! Sans doute que *Galilée* a trouvé que les facéties & les contes bleus du *Roland furieux* prouvoient beaucoup ; il donne hautement la préférence aux bisarreries & aux caprices de l'*Arioste*, sur les beautés nobles & régulières du *Tasse* : que répondre à ce Géomètre ? il suffit de le renvoyer à sa règle & à son compas.

Un homme bien plus capable que *Galilée* de juger & d'apprécier l'*Arioste*, c'étoit *Michel Cervantes*, Auteur de *Dom Quichotte* ; on peut voir ce qu'il en dit au chapitre VI du Ier livre de son immortel Roman. Naturellement *Cervantes* a dû être un peu scandalisé que l'*Arioste* se fût donné la peine de rimer toutes les sottises, toutes les

impertinences dont les livres de Chevalerie étoient pleins, & dont il s'étoit moqué avec tant d'esprit & de grace : aussi ne trouve-t-il rien de divin dans le *Roland furieux* ; & voici comme il en parle.

« Pour cet *Arioste*, si je le rencontre, & qu'il parle une autre » langue que la sienne, qu'il ne s'attende pas que je lui pardonne. » Véritablement je le respecte en sa » langue & j'aurai toujours beaucoup » de considération pour lui. Je l'ai » en Italien, dit le Barbier, mais je ne » l'entends point. *Tant mieux pour* » *vous. Consolez-vous*, reprit le Curé, » *vous n'y perdez pas grand chose, &* » *nous serions très-obligés à son Tra-* » *ducteur, s'il s'étoit épargné la peine* » *de l'apporter en Espagne & de le* » *mettre en notre langue* : outre qu'à » dire le vrai il lui a bien ôté de son » prix, *& c'est ce qui arrivera de tous* » *les livres de vers que l'on traduira, à* » *qui jamais on ne peut conserver leurs* » *premières graces & le caractère naturel,* » *quelque soin & quelqu'habileté qu'on y* » *porte.*

Il semble qu'un jugement de cette nature de la part d'un homme de génie tel que *Cervantes*, étoit fait pour détourner de leur entreprise, MM. *Pankouke* & *Framery* : mais les difficultés même n'ont fait qu'enflammer leur courage, & le succès a répondu à leurs espérances ; ils ont donné au public la meilleure traduction de l'*Arioste* que nous ayons en françois, & celle qui approche le plus des graces de l'original. Les cinq premiers volumes & le discours sur la traduction, sont de M. *Pankouke*, qui, par un accord assez rare, réunit les talens d'un littérateur & d'un bon Ecrivain, aux vues les plus sûres & les plus étendues sur le commerce de la Librairie ; les cinq derniers volumes sont de M. *Framery*, connu par son goût pour les Arts, & particulièrement pour la Musique.

Il y a d'excellens principes dans le discours de M. *Pankouke*, sur l'art de traduire : je suis absolument de son avis sur la nécessité d'être littéral autant que l'élégance le permet, si l'on veut faire une bonne traduction : cette

opinion même n'est la sienne que parce qu'il a jugé à propos de l'adopter & de la consigner dans son discours. Je conviens avec lui que si le précepte n'est pas neuf, les traducteurs l'ont tellement négligé, qu'on ne sçauroit trop le répéter & l'inculquer. La manie d'habiller à la Françoise, les Grecs, les Romains d'autrefois, les Espagnols, les Italiens, & sur-tout les Anglois d'aujourd'hui, me paroît ridicule, & très-désagréable pour les gens de lettres, qui sur-tout sont curieux de connoître les mœurs des étrangers. Ils sçavent très-mauvais gré à l'Abbé *Prevost*, d'avoir mutilé *Richardson*, pour l'accommoder au goût des femmes de Paris ; mais l'Abbé *Prevost*, ainsi que la plûpart des traducteurs, veulent sur toutes choses, procurer du débit à leurs traductions. Ils sçavent que ce ne sont pas les gens de lettres qui achètent les traductions, & que les gens du monde qui n'aiment & ne connoissent que les Mœurs Françoises, sont assez peu Philosophes pour vouloir les trouver par-tout. . . . .

J'aurois désiré que M. *Pankouke* insistât davantage sur la prodigieuse différence qu'il y a pour la difficulté entre la traduction des anciens & celle des modernes : un Espagnol, un Italien, un Anglois, un Allemand a un tour d'esprit qui s'éloigne peu de celui d'un François. Ce sont toujours à-peu-près les mêmes moeurs, des mêmes usages, les mêmes idées sur la Religion & le Gouvernement : mais les Grecs & les Romains sont pour nous des hommes d'un autre monde. Ce ne sont ni les mêmes habits, ni les mêmes meubles, ni les mêmes plaisirs, ni les mêmes exercices ; Religion, Gouvernement, manière de faire la guerre, intérieur de la maison, arts, métiers, spectacles, préjugés, tout est changé du blanc au noir. Et comment veut-on qu'un Poëte Grec ou Romain, qui nous présente sans cesse des objets inconnus pour nous, des idées qui ne sont point les nôtres, des évènemens qui ne nous touchent point, puisse nous intéresser & nous plaire dans une autre langue que la sienne? ....

Il n'y a point d'homme du monde qui ne baille à la lecture de *Ciceron*, de *Demosthene*, & sur-tout d'*Homere*, même dans la meilleure traduction, s'il ne s'est dépouillé de tous les préjugés d'un François : opération plus difficile qu'on ne pense, même pour un Philosophe, même pour un homme de lettres, puisque *Voltaire* lui-même n'en a pas été capable; & qu'avec beaucoup de goût & de sagacité, il a toujours jugé les Grecs en véritable ignorant, parce qu'il rapportoit tout aux Mœurs Françoises. Il n'y a donc que ceux qui se sont naturalisés Grecs & Romains par une longue étude de l'antiquité, qui puissent goûter & juger les traductions des Anciens ; & ceux là précisément en font peu de cas, parce qu'ils entendent les originaux : il ne faut pas qu'on s'imagine pouvoir jamais se familiariser avec les Mœurs des Grecs ou des Romains, sans acquérir la connoissance de leur langue.

Pour avoir une traduction parfaite de *Virgile* & d'*Horace*, qui rendît

les originaux inutiles, il faudroit que des Ecrivains François, nés avec autant de génie que *Virgile* & *Horace*, voulussent bien entreprendre ce travail : encore la différence des Mœurs empêcheroit-elle toujours que la copie ne fût aussi parfaite que l'original.

Si les traductions, dit M. *Pankouke*, *acquéroient la perfection dont elles sont susceptibles, on pourroit alors se passer des originaux. Il seroit très-inutile de l dans une langue morte, un Auteur qui seroit parfaitement rendu dans la sienne* : si M. *Pankouke* n'avoit pas prouvé d'ailleurs, qu'il connoît & entend les anciens, de pareilles opinions pourroient faire soupçonner qu'il n'en sent pas les beautés : comment peut-on se flatter que les traductions de *Virgile* & d'*Horace*, de *Salluste*, de *Tite-Live*, de *Tacite*, puissent jamais acquérir une assez grande perfection pour qu'on puisse se passer des originaux. Les raisonnemens que M. *Pankouke* entasse pour établir cette possibilité, paroissent de purs sophismes.

Peut-être la langue françoise per-

fectionnée par nos grands maîtres est-elle en état de rendre heureusement tout ce que l'esprit humain peut concevoir de plus beau ? Mais pourquoi parmi nos grands Ecrivains, n'avons-nous pas un *Virgile* ? Et si par le plus heureux des hazards il nous en naissoit un, son génie même lui permettroit-il de s'attacher à la traduction du *Virgile* latin ? N'aimeroit-il pas mieux nous donner un Poëme épique qui nous manque, que de traduire un Poëme étranger, qui ne peut être intéressant pour nous. Quoiqu'au jugement de M. *Pankouke*, nous ayons *des chef-d'œuvres en tous genres*, nous n'avons pas encore un Historien; & s'il arrivoit qu'il s'élevât parmi nous un *Salluste* ou un *Tacite*, certainement son génie ne dérogeroit pas jusqu'à faire des copies de *Catilina*, de *Jugurtha*, de *Tibere* ou de *Néron*, il aimeroit mieux nous tracer des portraits originaux des *Valois* & des *Guise*.

M. *Pankouke* demande si *les pensées, les affections des peuples modernes perfectionnés, sont différentes de celles des grands hommes de l'antiquité.* Je réponds

que les grands hommes de l'antiquité ne ressemblent pas plus aux modernes que les Chinois ou les Indiens ne ressemblent aux François. Supposez que les Athéniens existent encore aujourd'hui avec les mœurs & les préjugés qu'ils avoient du temps d'*Euripide*; qu'on traduise littéralement en grec la plus intéressante pièce de notre Théâtre, *Zaïre* si vous voulez, & qu'on la joue sur le théâtre d'*Athènes*, elle sera trouvée universellement ridicule, parce qu'elle sera jugée, non par des femmes, mais par des hommes qui n'ont aucune idée de l'espèce de passion & de caractère qu'on y représente.

Cet *Orosmane* qui donne à sa maîtresse une liberté contraire à tous les usages du pays, & qui lui ménage des tête à tête avec de jeunes étrangers, & qui cependant est jaloux à la rage; cet *Orosmane* qui commence par tuer sa maîtresse sans s'informer du mystère de la lettre qu'il a surprise, contre l'ordinaire des amans qui se plaisent à confondre une infidelle qu'ils aiment encore. Les fureurs, les agitations, les larmes, le désespoir de cet

illuſtre *Soudan* pour une petite fille ſon eſclave, & dont il peut jouir quand il voudra : & cette *Zaïre* ſi indifférente pour la religion, & qui ſacrifie cependant à une religion qu'elle ne connoît pas, l'amant qu'elle adore, tout cela eût paru aux Athéniens, abſurde, puéril, miſérable, extravagant, indigne de l'attention d'un peuple courageux & ſenſé, & propre tout-au-plus à divertir les eunuques & les femmes du Roi de Perſe. Et quand *Sophocle* ou *Euripide* auroient voulu ſe donner la peine de traduire eux-mêmes en grec, une pareille pièce avec toute l'élégance & la fidélité poſſibles, ils ne l'auroient pas rendue plus intéreſſante pour le peuple d'Athènes.

Si *Racine*, au lieu de faire une *Iphigénie* pour le Théâtre de Paris, eut traduit celle d'*Euripide*, auſſi bien qu'il le pouvoit faire, il n'eût fait qu'expoſer *Euripide* au mépris de toutes les précieuſes de la Cour de *Louis XIV*; elles ſe ſeroient bien moquées de la pudeur ſcrupuleuſe d'*Achille*, qui redoute un tête-

à-tête avec *Clitemnestre* ; qui se retire comme un autre *Joseph*, quand *Clitemnestre* s'avance en lui tendant la main ; & qui craint d'offenser *Agamemnon*, *en touchant ce qu'il ne doit pas toucher*, (cela est littéral) ; surtout elles auroient eu horreur de la grossièreté du même *Achille*, qui s'embarrasse fort peu d'*Iphigénie*, qui n'est sensible qu'à l'affront que lui a fait *Agamemnon* ; qui dit crument que *ce n'est pas un mariage manqué qui excite sa colère, puisqu'il y a dix mille filles qui soupirent pour lui ; qu'au reste, s'il eut épousé Iphigénie, & que la Grèce eut eu besoin de son sang, il l'auroit sacrifiée en bon citoyen.* Il est vrai que c'est là le langage que doit tenir un guerrier féroce, uniquement amoureux de la gloire & des combats, faisant très-peu de cas des femmes, qui à chaque prise de Ville, en a plus qu'il n'en veut pour sa part du butin, & qui est accoutumé à faire laver sa vaisselle par des Princesses : cela est dans la nature & dans la vérité. Mais comment offrir à un peuple aussi galant & aussi romanesque que les François, les

mœurs des Arabes du désert ; & de pareilles idées, quand elles seroient revêtues du style de *Racine*, en seroient-elles moins choquantes pour la bonne compagnie ?

La possibilité de faire des traductions des anciens, aussi parfaites que les originaux, est donc une pure chimère. On peut cependant traduire avec fruit les Historiens & les Philosophes de l'antiquité, parce qu'on y retrouve du moins les faits & les idées, qui, indépendamment du style ont leur mérite, & parce que la différence des mœurs se fait moins sentir dans ces sortes d'ouvrages. Mais il faut laisser dans leur langue naturelle les Poëtes & les Orateurs de la Grèce & de Rome, qui ne peuvent jamais être intéressans que pour les gens de lettres & les hommes instruits. Ce sont les traductions indiscrettes des Ecrivains de cette espèce qui ont donné lieu à la ridicule querelle des anciens & des modernes & à tant de blasphêmes & d'hérésies littéraires. Les jeunes gens & ceux qui veulent apprendre le grec & le latin, n'ont besoin que de versions interli-

neaires : des traductions sont plus nuisibles qu'utiles à leurs progrès, parce qu'elles favorisent la paresse & persuadent aux commençans qu'ils entendent ce qu'ils n'entendent pas réellement. Prétendre que nous pouvons avoir des traductions assez parfaites des Auteurs grecs ou latins, pour nous dispenser de la connoissance de leur langue, c'est avancer un principe très-dangereux à la littérature, & très-propre à ramener la barbarie.

Je ne dis pas la même chose des écrivains étrangers de l'Europe moderne : on traduira toujours en françois avec plus de succès & d'utilité, les Espagnols, les Italiens, les Anglois & les Allemands. Et nous aurons des traductions de la *Jérusalem délivrée* & du *Roland furieux*, presqu'aussi parfaites que les originaux, quand il se trouvera des Traducteurs doués d'un goût exquis, d'une extrême sensibilité & consommés dans l'art d'écrire.

Je vous rendrai compte, Monsieur, dans le N°. suivant, de la traduction de MM. *Pankouke* & *Framery*.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Œuvres de M. François de Salignac de la Mothe-Fénélon, *Précepteur des Enfants de France, Archevêque de Cambrai : Tome I & II. A Paris, de l'Imprimerie de* François Ambroise Didot, *1787, avec approbation & permission du Roi.*

Le nom de *Fenelon* suffit à son éloge : il rappelle tout à-la fois de grands talens & de grandes vertus. La belle édition qu'on prépare de ce grand homme, n'ajoutera rien à sa réputation, mais elle ajoutera à nos jouissances, en nous faisant connoître d'excellens ouvrages jusqu'ici ignorés. Cette première livraison contient *la vie de Fenelon*, qui remplit le premier Volume, *un Traité de l'existence & des attributs de Dieu!* des *Lettres sur la Religion*, & un *Traité du Ministère des*

des Pasteurs, trois ouvrages utiles autant qu'édifiants; mais ce qui m'a touché sur-tout, je vous l'avoue, Monsieur, c'est la Vie de *Fénélon*; elle est un peu longue, mais excepté la trop prolixe histoire du Quiétisme, j'en aime jusqu'aux longueurs; les moindres détails intéressent, quand ils concernent *Fénélon*. Que j'aime à suivre cet homme grand, vertueux & bon, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à son dernier soupir, & de le trouver toujours le même! Elevé dans l'amour de la vertu par le Marquis *de Fénélon*, son père, & son digne instituteur, il répondit bien aux soins qu'on prit de lui. Modeste, discret & généreux dès l'âge de huit ans; versé à douze ans, dans le grec & le latin; à dix-neuf, il étoit déjà applaudi dans les chaires de la Capitale: mais pour mûrir ses talens & ses vertus, il entre au Séminaire de St. Sulpice: là il oublie sa naissance & ses richesses, sous les yeux d'un vertueux supérieur, M. *Tronson*. Il se forme en silence aux devoirs de son état; il en sort à la

voix de M. *Harlay*, Archevêque de Paris, pour aller instruire, prêcher, confesser : dans cet obscur emploi, il touche, il édifie, il convertit, & trouve la réputatation sans la chercher. *Louis XIV* si habile à démêler le mérite, nomme l'Abbé de *Fénélon* chef des Missionnaires envoyés en Saintonge & au pays d'Aunis : que de bien il y fit ! il y fit tout celui qu'on pouvoit y faire ; & ceux même qui résistèrent à ses touchantes instructions, applaudirent à son zèle & à sa douceur. Cependant il trouvoit le temps d'étudier & d'écrire : son traité de *l'Education des Filles* parut vers ce temps, & on admira ce qu'on a depuis admiré dans tous ses ouvrages, un style simple, clair, élégant, des vues sages, l'art de faire aimer la vertu. Des *Dialogues sur l'éloquence* suivirent de près, & lui firent beaucoup d'honneur. Cependant *Fénélon* restoit oublié, & se consoloit de son obscurité au sein de la Religion & des lettres. En 1589, M. le Duc de Bourgogne sort des mains des femmes :

M. le Duc de *Beauvilliers* est nommé son Gouverneur : il désire *Fenelon* pour Précepteur, & ses vœux sont remplis, disons les vœux de la France entière. Je n'entrerai point ici, Monsieur, dans les détails de cette belle éducation, à laquelle concoururent avec tant de zèle & d'union, tant de sages instituteurs. En vous rendant compte de la vie de M. le Duc de Bourgogne, par M. l'Abbé *Proyart*, je vous ai entretenu avec complaisance de *Fenelon* : j'ai pourtant relu encore avec plaisir les touchants & sages procédés de ce digne instituteur ; ses écrits lumineux & simples, & jusqu'à ses moindres paroles. Son illustre élève le regardoit comme son père. *Louis XIV* en faisoit le plus grand cas : le Duc *de Beauvilliers* avoit pour lui la plus tendre amitié : tout le monde à la Cour l'aimoit & le respectoit : voici dans quels termes Madame de *Maintenon* s'exprimoit en parlant de lui :

» Que M. l'Abbé *de Fenelon* est
» aimable ! disoit-elle ; qu'il prête de
» charmes à la vertu, & qu'il persuade

» aisément ce que d'autres ont tant » de peine à nous faire concevoir ! sa » piété est communicative, on ne » sçauroit se défendre de penser & » d'agir comme lui ; & il pense, il agit » en saint avec tous les dehors de la » douceur & de la facilité. »

Ce pieux Abbé, cet excellent instituteur étoit encore un charmant Ecrivain : aussi à la mort de M. *Pelisson*, l'Académie Françoise jetta-t-elle les yeux sur lui : son remercîment est un modèle de modestie, de politesse & de goût : tout le monde l'appelloit aussi au siège de Paris, vacant par la mort de M. *de Harlay* ; mais M. *de Noailles*, Evêque de Châlons, l'emporta, grace à Madame *de Maintenon*, qui peut-être dès ce temps là songeoit au mariage de Mlle *d'Aubigné* avec le Neveu de M. *de Noailles*. Mais peu de temps après l'Archevêché de Cambrai vint à vaquer, & *Fenelon* y fut nommé ; il ne l'accepta qu'avec répugnance & qu'après avoir rendu l'Abbaye de St. Valery. Nous l'avons vu Séminariste docile & modeste, zèlé

& touchant Missionnaire, Prédicateur onctueux, rare & aimable Instituteur d'un grand Prince, digne Académicien. Nous allons le voir Prélat vertueux, infatigable, tolérant, dévoué à ses devoirs, attaché à son troupeau : Hélas! nous allons le voir aussi souffrant, persécuté, malheureux : un nuage s'élève, vous sçavez, Monsieur, de quoi je veux parler : ou plutôt je n'en parlerai point. Je n'imiterai point l'Historien qui s'appésantit trop sans doute sur cette discussion désagréable. Trois cens cinquante pages eussent pu être mieux employées qu'à conserver la mémoire de ce long & fastidieux démêlé entre de savans & pieux Prélats. Il suffisoit de dire en deux mots, que *Fénélon* fut trompé peut-être par son amour pour Dieu, *Bossuet* entraîné un peu loin par son zèle; que *Fénélon* condamné par l'Eglise Romaine, mais toujours estimé par le Pape, se condamna lui-même, & se couvrit de gloire, en avouant son erreur. Sa docilité surprit agréablement *Louis XIV*, mais ne le

rétablit pas tout-à-fait dans ses bonnes graces : *Télémaque* qui parut peu de temps après, n'étoit pas fait pour dissiper ces fâcheuses impressions : on crut voir dans *Sesostris* & dans *Idomenée*, des applications faciles & claires. *Fénélon* conserva peu d'amis à la Cour. M. le Duc de Bourgogne qui l'aimoit toujours tendrement, n'osoit en parler. C'est quelque chose de touchant que de voir ce jeune Prince écrire presque à la dérobée à son Maître, l'appeller son père ; que de voir l'Archevêque de Cambray répondre à ces marques de confiance & d'amitié, par des instructions douces & fermes & vraiment paternelles. On aime à voir M. le Duc de Bourgogne, nommé Général de l'armée de Flandres, prévenir *Fénélon* de son passage, trop heureux de le voir en passant, de l'embrasser & de recueillir quelques-uns de ses avis. Non, *Fénélon* ne fut jamais plus grand qu'au sein de son troupeau. Si l'on personnifioit la vertu & la charité, on la peindroit sous les traits de l'Archevêque de Cambray : *Augustin* dans

la chaire, *Charles Borromée* dans son palais, *Titus* dans tout son diocèse; par-tout religieux & sensible, il étoit adoré de son troupeau & de ses coopérateurs, béni par ses pauvres & ses malades, respecté & chéri par les ennemis même de la France : ils n'étoient pas les siens : son palais, sa ville étoient ouverts à tous : de quelque pays, de quelque Religion qu'on fût, n'importe; il suffisoit qu'on fût malheureux. Et cet homme si tolérant étoit le plus saint, le plus orthodoxe des Prélats : tel il fut toute sa vie, tel il fut à sa mort. Belle mort, & digne de couronner une vie aussi belle... Je m'arrête ici, Monsieur; la plume me tombe des mains : *Fénélon* est mort.

Sa vie est terminée par un portrait de lui, très-bien fait, & par une élégie latine du Père *Potée* : le second volume contient, comme je vous le disois, Monsieur, d'excellens ouvrages spirituels & trop peu connus : on nous promet beaucoup d'autres écrits ignorés jusqu'ici, & qui venant de

Fénélon, ne peuvent manquer d'être bien reçus : tous les amis de la Religion, de l'humanité & des Lettres applaudiront à ce beau monument élevé à l'immortel *Fénélon*, par l'un de ses descendans. Que de droits il a à notre empressement ! ce sont les *Œuvres de Fénélon*, ornées de son portrait ; un autre *Fénélon* nous les présente ; le Roi en accepte la dédicace ; & pour tout dire enfin, *Didot* si justement célèbre, les inprime.

Je suis, &c.



LETTRE XII.

Le Peuple instruit par ses propres Vertus, ou Cours complet d'Instructions & d'Anecdotes, recueillies dans nos meilleurs Auteurs, & rassemblées pour consacrer les belles actions du Peuple, & l'encourager à en renouveller les exemples : Ouvrage classique, principalement destiné au Peuple des Villes & des campagnes, & à ses enfans de l'un & de l'autre sexe, & distribué de manière à pouvoir servir de lecture journalière & d'instruction morale chaque jour de l'année ; rédigé par P. L. Berenger, *avec cette Epigraphe tirée de l'Emile :*

N'y auroit-il pas moyen de rapprocher tant de Leçons éparses dans tant de bons Livres, de les réunir sous un objet commun, qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant ? . . . .

Prix, 6 liv. les 2 volumes reliés. A Paris, chez Nyon *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, 1787, avec approbation & permission.*

L'*Epitre au Peuple*, par M. *Thomas*, a donné à M. *Berenger* l'idée de ce Recueil : si M. *Thomas* vivoit,

ce seroit à ses yeux le plus bel éloge qu'on pût faire de son *Epître* : elle est à la tête du Recueil, & semble lui servir de texte. Vous jugez bien, Monsieur, qu'un tel ouvrage n'est point dédié à un Grand de la terre, mais au peuple lui-même. Touchante dédicace ! c'est la première Epître dédicatoire que j'aye lue : la citer, c'est vous donner une idée de l'ouvrage.

« C'est à vous, pauvre peuple des » Villes & des campagnes, que je » dédie ce Recueil. J'ai rassemblé » avec zèle & constance, cette foule » de faits intéressans & instructifs, » afin qu'on bénît à jamais les noms » obscurs des héros qui en sont les » acteurs. J'espère que vous ne lirez » pas ce Livre sans ressentir dans » votre cœur un très-vif désir d'imiter » les belles & généreuses actions que » vous y verrez célébrées à chaque » page. Lisez-le tous les jours en » famille ; & le soir, après la fin de vos » respectables travaux, que chacun » de vous retienne quelques-uns de » ces traits admirables, & aime à les

» raconter à ses enfans & à ses amis.
» Les jours consacrés au Seigneur &
» au repos, relisez ensemble & chacun
» à votre tour, toutes les histoires
» de la semaine, & joignez-y l'instruc-
» tion essentielle que j'ai eu soin de
» placer en son lieu. Apprenez par
» cœur les sentences excellentes qui
» terminent chaque mois, & qui ren-
» ferment toute la substance de la
» Religion & de la raison. Un jour
» viendra qu'on recueillera aussi les
» beaux traits de votre vie, pour les
» offrir à l'admiration publique. Cette
» récompense flatteuse, vous le voyez
» dans ce Livre, est presque toujours
» précédée de celle qui couronne la
» vertu, dès que ses effets héroïques
» frappent l'attention de vos chefs.....
» & quand même ils les ignoreroient,
» n'avez-vous pas pour témoins de
» vos actions & de vos plus secrettes
» pensées, l'œil même d'un Dieu
» souverainement juste, bon & puis-
» sant? N'avez-vous pas, dès le mo-
» ment que vous méditez un acte de
» vertu, une joie vive & pure dans
» le cœur, à quoi l'on ne peut com-

» parer aucune volupté terrestre & » charnelle? Souvenez-vous, mes amis, » qu'il n'est & ne peut être aucune » situation dans la vie où votre bon- » heur puisse naître de vos fautes : » que le bonheur des méchans est » nécessairement corrompu par le » poison du remords ; & que ce n'est » enfin que de l'accomplissement des » devoirs sacrés de notre état, que » peuvent résulter & les vrais plaisirs » & la vraie & durable félicité ».

Je n'ai plus rien à ajouter, Monsieur : cette Epître dédicatoire, toute modeste qu'elle est, loue suffisamment l'Ouvrage : il n'y a rien de plus touchant que de voir un jeune Ecrivain travailler pour le peuple, recueillir les traits de vertu, de courage & de patriotisme qui font honneur au peuple, & les représenter à ce peuple même, comme autant d'exemples propres à l'enflammer. On le néglige trop ce peuple : on ne prend pas assez de soin de l'instruire & de l'encourager; si la source des belles actions est dans l'estime de soi-même, au lieu de tenir le peuple dans l'abattement & l'obs-

curité, montrons-lui ce dont il est capable; élevons son ame, & en tournant son énergie vers le bien, n'en craignons rien de mal. En un mot, montrons-lui le bien qu'il doit faire, publions le bien qu'il a fait. Tel est le double objet de ce Recueil : au surplus, l'*Epître dédicatoire* l'explique assez ; & je l'ai citée, parce qu'elle est tout-à-la-fois l'éloge & l'abrégé de l'Ouvrage.

L'Auteur plus jaoux d'être utile qu'original, a mis très-peu du sien dans ce Recueil. Il a rassemblé avec soin les anecdotes qui honorent le plus cette classe trop peu honorée : il indique même à la tête de son Livre, les sources où il a puisé. Les *Lettres d'un Cultivateur Américain*, *l'Ami des Enfans*, les *Fêtes des bonnes Gens*, les *Veillées du Château*, sont les principales : il a mis aussi à contribution presque tous les Journaux & papiers publics. Aussi la plûpart de ces traits sont-ils connus ; cependant on les relit encore avec plaisir : on est bien aise de les voir recueillis dans un Livre ; écrits seulement sur des feuilles

légères, comme les oracles de la *Sibille*, ils pouvoient être le jouet des vents. Graces à M. *Berenger*, les voilà réunis en un corps d'Ouvrage, & il en fait un Livre, Livre précieux, utile autant qu'agréable. Parmi ces traits qui vous sont familiers ainsi qu'à moi, j'ai remarqué celui-ci qui m'étoit inconnu.

Le Pauvre honteux.

« Je me suis arrêté une fois avec
» admiration, à contempler un *pauvre*
» *honteux*, assis sur une borne, dans la
» rue Bergère, près des Boulevards.
» Il passoit près de lui des Messieurs
» bien vêtus, & qui ne lui donnoient
» jamais rien ; mais il y avoit peu de
» servantes ou de femmes chargées
» de hottes, qui ne s'arrêtassent pour
» lui faire la charité. Il étoit en per-
» ruque bien poudrée, le chapeau
» sous le bras, en redingotte, en linge
» blanc, & si proprement arrangé,
» qu'on eût dit, quand ces pauvres
» gens lui faisoient l'aumome, que
» c'étoit lui qui la leur donnoit. On

» ne peut certainement pas rapporter
» ce sentiment de générosité dans ce
» peuple à aucun retour secret d'in-
» térêt sur lui-même : aucune de ces
» pauvres bienfaitrices ne se mettoit
» à la place de cet infortuné, qui,
» disoit-on, avoit été Horloger, &
» avoit perdu la vue; mais elles étoient
» émues par cet instinct sublime qui
» nous intéresse plus aux malheurs
» des grands qu'à ceux des autres
» hommes, parce que nous mesurons
» la grandeur de leurs maux sur celle
» de leur élévation & de leur chûte.
» Un Horloger aveugle étoit un *Beli-*
» *saire* pour des servantes ».

Le *Cocher fidèle* est encore un de ces traits simples en apparence, & qui » saisissent d'abord le cœur.

« *Joseph Chefdemoi*, Cocher de
» Fiacre, ayant trouvé dans son car-
» rosse un sac de 650 liv. qu'un par-
» ticulier avoit oublié, il n'hésita pas
» à l'aller rendre aussi-tôt qu'il s'en
» apperçut. Le maître du sac, touché
» de cette preuve rare de probité,
» lui présente quelques Louis; mais
» le Cocher le refuse, avec ces mots
» d'une simplicité qui touche & fait

» ſourire en même temps : *tout ce que* » *je vous demande*, *Monſieur*, c'eſt, » lorſque vous aurez beſoin d'une » voiture, ſi par hazard j'étois ſur la » place, de me donner la préférence ».

L'Auteur interrompt de temps en temps ſes récits; pour donner des inſtructions édifiantes, de ſages préceptes : tantôt c'eſt un père qui fait un diſcours à ſes fils ſur le mariage; tantôt c'eſt une mère qui preſcrit à ſa fille comment elle doit ſe conduire dans ſa condition : ici, ce ſont les devoirs d'un bon ſoldat que l'on expoſe; là, c'eſt le gouvernement d'une maiſon de campagne que l'on trace : par-tout c'eſt une morale douce, ſimple & à la portée du peuple. Ces inſtructions & ces anecdotes ſont entremêlées de ſentences non moins utiles, mais plus faciles à graver dans la mémoire. Vous pourrez, Monſieur, juger des autres par celle-ci.

« Qui a le miel ſur les lèvres, a » ſouvent l'abſynthe dans le cœur.

« Les paroles de la vraie ſageſſe » ſont ſuivies de bonnes œuvres.

« Il n'eſt point de petits men- » ſonges.

« L'aumône est la dette de l'homme
» sensible.

» . . . .

« Respecte la confiance : ne tire
» point sur l'oiseau qui est à terre.

« Ne maltraite point le chien du
» pauvre.

« La vertu est la volupté de l'ame
» bien organisée.

« Réserve toujours à ta table un
» morceau pour le pauvre.

« La vertu peut essuyer des tra-
» verses, mais elle ne sçauroit être
» malheureuse ».

Sentences, instructions, anecdotes, tout concourt à élever l'ame & à former l'esprit du peuple. Quelques froids censeurs, ou quelques mauvais plaisans diront peut-être que le peuple ne sçait pas lire : mais d'abord on fait tant de belles & couteuses éditions pour les grands & les riches qui ne lisent point ; & puis, c'est calomnier le peuple : il est dans son sein plusieurs citoyens estimables qui sçavent lire, qui aiment à lire, qui liront ce Recueil, & qui en béniront l'Editeur.

Je suis, &c.

COMÉDIE ITALIENNE.

ENCORE une nouveauté, Monſieur, je n'ai pas le temps de reprendre haleine. Je ne vous parle pas du *Poëte ſuppoſé*, qui n'eſt qu'une pièce remiſe, & dont je vous parlai dans le temps: mais à peine le *Poëte ſuppoſé* en eſt-il à ſa troiſième repréſentation, que le Mardi 29, on a donné une Comédie nouvelle. Il ſemble voir des fuſées qui ſe ſuivent de près, de manière que l'une eſt à peine élévée qu'une autre part; Mardi dernier donc, on a donné au Théâtre Italien, le *Minutieux*, Comédie en un Acte & en proſe. Le ſujet ſéduit au premier coup-d'œil; auſſi dit-on qu'il a été traité par pluſieurs perſonnes; mais un ſeul paroît, & ſon peu de ſuccès fait voir que ce caractère n'eſt pas auſſi heureux qu'il pourroit paroître d'abord. Un *Minutieux* n'eſt pas fait pour être le principal perſonnage d'une Comédie, mais tout au plus un perſonnage

accessoire : il seroit bien à côté d'une intrigue importante, d'un grand intérêt : ses petites vues, ses recherches, ses scrupules arrêteroient plaisamment la marche de l'action, & le contraste seroit piquant. Mais seul, il est trop mince, trop petit ; les détails infiniment petits dans lesquels l'Auteur est obligé de le faire entrer, finissent par fatiguer le public. D'ailleurs, le choix en est très-délicat ; & tel trait qu'on croit, trait de *Minutieux*, est trivial. Dans la pièce dont je vous rends compte, par exemple, le *Minutieux* remet deux lettres à son laquais, & l'endoctrine pendant un quart d'heure : *L'une*, *lui* dit-il, *est pour un Procureur ; l'autre, pour une Dame : tous deux demeurent dans la même rue ; le Procureur à droite, la Dame un peu plus loin à gauche : mets la lettre du Procureur dans ta main droite, & celle de la Dame dans ta main gauche :* puis il fait répèter sa leçon, & le laquais emporte ses deux lettres, les deux mains en l'air : ceci, comme vous voyez, Monsieur, dégénère en trivialité : on pourroit faire le même reproche à

plusieurs autres traits de la pièce. Quelques uns manquent de vraisemblance. Il n'est pas naturel que le *Minutieux* quitte sa prétendue, & manque l'occasion de lui déclarer ses sentimens, pour aller à midi règler ses pendules; il est encore moins naturel que lorsque la jeune personne lui dit nettement qu'elle en aime un autre, il se réjouisse d'avoir un rival, parce que l'affaire est plus dans l'ordre, &c. &c. D'après les défauts du sujet, & ceux que l'Auteur eût pu éviter, il n'est pas étonnant que la pièce ait été froidement reçue: il y a d'ailleurs peu de traits saillants. Cependant la scène où le *Minutieux* se croit obligé de faire compagnie au jeune amant, tandis qu'effectivement il interrompt son tête-à-tête avec sa maîtresse, est assez piquante: en général le caractère de la jeune personne est naïf & intéressant. Mais tout cela est bien mince; car l'intrigue est si peu de chose! Ce sont deux jeunes gens timides & innocens, qui s'aiment. La mère s'en doute bien, mais elle obéit à son frère, qui est prévenu contre les jeunes gens & qui

préfère le *Minutieux*, parce qu'il est d'un âge plus mûr. Enfin, cent traits de minutie, disons mieux, cent traits d'originalité fatiguent & impatientent l'oncle, qui unit les deux jeunes amans en présence du *Minutieux*. Celui-ci s'en console, & ordonne à son valet de remettre les sièges en ordre. Voilà tout, Monsieur; en m'appesantissant davantage sur cette bagatelle assez mince à toute sorte d'égards, je craindrois d'être à mon tour un *Minutieux*.

Je suis, &c.



ACADÉMIE.

L'ACADÉMIE des Sciences & Beaux-Arts de Pau, propose pour sujet d'un Prix, qui sera proclamé dans sa séance publique du premier Mai 1788, l'Eloge historique de *Henri d'Albret*, Roi de Navarre, ayeul de *Henri IV*.

Le Prix sera d'une Médaille d'or. L'Académie distribuera le même pour un second Prix, à l'Auteur du meilleur Mémoire sur les moyens d'embellir & d'aggrandir la Ville de Paris, d'y encourager les Arts, d'étendre son Commerce, de perfectionner sa Police relativement à la salubrité, à l'abondance & à la sûreté.

Le Prix de ce sujet, proposé par M. l'Intendant, qui se charge de faire les fonds, sera aussi d'une Médaille d'or.

Les Ouvrages seront adressés, francs de port, au Sécretaire de l'Académie, ou à M. l'Intendant de Pau & Bayonne,

avec une double enveloppe à l'adresse du Secrétaire de l'Académie. Ils ne seront pas admis au Concours après le mois de Février 1788.

Les Auteurs mettront une devise à leurs Ouvrages; ils y joindront un billet cacheté qui renfermera la même devise avec leur nom, leurs qualités & demeure.

VERS à M. B***,

Auteur d'un joli Conte, intitulé Vathek, *dans le genre de ceux d'*Hamilton.

Vous, de Vathek l'aimable père,
Vous d'Hamilton le successeur,
Sans doute ce joyeux conteur,
De Grammont malgré lui beau frère,
Et des Facardins l'inventeur,
Sorti comme vous d'Angleterre;
Vous a légué par testament,
Le talent d'écrire, & de plaire,
Talent heureux, talent charmant,
Et qu'aujourd'hui l'on n'a plus guère.

Poursuivez donc votre carrière,
B**, & sur ce fondement
Elevez un second étage:
Mais ne vous servez plus d'esprits;
L'esprit B** à chaque page
Sans Giaour, sans Eblis (1),
Pétillera dans votre ouvrage.

---

(1) Nom de deux esprits qui jouent un grand rôle dans le conte de Vathek. Ce qui ajoute à la singularité de ce conte (dont votre Journal ni aucun autre, n'a je crois fait mention encore) c'est qu'il a été composé en françois, quoique l'Auteur soit Anglois. L'Auteur au reste jouit de plus de quarante mille livres sterling de rente.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Roland furieux, Poëme héroïque de l'Arioste, nouvelle Traduction; par MM. Pankouke & Framery, *10 vol. A Paris, chez* Plassan, *Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

SECOND EXTRAIT.

M. PANKOUKE établit pour principe fondamental de toute bonne traduction, l'exactitude littérale réunie à l'élégance : cela est incontestable. Mais concilier ces deux qualités souvent incompatibles, sentir jusqu'à quel point la langue françoise peut se

plier aux tours, aux mouvemens & aux formes d'un idiome étranger ; & quand on est obligé de s'écarter de l'original, choisir les équivalens qui rendent le mieux son esprit & sa pensée ; voilà ce qui rend une bonne traduction un ouvrage si difficile & si rare. Traduire ainsi, c'est presque créer ; on conçoit combien un pareil travail exige de goût, de sensibilité, de souplesse ; quelle connoissance doit avoir un Traducteur, de toutes les finesses de l'art d'écrire, du génie des deux langues, & des ressources de la sienne !

Les modernes sont en général infiniment plus faciles à traduire que les anciens. J'en ai donné les raisons dans mon premier extrait ; mais parmi les modernes, ceux dont le mérite consiste sur-tout dans la grâce, la naïveté, la simplicité piquante du style, donnent bien moins de prise au Traducteur : les beautés du *Tasse*, toujours noble, grave, majestueux, riche de Poésie, peuvent être transportées plus aisément dans notre langue, que les agrémens de l'*Arioste* léger, naturel,

badin jusque dans le sublime, qui prend successivement tous les tons, qui semble se jouer de ses inventions & de son lecteur, & qui rit le premier de toutes ses folies qu'il débite : il ne soupçonnoit pas sans doute, que ces folies seroient un jour l'objet de l'enthousiasme des Philosophes. Le Poëme du *Tasse* est une belle femme, superbement parée, avec de grands traits à la Romaine, une taille imposante, un air fier & sérieux : le Poëme de l'*Arioste* est une coquette dans un deshabillé galant, avec un minois de caprice, un air vif, étourdi, qui rit & folâtre sans cesse. Cette teinte d'ironie, cette aimable négligence, ce ton familier, cette mollesse, cette fleur de galanterie, cet abandon qui fait le charme des vers de l'*Arioste*, sont des qualités désespérantes pour un Traducteur ; & il est bien difficile qu'avec toute son exactitude & son élégance, il ne paroisse en plusieurs endroits, foible, traînant, trivial & plat, lorsque l'original est dans sa langue, simple, naïf, délicat & badin.

Voici maintenant quelques mor-

ceaux de la traduction de M. *Pankouke*, que je vais examiner, d'après ses principes.

L'*Arioste* réussit sur-tout dans les descriptions riantes & voluptueuses ; de ce genre est la peinture des jardins d'*Alcine* ; c'est un tableau de l'*Albane* ou du *Correge*.

» Sur le seuil *de la porte* & autour des colonnes, couroient en folâtrant, de jeunes filles, *& sans doute qu'on les auroit trouvées* plus belles, si elles eussent *observé davantage les bienseances* de leur sexe. Toutes étoient vêtues de robes vertes & couronnées de fleurs nouvelles ; ces *jeunes filles*, par leur accueil gracieux, par leurs *avances* empressées, engagèrent *Roger à entrer* dans *ce* Paradis. On peut bien nommer ainsi un séjour où je crois que l'Amour *a pris* naissance, *où l'on n'est occupé* que de danses, de jeux, *où* toutes les heures se passent en fêtes, *où les soins inquiets* de la vieillesse *n'ont jamais occupé le cœur* un seul instant ; *dont* la misère & la pauvreté n'ont jamais approché, *& où l'urne du bonheur semble ne se répandre & se*

renouveller que pour eux. Là, l'aimable printemps *semble* toujours sourire, & *ne montrer qu'un front joyeux* & serein; *on n'y voit que de jeunes hommes* & de jeunes filles. Les uns aux bords d'une claire fontaine, chantent des airs doux & tendres; d'autres, à l'ombre des arbres ou des côteaux, *ou jouent, ou dansent, ou s'occupent de jeux agréables*. Tel autre *retiré à l'écart*, découvre à son ami, son amoureuse *flamme*. Sur la cîme des pins, des lauriers, des hêtres & sur la tête hérissée des sapins, de petits Amours voltigent & folâtrent. Les uns *sont joyeux* de leurs victoires; les autres *visent* les cœurs pour les blesser *de leurs traits*; ceux ci tendent des filets; ceux-là trempent leurs flêches dans un ruisseau *dont l'onde s'écoule au-dessous d'eux*; & ceux ci les aiguisent sur la *meule rapide* ».

Cette traduction se fait lire avec plaisir; elle est en général exacte & littérale; mais est-elle toujours élégante, rend elle fidèlement l'esprit & les graces de l'original? Nous allons

entrer dans quelques détails, moins pour relever quelques fautes légères d'un littérateur très-estimable, que pour faire sentir les difficultés infinies de la traduction, & les combinaisons que ce travail exige.

Sur le seuil de la porte. Pourquoi, *de la porte* : cela n'est pas dans l'Italien. Il n'y a point de seuil qui ne soit le seuil d'une porte. D'ailleurs, *le seuil de la porte* est-il poëtique & agréable en François ? De jeunes filles ne peuvent pas courir fort à leur aise sur le seuil d'une porte ; j'aurois préféré de traduire *sous le portique* ; cela est aussi exact & plus élégant. *Et sans doute qu'on les auroit trouvées plus belles* : le Traducteur s'éloigne ici de ses principes : *& sans doute* offre un sens différent de celui de l'original ; & bien moins convenable. L'Italien dit *de jeunes filles, qui seroient peut-être plus belles*. Il y a une grande opposition entre *sans doute* & *peut-être*. L'*Arioste* ne dit point qu'*on les auroit trouvées plus belles*, cela dépend des spectateurs ; mais il pense lui, qu'*elles seroient peut-être plus belles*. Je cherche

en vain le langage de la Poësie dans cette phrase : *si elles eussent observé davantage les bienséances de leur sexe*. L'Italien est plus poëtique ; *se i rispetti debiti alle donne servasser più*, *si elles étoient plus fidelles à la pudeur de leur sexe*. Le changement même que le Traducteur a cru devoir faire dans les temps des verbes, en substituant le plus que parfait à l'imparfait, nuit au mouvement & à la grace.

Ces jeunes filles, répétition foible & traînante. *Avances* empressées : *avances* n'est pas une expression agréable, & je ne la crois pas très-juste : il me semble qu'*offerte* ne signifie point ici précisément les avances qu'une femme fait à un homme ; mais l'accueil & les complimens que l'on fait à ceux que l'on veut bien recevoir. *Ce Paradis* ; *ce* n'est point dans l'Italien ; il y a *dans le Paradis*. Quoique le mot de *Paradis* soit doux & sonore, l'idée qu'il exprime est d'un genre qui ne permet pas qu'on l'employe dans des descriptions voluptueuses ; il devient alors trivial dans notre langue : l'*Arioste* qui fait un mélange perpétuel &

dégoûtant du sacré & du profane n'y regarde pas de si près : cela plaisoit sans doute dans son siècle & dans son pays. Cependant on ne peut se dispenser d'employer ici le mot *Paradis*, si l'on veut traduire. *A entrer* est contraire à l'harmonie ; & *engagèrent Roger à entrer* n'est pas de la prose poëtique. *A pris naissance* ; il falloit conserver le même tems qu'en Italien, qui se rend en françois par notre *aoriste*, *prit naissance*. Le Traducteur, dans toute la suite de cette phrase, s'est écarté du mouvement de l'original : il s'est embarrassé dans une éternelle période qui se traîne lourdement & avec effort, & s'accroche en chemin à la particule *où*, repétée jusqu'à la satiété : *où je crois que l'amour*, &c. *où l'on n'est occupé*, &c. *où toutes les heures*, &c. *où les soins inquiets*, &c. *dont la misère*, &c. & *où l'urne*, &c. On ne reconnoît point là la légèreté, & l'allure vive de l'*Arioste*. La répétition du mot *occupé* : où l'on n'est *occupé* que de danses, &c. n'ont jamais *occupé* le cœur, &c. ne contribue pas à l'agrément de ce morceau :

les *soins inquiets de la vieillesse* ne me paroît paa rendre heureusement le *pensier canuto*, qui signifie plutôt les idées tristes & chagrines de la vieillesse. *N'ont jamais occupé le cœur.* Le Traducteur n'a pas rendu l'expression animée & poëtique de l'original. *Si puo quivi albergare in alcun core*, ne peut s'y *loger dans les cœurs.*

L'urne du bonheur semble ne se répandre & ne se renouveller que pour eux. M. *Pankouke* s'est étrangement oublié dans cette phrase pompeuse : il a laissé l'exactitude pour courir après l'élégance ; il n'a trouvé ni l'une ni l'autre : *une urne qui se renouvelle* n'est pas une façon de parler très-correcte en notre langue. L'*Arioste* dit à la lettre que l'*abondance s'y tient toujours avec sa corne pleine* ; il falloit que le Traducteur conservât l'image de l'abondance personnifiée qui verse sans cesse les trésors de sa corne inépuisable. *Pour eux*, on pourroit demander, pour qui ; car il n'y a dans cette immense période, aucun substantif auquel ce pronom *eux* puisse se rapporter.

Au reste cette dernière erreur est la seule qui appartienne en propre à M. *Pankouke*; car il a dérobé à M. le Comte *de Tressan* toute cette magnifique phrase qu'il auroit dû lui laisser : mais il n'a pas pris garde, que dans la traduction de M. le Comte *de Tressan*, il est parlé des *habitans de ces lieux*, & que *pour eux* s'y rapporte naturellement.

L'aimable printemps, &c. pour une plus grande exactitude & peut-être pour une plus grande élégance, j'aurois conservé le mot *avril* qui se trouve dans l'original, comme moins commun & par là plus poëtique. *Semble sourire*. Ici l'exactitude me paroît servile; j'aimerois mieux qu'il sourît réellement. *Ne montre qu'un front joyeux* : ceci n'est ni exact, ni juste. Le printemps peut-il montrer un autre front ? *On n'y voit que de jeunes hommes* : ce style là n'est pas gracieux. Ou *jouent ou s'occupent de jeux agréables*; la conformité de *jouer* avec *jeux* est choquante. Et s'occupent de *jeux agréables*, est du style bien impropre & bien lâche. Il y a dans l'Italien une finesse, ou si

l'on veut, une malice que le Traducteur ne paroît pas avoir saisie.

O gioca, o danza, o fa cosa non vile,

mot à mot *ou joue, ou danse, ou fait chose non peu importante*: ce *fa cosa non vile* est un de ces agrémens particuliers à l'*Arioste* & à la langue italienne. Le Poëte désigne avec des expressions si foibles en apparences, un plaisir plus vif & plus doux que tous les autres. *Tel autre* n'est pas noble, & *retiré à l'écart*, est une espèce de pléonasme. l'Italien dit *loin des autres. L'amoureuse flamme* n'est pas littéral, il y a dans le texte *plaintes amoureuses*.

Sont joyeux de leurs victoires: cela est d'une expression foible en françois: *visent les cœurs* est un peu trivial; & de *leurs traits* est une redondance: il eût mieux valu traduire, *ajustent leurs traits pour en blesser les cœurs*. Et il falloit rendre, *quindi de la, de ce poste*....

Dont l'onde s'écoule au-dessous d'eux. Quelle traînante & inutile périphrase, pour rendre *più basso*. Et quand on

parle d'Amours perchés sur la cime des arbres, est-il besoin de dire que l'onde d'un ruisseau *coule* (& non pas *s'écoule*) *au-dessous d'eux*; il est clair qu'elle ne peut pas couler *au-dessus*. D'ailleurs, comment de petits Amours qui voltigent sur la cîme des pins, peuvent-ils de là tremper leurs dards dans un ruisseau : cette dernière réflexion tombe moins sur le traducteur que sur *l'Arioste*. & j'avoue que son *piu basso* entendu comme il doit l'être grammaticalement, me paroît avoir un sens ridicule. *Sur la meule rapide.* L'image de l'Amour qui aiguise ses flêches sur une pierre, est très-agréable. *Horace* s'en est servi :

Ferus & cupido
Semper ardentes acuens sagittas
Cote cruenta

Le *Correge* en a fait un charmant tableau, qui est au Palais Royal. Mais ce terme de *meule* en affoiblit le gracieux. Je n'aime pas qu'on fasse de l'Amour un *gagne-petit*. Je ne suis pas aussi très-convaincu que *volubil sasso* signifie *meule rapide* : on devroit

ce me semble, l'entendre plutôt des cailloux qui roulent dans le ruisseau.

D'après les remarques que je viens de faire, je crois que les amateurs de la langue Italienne, & M. *Pankouke* lui-même, qui la cultive avec tant de succès, me sçauront gré de leur offrir une autre traduction de ce même morceau, où l'on trouve, je crois, plus de mouvement, d'élégance & d'harmonie, plus même de cette exactitude littérale que M. *Pankouke* recommande avec raison; ce qui peut servir encore à confirmer son opinion, que c'est presque toujours de la plus grande exactitude que résulte la plus grande élégance. Mais comme il est impossible de bien juger la traduction sans avoir l'original sous les yeux, je commence par transcrire ici le passage Italien pour épargner au lecteur la peine de le chercher:

Su per la soglia, e fuor per le colonne,
Corron scherzando lascive donzelle,
Che, se i rispetti debiti alle donne
Servasser più, sarian forse più belle.

Tutte vestite eran di verdi gonne
E coronate di frondi novelle
Queste con molte offerte e con buon viso,
Rugier fecero entrar nel Paradiso.

Che si puo ben cosi nomar quel loco
Ove mi credo che nascesse amore,
Non vi si sta se non en danza e in gioco,
E tutte in festa vi si spendon l'ore.
Pensier canuto ne molto ne poco
Si puo quivi albergare in alcun core,
Non entra quivi disagio, ne inopia
ma vi sta ognor col corno pien la copia.

Qui dove con serena e lieta fronte
Par che ognor rida il grazioso aprile:
Giovani e donne son: qual presso a fonte
Canta con dolce e dilettoso stile;
Qual d'un arbore all'ombra, e qual d'un monte:
O gioco, o danza, o fa cosa non vile;
E qual lungi dagli altri a un suo fedele
Discopre l'amorose sue querele.

Per le cime de pini e degli allori,
Degli alti faggi & degl' irsuti abeti

Volan scherzando i pargoletti amori ?
Di lor vittorie altri godendo lieti ;
Altri pigliando a saettare i cori
La mira quindi, altri tendendo reti ;
Chi tempra dardi ad un ruscel più basso
E chi li aguzza adun volubil sasso.

Voici maintenant la traduction françoise.

» Sous le portique, autour des » colonnes, courent en se jouant, de » jeunes filles folâtres, qui peut-être » seroient plus belles encore, si elles » étoient plus fidèles à la pudeur de » leur sexe. Toutes étoient vêtues de » robes vertes & couronnées de » feuilles nouvelles ; toutes s'empres- » sent d'accueillir *Roger*, & d'un air » riant l'introduisent dans le *Paradis* ; » on peut bien appeller ainsi ces » beaux lieux où je crois que naquit » l'Amour : là règnent les jeux & les » danses, & toutes les heures s'écou- » lent en fêtes ; là le triste penser des » vieillards ne peut se loger dans » les cœurs (1). Ce séjour est inaccessi-

(1) Ceux qui regarderont le *triste penser*

» ble à la peine & à la misère, mais,
» l'abondance s'y montre toujours,
» versant les trésors de sa corne
» inépuisable. Là sourit éternellement
» le gracieux *Avril*, avec un front
» joyeux & serein. De jeunes garçons
» & de jeunes filles sont les hôtes de
» ces bocages. Tantôt au bord d'une
» fontaine, ils chantent des airs doux
» & tendres; tantôt, soit à l'ombre
» d'un arbre, soit au pied d'un côteau,
» on les voit jouer ou danser, ou se
» livrer à quelque plaisir plus délicieux
» encore; tandis que l'un deux, loin
» de la foule, épanche dans le sein
» d'un ami fidèle, son amoureuse
» plainte. Sur la cîme des pins & des
» lauriers, sur la tête altière des hêtres
» & des sapins hérissés, voltigent en

comme trop hardi, quoique cette hardiesse me paroisse heureuse & poëtique, pourrons y substituer *& les tristes pensées de la vieillesse*, &c. J'abandonne le *ne molto ne poco*, *ni beaucoup ni peu*, comme inutile, & ne faisant aucune beauté : la fidélité consiste à n'être pas exact pour de pareilles minuties.

» folâtrant de petits Amours ; les uns
» d'un air triomphant, s'applaudissent
» de leurs victoires ; les autres, de ce
» poste élevé, ajustent les traits dont
» ils veulent blesser les cœurs ; quel-
» ques-uns tendent leurs filets : au-
» dessous d'eux, celui-ci trempe ses
» flèches dans un ruisseau ; celui-là
» les aiguise sur le caillou que l'onde
» entraîne ».

Je ne propose cet essai que pour faire voir qu'une bonne traduction est nécessairement le résultat d'une suite d'observations & d'efforts réitérés de plusieurs Ecrivains ; si M. *Pankouke*, en profitant de ce qu'il y a de bon dans mon travail, en évitant les fautes qui me sont échappées, vouloit se donner la peine de traduire une troisième fois ce même morceau, cette dernière tentative approcheroit beaucoup de la perfection ; & si cette opération se répétoit sur le poëme entier de *l'Arioste*, nous en aurions en françois une traduction qui ne seroit pas fort inférieure à l'original.

Une des fictions de l'*Arioste* les plus ingénieuses & les plus intéres-

ſantes, eſt la rencontre que fait *Angélique*, de *Médor* bleſſé, & l'amour que ce jeune homme lui inſpire. On y voit une beauté fière & dédaigneuſe, en vain adorée de tant de puiſſans Monarques, de tant d'illuſtres & vaillans Chevaliers, qui conçoit tout-à-coup la paſſion la plus vive pour un miſérable Page, qui n'a de recommandable que les agrémens de la figure & de la jeuneſſe; on y apprend que la ſolitude la plus ſauvage ne met pas à l'abri des traits de l'Amour, & que ce ſentiment s'introduit ſouvent dans le cœur, ſous le voile de la pitié.

» C'eſt là que la plaie de *Médor* » fut promptement guérie par les » mains de la belle *Angélique*; mais en » moins de temps encore, *elle ſentit* » *ſon cœur atteint* d'une bleſſure bien » plus dangereuſe : elle ſe ſentit percée » *juſqu'au fond du cœur* d'un trait » inviſible. L'enfant qui porte des » aîles, l'avoit lancé des beaux yeux » & des blonds cheveux de *Médor*.... » *Plus la* plaie de *Médor* ſe *conſolide* » & ſe ferme, *plus celle* de la belle » *Angélique* s'ouvre & s'aigrit. Le

» jeune homme *guérit*, *la jeune*
» *Princesse* languit d'une fièvre incon-
» nue, qui, tour-à-tour la glace &
» l'embrâse. De jour en jour la
» beauté de *Médor devient plus écla-*
» *tante*, & la malheureuse *Angélique* se
» consume, *se détruit*, comme la
» neige *tombée après la saison* se fond
» aux premiers rayons du soleil, *sur*
» *un terrein découvert*. Si elle ne veut
» mourir consumée de désirs, il faut
» que sans tarder davantage *elle leur*
» *porte des secours*. *Elle sent qu'il*
» *n'est pas temps d'attendre qu'un au-*
» *tre la prévienne sur ce qu'elle souhaite*
» *avec tant d'ardeur*. Elle brise donc
» tous *les liens* de la pudeur, &
» sa bouche devenue aussi hardie que
» ses regards, elle-même sollicite
» enfin le remède au mal dont *Médor*
» ignoroit peut-être qu'il étoit la
» cause.

Je remarque que le Traducteur est souvent littéral, lorsque la *littéralité* ne s'accorde point avec le goût de notre langue; & qu'il se donne des libertés, lorsque la scrupuleuse exacti-

tude seroit plus élégante. En voici des exemples :

Elle sentit son cœur atteint, &c. *elle se sentit percée jusqu'au fond du cœur* : il y a dans le texte une répétition, dont la négligence peut avoir quelques agrémens dans la langue italienne, mais qui certainement est lâche & fastidieuse en françois :

Quivi a Medoro fu per la Donzella
La piaga in breve a sanità ritratta :
Ma in minor tempo si sentì maggiore
Piaga di questa avere ella nel core.
Assai più larga piaga è più profonda
Nel cor sentì da non veduto strale
Che da' begli occhi e dalla testa bionda
Di Medoro aventò l'arcier che ha l'ale.

Ce qui veut dire dans la dernière exactitude : *là la plaie de Medor fut en peu de temps, amenée à la guérison par la jeune fille ; mais en moins de temps, elle se sentit elle-même avoir dans le cœur une plaie plus grande que celle-là. Elle sentit dans le cœur une plaie*

beaucoup plus large & plus profonde, faite par la flèche invisible que l'Archer qui a des aîles, lança des beaux yeux & de la tête blonde de Medor.

Je crois que le Traducteur auroit bien fait de négliger la répétition : *elle sentit son cœur atteint d'une blessure; elle se sentit percée jusqu'au fond du cœur*, &c. comme n'étant nullement agréable en françois ; mais en même temps il auroit dû traduire l'*Arcier* par l'*Archer*, & non par l'*Enfant*. Le premier est moins commun, plus hardi & plus poëtique.

Se consolide est littéral, *se cicatrise* eût été plus élégant. *Plus la plaie*, &c. *plus celle*, &c. Ce tour est dans l'original, il est vrai, mais il ne produit pas un bon effet en françois. *Le jeune homme guérit*, il y a dans le texte, *si guérit* : l'un & l'autre sont d'un style bien foible dans notre langue. *Devient plus éclatante* : ici M. *Pankouke* s'éloigne du texte & de l'élégance tout-à-la-fois. *Fiorisce*, fleurit, a bien un autre agrément. *Se détruit* ; cela est littéral, mais peu élégant. On peut dire la même chose de la *neige tombée après*

» la plaie de *Médor* se referme & se
» cicatrise ; celle d'*Angelique* s'ouvre
» & s'aigrit. Le jeune homme renaît ;
» elle se flétrit & se consume. Une
» fièvre nouvelle la glace & l'embrâse
» tour-à-tour. Chaque jour la beauté
» de *Médor* refleurit ; l'infortunée lan-
» guit & se fond comme la neige du
» printemps, que le soleil découvre
» dans une plaine exposée à ses regards.
» Si elle ne veut que la violence du
» désir lui coute la vie, il faut que
» sans tarder elle se donne à elle-même
» du secours. Tandis qu'elle brûle de
» se rendre, attendra-t-elle qu'un autre
» l'en presse ? Elle brise donc le frein
» de la pudeur, & sa bouche devenue
» aussi hardie que ses yeux ; implore
» la pitié de celui même qui l'a blessée,
» peut-être sans le sçavoir ».

Cette traduction me paroît plus rapide, plus animée, plus noble ; & ceux qui entendent l'Italien, peuvent se convaincre qu'en général elle est même plus littérale que celle de Mr. *Pankouke*.

Le passage continuel des peintures les plus voluptueuses aux tableaux

les plus terribles, est un des charmes particuliers de l'*Arioste*; lorsqu'il nous représente le fier *Rodomont*, assiégeant le Palais des Rois de France, comme un autre *Pyrrhus*, au milieu de Troyes, il s'élève presque à la hauteur de *Virgile*.

« *Rodomont*, ivre d'orgueil & de » *fureur*, occupoit seul toute la place; » & d'une main qui *méprise la nature* » *entière*, il faisoit tourner sa fou- » droyante épée; & de l'autre, il » lançoit la flamme; il en frappoit *les* » *grandes & fortes portes avec fureur*, » & les faisoit retentir *par ses coups*; » le peuple jettoit sur lui, *d'en haut*, » des pierres, des creneaux entiers; » & *se croyant déjà perdu*, *il ne s'in-* » *quiétoit guère de la ruine des maisons*. » Le bois & la pierre volent égale- » ment, ainsi que les pilastres, les » colonnes & les poutres dorées, *fichers* » aux yeux de *leurs* pères & de leurs » ayeuls. Le Roi d'Alger *étoit sur la* » *porte*, revêtu d'un acier brillant *qui lui* » *couvroit la tête & le corps*. Tel un ser- » pent sort de sa sombre retraite, » après s'être dépouillé de *sa vieille*

» *peau*, fier d'être revêtu d'une nou-
» velle écaille ; & *se sentant* alors ra-
» jeûni, il darde sa triple langue ; le
» feu sort de ses yeux, & par-tout où
» il passe, tout animal fuit à son aspect.
» Les pierres, les creneaux, les poutres,
» l'*arc ni l'arbalête*, *rien enfin de tout*
» *ce qu'on* lance sur le Sarrasin, ne
» peut arrêter son bras sanglant,
» qui secoue, tranche, dépèce à coups
» d'*épée* la grande porte. Il y a fait
» une assez grande ouverture pour
» pouvoir être vu de tous ceux
» qui remplissent cette cour, & *qui*
» *ont* la pâleur de la mort sur le
» visage, & *pour les voir* lui-même
» *à son tour*. On entend retentir les cris
» & les lamentations des femmes sous
» les lambris élevés & spacieux de ce
» Palais. Pâles, effrayées & éperdues,
» elles courent de tous côtés, en se
» frappant la poitrine, elles embrassent
» les portes de *leurs chambres* & leur
» lit nuptial *qu'elles croient voir* bien-
» tôt au pouvoir de *barbares étran-*
» *gers* ». . . . .

Plusieurs tours, plusieurs expressions peu nobles, quelques constructions

pesantes & embarrassées, des mots inutiles & des défauts d'exactitude défigurent ce morceau.

Et, cette conjonction superflue rend la phrase trainante : *méprise la nature*, façon de parler impropre & peu exacte. *Les grandes & fortes portes*, défaut d'élégance & d'harmonie ; *avec fureur, par ses coups* remplissage languissant, ajouté au texte mal-à-propos ; la répétition de *fureur* dans la même phrase, est une négligence. *D'en haut*, foible & prosaïque pour rendre *dall' eccelse cime* : même défaut dans cette phrase, se *croyant déjà perdu, il ne s'inquiétoit guère* : ce n'est pas là le style de la chose. *Si chers* n'est pas exact ; le texe dit *si précieux*, ce qui est fort différent : *leurs pères, leurs ayeux* ; leurs se rapporte au *peuple* ; c'est une distraction ; on ne dit pas, le peuple aime *leurs* Rois. *Etoit sur la porte* est familier & trivial. *Qui lui couvroit la tête & le corps*, exactitude servile & déplacée. *Sa vieille peau*, est bien éloigné de l'élégance du *squallor vetusto*. *Se sentant* est littéral, mais désagréable en françois : *l'arc & l'arbalête*, *rien enfin*

de tout ce qu'on lance ; il ne falloit pas là se piquer d'un attachement à la lettre qui ne s'accorde pas en françois avec la poësie du style : *dépèce la grande porte :* l'élégance est encore ici sacrifiée à une exactitude trop scrupuleuse. *Et qui ont*, construction lourde & pénible; *& pour les voir* termine la phrase de la manière la plus désagréable ; & *à son tour*, que le Traducteur ajoute de son autorité, ne contribue pas à l'embellir. *Les portes de leurs chambres*, expression basse & qui n'est point dans le texte. *Qu'elles croient voir*; l'exactitude du Traducteur est ici un peu en défaut : l'Italien dit *qu'il faut qu'elles laissent bientôt*; *barbares étrangers* est un pléonasme.

Je crois qu'il étoit possible de donner à ce morceau plus de noblesse, de vivacité & d'harmonie, en se rapprochant même encore davantage de l'original. Et voici un essai de la manière dont on pourroit le traduire.

» Ivre d'orgueil & de colère, *Rodomont* occupoit lui seul toute la place; » d'une main qui brave le monde » entier, il fait tourner sa foudroyante

» épée; de l'autre, il lance la flamme.
» Il frappe & fait retentir les vastes
» portes de cette auguste & royale
» demeure. Les habitans réfugiés sur
» le faîte, précipitent les creneaux &
» les tours ; dans leur désespoir, ils
» ne craignent point de dégrader le
» séjour antique de leurs Rois; ils
» arrachent indistinctement le bois &
» la pierre; les pilastres les colonnes
» ont le même sort; & les poutres do-
» rées, objet de l'admiration de leurs
» pères & de leurs ayeux. Près de la
» porte, le Roi d'Alger paroît étince-
» lant de l'acier qui le couvre, tel qu'un
» serpent qui sort de la retraite obscure
» où il a laissé la dépouille hideuse de
» sa vieillesse. Fier de l'écaille nou-
» velle qui le rajeûnit, & plein d'une
» vigueur inconnue, il darde sa triple
» langue, le feu brille dans ses yeux,
» & tout animal s'enfuit à son aspect.
» En vain on fait pleuvoir sur l'in-
» domptable Sarrasin, les pierres, les
» creneaux, les poutres & les traits;
» rien ne peut arrêter son bras san-
» guinaire : il ébranle, il fracasse,
» il brise la vaste porte. Il a déjà fait

» une ouverture assez large, pour
» qu'il puisse être vu & voir lui-
» même dans toute l'étendue de sa
» cour, cette foule de malheureux
» empreints des couleurs de la mort.
» Des voix plaintives & des cris la-
» mentables se prolongent sous les
» voûtes immenses. Les femmes dé-
» solées, se frappent le sein ; pâles,
» éperdues, elles courent dans le
» Palais, embrassant les portes & le
» lit nuptial, hélas, qu'elles vont
» bientôt laisser au pouvoir des bar-
» bares ».

Je terminerai ces citations par un de ces prologues de l'*Arioste*, si vantés par *Voltaire*, & qui cependant ne contiennent ordinairement que des choses assez communes ; je choisirai un de ceux dont il paroît faire le plus de cas, & qui ouvre le 44e. chant ; on jugera s'il y a de quoi s'extasier.

« Souvent sous les plus humbles
» toîts, dans des demeures *où la*
» *pauvreté régne*, au milieu des cala-
» mités & des disgraces, les cœurs
» se lient d'une plus ferme amitié
» que dans les Palais somptueux, au

» sein des richesses qui *excitent l'envie*, » *que parmi* les délices des Cours » *qu'environnent* la perfidie & les » soupçons, d'*où la cordialité* est en- » tièrement bannie, & *où* l'on ne » trouve enfin que le masque de » l'amitié. Voilà pourquoi parmi les » Princes & les Souverains, *toute* » *convention est si peu durable.* Des » Rois, des *Papes*, des Empereurs » feront aujourd'hui alliance, demain » ils seront ennemis mortels. *La raison* » *en est que leurs ames, que leurs sen-* » *timens* ne répondent point à ce » qu'ils annoncent en apparence; & » que, sans s'embarrasser *du juste &* » *de l'injuste*, ils n'ont égard qu'à » leur seul intérêt. Cependant, quoi- » qu'ils soient peu capables de *ressentir* » l'amitié *qui ne sçauroit* habiter *dans* » *des lieux où l'on ne traite jamais* » *sans dissimulation les choses les plus* » *graves comme les plus badines*; s'il » arrive que les revers funestes du » destin les rassemblent dans quelque » humble cabane, ils apprennent en » peu de temps, (*ce qu'ils n'avoient* » *pas fait en beaucoup d'années*), à

» goûter toutes les douceurs de ce » sentiment ».

Quoiqu'assûrément ce prologue n'ait rien d'extraordinaire, on n'en auroit pas cependant une juste idée, si l'on en jugeoit d'après cette traduction, qui est de M. *Framery* : ni les graces ni la légèreté, ni la mollesse, ni le mouvement de l'original, ne se retrouvent dans cette copie décolorée & languissante.

Où la pauvreté règne, qui excitent l'envie, sont de froides périphrases; toute cette première période est d'une fatigue! d'un tourment! *que dans les Palais*, &c. *que parmi les délices*, &c. *qu'environne*, &c. *D'où la cordialité*, &c. *& où l'on ne trouve*, &c. Ce sont là autant de coups de massue pour le lecteur : le mot le mieux placé de toute la phrase est *enfin*, quoiqu'il ne soit pas dans l'original. Il exprime bien le plaisir qu'on a de respirer *enfin* après une phrase si entortillée. *Toute convention est si peu durable*, &c. *La raison en est que leurs ames, que leurs sentimens*, &c. *sans s'embarrasser du juste & de l'injuste* : voilà un choix de

tours & d'expressions bien peu convenable à la prose poëtique, telle qu'on doit l'employer dans la traduction d'un Poëte.

Où *l'on ne traite jamais sans dissimulation, les choses les plus graves comme les plus badines :* voilà encore de la prose bien froide, bien commune, & cette parenthèse (*ce qu'ils n'avoient pas fait en beaucoup d'années*) ne contribue pas à rechauffer le style : cette période sans être aussi martelée que la précédente, est beaucoup trop étendue pour le génie de la Langue Françoise. L'Italien qui se rapproche bien plus du Latin, s'accomode mieux de ces longs circuits de paroles. En un mot, quoique le Traducteur soit exact pour le sens & assez correct pour le style, il me paroît dépourvu de goût & d'harmonie.

Voltaire s'est avisé de rimer ce même passage : quoique ses vers soient foibles & se sentent de sa vieillesse, ils défigurent moins *l'Arioste* que la traduction de M. *Framery*.

Pour remplir la pénible tâche que je me suis imposée, j'essayerai encore

de traduire ce prologue d'une manière un peu plus conforme à l'esprit de l'original.

« Souvent dans une pauvre cabane » & sous un humble toît, au milieu » des peines & des disgraces, les » cœurs sont mieux unis & plus fidèles » qu'au sein de la mollesse & de » l'odieuse opulence. La fraude & les » soupçons habitent les Cours des » Rois & les Palais dorés ; la loyauté » en est exilée, & l'on n'y voit que le » masque de l'amitié. Voilà pourquoi » les traités entre les Grands & les » Souverains sont si fragiles. Rois, » Pontifes, Empereurs ; alliés aujour- » d'hui, demain seront ennemis mortels. » Les sentimens qui éclatent sur leur » visage ne se trouvent point dans » leurs cœurs. Sans égard pour la » justice, ils ne s'occupent que de » leur intérêt. Sans doute ce n'est » pas à eux qu'il appartient de sentir » l'amitié ; elle fuit les lieux où la » dissimulation règne dans les affaires » comme dans les plaisirs. Cependant, » s'il arrive que la fortune perfide & » cruelle les traîne ensemble sous le

» chaume d'un vil réduit, ils appren-
» nent bientôt ce qu'ils ont ignoré si
» long-temps, ils commencent alors
» à connoître l'amitié ».

Dans tout cet article je n'ai eu en vue que les progrès de l'art & l'honneur des lettres. On trouvera peut-être que mon goût est trop sévère & trop difficile. Mais il ne dépend pas de moi de voir autrement. Si je me suis trompé, c'est de très-bonne foi; j'ai motivé mon opinion: le public jugera. Je reconnois avec plaisir que cette traduction, malgré ses défauts, est fort supérieure à toutes celles que l'on a déjà publiées. Elle me paroît faite d'après d'excellens principes, & sera particulièrement utile à ceux qui veulent apprendre l'Italien. Elle a le mérite d'une grande exactitude & d'un style pur, correct & raisonnable; en plusieurs endroits, elle est aussi élégante que littérale; & si cet accord ne se rencontre pas toujours, je crois qu'il faut sur-tout en accuser les difficultés prodigieuses de l'art.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Discours pour la Fête séculaire de la Maison Royale de St. Cyr, prononcé dans l'Eglise des Dames de St. Louis, le 27 Juillet 1786; dédié à S. A. R. MADAME ELISABETH de France, Sœur du Roi; par M. l'Abbé du Serre-Figon. *A Paris, de l'Imprimerie de* Cloufier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne;* & *se trouve chez* Berton, *Libraire, rue St. Victor;* Lesclapart, *Libraire de* MONSIEUR, *rue du Roule.*

UN siècle s'étant écoulé sur la fin de Juillet 1786, depuis que *Louis XIV* avoit fondé St. Cyr, les Dames qui composent cette Royale Maison, célébrèrent une époque si intéressante par une Fête séculaire. Je me reproche de ne vous avoir pas encore

parlé d'un des trois *Discours* qui furent prononcés à cette occasion, le seul qui ait été rendu public. L'Auteur déjà très-avantageusement connu, envisage cette Fête séculaire dans ses rapports, avec la patrie, redevable des plus insignes bienfaits à l'établissement que cette Fête rappelle; & avec la Maison Royale de St. Cyr; c'est-à-dire, les Institutrices & les Elèves auxquelles cet établissement impose des obligations respectives; & il dit que la solemnité dont il s'agit, doit être pour la France entière, une fête patriotique & nationale, la fête de la reconnoissance; pour St. Cyr, une fête vraiment religieuse, la fête de la ferveur. Ce plan est heureux; ces deux idées lumineuses & fécondes ouvrent un beau champ à l'Orateur, & embrassent tout ce qu'on peut dire de mieux sur ce sujet.

La première partie, consacrée à reveiller dans les cœurs le sentiment de la reconnoissance, met sous les yeux la grandeur, l'universalité & la perpétuité des services rendus par l'établissement de St. Cyr. Une pein-

ture vive de l'état de détresse où de longues guerres avoient réduit la Noblesse Françoise, fait d'abord sentir la grandeur du mal & l'importance des secours qui y ont remédié. « Heureusement pour la France, dit » l'Orateur, du sein de la pauvreté » & de l'obscurité d'une prison étoit » parvenue au faîte des honneurs, » une femme supérieure à son sexe; » par une façon de penser mâle & » vigoureuse; à l'infortune, par un » courage héroïque; à la prospérité, » par le bon usage qu'elle en fit; à » l'envie, par sa modération; une » femme qu'on doit mettre au nombre » des grands hommes de son siècle. » Chez elle, l'esprit l'emportoit sur » la beauté, le bon sens sur l'esprit, » & la vertu sur tout le reste. Le » monde brillant & dangereux où » elle fut jettée dès sa première jeu» nesse, n'altéra point la pureté de ses » moeurs... son élévation fut grande, » mais légitime. Dans une Cour vo» luptueuse & galante, où s'attiroit » les regards d'un Roi plus aimable » qu'aucun de ses courtisans, étoit l'am-

» bition d'un peuple de rivales, elle » osa prononcer le nom de vertu, &c.

Ce portrait n'est point flatté : quoiqu'en puissent dire la malignité & le préjugé, c'est en prêchant la vertu par ses discours & ses exemples, que la veuve *Scarron* gagna la cœur de *Louis XIV*. Leur mariage secret, dont personne aujourd'hui ne doute, & que toutes les Histoires, tous les Mémoires du temps rapportent comme un fait certain, se seroit-il conclu, si la Marquise de *Maintenon* avoit pu n'être pas révoltée du titre de Maîtresse ? . . . .

De ce portrait que je viens de vous mettre sous les yeux, rapprochons celui que l'Auteur de l'éloge de *Fénélon*, couronné par l'Académie Françoise, a tracé de cette femme célèbre. Sous le pinceau de M. de la *H...* « cette Dame est une adroite fa» vorite née avec un esprit délicat & » un caractère foible, qui avoit plus » de vanité que d'ambition, & plus » d'ambition que de sensibilité ; qui » ne pouvoit ni être heureuse à la » Cour, ni la quitter ; plus jalouse

» de gouverner le Roi que l'Etat, & » sur-tout plus sçavante à gouverner » l'un que l'autre. Cette femme, qui » eut une destinée singulière, sans » laisser une réputation éclatante, » avoit aimé *Fénélon* comme elle » aima *Racine*, & les abandonna tous » les deux ». C'est aux personnes jalouses de la gloire de Me. *de Maintenon*, à la venger, si elles trouvent que dans ce portrait satyrique, il y a plus d'esprit que de vérité. Sans entrer dans cette discussion, je reprends le fil du *Discours* que j'analyse.

C'est sur-tout par l'excellente éducation qu'on donne à St. Cyr, que sont appréciés les services rendus à l'Etat par cette fondation. Il m'est impossible de suivre l'Auteur dans tous les détails où il entre pour faire connoître cette belle Institution, détails qu'il n'étoit pas aisé, & qu'il a eu le talent d'ennoblir. Ainsi, pour indiquer le principal moyen d'émulation usité dans cette Ecole célèbre, il demande « quel est cet ornement » dont les attraits magiques arrachent » aux charmes de la paresse des ames

» naturellement indolentes, fixent un » sexe & un âge qui sont la légèreté, » la mobilité même, & contiennent » ce peuple nombreux & volage dans » le silence du recueillement & l'assu- » jettissement de la règle ? Le signe » opère tous ces prodiges de l'honneur. » Avec quelques feuilles de laurier » & de chêne, l'ancienne Rome en- » fanta un peuple de héros, & devint » la capitale de l'Univers. St. Cyr, » gouverné depuis un siècle avec un » *Ruban* de telle ou telle couleur, est » devenu par ses succès, la première » École de l'Europe ». Dans une des notes qui accompagnent le *Discours*, l'on explique les prérogatives attachées au Ruban couleur de feu & au Ruban noir, dont l'aspect allume dans ces jeunes cœurs une noble émulation, & enfante des prodiges. L'éloge des Institutrices venoit naturellement en preuve de la bonté de l'Institution. L'Orateur n'a pas manqué de rendre à leurs talens & à leurs vertus, la justice qui leur est due ; & il est très-vrai que depuis cent ans la piété, la sagesse, le zèle éclairé, l'esprit paré

de toutes les connoiſſances aſſorties au ſexe, la politeſſe, la douceur, gouvernent cet empire avec des ſuccès toujours nouveaux.

Un Orateur Chrétien devoit ſurtout inſiſter ſur l'éducation Chrétienne qu'on reçoit à St. Cyr; & c'eſt là un avantage trop réel & malheureuſement trop négligé dans les Inſtitutions ordinaires, pour qu'il l'ait paſſé ſous ſilence. Il montre comment à St. Cyr, tout enſeigne, inſpire & prêche la Religion: & de tout ce qu'il a avancé juſques-là, il conclut qu'on ne ſçauroit trop priſer un établiſſement d'autant plus digne de la reconnoiſſance publique, que par ſon influence ſur les mœurs générales, il devient un bienfait univerſel.

Je regrette de ne pouvoir pas citer un morceau ſur les Femmes, ſupérieurement écrit, & où l'aſcendant qu'elles prennent ſur l'autre moitié du genre-humain, & le grand rôle qu'elles jouent dans la ſociété, ſe fait bien ſentir. Vous lirez ce morceau avec plus d'intérêt, en le liſant dans le *Diſcours* même, & ſans qu'il ſoit

détaché de ce qui l'amène. Je vous y renvoie aussi pour tout ce qui remplit la troisième Subdivision, laquelle roule sur le caractère de stabilité qu'ont tous les établissements utiles, & qui semblent devoir éterniser les fruits salutaires de la fondation de St. Cyr. Malgré tant de titres que ses services lui donnent à la reconnoissance nationale, diriez-vous qu'elle a ses improbateurs ? L'Auteur ne l'ignoroit pas ; & c'est par une apologie éloquente qu'il termine cette première partie. Les Elèves de cette illustre Ecole y sont vengées d'une manière victorieuse, du reproche d'orgueil qu'on leur fait bien gratuitement. En mal comme en bien, il est *des réputations, on ne sçait pas pourquoi.*

La seconde partie vous intéressera encore plus que la première. Si dans celle-ci on sent plus le Littérateur, l'Orateur chrétien se montre plus dans celle-là. On peut même dire qu'il y laisse voir plus de chaleur dans ses mouvements, une marche plus libre, un ton plus soutenu, un style plus moëlleux & d'un coloris plus frais.

Sa morale proportionnée au sujet, inspire la vertu, & dut laisser les plus fortes impressions dans le cœur des Institutrices & des Elèves de St. Cyr, auxquelles l'Orateur adresse tour-à tour ses éloquentes leçons. Vous y remarquerez de belles idées sur l'esprit de St. Cyr, où il peint à grands traits cet admirable Institut. On doit lui sçavoir gré de l'hommage qu'il rend à cette législation si utile, & qui n'étoit point assez connue. Il n'oublie rien pour pénétrer les Institutrices de l'excellence de leur vocation, & pour les engager à en remplir la fin glorieuse. Parmi les avis qu'il leur donne, avis toujours donnés avec goût & assaisonnés d'éloges, j'en trouve un surtout qui mérite d'être cité. « Quoiqu'il » importe fort, dit l'Orateur, de hâter » dans les enfans les progrès de la » raison & le règne de la vertu, il faut » se défendre de cette impatience du » bien, qui exigeant trop de ce pre» mier âge, voudroit moissonner aussi» tôt qu'on a semé, & cueillir les fruits » avec les fleurs. D'ordinaire les » succès de l'éducation sont achetés

» par de longs travaux ; & qui ne
» sçait pas les attendre, ne mérite pas
» de les obtenir. Pour rendre son
» champ fertile, le cultivateur se
» lasse-t-il d'arracher & de détruire,
» d'arroser & de planter? Que de
» coups de ciseau donnés par l'Ar-
» tiste, avant que la statue sorte du
» bloc de marbre avec ses belles
» formes & ses justes proportions?
» Votre zèle ne doit donc pas se
» décourager. Mais pour qu'il soit
» persuasif & plus efficace, sans dire
» si souvent à vos Elèves : soyez hum-
» bles & modestes, simples & franches,
» recueillies & pieuses, bonnes & cha-
» ritables ; prouvez-leur qu'elles ont
» le plus grand intérêt à réunir ces
» qualités. Loin de leur faire peur de
» la vertu, peignez-la sous les cou-
» leurs les plus aimables : représentez
» ceux qu'on appelle ses martyrs,
» comme les seuls vrais heureux : les
» privations qu'elle impose, comme
» des sources de jouissances délicieuses;
» les passions, comme les tyrans du
» cœur & les fléaux de la terre ; en
» un mot montrez la Religion utile à

» tout & à tous ; liée au systême de la
» félicité publique & particulière ;
» portant d'une main les couronnes
» immortelles du Ciel, & dans l'autre
» les vrais biens de la vie présente ;
» conduisant à sa suite l'amour mater-
» nel, filial, conjugal, la bienfaisance
» & l'humanité, tout le cortège des
» vertus domestiques & sociales ; en-
» chaînant les hommes entr'eux avec
» des guirlandes de fleurs, appuyant
» le trône sur l'autel, soumettant les
» peuples aux Rois, les Rois à Dieu,
» & faisant la sûreté de l'Etat & le
» bonheur des citoyens. » Que la
Religion paroîtroit aimable, si elle
étoit toujours peinte avec de si belles
couleurs !

Après avoir prêché les Dames de
St. Cyr, l'Orateur parle aux 250
Demoiselles confiées à leurs soins. Il
les exhorte vivement à mettre à profit
la bonne éducation qu'on leur donne ;
les raisonnemens sont pressés, &
chaque phrase offre un nouveau motif
de remplir les grandes vues qui pré-
sidèrent à cette fondation. Ensuite,
par un mouvement qui dut être d'un

grand effet, il les fait jurer sur le tombeau de la Fondatrice, qu'après avoir quitté St. Cyr, elles en auront toujours les sentimens & les mœurs.

L'éloge du Fondateur devoit nécessairement entrer dans le *Discours* sur la *Fête séculaire* de cet établissement. *Louis XIV*, trop encensé autrefois, & pas assez aujourd'hui, n'a peut-être jamais été mieux loué que par l'Orateur de St. Cyr. Je vous exhorte à lire cet éloge, suivi d'un parallèle entre la Maison de St. Cyr & l'Hôtel des Invalides, dont je ne puis m'empêcher d'embellir cette Feuille. « Ici, c'est l'enfance qui » s'offre à nos yeux avec tout ce que » ce premier âge de la vie a d'inté- » ressant par un caractère ingénu, » par les charmes de la gaieté & de » l'innocence : jeunes & tendres » fleurs à peine écloses, elles y trou- » vent un sûr abri contre les vents » orageux qui les agitoient. Là, c'est » la vieillesse qui présente à nos re- » gards les débris de l'humanité & les » tristes restes de la fureur des ba- » tailles ; des corps usés par les tra-

» vaux, couverts de blessures & de
» cicatrices comme ces arbres an-
» tiques que les ans & la foudre ont
» sillonnés. Ici, les filles de nos héros,
» loin des dangers de l'indigence &
» de la séduction du monde, aux
» titres héréditaires de Noblesse dont
» elles sont décorées, en ajoutent de
» personnels & de plus flatteurs, les
» titres de la science & de la vertu.
» Là, des héros eux-mêmes, les
» défenseurs de l'Etat reçoivent au
» sein de l'abondance & du repos,
» le prix du sang qu'ils ont versé pour
» sa gloire; & soulagés, consolés par
» la patrie reconnoissante, ils achèvent
» de vivre dans les bras de la Reli-
» gion. Ici, lorsque les trois cens
» voix, qui font retentir le lieu saint
» des divins cantiques, viennent frap-
» per nos oreilles, transportés dans le
» séjour céleste, nous croyons en-
» tendre les concerts des esprits bien-
» heureux. Là, quand ces vieux guer-
» riers baisent le parvis de leur tem-
» ple auguste avec la plus profonde
» vénération, adorent le Dieu des
» Armées; & déposent à ses pieds
» le

» le fer sanglant, pour ne plus
» combattre qu'eux-mêmes & leurs
» passions, ils nous retracent ces
» saints vieillards, qui, prosternés en
» présence de l'Eternel, jettent de-
» vant son trône leurs couronnes
» immortelles. Dans l'un & l'autre
» de ces asyles secourables, *Louis*
» est un Roi qui montre à ses sujets
» toute la tendresse d'un père : *Louis*
» est un père qui déploie pour ses
» enfans, toute la puissance d'un
» Roi ». Quoiqu'en ait dit un Journaliste, la fin de ce parallèle, loin de le déparer, en fait mieux sentir le but & sortir la beauté : le goût le plus sévère ne sçauroit proscrire comme indigne de la majesté de la chaire, l'antithèse de père & de Roi, qui est le complément & le résultat de tout ce grand morceau.

L'Auteur n'a pas manqué de payer un juste tribut de louange à *Louis XVI*, qui a daigné accepter la dédicace du second siècle de St. Cyr, ouvert sous ses auspices ; & à notre auguste Reine, dont la bienfaisance vient de faire ériger en faveur des

Elèves, divers Chapitres de Chanoinesses.

Le *Discours* est suivi de notes intéressantes, qui répandent un nouveau jour sur l'Institution de St. Cyr. Vous y trouverez des anecdotes piquantes, des détails curieux sur Mme. *de Maintenon*, sur M. *de Brinon*, sur M. *de Guyon* & le *Quiétisme*, &c. des apperçus lumineux sur l'éducation, qui peuvent en favoriser les progrès, & donner des vues utiles aux mères de famille, & en général à toutes les Institutrices.

Cette nouvelle production de M. l'Abbé *du Serre-Figon*, ne peut qu'ajouter à la réputation qu'il s'étoit acquise par divers ouvrages, & surtout par son Panégyrique de *Sainte-Thérèse*, regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence Chrétienne. Il mérite d'être mis au rang de nos grands maîtres de la chaire. Un goût sain, de l'élégance & du naturel, de la force & de l'énergie, un style pur & correct, forment la manière de l'Auteur. Peut-être paroît-il un peu trop amateur de la métaphore. Mais le beau style, sur-tout dans les Pané-

gyriques, ne se nourrit-il pas d'expressions métaphysiques & figurées? Quelqu'un disoit qu'il n'y a qu'un Mathématicien & un sot, qui puissent s'exprimer, sans employer le style figuré. Notre Orateur pense sans doute comme lui.

Le *Discours* que je vous annonce est dédié à une jeune & vertueuse Princesse, qui est pour St. Cyr, ce qu'étoit pour cette maison la Duchesse de Bourgogne, mère du feu Roi, & qui, pour se délasser des fatigues de la grandeur, vient de temps en temps respirer l'air pur de l'innocence dans cette charmante solitude, où la piété est si aimable, où l'esprit n'est point méchant, & où les vertus se trouvent pêle-mêle avec les graces. L'édition est soignée, & fait honneur aux presses de *Clousier*, Imprimeur du Roi, qui par sa manière semble vouloir rivaliser avec les deux frères *Didot*. On en a tiré un certain nombre d'exemplaires sur du beau papier d'Annonay.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

Réception de M. DE RULHIERE.

Le public attendoit, Monsieur, avec une vive impatience, le jour où M. *de Rulhière* devoit prononcer son Discours de réception. Plusieurs Ministres présens à cette séance, ont contribué à la rendre une des plus intéressantes qu'il y ait eu depuis long-temps.

Autrefois le Récipiendaire se bornoit à faire l'éloge du Cardinal *de Richelieu*, de *Louis XIV*, & du prédécesseur dont il alloit occuper la place; mais M. *de Rulhière* a pris un plan plus vaste.

Après l'éloge de M. l'Abbé *de l'Isle* & de M. *de St. Lambert*, on a entendu celui de M. *Marmontel*, sur *le Goût*; & celui de M. *de la Harpe*, comparé à *Sophocle!* il est fâcheux que malgré le repos obligeant de l'Orateur, personne n'ait été assez poli pour applaudir à cet étrange

parallèle ; mais les suffrages du public ont interrompu M. *Rulhière* dans l'éloge aussi délicat que justement mérité qu'il a fait du Discours de M. *Bailly* pour le projet des Hôpitaux destinés à remplacer l'Hôtel-Dieu ; le modeste Auteur de ce Discours, que tout Paris a lu avec attendrissement, n'a pu retenir ses larmes, & les spectateurs émus ont redoublé leurs applaudissements.

En parlant de M. le Cardinal *de Bernis* & de M. le Comte *de Choiseul-Gouffier*, le Récipiendaire a dit ingénieusement qu'il étoit réservé à la France d'aller porter le flambeau du goût dans les lieux même qui avoient éclairé l'Europe : Rome & la Grèce ; & cette allusion délicate a été très-applaudie ainsi que l'hommage rendu aux vues & aux sentimens patriotiques de M. l'Archevêque de Toulouse, Chef du Conseil Royal des Finances, assis au milieu de ses confrères, & à M. le Baron *de Breteuil*, placé dans une tribune.

Après avoir fait entendre qu'un Historien devoit plutôt chercher à

mériter les suffrages de la postérité que ceux de ses contemporains, M. *de Rulhière* a tiré un voile mystérieux sur son Histoire de la Russie, dont il s'occupe depuis long-temps.

Le Récipiendaire, en parlant de son prédécesseur, a prétendu que l'époque où M. l'Abbé *de Boismont* parut dans la carrière, fut celle d'une révolution dans la littérature ; mais il y a, je crois, dans cette réflexion plus de finesse que d'exactitude ; l'Orateur a fait voir l'influence que les gens de lettres, contemporains de l'Abbé *de Boismont*, ont eue sur les ouvrages sur lesquels il a passé légèrement, en citant néanmoins les Oraisons funèbres du *Dauphin*, père du Roi, de *Louis XV*, & de *Marie-Thérèse*.

En général, le Discours de M. *de Rulhière* a paru d'un style noble, élégant, harmonieux & spirituel, sans cesser d'être clair : qualités assez rares dans un Discours Académique.

La séance a été terminée par M. l'Abbé *de l'Isle*, qui a lu une Epître sur l'art d'embellir les Jardins, ou-

vrage déjà connu, mais dans lequel l'Auteur a fait beaucoup de changemens; on a applaudi un grand nombre de beaux vers, & particulièrement un épiſode touchant, ſur l'abolition de la *Corvée*, dans lequel M. l'Abbé *de l'Iſle* a placé naturellement l'éloge des ſentimens paternels de notre auguſte Monarque; & celui de M. l'Archevêque de Toulouſe, dont la ſenſibilité touchante s'eſt manifeſtée par des larmes.

Je ſuis, &c.



COMÉDIE FRANÇOISE.

Il paroît, Monſieur, que les Comédiens François ſe piquent d'honneur, & ne veulent plus qu'on les accuſe de négligence. *Briſeis* a été bientôt ſuivi d'*Hercule*, & voici une Comédie nouvelle, en cinq actes & en vers, *l'Ecole des Pères* : elle a eu du ſuccès ; l'inſtruction en eſt très-morale. C'eſt un père, un mari malheureux par la légèreté de ſa ſeconde femme & le dérangement de ſon fils, qui eſſaye de les ramener ſans éclat, & qui en vient à bout. Deux choſes ſur-tout l'occupent, l'une d'écarter un *Chevalier d'induſtrie* auſſi nuiſible à ſa femme qu'à ſon fils, l'autre de ſauver ſon fils des pièges que lui tend une courtiſanne qui l'a aſſervi. Il réuſſit dans l'un & l'autre point. Son ami ſe charge de faire partir la *Princeſſe* : c'eſt le mot, un peu trivial, qu'il employe ; & tous deux imaginent un moyen d'envoyer le Chevalier d'induſtrie à la Marti-

nique, en supposant une lettre qui le rappelle auprès d'un oncle riche & mourant. Je n'aime pas cette ruse de la part du père de famille : j'aimerois mieux que l'oncle s'en mêlât tout seul. Le plus beau moment de la pièce est celui où le père instruit par son Intendant, du besoin que son fils a d'argent, & de la démarche qu'il a faite auprès de lui, ordonne à l'Intendant de remettre à son fils la clef du coffre-fort : l'Intendant la remet, le fils hésite à en faire usage ; car son cœur n'est pas tout-à-fait dépravé. Son père paroît, le rassure, le presse de lui ouvrir son cœur, le prie de ne point recourir à d'autre bourse que la sienne : cette scène est on ne peut plus touchante. Il y règne une douceur, une bonté vraiment paternelle. Une seule chose afflige, c'est la dureté d'un fils qui ne tombe pas aux pieds de son père, qui ne lui rend pas la clef. Je sens bien qu'il falloit qu'il ne la rendît pas, pour amener ce qui suit ; mais il falloit donc ne pas pousser les choses si loin, & ne point mettre le fils dans le cas de passer pour dur &

pour ingrat. Le père sort, percé jusqu'au fond du cœur; le fils court au coffre-fort, & revient bientôt désespéré. Sa belle-mère effrayée, lui demande le sujet de son trouble; il lui lit un billet qu'il a trouvé dans le coffre-fort au lieu d'argent, billet terrible qui finit par ce vers.

Acceptez, ne dérobez pas:

La situation est superbe, & a été vivement sentie & applaudie avec transport. Mais j'aurai encore une chose à dire à ce sujet, c'est que depuis ce moment la pièce dégénère en drame: & c'est un défaut dans une comédie; il y a mieux, ce drame alors ressemble à un autre drame, *Clémentine & Desormes*. Je n'ai qu'une idée confuse de cette pièce, mais je me souviens très bien du moins qu'un fils y vole aussi son père; & quand on fait une Comédie, il ne faut point ressembler à un Drame. Ne distinguera-t-on jamais les genres? *La Comédie empiétera-t-elle toujours sur le Drame, & la Tragédie sur l'Opéra?*

Ici, il étoit si aisé d'éviter cet écueil. Le ton du père étoit le ton de la bonne, de la véritable Comédie; partout il s'exprime naturellement & avec abandon; il reprend doucement; ses conseils sont tempérés par l'aménité. Il y a sur-tout une scène très-comique, où il persifle le Chevalier *d'Orsigny*, ce mauvais sujet: celui-ci lui emprunte de l'argent, & il le refuse le plus gaiement & le plus spirituellement du monde. Ces deux rôles surtout ne sont pas bien écrits. En général il y a beaucoup de négligences & même quelques fautes de grammaire dans cet ouvrage. Le rôle du père est le mieux écrit de la pièce: tant il est vrai, comme le dit *Boileau*, que l'expression vient aisément, quand la pensée est juste: le père s'exprime bien, parce qu'il pense bien: mais me direz-vous, Monsieur, est-ce là toute l'intrigue? Une femme légère, rendue à ses devoirs; un fils libertin, rendu à ses devoirs; oui, voilà à-peu-près tout. Il y a bien une jeune personne aimée tendrement d'un jeune homme honnête: mais cet amour ne joue pas

un très-grand rôle; j'ai été trompé même en un endroit, où j'attendois une très-jolie scène entre les deux amants. Elle commençoit bien: un maudit valet (car il viennent toujours mal-à-propos), est venu l'interrompre: il est clair ou que l'Auteur avoit fait la scène toute entière, & l'a supprimée, ou qu'il a éludé la difficulté. La jeune femme n'est pas non plus très intéressante; son caractère & celui du Chevalier d'*Orsigny* ne sont qu'esquissés; tout l'intérêt réside dans la personne du père; c'est un père aimable, & intéressant: jamais la raison ne parle un plus doux langage: ce rôle a été fort bien rendu par M. *Vanhove*. M. *Fleury* a très-bien joué celui du fils, qui a son intérêt aussi. Du reste, j'ai vu avec regret que la pièce avoit été dédaignée par les principaux Acteurs. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit au sujet de *Briseis*. Cependant l'Auteur de *l'Ecole des Pères* ne méritoit pas moins d'égards de la part des Comédiens.

Je suis, &c.

AFFICHES DE TOULOUSE.

Tandis que tous les Ordres de Citoyens s'empressoient de donner à la nomination de Monseigneur l'Archevêque des témoignages de leur sensibilité, le Commerce auroit il pu contenir la sienne? Régénéré par ce Prélat Citoyen, il avoit un devoir de plus à remplir, celui de la reconnaissance. Assemblé le 14 du courant pour le choix des moyens, il prit une Délibération en vertu de laquelle le Dimanche 27, les maisons de tous les Négocians furent illuminées; la façade de l'Hôtel de la Bourse fut aussi garnie de lampions: sur la principale porte étoit placé un transparent qui représentoit la France sur une corne d'abondance, tenant avec un air d'allégresse le Médaillon de Monseigneur l'Archevêque, le tout surmonté d'une Renommée qui publioit ce choix. On tira dans la cour de l'Hôtel un feu d'Artifice qui réussit très-bien.

Délibération de l'Hôpital Général de Toulouse, du Mardi 15 Mai 1787.

M. *de Resseguier*, Avocat Général, chef de la Direction & Présidant l'Assemblée, a dit :

MM., la voix publique appelloit depuis long-temps M. l'Archevêque de Toulouse

à la Place éminente où il vient d'être élévé : toujours occupé du bonheur de ſes Peuples, quel gage plus certain Sa Majeſté a-t-elle pu leur donner de ſa ſollicitude & de ſa tendreſſe, qu'en mettant à la tête de ſes Finances celui qui réuniſſoit les ſuffrages de la Nation ?

Laiſſons à tous les ordres de Citoyens, que cette ville renferme, le ſoin de conſacrer dans leurs Délibérations ſon amour pour le bien public, ſon zéle pour les progrès des Lettres, des Sciences & des Arts, & les monumens dont Toulouſe lui eſt redevable.

Cédons à un ſentiment plus cher à nos cœurs, qui ſeul les remplit, & à l'expreſſion duquel ils peuvent à peine ſuffire ; celui que nous inſpire ſa charité envers les Pauvres. Cette vertu délicieuſe, la première que la nature a placé dans ſon ame, eſt auſſi celle qui réclame particulièrement nos hommages.

Conſolateur des affligés, protecteur des orphelins, c'eſt ſous ces rapports qu'il aimoit à ſe montrer à nous, qui l'avons vu ſouvent dans nos Aſſemblées s'attendrir ſur le ſort des malheureux confiés à nos ſoins. Les Pauvres le regardoient comme leur libérateur, leur père, & ſembloient oublier à ſon approche l'affreuſe misère à laquelle ils étoient réduits, pour ne le contempler que ſous l'aſpect d'une divinité tutélaire & bienfaiſante.

L'indigence & l'infortune eurent tou-

jours les premiers droits sur son cœur ! c'étoit sur-tout dans les calamités publiques qu'il s'abandonnoit sans réserve à ce doux penchant. Il n'en est aucune, MM., depuis vingt-quatre ans qu'une heureuse providence l'attache au gouvernement de ce Diocèse, qui ne soit devenue pour lui une occasion de signaler sa charité.

Une affreuse inondation (1) jette la consternation dans nos fauxbourgs ; elle engloutit une partie des maisons, & ébranle celles qu'elle n'a pu détruire : du bout du Royaume, où il étoit alors, il vole au secours de ses brebis désolées, se montre par-tout, & semble se multiplier, pour répandre sur elles, avec profusion, ses dons & ses aumônes.

Toulouse va se trouver en proie aux horreurs de la disette ; (2) un prix excessif est déjà mis sur la taxe du pain : elle étoit alors privée de la présence de son Pasteur : mais ceux qu'il a établis ses représentans savent qu'il est des occasions où il veut qu'il ne soit mis aucune borne à ses largesses ; ils ne craignent pas d'être désavoués lorsqu'ils engagent ses revenus pour fournir à la subsistance d'un peuple immense.

Que n'ai-je pu, MM., recueillir les précieuses paroles qu'il leur adressa pour se féliciter d'avoir trouvé d'aussi fidèles

(1) En 1772.
(2) En 1778.

interprètes des sentimens de son cœur. . .

Une épizootie désastrueuse (1) ravage ces contrées : le paysan arrose de ses larmes cette terre qu'il ne peut plus travailler : le séjour de la paix & de l'innocence est livré à la désolation & à la douleur . . . Les campagnes du malheureux cultivateur vont bientôt être repeuplees ; & le nom de son Pasteur n'est plus prononcé qu'avec les transports de la plus vive reconnoissance.

Un événement plus affligeant encore menace les jours de son troupeau (2) ; que d'infortunés les secours qu'on répand en son nom n'ont-ils pas rendus à la vie ! Qu'on parcoure son Diocèse, n'y trouvera-t-on pas à chaque pas des traces de sa bienfaisance ?

Tandis qu'il s'occupe d'un côté à former un établissement (3) pour sauver des dangers d'une éducation mondaine de jeunes personnes, la plus douce espérance de la société ; il tend de l'autre une main secourable à la classe indigente ; il ouvre un asyle (4), où des filles pauvres, & quelquefois négligées par leurs parens, dès leur plus tendre jeunesse, se formeront au

(1) En 1775 & 1776.

(2) Maladie épidémique, du mois de Mai 1782.

(3) Maison d'éducation de Levignac.

(4) Maison d'Education d'Auriac.

travail, & puiseront des principes de religion & de vertu.

Tels sont, MM., les traits sous lesquels, consacrés par état au service de l'humanité souffrante, vous devez considérer celui qui partagea si souvent vos sollicitudes pour elle. Si tous les malheureux que ce Royaume renferme le regardent désormais comme leur intercesseur aux pieds du Trône, qu'il est doux de penser que vous avez des droits particuliers à sa prédilection, & que les circonstances qui l'appellent auprès de la Personne du Roi, le mettront plus souvent à portée de tourner les regards de Sa Majesté vers un des premiers Hôpitaux de son Royaume; le plus digne de sa protection & de ses libéralités, si elle daigne prendre en considération ses charges & sa détresse.

L'Assemblée délibérant sur ce qui vient d'être dit par M. le Président, a arrêté qu'elle consignera dans ses registres les sentimens dont elle est pénétrée pour Monseigneur l'Archevêque, qui viennent d'être rendus avec la plus parfaite fidélité; qu'elle réclamera toujours avec confiance sa protection & ses bontés paternelles pour un établissement qui lui fut si cher, & dont il lui étoit réservé de devenir le restaurateur: arrêté de plus qu'un extrait de la présente Délibération lui sera adressé par le Syndic de l'Hôpital, comme un monument authentique des sentimens de l'Administration.

RESSEGUIER.

Quatre Estampes du Poëme de la Henriade, faisant suite de 12 sujets, dessinées & composées par M. Queverdo, *& terminées au Burin par les plus célèbres Artistes.*

Cette Collection servira à orner la belle édition, *grand in* 4°., que M. *Didot* va imprimer pour l'Education de Mgr. LE DAUPHIN. Cette suite d'Estampes peut encore servir à orner les Cabinets des Amateurs; & elles se vendent séparément de l'Ouvrage de M. *de Voltaire.* A Paris, chez l'Auteur, rue *Poupée*, N°. 6, en entrant par la rue de *la Harpe*; & chez M. *Didot*, rue *Pavée St. André.* Prix, 2 liv. chaque. Il en paroîtra deux tous les deux mois, jusqu'à ce que le tout soit terminé. Ces Estampes remarquables par l'élégance du dessin, & par un effet très-piquant, sont dignes de l'ouvrage qu'elles sont destinées à décorer.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE QUATRIEME VOLUME.

Fin de la Table.

